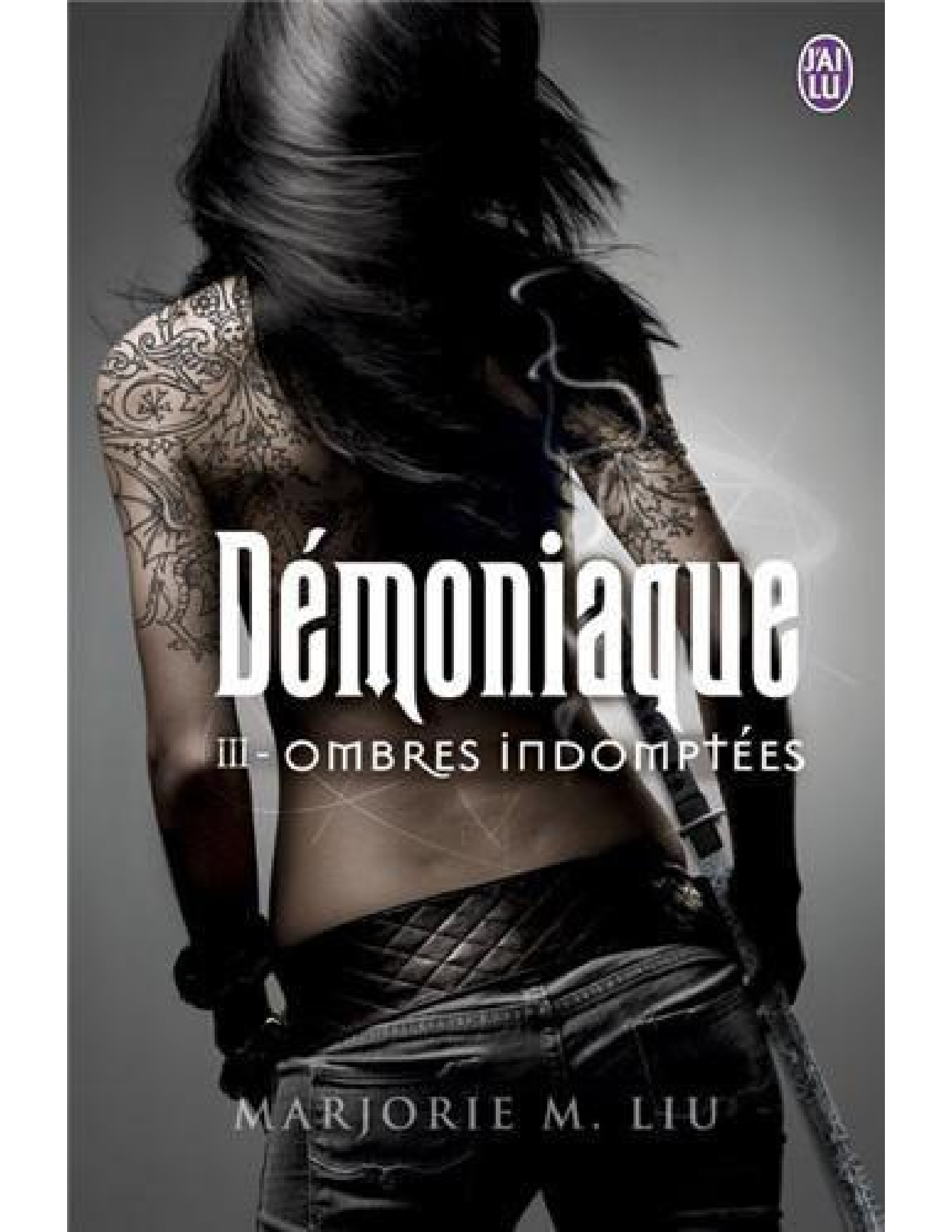
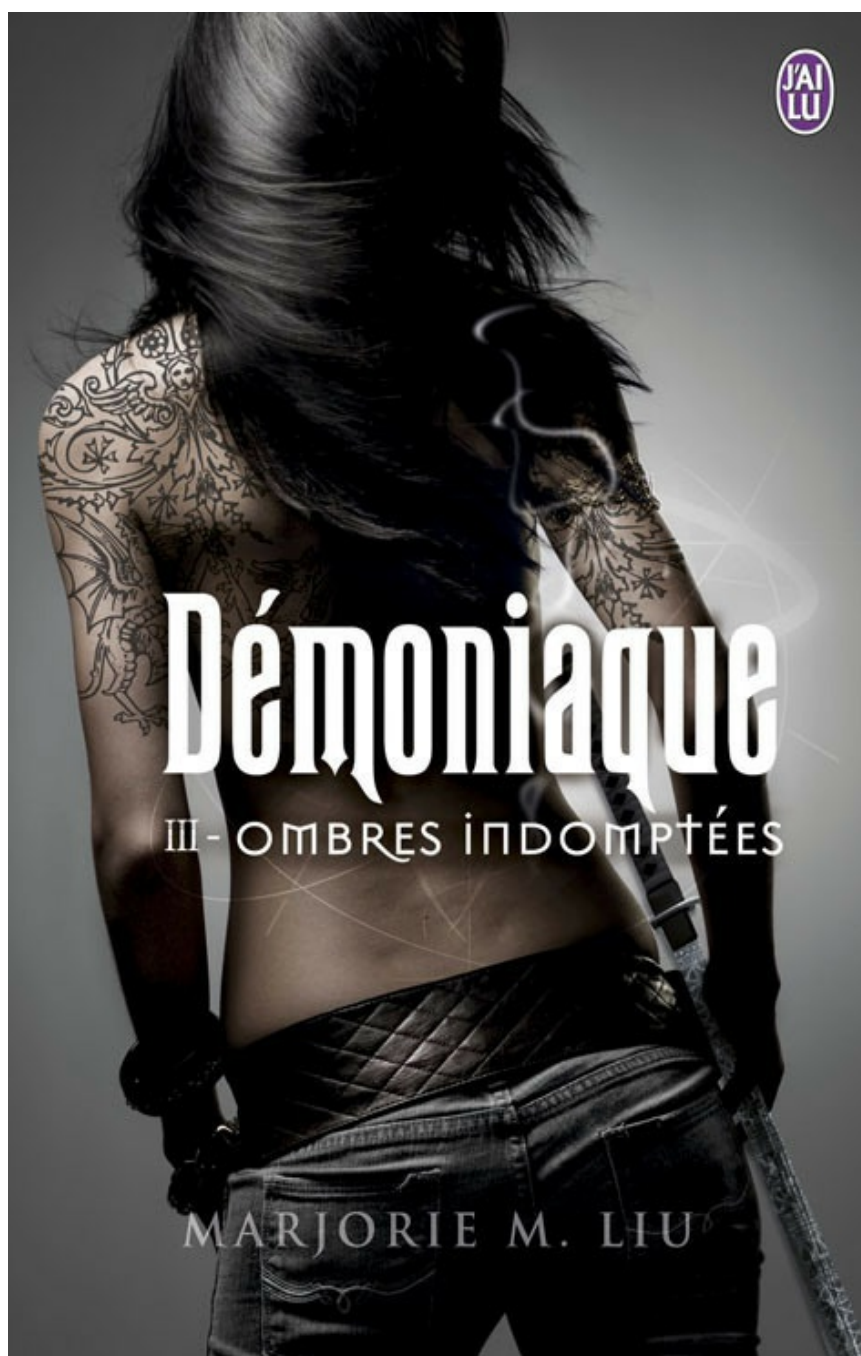


The background of the book cover features a black and white photograph of a person with long, dark hair, seen from the back. They have extensive, intricate tattoos on their upper arms and shoulders. They are wearing a dark, strapless top and a dark, textured skirt or wrap. The overall mood is dark and mysterious.

Démoniaque

III - OMBRES INDOMPTÉES

MARJORIE M. LIU



Marjorie M. Liu

Ombres indomptées

Démoniaque T3

Nom : Kiss

Prénom : Maxine

Profession : Chasseuse de démons dotée d'une armure de tatouages prenant vie à la nuit tombée.

Informations complémentaires : Ne sais pas.... Car depuis mon réveil aux côtés du cadavre de mon grand-père, les mains tachées de son sang, je suis incapable de me rappeler quoi que ce soit. Pas même si je suis responsable du

meurtre...

Pendant trop longtemps Maxine a senti en elle une obscurité inexplicable une force, qui l'aide dans la chasse contre les démons qui s'acharnent à détruire la race humaine. Mais quand elle se retrouve couverte de sang et accroupit près du cadavre de son grand-père sans aucun souvenir de ce qui s'est passé, Maxine craint que les ténèbres aient réussi à l'engloutir.

eBook Made By Athame

Du même auteur

L'œil du tigre N° 7894

Mémoire volée N° 8690

La malédiction du cœur de Jade N° 8849

L'œil des cieux N° 9505

DÉMONIAQUE

1 - Chasseurs d'ombres N° 9721

2 - L'appel des ombres N° 9992

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Luce Michel

Titre original : A WILD LIGHT

**Ace Books are published by The Berkley Publishing Group, a division of
Penguin Group (USA) Inc**

© Marjorie M. Liu, 2010

Pour la traduction française : © Éditions J'ai lu, 2013

**Aux familles que nous aimons, que nous y soyons nés ou que nous les
ayons façonnées.**

Remerciements

Un grand merci à ma charmante éditrice, Kate Seaver, à Lucienne Diver, à mon agent fantastique, à tout le merveilleux personnel chez Berkley et à mes super relecteurs, Bob et Sara Schwager.

Et que soit acclamée leur reine, régente équitable de la nuit.

Erasmus Darwin

Je disparaîtrai dans la lumière du matin ; Je n'étais qu'une invention des ténèbres.

Angela Carter

Chapitre 1

C'était mon anniversaire, et celui du meurtre de ma mère. Je mis un point d'honneur tout particulier à m'arrêter et à tuer un zombie en chemin pour fêter l'occasion.

Je le fais chaque année. Seuls Zee et les garçons sont au courant. Notre cadeau commun.

Le soleil n'était couché que depuis une heure, mais on était à Seattle, les ciels étaient aussi noirs qu'à minuit et la pluie martelait le pare-brise comme si chaque goutte essayait d'en briser le verre. Cyndi Lauper chantait à la radio, assez bas, car je voulais entendre Dek et Mal l'accompagner. « True Colors », l'une des chansons préférée de ma mère.

Les petits démons étaient lovés autour de mes épaules, lourds et chauds, leur souffle tiède contre mes oreilles pendant qu'ils fredonnaient la chanson de leur voix haut perchée et douce. Aaz et Raw étaient assis sur le siège arrière, faisant preuve d'un calme inhabituel, leurs petites jambes se balançant au-dessus du sol tandis qu'ils serraient des ours en peluche à moitié mangés contre les écailles de leurs poitrines musclées.

Zee était accroupi sur le siège passager. Les épines tranchantes comme des rasoirs de ses cheveux noirs fléchissaient contre son crâne ciselé, et ses yeux brillaient, rouges. Il sortait ses griffes puis les rentrait, les sortait et les rentrait, et régulièrement, à quelques minutes d'intervalle, il se labourait les bras dans une agitation maîtrisée. Il m'était difficile de le voir, alors même qu'il était assis à mes côtés. Il en allait de même pour les autres. Se mêlant aux ombres, y tombant, uniquement discernables à la lueur argent de leurs veines et à leurs yeux brûlants.

— Gauche, grinça Zee.

Je ne remis pas son instinct en question. Je tournai à l'intersection. Nous étions à l'extrémité sud d'Union Lake, près du parc. J'entrai dans le parking proche de l'arsenal. Les garçons disparurent dans les ombres comme des fantômes avant que je ne coupe le contact. Seuls Dek et Mal restèrent, lourds et rassurants autour de ma gorge. Petits gardes du corps.

L'averse ne faiblissait pas. Je ne m'en inquiétais pas. Une visibilité plus faible était une bonne chose.

Mon attente n'excéda pas dix minutes. Zee pointa le nez de sous le tableau de bord. Il n'eut pas besoin de dire un seul mot. Je sortis de la voiture, la tête rentrée dans les épaules comme la pluie me frappait. Froide comme la glace. J'avais déjà retiré mes gants. Je baissai les yeux, une fois, sur l'armure

étreignant ma main droite : métal naturel, couleur mercure, ancré dans la peau de mes doigts et de mon poignet, connecté par les fils qui voyageaient à l'arrière de ma main pâle.

Magique. Ou suffisamment proche de cela pour ne pas s'en inquiéter. Certainement pas ce soir.

Zee avançait à quatre pattes, à grandes foulées. Nous cheminions parmi des arbres plantés dans des bacs d'acier, les talons de mes bottes cliquetant durement. La pluie glissait depuis ma nuque jusque sous mes vêtements. Mes cheveux collaient à mon crâne. Mon nez se mit à couler.

Aaz et Raw attendaient derrière un arbre, près de l'allée réservée aux joggeurs. Un zombie gisait entre eux. Une femme. Elle portait un survêtement et une veste légère imperméabilisée. Blonde, jeune, possédée par un parasite démoniaque. Son aura était vieille, s'agitant avec une noirceur plus profonde que la nuit.

Elle me montra les dents lorsqu'elle me vit, comme pour se mettre à crier et Zee pressa sa petite main sur la bouche de la fille. Elle se cabra, mais Raw tenait fermement ses jambes et Aaz avait déjà bloqué ses bras pardessus sa tête. Tous, la touchant avec la plus grande douceur possible. Les hôtes étaient innocents. C'est ce que j'avais toujours supposé, en tout cas.

Je m'agenouillai. Fixai longuement et durement le zombie, mémorisant son visage et le tonnerre de son aura. Je ne posais pas de questions, me fichais des crimes. Je ne pensais pas trop aux deux dernières années et au fait que certains démons pouvaient être réformés, convertis. Je ne pensais pas à la possibilité de l'innocence. Ce soir, je n'acceptais pas l'innocence.

Au lieu de cela, je revoyais ma mère portant mon gâteau d'anniversaire dans la cuisine, et la fenêtre explosant, sa tête faisant de même. Je pensais à son sang, aux garçons sanglotant, à mon hurlement. Je pensais aux hommes et aux femmes possédés - les zombies - qui l'avaient abattue.

J'avais perdu le compte de tous les démons exorcisés au fil des ans, mais ceux que je prenais pour mon anniversaire étaient toujours spéciaux.

Je me comportai avec douceur. J'appuyai ma main contre son front. Je dis les mots, et le démon s'étira et s'étira, tenant bon, luttant pour sa vie. Il s'agissait d'une possession profonde. Des années, peut-être - des décennies même. Contrôlant cette femme, l'utilisant comme une marionnette pour se nourrir de la souffrance que le démon avait sûrement provoquée autour d'elle. La douleur le faisant engraisser.

Le parasite se libéra d'un mouvement brusque. Aaz l'attrapa en premier, puis Raw et Zee l'agrippèrent. Dek et Mal ronronnaient. Je détournai le regard, tentant de ne pas écouter les hurlements haut perchés de la créature qui se faisait manger. Je me concentrai sur la femme. Vérifiai son pouls.

Trouvai sa carte d'identité. Elle vivait dans les environs. Une joggeuse. Mauvaise nuit pour faire de l'exercice. Ces parasites et leurs jeux.

Zee glissa plus près, faisant courir sa longue langue noire sur ses dents. Je sentais l'odeur du soufre et de la cendre.

— Maxine, murmura-t-il, joyeux anniversaire. J'essuyai la pluie de mes yeux et retournai à la voiture.

Je conservais désormais une boîte contenant des téléphones portables à carte prépayée. Les cabines téléphoniques commençaient à se faire rares.

J'en attrapai un, passai un coup de fil. Informai le 17 qu'une femme était inconsciente dans un parc. Et amnésique aussi, n'ajoutai-je pas. C'était une vieille routine. Aaz mangea le téléphone une fois l'appel terminé.

Nous restâmes silencieux pendant le trajet jusqu'à la fête. Dek et Mal soufflaient sur mes cheveux, essayant de les sécher. Je montai le son de la radio. Aaz et Raw arrachèrent aux ombres des pizzas entières fumantes et les dévorèrent, accompagnées de deux pots de peinture, d'une boîte d'engrais pour plantes, et de plusieurs pots de crème Fleurette. Zee était assis sur le siège passager, retenant ses genoux pointus et saillants contre sa poitrine, et se balançant d'avant en arrière en silence.

Grant m'attendait juste devant l'entrée de la galerie d'art. Grand, large d'épaules, s'appuyant lourdement sur sa canne. Ses cheveux marron étaient humides, comme s'il avait tendu la tête sous la pluie, me cherchant du regard. A l'intérieur, les lumières étaient faibles. J'entendis de la musique provenant de l'étage : Tchaïkovski. *La belle au bois dormant*.

J'essayai de sourire, mais j'étais trempée et j'avais froid, froid au plus profond de mon corps. Mon cœur était douloureux. Grant me jeta un seul regard et m'attira à l'intérieur, dans ses bras. Il me tint ainsi un long moment. J'écoutais la pluie, Dek et Mal qui ronronnaient, le grattement des griffes sur le plancher de bois. J'écoutais le battement de mon cœur, et celui de Grant. Parfaitement synchronisés. Lentement, lentement je me détendis.

— Je n'aime pas mes anniversaires, chuchotai-je.

Il ne tenta pas de me rassurer. Il ne me dit pas que cela irait mieux. Il ne fit que me tenir et embrasser le haut de mon crâne, mes yeux fermés, ma bouche, sa joue dure frottant contre la mienne. Il dégageait une telle chaleur.

— Viens, finit-il par me souffler à l'oreille. Fais-moi danser jusqu'aux marches.

Je souris et embrassai sa gorge.

— Tu joues ta vie.

— Je te fais confiance. (Il s'appuya fortement sur sa canne et m'offrit son

bras.) Je te laisserai même mener.

— Oh, waouh, répondis-je, essuyant mon nez d'un revers de manche. Ça c'est de l'amour.

— Hé, rétorqua-t-il, mais avec un sourire et un haussement d'épaules fier.

Aaz et Raw gloussèrent. Zee, accroupi non loin, tira des pétales de jasmin des ombres et les jeta à nos pieds.

J'aidai Grant à gravir les marches. Aucun de nous n'y fit allusion, mais je savais que sa jambe lui faisait mal. J'étais son épaule, et nous avançâmes en rythme avec la montée en puissance puis le reflux de la partie du ballet intitulée « Sarabande ». Près du seuil, j'aperçus une ombre. Elle traversa la lumière dorée que déversait la porte sur le palier.

— Besoin d'aide ? demanda Byron.

Il était jeune, pas plus de quinze ans, pâle et les cheveux sombres, vêtu d'un jean et d'un doux tee-shirt blanc sur lequel était inscrit SHAKESPEARE HAIT TES POÈMES ÉMOS¹.

1. Sous-genre de punk hardcore. (N.d.T.)

Je lui adressai un sourire éblouissant. Grant fit de même.

— On y est presque. Mais merci.

Le gosse acquiesça mais ne bougea pas avant que nous soyons sur le palier. J'ébouriffai ses cheveux. Il sourit, juste un peu - mais il aurait aussi bien pu s'agir d'une grimace, sans aucune retenue dans le regard. Un bon garçon. Intelligent, honnête. Il avait fait bien du chemin depuis l'époque où il vivait dans une boîte en carton.

J'entendis des casseroles s'entrechoquer dans l'appartement. Grant serra ma main.

— Jacques a été plutôt occupé.

— Est-ce une mise en garde ou une menace ? Byron avait déjà commencé à se frayer un chemin entre les livres de l'autre côté de la porte.

— Il a fait des tartes. Grant a dit que tu détestais les gâteaux.

Je fixai le dos du garçon. Grant s'appuya un peu plus fermement sur sa canne, sa main se resserrant sur la mienne.

— Je ne t'ai pas dit que je détestais les gâteaux, lui dis-je.

— Tu ne m'as pas non plus dit quand était ton anniversaire. Mais, en revanche, tu m'as bien dit comment ta mère était morte. (Grant embrassa mon oreille et s'attarda.) Mon cerveau, il lui arrive de fonctionner.

— Tu vas me rendre sentimentale.

— Jacques t'a battue. Durant tous ces millions d'années pendant lesquels il a été en vie, je ne suis pas sûr qu'il ait jamais célébré l'anniversaire d'une petite-fille.

— Durant tous ces millions d'années, je suis sûre qu'il a eu d'autres enfants, des tonnes de petits-enfants.

— Peut-être. Mais il a toi, maintenant. (Grant me tapota les fesses.) Allez, Wonder Woman. Il porte un tablier de cuisine juste pour toi.

L'appartement avait été nettoyé. Ou plutôt, le passage entre les piles de livres de Jacques avait été élargi, juste un peu. Les murs étaient couverts d'étagères, s'affaissant sous les bouquins et les poteries, les masques, les pierres - mais il s'agissait là simplement des murs, et ces derniers se trouvaient facilement à trois mètres du centre de la pièce, qui était le seul endroit où quelqu'un pouvait se tenir debout et marcher sans trébucher. Partout ailleurs, des tours de livres, des caisses à moitié ouvertes, des papiers et des journaux se déversaient - quelques lampes perchées de manière précaire sur des boîtes, leurs fils disparaissant à travers le labyrinthe - aux côtés de tasses à café sales, d'emballages de barres chocolatées, et d'un œil de verre improbable dont je prétendais ignorer le regard lorsque je passais

devant.

Je sentais l'odeur de la tarte. J'entendis marmonner, le crissement d'un four qu'on ouvre. Jacques dit :

— Pose le couteau.

Et une femme plus âgée répondit :

— Mauvaises lignes, Loup.

Je me libérai du dédale pour entrer dans la cuisine. Mon grand-père se tenait près de la table. Il portait effectivement un tablier - blanc, avec des cerises et des volants - noué sur son pantalon et sa chemise raffinée. Je ne sais pas pourquoi, cela semblait totalement approprié. Marie était de l'autre côté de la table, ses cheveux blancs fous pendant librement sur ses épaules couvertes d'une blouse bleu marine où étaient brodées des étoiles filantes. Ses grandes mains noueuses serraient un couteau planté pointe en avant dans une tarte. Il y en avait plusieurs sur la table - qui était d'ailleurs à peine visible sous les planches, les rouleaux à pâtisserie, les bols et à peu près une tonne de farine éparpillée.

— J'ai des connaissances pour couper, disait-elle à mon grand-père, donnant de violents coups de poing sur sa propre poitrine. Va te faire voir.

— Charmant, répondit Jacques. Je suggère que tu t'en tiennes à faire pousser de la marijuana, Marritine, et me laisses m'occuper des tartes.

La vieille femme siffla dans sa direction. Byron était perché sur les encyclopédies, les observant, buvant à petites gorgées une tasse de ce qui semblait être du chocolat chaud. Je ne manquais pas de remarquer la méfiance dans son regard chaque fois qu'il le posait sur Jacques - une réaction involontaire, que je doutais voir s'effacer un jour.

Le gamin me tendit la tasse, mais je déclinai. Dek et Mal passèrent en revanche la tête à travers mes cheveux, regardant fixement la boisson. Byron fit semblant de ne rien remarquer. Il était doué à ce jeu.

Grant tapa le sol de sa canne. L'air renfrogné de Marie s'évanouit en un doux sourire qui me fit presque oublier qu'elle était entraînée à tuer. Elle laissa le couteau planté debout dans la tarte et sautilla sur la pointe des pieds vers Grant. Il l'embrassa sur la joue. La vieille femme fondit, juste un peu.

Je rejoignis Jacques près de la table. Il essayait de retirer le couteau de la tarte, sans succès. Je le repoussai du coude. Marie avait planté la pointe de la lame à travers le moule et la table. Du grand n'importe quoi.

— Tu n'avais pas à faire tout ça, dis-je à mon grand-père, libérant le couteau d'un mouvement brusque avec un grognement.

— Comment aurais-je pu faire autrement ? (Il plongeait son doigt dans le

trou laissé par le couteau et le lécha.) Pomme. Et celle-ci est à la pêche. Celle aux noix de pécan est reconnaissable. Toutes sont fraîches, je te l'assure. Je suis allé à Pike Place Market ce matin pour acheter les ingrédients, et j'ai lutté contre des zombies et des jeunes femmes aux mains avides - juste pour toi.

— Mon héros. Je ne savais même pas que tu cuisinais.

— Ma chère, dit-il, posant sa main sur mon épaule, avant que la Grippe Espagnole ne me tue, j'ai brièvement vécu comme fils de boulanger à New York. Au début du XXe siècle. Je n'ai pas perdu la main.

— Et combien de vies as-tu vécu ? Je suis étonnée que tu te rappelles quoi que ce soit.

— Ce n'est pas le cas. (Il roula sa chemise pour me montrer ses tatouages : des mots, des symboles et même des chiffres.) Les hommes âgés ont besoin d'aide, parfois.

Je souris pour moi-même et commençai à découper la tarte.

— Tu es dérangement, Vieux Loup.

— Évidemment.

Il s'appuya contre la table, m'observant, et c'était agréable, facile. Mon grand-père. J'avais un grand-père. Je pouvais le répéter encore et encore, sans être jamais fatiguée de l'entendre.

— Comment t'appelais-tu quand tu étais fils de boulanger ?

— Michael, dit-il. Je l'ai trouvé dans un utérus alors qu'il n'était qu'un petit paquet de cellules. Un petit ange. Je me suis simplement incrusté et j'ai rêvé un peu, et la seule chose dont je me souviens ensuite, c'est que j'étais né. Ma mère s'appelait Hannah, mon père Robert, et c'étaient des gens bien. Stricts, un peu trop sérieux pour un couple qui vendait des bonbons aux enfants, mais je les aimais bien quand même.

— Pourquoi as-tu permis à la grippe d'emporter ta vie ? N'aurais-tu pas pu la repousser ?

— Mon temps dans ce corps était arrivé à son terme. D'autres aventures m'attendaient. Et expérimenter la mortalité sous toutes ses formes différentes peut être... instructif. (Le sourire de Jacques s'évanouit.) Quelque chose ne va pas ?

Je repensai au zombie que j'avais exorcisé moins d'une heure plus tôt.

— Tu en parles de telle manière que cela semble facile. Mais j'ai encore du mal à me faire à l'idée que tu possèdes des hommes. Tu n'es pas un démon, mais toi et ceux de ton espèce utilisez encore des corps humains. Certains bien plus que d'autres. Je suppose... Je me demandais ce que ma mère en

pensait.

— Je ne sais pas, répondit Jacques, et il attrapa une petite boîte de bougies. Le peu de fois où nous nous sommes rencontrés, nous avons très peu parlé.

J'étais désolée d'avoir abordé ce sujet. Je tapotai sa main.

— Merci pour les tartes, et pour... pour tout le reste. C'est merveilleux.

— Tu es aimée, dit-il simplement, puis il s'employa à disposer les bougies sur la tarte, m'ignorant alors que je me penchais sur la table, dessinant des cercles dans la farine éparpillée et souffrant d'un poids particulier dans la poitrine, chaud et agréable, mais à vous briser le cœur.

Je regardai autour de moi. Byron avait ouvert un des livres et était en train de lire - ignorant Raw d'une manière étudiée, qui se tenait perché plusieurs rayons au-dessus de lui, regardant curieusement par-dessus l'épaule du garçon tout en attrapant des dépôts visqueux dans son nez à l'aide de sa griffe. Marie était elle aussi assise sur des livres, mâchant des feuilles fraîches de marijuana qu'elle attrapait directement dans un sac plastique, tapant des pieds, fredonnant pour elle-même. Grant l'observait, secouant la tête - et il détourna alors les yeux pour venir les poser sur moi.

J'éprouvais toujours une décharge électrique quand nos regards se rencontraient. Toujours. Mon homme. Mon homme bon. J'étais en vrac, dangereuse. J'étais la dernière Gardienne d'une prison délabrée, qui un jour relâcherait une armée démoniaque sur ce monde - et je m'étais toujours attendue à être seule, la compagnie des garçons exceptée. Jamais liée à un foyer, toujours sur la route, sans racines, sans personne au monde pour savoir ou se soucier que je vive ou que je meure.

Cette perspective avait été le futur. C'était ainsi que l'on procédait dans ma famille.

Sauf que j'avais fait un choix différent.

Des griffes touchèrent mon genou. Zee, sous la table. Je m'accroupis et l'attirai dans une brève accolade. Il ne me laissa pas m'éloigner.

— Mauvais rêves arrivent, murmura-t-il à ma seule attention. Peux entendre les chuchotements, chantant dans la tempête.

J'en eus la chair de poule, suivie d'un sentiment angoissant venu de mes entrailles. Je pris une profonde respiration, me ressaisis.

— Et ?

— Seront pas les mêmes. (Zee jeta un coup d'œil pardessus son épaule à Aaz, assis non loin ; puis à Raw, qui rampa des ombres sous la table pour venir rejoindre ses frères. Dek et Mal se libéraient de mes cheveux en serpentant, descendant le long de mes bras comme d'une corde.) Ne seront

jamais les mêmes.

Une main puissante agrippa mon épaule. Grant, baissant les yeux vers moi, le regard inquiet. Je ne pouvais pas faire comme si tout allait bien. Peu importait que je sois une piètre menteuse. Il n'y avait rien que Grant ne puisse voir en quelqu'un - et ce qu'il pouvait voir, il pouvait le changer - avec rien d'autre que sa voix. Cela le rendait presque aussi dangereux que moi. Peut-être plus, même. Je pouvais tuer. Mais je ne pouvais modifier les âmes.

— Plus tard, articulai-je silencieusement.

Et il opina légèrement. Je jetai un coup d'œil à Jacques, mais le vieil homme était toujours en train de s'occuper des bougies. Faisant semblant, peut-être. Difficile à dire. Marie avait cessé de manger ses feuilles de marijuana et tenait Byron par la main, le tirant vers la table tout en chantonnant pour elle-même.

Je les enveloppai tous du regard. Ma famille. Ma famille de fortune, mal assortie. Aucun d'entre nous n'était complètement humain - du moins pas comme le reste du monde - mais nous allions bien ensemble. J'avais trouvé un foyer.

Les bougies étaient allumées. Vingt-sept, là, à brûler. Des années, brûlant également.

Je les soufflai d'un coup, et fis mon vœu.

Je m'éveillai seulement quelques minutes avant l'aube, à la lisière d'un cauchemar.

Dans mon rêve, les ténèbres m'enrobaient. Faites d'obscurité même, cousues d'une vaste oubliette de choses effacées, de mondes sans fin, d'os, de sang et de peaux, étendues sur un dais d'étoiles. Je les sentais dans mes veines, scintillantes, alors que mon cœur injectait de la lumière dans l'obscurité qui patientait ; dans mon rêve, je me nourrissais de cette lumière, chacun de ses morceaux me brûlant, et je les avalais le long d'une gorge qui s'incurvait, se tordait et se nouait en un cercle énorme, infini. Tétais ce cercle, et la torsion, et le nœud et la faim qui m'emplissaient n'avaient pas de fin. Pas de fin, jamais.

Nous avons essayé de te mettre en garde, la voix de ma mère résonnait dans l'obscurité, chaque mot pris par les étoiles qui se déversaient dans cette rivière condamnée qu'était mon sang. T'avons offert des signes, des énigmes et des cicatrices. Avons nourri tes rêves. Ces rêves.

Mais tu n'as pas compris. Et c'est ainsi que c'est arrivé.

Ainsi que tu es arrivée.

Sois forte, bébé. Sois forte.

J'ouvris les yeux.

Je n'étais pas au lit. J'étais roulée en boule sur le sol, tremblante. Il faisait froid. Si froid qu'il y eut un moment où je m'imaginai perdue dans la neige, la glace, épinglée sur un sol gelé. Mais il n'y avait pas d'amas de neige ou de ciel noir. Juste une pièce emplie de livres et de chaises confortables, un piano à queue dans un coin et une moto rouge garée près du sofa.

La maison.

***Mon doux foyer*, pensait une partie de moi, mais je me sentais inexplicablement mal à l'aise à cette idée. Cela semblait étrange que j'en aie un. J'étais une nomade. Je vivais dans ma voiture et dans des chambres d'hôtel. Sans racines.**

Mais je reconnaissais cet endroit. Je savais que c'était chez moi. J'y étais à ma place. Allongée, dans une immobilité parfaite, me laissant submergée par cette sensation, je sentis de petites langues lécher mes oreilles. Des corps lourds enchevêtrés à mes cheveux, longs comme des serpents. Des ronronnements jumeaux se faisaient entendre bas, doux, contre mon cuir chevelu.

— Maxine, grinça une voix basse. Douce Maxine.

Je ne bougeai pas. Rester immobile semblait être la chose la plus sûre à faire - immobile et silencieuse, comme une souris.

— On dirait que tu as peur, murmurai-je. Zee.

Le petit démon apparut, se traînant, tirant ses griffes contre le sol en parquet. Gracieux, même ainsi - comme si ses muscles étaient eau et vent, coulant sous sa peau tendue. Une veine argent battait contre sa gorge, mais son pouls n'était pas lent ni calme. Au contraire, il palpitait. Tonnait.

Il ne pouvait croiser mon regard, et le malaise que j'avais éprouvé depuis que j'avais ouvert les yeux - le sentiment grandissant que quelque chose n'allait pas - s'épanouit durement et sauvagement dans mon ventre. Chassé, aussi, par le vide : un vaste trou au centre de mon cœur. C'était comme si je devais éprouver du chagrin, sans savoir pourquoi.

J'entendis renifler et finis par tenter de m'asseoir. J'avais besoin d'aide. Mes muscles étaient faibles d'une manière inexplicable, leurs jointures caoutchouteuses, comme si j'avais couru toute la nuit en faisant voler une batte de base-ball. Chaque centimètre de mon corps semblait usé. Mon cœur était douloureux. Me donnait envie de me rallonger sur le dos.

De fines mains munies de griffes passèrent sous mes coudes. Raw et Aaz, leurs cheveux en épingle lissés au plus près de leurs crânes sombres, leurs yeux rouges écarquillés, brillants. Des tee-shirts de base-ball bien trop grands couvraient leurs corps, les ourlets traînant, s'emmêlant à des pieds griffus

pendant que les deux démons se cramponnaient plus près, se laissant tomber sur mes genoux. Je les sentais trembler. Écoutai alors qu'ils se mettaient à sucer leurs griffes, comme des bébés. Dans mes cheveux, Dek et Mal s'enroulèrent encore plus fermement contre mon crâne, leurs ronronnements prenant fin dans un silence terrible.

Je tentai de parler, mais ma voix se brisa. J'essayai de nouveau, plus lentement, comme victime d'une attaque alors que je luttais pour prononcer le moindre mot.

— Qu'est-ce qu'il y a ? parvins-je à articuler. Que s'est-il passé ?

Personne ne répondit. Personne ne me regarda. Raw et Aaz poussèrent plus fort contre mon corps, comme s'ils essayaient de forer en travers de mon ventre. Zee resta où il était, ses griffes creusant le plancher, le bois craquant. Je m'arc-boutai, entreprenant de rester debout, et baissai les yeux.

Du sang. Du sang en train de sécher, miroitant en taches.

Il me fallut un moment pour comprendre ce que je regardais. Je n'avais pas vu autant de sang depuis longtemps. Il couvrait le sol de ma position jusqu'à la cuisine, terne et rouillé comme du poison. Mes mains, me rendis-je compte sans éprouver la moindre émotion, y étaient plongées. Ma main gauche, rouge et seulement rouge. La droite, elle aussi tachée, l'armure mise à part. Je sus immédiatement ce que l'armure était et n'était pas - magique, une clé, grandissant dans votre corps jusqu'à ce que vous en mouriez - mais elle semblait aussi peu réelle que le sang, ou le sol sous moi, ou encore ma respiration dans mes poumons.

Ma main droite se serra en un poing. Je pouvais maintenant sentir le sang, comme si le voir permettait d'exhaler son parfum : métallique et chaud, jaillissant dans mon nez et le long de ma gorge au point que je crus m'étouffer.

Et je m'étouffai bien, lorsque je regardai par-dessus mon épaule et vit qui gisait derrière moi.

— Jacques.

Je repoussai les démons du poing, avançant de manière désordonnée à quatre pattes pour l'atteindre. Je glissai dans le sang. Son sang. Tant de sang, collant et épais, l'entourant comme une terrible mer rouge.

Son visage n'était pas tourné vers moi. Il était vêtu d'un pull gris clair, d'un pantalon noir. Ses cheveux blancs, ébouriffés. Si correct. Si excentrique. Mon grand-père était...

Je le touchai et je sus.

Je sus. Le fixai, incapable de respirer. Regardant, comme de très loin, alors que mes doigts se refermaient sur son bras et son épaule, le secouant

avec douceur, le faisant rouler. Il était encore chaud, et c'était difficile. J'étais faible. J'étais terrifiée.

Mais ce fut fait, il gisait sur le dos - et je me figeai, le regard fixe. Frappée si durement au cœur que tout s'arrêta : mon pouls, mon sang, ma vie.

Sa gorge avait été tranchée. D'une oreille à l'autre. La chair pendait comme un sourire horrible.

Jacques Ingère. Mon grand-père.

Et le couteau de l'autre côté de son corps, dans son sang, était le mien.

Chapitre 2

Je ne hurlai pas, mais seulement parce que je plaquai une main tremblante sur ma bouche. J'ai dû crier un peu, après cela. Je ne sais pas.

Je devins comme invertébrée, perdis tout réflexe musculaire. Aveugle, uniquement capable de voir Jacques. Je ne comprenais pas le spectacle auquel j'assistais. Son corps semblait obscène, une coquille de cire faite d'argile et d'incantations, maintenues ensemble par des mèches de cheveux, par des ongles. Il m'horrifiait.

Qu'importait qu'il fût impossible à Jacques de mourir - pas de manière permanente du moins. Je me fichais des questions techniques. Mon grand-père avait été assassiné. J'étais assise dans son sang - du sang qui s'écoulait d'un corps qui avait aimé ma grand-mère, fait ma mère. Et d'une certaine manière, moi.

J'avais le sentiment de le perdre pour de vrai. Et je ne me souvenais pas de la manière dont tout cela s'était passé.

Je ne pouvais pas bouger. Mes genoux étaient chauds, humides. J'avais le goût de la mort dans la bouche - pas seulement le sang, mais la pisse, la merde. Toutes ces petites humiliations. Ma mère avait eu la même odeur après son meurtre.

— Zee, croassai-je, cherchant du regard le petit démon qui était accroupi non loin, ses cheveux en épi s'affaissant, ses yeux rouges presque fermés, comme sous le coup de la souffrance.

Je ne parvenais pas à ajouter quoi que ce soit d'autre. Je le vis échanger un long regard avec Aaz et Raw qui étaient dans mes cheveux, leurs voix jumelles commençant à fredonner la mélodie de « Highway to Hell ».

J'étais sur le point de vomir. Je me débrouillai comme je pus pour reculer, étalant le sang sur le plancher. Retenant ma respiration, ma bouche. Mon dos heurta le sofa. Rien ne changea avec la distance prise. Rien ne fut plus facile. Pas de résurrection miraculeuse.

— Zee, murmurai-je de nouveau. Que s'est-il passé ?

Il était incapable de me regarder. Au lieu de quoi, il fixait ses griffes - comme s'il les voyait pour la première fois : longues, incurvées, noires comme le charbon. Suffisamment aiguës pour fendre des cheveux. Ou trancher la gorge d'un homme.

Tout comme mon couteau, qui gisait encore dans le sang de Jacques.

Je le voyais de là où je me tenais. Mon couteau. Le couteau de ma mère,

faisant partie d'un ensemble spécialement fabriqué pour elle et qu'on m'avait transmis. Pas de garde. Juste une lame. Faite pour des gants où l'acier se mêlait, et des mains qu'on ne pouvait blesser. Personne à part moi ne les utilisait.

Ma main, même à présent, sentait encore le poids de la lame. Mais lorsque je fouillais dans ma mémoire, je me rappelais seulement avoir aiguisé un couteau sur le ventre rond de Zee. Assise sur le canapé, près d'une étagère - *après la fête, j'avais été à une fête avec une tarte, du rire et la Belle au bois dormant* -, regardant des vieux épisodes de Yogi l'Ours. Écoutant les garçons en train de manger des sacs de clous, des gousses d'ail entières, du verre brisé, faisant descendre le tout avec de l'huile de moteur.

Je me souvenais. Je me souvenais de chaque sensation et de chaque bruit : la texture rêche du sofa sous ma paume, les odeurs d'ail et de l'huile me brûlant les narines : les gloussements des garçons lorsque Yogi essaya de voler un panier de pique-nique. *Je suis plus intelligent que l'ours moyen* flottait dans mon esprit, encore et encore, aux côtés d'autres images qui ne voulaient pas s'effacer : l'éclat argent de la lame, cette dernière sur le ventre de Zee, son côté tranchant envoyant tour à tour des étincelles et de la lumière. Douce comme la lumière, aiguisée comme la lumière.

Je ne me remémorais rien après cela. Un trou là où mes souvenirs auraient dû se trouver. Je pouvais en toucher les contours et c'était comme approcher le bord d'une tasse sans fond, recelant pour seule eau l'obscurité. Pas de Jacques. Pas de violence. Pas d'indice sur la personne ayant laissé mon grand-père mort - et moi au sol, inconsciente.

Ce qui n'aurait jamais dû se produire. Les garçons me protégeaient. Leur vie en dépendait autant que la mienne. Dix mille années durant lesquelles ils avaient été liés à ma lignée, défendant mères et filles. Nous gardant en vie jusqu'à ce que soit venu notre tour de mourir.

Mais ce n'était pas mon tour. Pas encore.

— Zee, répétais-je.

— Maxine, grinça-t-il.

Son expression était terrifiante tant elle était vide. Absente, terne, comme si une partie du petit démon était verrouillée loin de moi - tout aussi engourdi que je l'étais.

Il se trouvait en état de choc, me rendis-je compte. Tous l'étaient. Raw et Aaz se blottissaient l'un contre l'autre, se balançant d'avant en arrière. Dek et Mal continuaient à fredonner le refrain de « Highway to Hell », leurs douces voix inhabituellement grêles.

Puis ils s'arrêtèrent, complètement.

Zee regarda la porte de l'appartement. Raw et Aaz firent de même, leurs mouvements de balancier ralentissant jusqu'à une immobilité parfaite. À les observer, j'en eus des frissons - mais c'était l'aube, me dis-je. Le soleil allait se lever, bien que les vitres semblassent sombres.

J'entendis un cliquètement. De lourds bruits de pas dans les marches.

J'essayai de me lever. Mes jambes ne fonctionnaient pas. J'envoyai mon poing dans le coussin du sofa, sifflant à l'attention de Zee. Il m'ignora. Je claquai les doigts vers Raw et Aaz mais, malgré leurs regards troublés, ils restèrent vissés au sol, les épaules tendues comme s'ils s'arc-boutaient pour former un demi-cercle. Les larmes brûlant ma gorge me montèrent aux yeux. Cela ne pouvait pas être en train de se produire. J'avais besoin de temps. J'avais besoin d'être seule avec Jacques.

La porte s'ouvrit brusquement. Un homme claudiqua à l'intérieur, s'appuyant lourdement sur une canne en bois. Ses cheveux étaient bruns, épais et ébouriffés et il portait une chemise en flanelle verte qui se tendait sur ses larges épaules. Ses yeux sombres étaient fous. Il semblait hors d'haleine, comme s'il avait couru. Ou avait essayé de courir, compte tenu de la jambe qui traînait derrière lui.

Pas un démon. Pas un zombie. Pas de sombre nuage dans son aura. Mais je me figeai malgré tout lorsque je le vis, et pas uniquement parce que sa présence était inattendue. Plutôt parce que je souffrais d'une sorte d'explosion dans ma poitrine, une collision, comme deux montagnes frappant l'une contre l'autre. Une sensation impossible. Je ne savais pas ce qu'elle signifiait, mais cela me fit tressaillir.

Tout comme le fait que l'homme ignore Zee et les garçons - si totalement qu'ils auraient aussi bien pu ne pas être là. C'est moi qu'il chercha en premier des yeux. Me fixant avec une intensité qui me laissa le souffle coupé, me glaça.

Et puis, il arracha son regard de mon visage pour le porter vers Jacques.

— Oh, mon Dieu, dit-il, oscillant.

Il fit un pas, tomba presque et s'écarta du vieil homme pour m'observer de nouveau, ses yeux reflétant quelque chose de terrible. Il s'appuya si fort sur sa canne que je crus qu'elle allait se rompre. Tout le sang s'était retiré de son visage, blanc.

— Maxine, reprit-il, et le son de sa voix, dure et brisée, me fit frissonner au plus profond de mes os. Maxine, es-tu blessée ?

Je le regardai fixement. Zee n'avait pas bougé, pas d'un millimètre, mais Raw et Aaz rampèrent de nouveau sur mes genoux, émettant des cris de détresse. J'étais trop léthargique pour les tenir, et l'homme ne semblait toujours pas perturbé par leur présence - bien qu'il baissât clairement le

regard vers leurs visages.

— Maxine, dit-il de nouveau, d'une voix plus forte. Je l'écoutai prononcer mon nom, et le trou dans mon cœur, dans mon esprit, s'élargit : immense et froid, comme si j'étais toute petite, incroyablement perdue. Je ne m'étais pas sentie si perdue, ou si seule, depuis des années.

L'homme se baissa jusqu'au sol avec quelques difficultés, grimaçant ostensiblement lorsque sa mauvaise jambe se tordit en un angle bizarre. Son regard, malgré tout, ne me quitta jamais, pas un instant - pas plus que je ne pouvais détourner le mien. Un malheur allait se produire si je le faisais : la mort, un éclair ou un tremblement de terre. Peut-être la perte totale et absolue de ma capacité à respirer. J'en étais certaine.

L'homme essaya d'attraper ma main. Je la retirai brutalement. Raw et Aaz haussèrent les épaules. Dek et Mal recommencèrent à fredonner, mais je les entendais à peine par-dessus le grondement que le sang provoquait à mes oreilles. Derrière l'homme, Zee frottait ses yeux rouges, plantant ses griffes directement au-dessus de ses pupilles comme s'il essayait de les extraire et d'atteindre l'intérieur de son crâne. Je comprenais ce qu'il éprouvait.

Je fixais l'homme - observant la manière dont lui me regardait - et tremblais d'une horreur qui n'avait rien à voir avec mon grand-père assassiné.

— Je suis désolée, murmurai-je. Mais je ne sais pas qui vous êtes.

Je ne connaissais pas ce visage. Je ne connaissais pas ces pommettes, ou cette bouche ferme. Je ne connaissais pas ces yeux, rivés sur moi, ne cillant pas, bordés d'une lumière étrange qui semblait naître d'autre chose que du reflet de la lampe sur la table à ses côtés.

Rien de cet homme ne m'était familier. Je ne l'avais jamais rencontré. N'avais jamais respiré le même air que lui.

Et jamais on ne m'avait regardé si implacablement, avec une telle inquiétude.

— Maxine, murmura-t-il.

— Personne ne connaît ce nom, dis-je.

Mais des visages m'apparurent dans un éclair, des souvenirs : Jacques, Byron, Marie et une poignée d'autres ; et cela me donnait l'impression de flotter hors de mon propre esprit, d'écouter les échos de quelque programme télévisé relevant seulement du fantasme.

J'ai des amis. C'est mon foyer.

Foyer. Le mot le plus insaisissable. Mais je jetai un coup d'œil à travers la pièce à ces murs de brique et aux énormes fenêtres sombres, au piano et aux livres et - bon Dieu, la veste de cuir de ma mère enveloppait le dossier du

canapé - de nouveau je souffris de cette chaleur synonyme d'une quelconque *complicité*. C'était mon foyer. J'avais des amis, si impossible que cela aurait dû l'être.

J'avais un grand-père dont la matière corporelle était morte. Assassinée.

Et j'avais un homme assis face à moi dont les yeux reflétaient un autre genre de *complicité*, me regardant comme personne ne l'avait jamais fait. Personne dont je me souvenais. Ne prêtant aucune attention aux démons qui l'entouraient, comme s'il ne s'en souciait pas.

Je m'éloignai. L'homme saisit mon poignet, et le contact me brûla. De même que l'absence de réaction de Zee et des autres. Ils nous observaient, les paupières baissées, leurs épines en berne, leurs griffes tremblotantes. Anxieux. Contrariés.

— Maxine, dit l'homme avec une calme urgence. Tu me connais.

Je tordis mon poignet, brisant son étreinte - ignorant son gémissement de douleur. Je repoussai les démons de mes genoux, m'éloignai de manière désordonnée et parvins finalement à me mettre debout. Seulement pour un instant malgré tout. Mes genoux cédèrent. Je m'assis durement sur le canapé, souffrante et fragile.

Le corps de Jacques hantait la périphérie de mon champ de vision. Lorsque je pliai mes doigts, son sang sec se craquela et tira ma peau. Je me frottai les mains, insensible en mon for intérieur : insensible, mis à part à la douleur dans ma gorge, insensible à en mourir, mais pas à la peur dans mon cœur ; si insensible que je voulais hurler, ou fuir en courant.

Dek et Mal se libérèrent de mes cheveux, se laissant glisser le long de mes bras jusqu'à mes genoux. Les muscles coulaient sous leurs corps élancés, sinueux, et de minuscules vestiges de bras agrippèrent mes poignets pendant qu'ils léchaient le sang sur mes mains. Leurs langues étaient chaudes. L'homme les regarda, puis moi. Grave, hagard - mais pas effrayé.

— Zee, croassa-t-il, tu sais qui je suis. (En l'entendant prononcer le nom du démon, mon cœur cessa de battre. Zee ferma les yeux. L'homme se déplaça, à sa recherche.) Zee.

— Te connais, grinça le démon, après une terrible hésitation. Grant.

Je repoussai Dek et Mal de mes genoux et me levai en titubant du canapé. Fis deux pas en direction du corps de Jacques et m'arrêtai, contrôlant mon ventre, ma gorge. Cela ne pouvait pas être vrai. Nous avons partagé une tarte la veille. Il s'était assis sur des livres et avait discoursu sur les pratiques de l'apiculture dans la Rome antique. Il m'avait étreinte pour me souhaiter bonne nuit, m'avait embrassée sur la joue.

Je m'agenouillai dans le sang et touchai son pied. Je n'avais jamais prêté

attention à ses chaussures, mais elles étaient souples et marron, leur cuir craquelé par le temps. Faites pour marcher. La seule partie de son corps que je pouvais regarder.

— Je savais que quelque chose n'allait pas, murmura l'homme derrière moi, accompagné par le bruit du bois frappant le plancher. (Je visionnai cette canne dans sa main et cela m'ébranla comme un autre coup.) J'étais à Bellevue. T'en souviens-tu ? Je suis parti il y a plusieurs heures pour négocier avec l'un de nos fournisseurs du matin. Tu es restée parce que Jacques a téléphoné au milieu de la nuit. Il voulait te parler. Il a dit que c'était important.

Important. Tout l'était pour Jacques.

Mais rien d'autre de ce que l'homme avait raconté ne m'évoquait quoi que ce soit. Sauf, peut-être, le terme « fournisseurs ». Une image se fit jour : une imposante cuisine, accueillante, fourmillant de bénévoles, la musique *d'Oklahoma* ! se déversant des haut-parleurs du plafond ; des comptoirs emplis de boîtes de taille industrielle pleines de jus de fruit, d'œufs en poudre et de saucisses congelées. J'imaginai que je sentais l'odeur des saucisses ; que cette odeur s'infiltrait à travers la porte de l'appartement.

Depuis la cuisine, me dis-je. Le Coop. Je vivais au-dessus d'un foyer pour sans-abri.

Je ne parvenais pas à me rappeler pourquoi.

La canne cliqueta sur le sol.

— Je t'ai sentie, Maxine. J'ai senti que quelque chose de terrible était arrivé. Je suis revenu au plus vite.

Trop tard. Maxine est partie.

Dek et Mal surgirent du plancher et me rejoignirent, de pleines bouteilles de whisky logées dans leur bouche, à moitié enfoncées dans leur gorge, ne laissant voir que leur fond en verre et le liquide doré clapotant à l'intérieur. Leurs yeux roulèrent dans leurs orbites lorsqu'ils avalèrent les bouteilles. Je n'avais aucune idée d'où l'alcool provenait, mais les garçons étaient comme ça. À côté de moi, Raw et Aaz effleurèrent le sol ensanglanté du bout de leur langue noire et longue. Lentement, pensivement, comme s'ils goûtaient des histoires. Les ourlets de leurs tenues de base-ball étaient tachés de rouge.

Ma peau me picota. De la racine à la pointe de mes cheveux, de celle de mes orteils au bout de mes ongles. Les fenêtres étaient sombres, mais on était à Seattle, et il avait plu toute la semaine passée. Le soleil allait se lever. J'avais quelques minutes, au plus. Pas suffisamment longtemps pour toutes les réponses dont j'avais besoin.

Je touchai encore la chaussure de Jacques.

— Zee. Que s'est-il passé ?

De nouveau, pas de réponse. J'entendis un bruit traînant. Jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule pour voir à temps l'homme se baisser et attraper le bras de Zee. Je vacillai, attendant que l'inconnu se mette à hurler.

Il ne le fit pas. Il aurait dû perdre sa main. Ses doigts, au minimum, ou de la peau. Personne à part moi ne touchait les garçons, et c'était leur choix. Chaque centimètre de leur corps était aiguisé comme un rasoir lorsqu'ils voulaient qu'il en soit ainsi. Mais l'homme tint prise, regardant Zee fixement. Avec rage, me rendis-je compte. Une rage purement inconsolable.

— Réponds-lui, dit-il.

Zee secoua la tête. Je me mis debout, vacillant sur mes pieds. Je regardai le couteau gisant dans le sang. Je ne pouvais me résoudre à le toucher.

— Zee, dis-je, la voix rauque. Qui a tué Jacques ? Zee marmonna pour lui-même et détourna le regard.

Les autres garçons firent de même. Aucun ne voulait me regarder, et cela seul me glaça jusqu'au sang.

— Ne m'oblige pas à te supplier, murmurai-je. Que s'est-il passé ici ?

Le démon ferma les yeux.

— Un mystère.

— Ce n'est pas une réponse. (J'avançai vers lui, chaque partie de mon corps douloureuse.) Est-ce que je l'ai tué ? Est-ce que j'ai assassiné mon propre...

Zee montra les dents, s'arrachant brusquement à l'emprise de l'homme. Du sang jaillit de la main de ce dernier. Il siffla, la serrant en un poing contre son ventre - et fixa Zee, les lèvres blanches, le regard dur comme le silex.

— Il est impossible que tu aies pu blesser ton grand-père, dit l'homme en regardant le démon. Impossible, Maxine.

Je ne lui répondis pas. Zee avait les yeux plongés dans les miens, sa petite poitrine se soulevant et s'abaissant rapidement, les lattes de parquet sous lui fissurées et détruites. De la fumée s'élevait de son dos osseux, emplissant l'air d'une odeur sulfurique qui me brûlait les narines. Il avait l'air en colère, mais c'était une émanation nerveuse, liée à la peine.

Je me touchai le front, la tête me tournait.

— Je l'ai tué, oui ou non ?

— Ne sais pas, grinça Zee, et un haussement d'épaules parcourut son corps, le fracassant jusqu'à ce qu'il se tienne bossu contre le sol, comme une balle faite d'os. Peux pas me rappeler.

— Quoi... commençai-je avant de m'arrêter toute seule, avalant durement ma salive.

C'est impossible, voulais-je ajouter, mais les démons ne mentaient jamais. Ils pouvaient parler par énigmes, avec des mots tordus, mais les mensonges étaient un anathème ; tout comme le fait de briser une promesse.

— Peux pas me rappeler, souffla le démon, fixant des yeux ses griffes comme s'il ne les avait jamais vues auparavant. Me souviens de rien. Ouvert les yeux, ouvert les yeux sur le sang, et rien, rien, *rien*.

— Zee, murmurai-je, mais il haussa de nouveau les épaules et se tapa la tête contre ses jointures et ses griffes, essayant une fois de plus de s'arracher les yeux.

Tout ce qu'il obtint pour sa peine fut des étincelles dans les airs, mais je tombai à genoux à ses côtés et attrapai ses poignets déformés. Il aurait pu me briser les os d'un mouvement, mais il se figea, tremblant, la poitrine haletante. Je l'attirai dans mes bras.

Il avait été si calme avant, sans manifester la moindre émotion, mais lorsqu'il finit par me regarder, il y avait quelque chose de brisé dans son regard, la chose la plus proche de l'horreur que j'aie jamais vue sur son visage pointu, taillé à coups de serpe.

— Comme un éclair parti, chuchota-t-il. Nos souvenirs, partis.

Je sentis de la chaleur contre mon épaule. L'homme, se rapprochant. Je penchai la tête juste assez pour voir Raw et Aaz s'accrochant à ses jambes, enfouissant leurs visages dans ses genoux.

J'étais trop hébétée pour être surprise. Mais pas suffisamment pour ignorer qu'un foutu truc déconnait dans mon cerveau. Un truc profond et intime.

J'essayai de me rappeler quoi que ce soit au sujet de l'homme - quelque chose précédant les dix dernières minutes - mais je n'obtins qu'un cœur douloureux, un cœur qui avait l'impression d'être taillé en morceaux - et un sentiment de solitude si vaste, si terrible que je ne pouvais respirer.

Le sang s'écoulait entre les doigts de l'homme, tachant sa chemise de flanelle verte et gouttant au sol. Je ne pouvais pas regarder plus haut que ses mains. J'avais peur de voir ses yeux, et cette peur me faisait me sentir si petite. Je n'avais jamais été lâche.

Les lâches mouraient. Les lâches laissaient les autres mourir.

Zee étudia le sang, puis l'homme. Lui, et moi.

— Bon cœur, grinça le démon, avec une insistance qui me fit monter les larmes aux yeux - et qui les fit déborder lorsqu'il plaça sa main griffue contre ma poitrine. Ne perds pas le bon cœur.

Je me frottai les yeux. L'aube était au bord de ma peau, la picotant dans un écho du soleil qui se levait, quelque part au-delà des murs et des nuages.

— Va te coucher. Les réponses seront pour ce soir.

— Maxine, murmura Zee plaintivement. Peur que les réponses ne tuent.

Dek et Mal cessèrent de fredonner. Raw et Aaz jetèrent un coup d'œil à Jacques. Je tentai de faire de même, mais ne pus regarder plus loin que ses chaussures, ses jambes, le bord de sa main pâle, le bout de ses doigts plongés dans le sang.

— Alors, nous ferions mieux de découvrir pourquoi, soufflai-je, et je m'armai de courage pendant que l'aurore se montrait.

Ce fut rapide. En moins d'une seconde, plus vite qu'un battement de cils, la moitié d'un instant, et même à peine cela : les garçons disparurent. S'évanouissant en fumée pour réapparaître sur ma peau.

Je fixai mes bras et mes mains. Ma peau n'avait plus vu le soleil depuis la mort de ma mère. Ne le verrait plus jamais. Mon teint pâle avait disparu, entièrement recouvert de tatouages : des corps sinueux, emmêlés, gravés dans le charbon et le mercure, scintillant avec des veines d'un feu argent. Des écailles, des griffes, des dents, des langues pressant contre ma peau, couvrant chaque centimètre de mes orteils à mon cuir chevelu, entre mes cuisses. Seul mon visage était nu, mais il s'agissait là de vanité - facilement rectifiée si j'étais menacée. Cela arrivait plus souvent qu'on n'aurait pu le croire : des balles, des bus sous lesquels on m'avait jetée.

Mortelle durant la nuit. Immortelle le jour. Rien ne pouvait me tuer à partir de maintenant, et ce, jusqu'au coucher du soleil. Ni une bombe nucléaire, ni l'eau ou le feu, ni le pire monstre de ce monde - ou de n'importe quel autre.

Ma lignée avait été conçue pour lutter contre les monstres. Pour protéger ce monde des pires créatures dont personne n'osait ne serait-ce que rêver. Il y en avait eu d'autres, autrefois. J'étais tout ce qu'il restait. Moi seule, me tenant face à une armée démoniaque enfermée dans une prison qui entourait la Terre. Moi, face au peuple de Jacques, les Métamorphoses, des êtres extraterrestres qui avaient conçu ma lignée dix mille ans auparavant, et qui représentaient presque la même menace que les démons emprisonnés derrière le Voile.

Je frottai mes mains l'une contre l'autre, le sang séché évanoui, absorbé par les garçons. Ongles noirs, suffisamment durs pour couper l'acier, scintillant dans la lumière de la lampe comme une tache de pétrole. Même l'armure avait changé d'apparence, comme un caméléon - gravée de nœuds et d'un fouillis qui ressemblaient à des roses. Je me sentais plus lourde. Les garçons étaient compacts. Des yeux rouges me fixaient depuis mes paumes.

Dek et Mal, dormant sur chacune de mes mains. Les garçons ne se reposaient jamais deux fois au même endroit. Exactement comme moi.

Mais c'était faux. J'avais un foyer. J'avais créé des racines, vécu ici depuis... *presque deux ans*, me dis-je. *Deux ans d'une vie douce.*

Je pouvais sentir cette douceur. Ce n'était pas une chaleur, mais quelque chose de plus profond, dans mes tripes - comme si j'étais en train d'observer la vie d'une autre Maxine Kiss. Une autre femme avec mon visage et mon sang, vivant une vie dont je n'avais jamais rêvé pour moi-même. Une vie où je me souvenais d'être assise à table avec des amis étranges et les garçons, tous ensemble - sans secrets, riant, le bonheur à fleur de peau. Sous un toit qui était... le mien ?

— Maxine, dit l'homme calmement.

Je restai assise un instant encore, rassemblant ma résolution. Me mis sur mes pieds lentement, ignorant sa main tendue, qui était coupée et saignait. Le sang ne m'embêtait pas, mais j'avais peur de le toucher, lui, tout comme je craignais de le fixer dans les yeux. Donnez-moi un démon à tuer, mais pas ça. Donnez-moi une guerre, mais pas ça.

Grant. C'était ainsi que Zee l'avait appelé. Son nom était Grant.

Je m'obligeai à rencontrer son regard. Une erreur. Je me sentis nue lorsqu'il me le renvoya, dévêtue jusqu'à l'os, jusqu'au muscle, rien d'autre que mon cœur malade, tonnant derrière mes côtes. Il ne faisait que m'observer, mais c'était suffisant pour faire voler en éclats une partie de mon être qui ne pouvait se le permettre. Pas maintenant.

— Tu ne te souviens vraiment pas de moi, souffla-t-il, toutes les douleurs confondues enveloppant cette voix basse, profonde.

Je secouai la tête.

— Pas le moins du monde.

Il retint son souffle comme si je l'avais frappé.

— Tu m'aimes.

Vous êtes timbré, faillis-je dire.

Mais je ne le fis pas. Je gardai la bouche close.

Parce que le regard dans ses yeux et la façon dont les garçons s'étaient comportés en sa présence suffisaient à savoir qu'il disait vrai.

J'avais aimé cet homme.

Seulement, ce n'était plus le cas.

Chapitre 3

Je m'éloignai de lui en reculant, me sentant piégée dans cette pièce immense. Mon talon se ficha dans le sang.

— Ne me fuis pas, dit-il. Je suis la dernière personne au monde que tu doives craindre.

— Je n'ai pas peur.

Il sourit, mais c'était un sourire tendu, triste et légèrement amer.

— Menteuse.

Je me tournai. Face au corps de Jacques. Pris un moment, prétendant regarder le cadavre, alors que j'essayai simplement de reprendre le contrôle de mes nerfs. *Ouh la menteuse, elle est amoureuse.*

Je ne me souvenais pas de cet homme, peu importait que les garçons aient fermement étreint ses jambes. Je ne le connaissais pas, peu importait la manière dont il me regardait : comme si j'étais sienne. Sienne, de cette manière qui consiste à avoir des secrets, à se tenir la main, à respirer le même air. Peau nue.

Mon Dieu, ça suffit. Tu es une guerrière.

Alors, bats-toi.

Je retins ma respiration et me concentrai sur Jacques. Pire que les montagnes russes. Ma tête était sur le point de se retourner et mon estomac remontait brutalement dans ma gorge comme si j'étais un pauvre ivrogne. Je déglutis avec difficulté - ignorant volontairement le petit goût de vomi dans ma bouche - et repoussai ma nausée et ma répulsion pour regarder son visage de cire.

Gorge tranchée. J'avais déjà vu cela. Mes yeux rôdèrent sur les contours de son corps, à la recherche de quoi que ce soit d'autre. Je n'avais rien d'un détective. Je me reposais généralement sur les garçons pour les petits détails mais, dans le cas présent, il aurait fallu attendre jusqu'au soir.

Stupide. J'aurais dû leur faire relever les odeurs.

Peut-être l'avaient-ils déjà fait. Peut-être n'y en avait-il aucune. A part les nôtres. Peut-être que quelque chose avait mal tourné. *En moi.*

— Tu tombes dans la complaisance, dit l'homme derrière moi. Lorsque tu te blâmes. Lorsque tu oses ne serait-ce que penser une chose pareille.

Je me figeai, puis tournai la tête, lentement.

— Qu'avez-vous dit ?

— Tu m'as entendu. (L'homme claudiqua vers moi, son expression si dure et froide que je me demandai ce que j'avais bien pu faire avec lui.) Tu te blâmes toujours en premier. Tu penses le pire de toi-même.

— Je suis une tueuse, me retrouvai-je à dire, même si je n'en avais pas eu l'intention. Si vous me connaissez...

— Je te connais, grinça-t-il. Je te connais, Maxine.

Il surgit au-dessus de moi, mais je ne bougeai pas et souffris d'une vague de chaleur venant de son corps au mien. Avec une odeur de cannelle mêlée à d'autres senteurs plus douces. Cela me fit penser à la lumière du soleil, et au feu.

Il s'approcha encore puis s'arrêta, m'étudiant. Je ne savais pas pourquoi c'était aussi agaçant. D'autres regards, lancés par d'autres hommes, traversèrent mes souvenirs - fous, assassins, rusés, froids - mais aucun ne m'avait brûlée comme celui de cet individu.

Il avait raison. J'étais une menteuse. Il m'effrayait. J'étais une femme impossible à briser, à moins de commencer par l'intérieur.

— Vous comptez parler ou continuer à regarder ? demandai-je, incapable démettre plus qu'un chuchotement. Mon grand-père est mort. Vous marchez dans son sang.

— Jacques n'est pas mort. Et tu n'as pas assassiné son corps. J'en prends le pari sur ma vie. (Il étudia mon visage.) De quoi te souviens-tu vraiment ? Tu sais, n'est-ce pas, que Jacques n'est pas véritablement...

— Humain. Oui.

— Et tu sais où tu te trouves ?

— Au Coop, répondis-je plus lentement, comprenant peu à peu avec effroi où cet interrogatoire allait nous mener.

L'homme se pencha en fronçant les sourcils.

— Pourquoi vis-tu ici ? Avec qui ?

Je ravalai péniblement ma salive et désignai le cadavre de Jacques.

— Ne changez pas de sujet.

— Ta mémoire est le sujet.

— Jamais je ne vous aimerai, dis-je.

Il s'appuya sur sa canne, le souffle coupé. Je me mordis la langue, me détestant un peu, et retournai à Jacques. Il n'y avait rien de plus à remarquer : la gorge tranchée, les vêtements en ordre. Les hommes qui luttent pour leur vie déchirent généralement quelque chose, ou ont des

égratignures. Pas lui. Je m'accroupis dans son sang et attrapai sa main. Sa peau devenait froide. Pour moi, il avait surtout l'air d'une coquille, d'une figure de cire. Irréelle.

Il y avait du sang sous ses ongles, mais qui semblait être le sien. Je n'avais aucun moyen d'en être certaine. Je finis par attraper le couteau. Les garçons sucèrent le sang de la lame, laissant le métal brillant dans la lumière de la lampe.

— Gisait-il ainsi lorsque tu l'as trouvé ? demanda l'homme, la voix basse, dure, un peu trop calme.

J'hésitai.

— Il était sur le flanc.

— Aucun meuble n'a été renversé. Il ne donne pas l'impression d'avoir lutté.

— Ou d'avoir eu le temps de le faire.

— Peut-être l'as-tu trouvé mort. Tes souvenirs pourraient avoir été... volés... après ça. Ce ne serait pas la première fois.

Je me remis debout, évitant le regard pénétrant de l'homme. Me demandant où poser les limites de ce que je pouvais dire quand il semblait déjà tout savoir. Je pensais de nouveau aux garçons, à Raw et Aaz étreignant ses jambes, enfouissant leurs visages dans ses genoux - et m'obligeai à le regarder. À le faire vraiment.

Ses yeux étaient écarquillés lorsque je l'avais vu la première fois, et c'était encore le cas, mais son regard était maintenant tempéré par une blessure sourde qui faisait brûler des ombres dans les angles de son visage. Pas quelqu'un de mignon, mais de beau. Il avait l'air expérimenté. Rien de rusé en lui. Juste... droit. De manière intransigeante, à en juger par l'implacabilité de son regard.

— Vous avez raison, repris-je. Ma mère a volé mes souvenirs une fois, lorsque j'avais huit ans. Je les ai récupérés plus tard. Je sais que Zee en est également capable. Il l'a fait à ma grand-mère.

— Oui, répondit l'homme précautionneusement. Tu me l'as dit. Tu... as voyagé à rebours dans le temps pour aller l'aider. En utilisant ça. (Il eut un geste en direction de l'armure à mon doigt.) Il lui a volé le souvenir qu'elle avait de toi, après.

Je laissai doucement échapper mon souffle.

— Si je n'avais pas vu la manière dont les garçons se sont comportés en votre compagnie...

— Tu ne me fais pas peur, m'interrompit-il. Si les garçons ne s'étaient pas

rappelés de moi...

— Il vous manquerait cette main. Ou pire.

J'avançai vers la chambre. Mes pieds collaient. Je traînais du sang sur le sol. Je franchis la porte ouverte, allumai la lumière - vacillai un peu à la vue des couvertures froissées et des vêtements au sol, les miens et ceux d'un homme - et continuai mon chemin vers la salle de bains. Il y avait une trousse de premier secours sous le lavabo Je ne me demandais pas comment j'étais au courant qu'elle se trouvait là. Elle y était, et ma mémoire le savait.

Je mis le couteau de côté. Me lavai les mains, même si c'était inutile. Je vis un rasoir, un tube de mousse à raser ; un soutien-gorge pendu à la poignée de la porte. Je vis deux jeux de serviettes et des chaussettes sales d'homme sur le sol hors du panier de linge ; deux brosses à dents appuyées côte à côte dans un mug d'une laideur monstrueuse taillé comme la tête de la Statue de la Liberté - tu étais allée à New York en avion, c'était la première fois que tu le prenais, pour aider une vieille femme, un vieil homme - *et tu as acheté cette tasse à l'aéroport parce que, pourquoi, pourquoi, quelqu'un a dit que tu devrais, parce que c'était une blague et tu as ri, mais tu n'as pas ri seule, tu n'étais pas seule, et chaque fois que tu regardes ce truc, tu te souviens du rire, et tu souris de nouveau* -, j'étais d'ailleurs en train de sourire à la minute même, me rendis-je compte, et je me frottai la bouche d'un revers de main.

J'étais dans un autre monde, pensai-je. Une zone d'ombre. Perdant l'esprit, mes repères. D'autres dimensions existaient. Peut-être avais-je glissé dans l'une d'elles. Je pouvais imputer tous mes problèmes à un voyage interdimensionnel, à commencer par ma première ancêtre, et les créatures qui l'avaient faite et mise sur terre il y avait un millénaire.

Mon reflet ne m'offrait aucune aide. Je ne ressemblais à rien : mes cheveux noirs pleins de nœuds, la peau terreuse, des ombres sous les yeux. Je relevai mes cheveux et regardai la cicatrice sous mon oreille. Du moins, j'essayai. Elle était dissimulée par l'un des garçons, une queue tatouée qui serpentait depuis la naissance de mes cheveux pour cacher des lignes enroulées et gravées sur ma peau : une marque, apposée par un démon.

Une marque distinctive, qui avait fait peur à Jacques et à d'autres. L'une de mes ancêtres l'avait également portée : un cadeau de ce même démon.

Oturu. Un être fait de nuit, de couteaux et de cauchemars. Je rêvais de lui, parfois, mais dans ces rêves j'étais toujours quelqu'un d'autre - une autre femme - et il y avait du sang, la mort et de longues chasses qui semblaient enjamber les distances entre la lumière des étoiles.

Oturu m'avait marquée parce qu'il disait que je lui rappelais mon ancêtre : la femme dans mes rêves. Pas vraiment un compliment. Selon mon grand-

père, la chose la plus gentille qu'on pouvait dire à son sujet, c'était qu'elle avait presque détruit le monde.

Je serrai la trousse de secours contre ma poitrine et quittai la salle de bains. L'homme était appuyé contre la porte de la chambre, m'attendant. Position détendue, à l'aise - excepté dans ses yeux. Semblable à un loup, décrétai-je. Un autre genre de chasseur.

— Votre main, lui dis-je.

— Jacques, répliqua-t-il.

— Il peut attendre. Comme vous l'avez dit, il n'est pas mort. (Je pouvais à peine prononcer ces mots. Je dus les forcer à sortir, presque comme si je souffrais d'un défaut d'élocution.) Peut-être est-il à la recherche d'un autre corps.

— Espérons qu'il s'agisse d'un corps sorti de l'utérus. Je préférerais éviter d'avoir à attendre qu'il grandisse et nous trouve pour obtenir quelques explications.

Je grommelai, et fis un geste de la main à son attention pour lui indiquer de quitter la pièce. Mais il me jeta un regard et claudiqua jusqu'au lit. S'assit au bord. Et attendit.

Je voulais lui donner un coup de pied dans sa mauvaise jambe. Le lit - et lui dessus - me rappelaient un piège à ours. Je m'étais retrouvée prise dans l'un d'eux en Alaska, alors qu'il faisait jour. Ses dents s'étaient brisées contre ma jambe, mais ouvrir ses mâchoires pour me libérer avait été une vraie galère.

Tout cela ne sentait pas le sexe, malgré tout.

Je ne m'installai pas à ses côtés. J'ouvris maladroitement la trousse de secours, la posai sur un coin du matelas et y trouvai bandages et crème. L'homme me fixa du regard pendant tout le temps de l'opération, ce que je détestais. Je ne savais même pas pourquoi je faisais ça, j'avais simplement l'impression que c'était mon devoir.

— Donnez-moi votre main, marmonnai-je.

— Prends-la, répliqua-t-il, tenant encore son poing contre son ventre.

Le devant de sa chemise était ensanglanté.

— Ne jouez pas avec moi.

Il secoua la tête, son regard ne quittant jamais le mien.

— Ce n'est pas un jeu.

— Vous toucher ne fera pas revenir mes souvenirs. Le coin de sa bouche tressauta vers le haut en ce sourire amer.

— Prends ma main, Maxine, ou sors d'ici.

Ou je te frappe, pensai-je.

J'agrippai son poignet. Mes doigts tatoués étaient minces et petits comparés aux muscles décharnés de son avant-bras, féminins même, ce qui n'était pas le qualificatif que j'utilisais généralement pour me décrire. Je fus également surprise de la chaleur que je ressentais, émanant de sa peau. Normalement, les garçons me laissaient insensible durant la journée, incapable d'éprouver le chaud ou le froid, à part sur mon visage ou en respirant.

Je ne me rappelais pas cet homme. Je ne me rappelais pas avoir jamais *touché* un homme, sauf lors d'un exorcisme. Je ne savais pas comment être douce.

Mais il grimaça et je me retrouvai à essayer. J'assouplis ma prise, éloignant avec précaution sa main de son ventre. Ses doigts restèrent fléchis contre sa paume qui saignait, et je fis glisser les miens sous eux - petits, si petits en comparaison -, les dépliant avec délicatesse.

Il aurait pu le faire lui-même. Il avait offert de m'aider à me relever, plus tôt. Mais c'était un test. Il observait mon visage, grimaçant seulement à une autre reprise, lorsque je dis :

— Vous êtes un manipulateur.

— Peut-être, acquiesça-t-il après un moment.

Il n'ajouta rien tandis que je bandais sa main coupée. Le sang amplifiait les dégâts alors qu'il n'avait que des entailles de surface, qui lui feraient un mal de chien. Je n'avais pas beaucoup d'expérience lorsqu'il s'agissait de soigner les gens, mais je pensais avoir fait un boulot passable.

— Je ne sens pas mes doigts, dit-il. J'espère qu'ils sont encore là.

— Pleurnichard, marmonnai-je, le regardant essayant de plier sa main.

Il ne risquait pas d'y parvenir. J'avais enroulé la gaze autour de lui plus serrée qu'un diamantin¹.

Je jetai au sol tous les emballages. Les garçons les mangeraient plus tard - une pensée qui me vint si facilement que j'oubliai presque combien c'était étrange. Perturbant, même. C'était mon foyer, cela me frappa de nouveau. Même les garçons se sentaient chez eux dans ce lieu. Je pouvais voir leurs jouets sur le sol : des ours en peluche à moitié grignotés, des lames de rasoir, des numéros de *Playboy*. Une effigie en carton à la taille réelle de Bon Jovi se tenait dans un coin, affublée de grands cheveux.

Je la montrai du doigt.

— C'est nouveau.

— Zee a utilisé ta carte de crédit, me répondit l'homme. Tu te souviens ?

— Oui, dis-je lentement, en réfléchissant. Maintenant, oui. Elle est arrivée hier matin. Je ne l'attendais pas. (Je lui jetai un coup d'œil, soutenant son regard.) Vous pensiez que je mentais au sujet de mon amnésie ?

1. Serpent venimeux. (N.d.T.)

— Non, je suis juste dérouté que tu te souviennes de ça et pas de moi.

— Il a de plus beaux cheveux, dis-je en quittant la chambre. À moins que ce ne soit le cuir.

Il renifla et me cria :

— Quel est mon nom, Maxine ? Je me figeai, puis repris ma route.

— Zee vous a appelé Grant.

— Bien, répondit-il, avec un amusement amer. Ne l'oublie pas.

Chapitre 4

En grandissant, j'avais forgé une seule amitié, sans compter les garçons.

Avec ma mère. L'unique personne sur laquelle je pouvais compter.

Plus importante que tout, mauvaise comme l'enfer dans la lutte, impitoyable, rusée - et la meilleure pâtissière de tous les temps. Ses cookies auraient pu réveiller les morts. Ou faire en sorte qu'une petite fille se sente aimée après une dure journée remplie de démons, de route sans fin ; sachant que cela ne finirait jamais, que les jours ne feraient que s'étendre, plus longs encore, et avec des dents plus aiguisées.

Et puis elle mourut. Et, pendant cinq ans, il y eut juste les garçons et moi. Vivant dans des hôtels et ma voiture, voyageant à travers le pays. Chassant les démons.

Être seule était plus facile. Pas de risques, juste la solitude. Personne n'était jamais mort de cela.

Mais quelque chose avait changé en moi, pensai-je en approchant de la cuisine du foyer pour sans-abri. Après des années sur le droit chemin - à vivre seule - quelque chose avait changé et je n'arrivais pas à me souvenir de ce que c'était. Je ne parvenais pas à me remémorer pourquoi je m'étais installée là, quand tout, dans la manière dont j'avais été élevée, me hurlait de ne pas le faire.

Ce qui m'amenait à penser que ce revirement était - complètement - lié à l'homme qui claudiquait à mes côtés, le visage dur et silencieux.

Grant. Je lui avais dit de ne pas venir. Je ne voulais pas de compagnie. La sienne particulièrement. C'était trop, et trop précipité.

Il portait des vêtements propres. Tout comme moi. Gants, col roulé. Recouvrant mon corps à partir de la nuque. Je montrais rarement mes tatouages. Trop de questions lorsque, la nuit, ils disparaissaient.

Je lui jetai un coup d'œil puis détournai rapidement le regard. Pas avant qu'il ne s'en rende compte, malgré tout. Il claudiqua un peu plus vite et se pencha en avant.

— Ne me regarde pas comme ça. J'ai essayé de te mettre en garde.

— Je ne veux pas en parler.

— Nous partageons notre tiroir de sous-vêtements, murmura-t-il laconiquement. Propres, heureusement. Ce n'est pas la fin du monde.

— Est-ce que j'ai dit quoi que ce soit ?

— J'ai eu l'impression que tes yeux saignaient. Je le toisai.

— Plus tard. Nous parlerons lorsque nous ne serons pas en public.

— Me laisseras-tu t'approcher d'aussi près ? (Il se pencha encore, son expression dure, inflexible.) Me laisseras-tu être de nouveau seul avec toi ?

La chaleur inonda mon visage. J'étais une femme dure. Couverte de démons. Habitée à traiter avec des démons. Le sexe avec un étranger - et je supposais que nous dormions ensemble - ne représentait rien. Vraiment. Même si je ne me rappelle pas avoir jamais été avec quelque homme que ce soit.

Aucun. Pas même avoir été embrassée.

— Fais chier, dis-je d'une voix forte.

Des têtes se tournèrent, mais lorsque les bénévoles virent qu'il s'agissait de moi, leur expression surprise s'évanouit et ils échangèrent des regards résignés, presque désobligeants. Je leur montrai mon doigt tendu.

Grant ne cilla même pas d'un œil, mais sa bouche s'adoucit.

— C'est ma fille.

Je me détournai. Quelque chose dans son ton, l'humour enterré sous la dureté et la colère - *c'est ma fille, c'est ma fille* - se logea dans les petites fissures de mon cœur. S'y logea comme une tonne de briques. J'avais envie de vomir.

La cuisine était exactement comme dans mon souvenir, ce qui était quelque peu réconfortant. Ça beuglait, des voix bourruées s'élevant puis s'abaissant tandis que des caisses d'oranges étaient lâchées sur le sol, poussées sur les côtés autour de cartons abîmés emplis de sacs de pâtes de taille industrielle. Des saucisses grésillaient quand on les jetait dans des plats à service métalliques aux côtés de pancakes et d'œufs brouillés - mais ces odeurs étaient presque enfouies sous la douceur dominante de petits pains chauds à la cannelle tout juste sortis des fours géants. Mon estomac gronda. J'avais besoin de nourriture - pas seulement pour moi, mais pour les garçons.

Je n'étais pas d'humeur à manger, malgré tout.

La canne de Grant cessa de cliqueter. Je ne voulais pas regarder, mais je me tournai quand même et le trouvai en train de parler aux hommes qui avaient déchargé les oranges. Des types imposants avec des visages durs, cabossés, des muscles qui se tendaient sous leurs vestes éclaboussées de pluie, des gants qu'ils tenaient à la main et ne cessaient de taper contre leurs cuisses - impatients, pressés de poursuivre leur journée. Mais ils regardaient Grant avec respect. L'écoutaient avec une attention concentrée.

Je compris que l'endroit lui appartenait. Son asile pour sans-abri, son

appartement.

Grant me jeta un coup d'œil. Je sentis une nouvelle décharge me traverser le corps lorsque nos regards se rencontrèrent, et je mis fin au contact oculaire, embarrassée et furieuse.

Concentre-toi, me tançai-je. Concentre-toi sinon tu n'es bonne à rien.

Je scrutai la cuisine à la recherche de la personne que j'étais descendue voir. Avec le corps de Jacques mort, d'autres problèmes pouvaient surgir. Peut-être. À voir. Je n'en étais pas sûre. Mais c'était quelque chose que je ne voulais pas prendre pour acquis. Le vieil homme était en haut sous un drap. Je ne voulais pas que quiconque finisse de la même manière.

Plus loin dans un coin, je vis une fille qui empilait le pain du jour - du bon vieux pain aux germes de blé. Un fichu violet et délavé couvrait ses tresses et elle portait un tablier en patchwork qui était sans aucun doute fait maison. Je ne connaissais pas son nom. Je mis ça sur le compte de mon statut de trou cul et non sur celui de ma mémoire en passoire.

— Hé, lançai-je, et la fille sursauta, haletant.

Une tentative de sourire teinté de nervosité effleura sa bouche. Fruit de ma réputation étincelante. Je me souvenais vaguement de l'avoir vue la veille, au sein de la foule qui m'avait regardée terrasser un homme qui avait harcelé une femme. Brisant son nez contre le plancher, sous les yeux d'une dizaine de témoins horrifiés - un geste à la fois stupide et intelligent. Stupide, parce qu'il attirait l'attention sur moi. Intelligent, parce qu'un peu de brutalité représentait un bon moyen de dissuasion.

J'étais la femme de toutes les affaires traitées dans ces lieux, mais essentiellement celles qui faisaient appel aux muscles. S'il y avait un problème avec la sécurité, les mecs venaient me voir. S'il y avait un problème avec quoi que ce soit d'autre...

Je n'arrivais pas à me souvenir. Pas même à me rappeler pourquoi ces gens me connaissaient, mais juste que c'était le cas. J'avais vécu ici pendant presque deux ans. Deux années mystérieuses, pour quelque mystérieuse raison.

J'entendis la canne cliqueter sur le sol et sentis une odeur de cannelle. Que j'attribuais au four et non à l'homme qui réchauffait mon épaule sans me toucher. On aurait dit un radiateur.

Le regard de la fille me dépassa et son sourire s'élargit pour devenir sincère et doux. Je m'éclaircis la gorge.

— Byron est censé être ici.

Elle détacha les yeux de Grant et fronça les sourcils.

— Oh. Je ne l'ai pas vu. (Elle se tourna, étudiant la cuisine, et son

froncement de sourcils s'accentua.) C'est étrange, non ? Il n'est jamais en retard.

Je m'éloignai sans ajouter un mot et pris la direction des portes. Au moment où j'atteignis le couloir, je me mis à courir. Grant m'appela, mais l'entendre ne me fit qu'accélérer la cadence.

Le foyer avait été construit sur un ensemble d'entrepôts mitoyens qui faisaient partie d'une ancienne usine de fabrication de meubles juste au sud du centre-ville de Seattle. Il y avait des lits pour les hommes, les femmes, les familles, ainsi qu'une petite garderie et un centre de recherche d'emplois. Le Coop disposait aussi d'une seconde aile où se trouvaient des appartements disponibles pour une courte durée, réservés aux cas spéciaux.

Byron était un cas spécial.

Sa chambre était au bout du couloir. Je frappai à sa porte à coups secs. Ne perçus aucun bruit venant de l'intérieur et sortis un jeu de clés de ma poche. En entendant le cliquètement étouffé d'une canne sur les marches, je me sentis ridicule d'essayer de distancer un homme doté d'une mauvaise jambe - d'essayer, tout simplement, de lui échapper.

Tu vis avec lui, me dis-je, ouvrant la porte qui me faisait face. Il connaît tes secrets. Tu n'aurais pas pris cette décision à la légère.

Et les garçons ne l'auraient pas permis, à moins de l'apprécier.

— Merde, dis-je une fois de plus. Et je poussai la porte.

Il faisait sombre à l'intérieur. Un peu d'air frais n'aurait pas été de trop. La pièce avait été conçue comme une chambre d'hôtel standard : lit, commode, une fenêtre, une salle de bains près de la fenêtre. Des affiches de films couvraient les murs : *Hellboy*, *Blade Runner*, quelques autres que Byron et moi-même avions trouvées ces derniers mois. Des livres avaient été entassés sur son bureau, y formant comme des îlots, entourant des piles de papiers. Pas d'ordinateur. Il préférait écrire à la main, et je me fichais de savoir s'il maîtrisait Internet ou savait taper sur un clavier. Je voulais juste qu'il apprenne. J'avais été scolarisée à domicile et m'étais finalement retrouvée à faire de même avec lui. Il était bon en histoire et en maths. Je défiais n'importe quel dit étudiant en fac de rivaliser avec son cerveau et sa maturité.

L'ado était encore au lit. Je n'avais pas besoin d'allumer la lumière pour le voir. Il était endormi mais agité dans son sommeil, la moitié des couvertures repoussées, une chaussette pendant à ses orteils. Il portait encore son tee-shirt blanc avec le logo « Shakespeare ».

Grant apparut sur le seuil.

— Il va bien ?

Je levai la main et m'agenouillai près du lit. Les joues du gosse, d'habitude blanches comme un linge, étaient marbrées de rouge. Je retirai mon gant et touchai son front. Je sentis sa chaleur à travers mes tatouages. Trop chaud.

Je frottai son épaule, observant ses paupières qui tressautaient.

— Il a de la fièvre.

Un robinet s'ouvrit dans la salle de bains. De l'eau coula. Grant réapparut, un tissu humide se balançant à ses doigts bandés. Je le plaçai sur le front du garçon, repoussant ses cheveux noirs d'un geste apaisant, souffrant d'une anxiété étrange qui me coupait le souffle et qui m'amenait à me demander si être mère ressemblait à cela. Ce n'était pas la première fois que je me posais cette question.

— Comment le savais-tu ? demanda Grant doucement.

— Je ne le savais pas. Mais lui et Jacques...

Je m'arrêtai, incapable d'oublier le fait que cet homme était quasiment un étranger. Je n'étais plus une enfant, mais ne jamais adresser la parole aux inconnus semblait toujours être un bon conseil. Plus sûr. Sans prise de tête. Sans effort.

Grant me lança un regard appuyé.

— Jacques a mené des expériences sur le garçon. L'a rendu immortel et a fait de lui un amnésique chronique. Ni toi ni moi n'avons été capables de déterminer quels étaient ses motifs - ou quand il avait procédé - mais nous savons, en nous appuyant sur ce que Zee a dit, que c'était avant que Pompéi disparaisse dans les flammes et la poussière. (Il désigna le mur du doigt.) Ça te suffit ? Tu peux commencer à te frapper la tête contre maintenant.

— Vous êtes futé.

— Si j'étais à ta place...

— Arrêtez...

— Et si je ne te connaissais pas...

— Cela me serait égal.

Grant se pencha en avant, soutenant mon regard.

— Je serais prudent aussi, Maxine. Mais je ne me voilerais pas la face.

Pour une raison quelconque, ses mots me blessèrent.

— Ne me faites pas la leçon.

— Ne me repousse pas. Pas tout de suite.

Je baissai les yeux sur mes mains, puis sur le garçon. Je voulais dire à Grant que pas tout de suite valait pour maintenant, et qu'il pouvait aller se faire voir. Mais ma phrase resta coincée dans ma gorge, et tout ce que je

parvins à dire fut :

— J'aurais dû poser plus de questions à Jacques sur ce qu'il avait fait à Byron.

— Jacques ne répond pas aux questions désagréables. Grant s'assit précautionneusement sur le bord du lit et allongea sa canne sur le sol. Il fixait Byron avec cette même intensité troublante, suffisamment longtemps pour que j'en vienne à me demander si je devais m'inquiéter.

— Tu avais raison de te faire du souci, dit-il soudain. Ce n'est pas un virus qui provoque la fièvre. C'est plus profond que ça, mais je n'arrive pas vraiment à déterminer...

Byron ouvrit les paupières. Juste un peu, révélant les fentes étroites de ses yeux sombres et fiévreux. Je retins mon souffle lorsqu'il les posa sur moi, frappée par les souvenirs, des éclairs éblouissants : la première fois que je l'avais vu, dans une boîte en carton humide ; plus tard, un zombie l'arme pointée sur sa tête, les yeux du gosse écarquillés de frayeur.

Mais les images de lui se tenant simplement assis à côté de moi, mangeant avec moi, lisant avec moi, étaient les plus fortes - parce que Byron était comme moi, méfiant envers les autres. Pas habitué à avoir un ami.

Il me faisait confiance, malgré tout. Que Dieu lui vienne en aide, mais il me faisait confiance.

— Petit, dis-je avec douceur.

Byron me considéra pendant un long moment, puis il leva la tête, son regard se dirigeant sur le côté, en direction de Grant.

— Pourquoi... êtes-vous tous les deux là ?

— Il semble que tu aies attrapé quelque chose la nuit dernière. (Je retournai d'une chiquenaude la serviette du côté froid.) Dis-moi comment tu te sens.

— Chaud, marmonna-t-il, et il ferma de nouveau les yeux. J'ai fait un cauchemar.

— Raconte-moi.

— Une femme. Ou un homme. J'sais pas. Avec un... collier. Et sa voix... (Byron toucha sa gorge.) Je voulais pas l'entendre parler, elle ou... lui.

Je fronçai les sourcils. Grant se pencha plus près.

— À quoi ressemblait-elle ?

— Anguleuse, murmura-t-il avant de ravalier durement sa salive. J'ai soif.

— Je vais chercher de l'eau, dis-je.

Je me rendis dans la salle de bains en pensant aux femmes qui pourraient

être des hommes, aux colliers, aux voix. Cela pouvait ne rien signifier, mais le gamin était malade, Jacques était mort, et je ne croyais pas aux coïncidences.

Grant était au téléphone quand je revins. L'une de ses mains reposait sur l'épaule de Byron, mais le garçon était détendu, pas une trace de méfiance ou de tension sur son visage. J'eus l'impression de revoir Zee - ou Raw ou Aaz, étreignant les genoux de l'homme. Il fallait que je me secoue.

Grant raccrocha.

— Rex va chercher Marie pour l'emmener au chevet de Byron.

Je ne lui demandais pas comment il savait que je ne resterais pas auprès du garçon. Ni pourquoi il ne se portait pas volontaire pour le faire. Non pas que je lui aurais fait confiance pour ça. Je n'étais pas sûre de lui faire confiance tout court, mais tous les autres semblaient prêts à lui confier leur vie. Je pourrais faire un essai. Ne pas me... voiler la face... et étudier la possibilité qu'il y ait, peut-être seulement, une raison au fait que les garçons - et que ce garçon-là - lui fassent confiance.

La raison pour laquelle mes sous-vêtements étaient mélangés aux siens.

Mon Dieu. Cela me rendait malade.

Le gosse soupira.

— Marie est timbrée.

— Juste un peu, admis-je.

Un euphémisme qui frôlait le mensonge - le mensonge, toujours des mensonges. Marie avait été soldat et garde du corps dans une autre vie, un autre monde, une autre dimension. Maintenant, c'était une vieille femme accro à la marijuana, tricotant et...

Rien. Je ne parvenais pas à me rappeler.

Je ne parvenais pas à me rappeler de lui.

— Elle t'aime beaucoup, dis-je au gosse, embarrassée. (Ma voix semblait si rauque.) Si elle t'apporte de l'herbe...

— Je sais, répliqua-t-il, se laissant tomber sur les oreillers. Je ne suis pas... stupide.

Je retins un sourire et ébouriffai ses cheveux.

— Ne pars pas courir un marathon avant que je revienne. Veux-tu que je te rapporte quelque chose ?

Il secoua la tête, les yeux trop sombres.

— Je ne me sens pas bien, Maxine. (Ses doigts raclèrent sa gorge, puis sa poitrine.) Je ne me sens vraiment pas bien.

J'ai peur, semblait-il vouloir dire. J'ai peur.

Je pensais à Jacques, mort sur mon plancher. Moi, me réveillant dans son sang, voyant sa gorge tranchée. Mon grand-père. Mon grand-père assassiné. Je n'avais pas empêché cela. Ne pouvais même pas me rappeler comment c'était arrivé.

Je m'agenouillai et pressai fortement mes lèvres sur le front de Byron, goûtant sa fièvre. Le garçon arrêta de respirer lorsque je le touchai, puis ses bras s'enroulèrent autour de mes épaules, et ce fut à mon tour d'arrêter de respirer.

— Tout va bien se passer, chuchotai-je.

Ses doigts s'enfoncèrent durement dans ma chair.

— Tu dis toujours ça.

— Parce que tu fais partie des miens. J'entendais à peine ma propre voix. Je ne savais pas pourquoi je disais ces mots, mis à part que j'avais peur de perdre Byron également. D'abord mon grand-père, puis Grant : un homme que j'étais supposée aimer. Parti. Ma vie, s'effilochant.

— Tu fais partie des miens, dis-je de nouveau, d'une manière butée. Il ne va rien t'arriver.

— OK, murmura Byron, et il me tapota le dos. J'ai du mal à respirer.

Je le relâchai et me relevai.

— Je reviens vite.

Je me dirigeai vers la porte. Je n'avais pas eu l'intention de me retourner mais c'est ce que je fis, et je me sentis très mal, pleine de terreur, en voyant le garçon. Il avait déjà fermé les yeux mais, pendant un instant, je l'imaginai mort, froid. Grant fit un pas entre nous et colla sa bouche contre mon oreille.

— Tu vas l'effrayer s'il te voit le regarder comme ça. Je baissai la tête et reculai. Je ne m'arrêtai pas avant d'être hors de la pièce, dans le couloir. Et là, je continuai d'avancer. Grant me rattrapa en haut des marches. Il resta silencieux. Je fis de même.

Nous quittâmes l'immeuble. Personne ne nous arrêta. Je rejoignis ma voiture, inspirant l'air froid et humide, savourant la pluie sur mon visage. La pluie semblait toujours réelle.

J'avais une petite Mustang rouge. Elle avait une ligne classique, comme un bijou cerise luisant dans l'obscurité matinale de Seattle. Je montai. Grant aussi. J'agrippai le volant et dis :

— Vous ne m'avez pas demandé où j'allais. Il essuya les gouttes de ses cheveux.

— Je ne compte pas te quitter des yeux.

— Si je ne vous laisse pas le choix ?

Un sourire effleura ses lèvres, mais il n'était pas agréable.

— Contente-toi de conduire, Maxine.

Et c'est ce que je fis. Je reculai rapidement, accélérâi en passant la première, et tirai d'un coup sec sur le volant comme nous quitions la place de parking pour rejoindre la route, évitant de peu une camionnette de service stationnée et l'homme qui en sortait. Il cria ; je m'enfonçai dans mon siège et fis hurler le volume de la radio. « Eye of the Tiger » était en train de jouer. Grant me lança un regard en coin, la commissure de ses lèvres tressautant.

— Quoi ? marmonnai-je.

— Rien, répondit-il, et il monta le son jusqu'à ce que je sente la basse dans ma poitrine.

Les garçons commencèrent à puiser sur ma peau, en rythme avec la musique.

Quinze minutes plus tard, nous avions atteint le *Thunderdome*.

Chapitre 5

Le Thunderdome était un bar, mais du genre où les jeunes cadres dynamiques et les étudiants aisés pouvaient se rendre pour flirter avec un vague sentiment de danger - sans prendre un coup de couteau en allant aux toilettes pour autant. Les soirées Karaoké du samedi étaient en vogue, invitant à des prestations éméchées durant lesquelles on se tenait debout sur le bar, envoyant à coups de pied des boissons et des verres vides sur d'autres fêtards en état d'ébriété. Quelque chose qui ne se produisait pas seulement les week-ends, mais la plupart des nuits quand la propriétaire elle-même saisisait l'opportunité d'exhiber une bonne partie de ses cuisses et de servir les consommations avec pour seul vêtement son décolleté plongeant. L'endroit n'était ouvert que depuis quelques mois, mais chaque fois que je m'y rendais, c'était bondé.

Cependant, nous étions jeudi matin, et le trottoir devant l'établissement sentait le vomi. Tout comme le jeune homme vêtu d'un jean et d'une veste cashmere - sans chemise - étalé sur le seuil, ronflant. Je le poussai du bout de mes santiags, mais il ne fit que renifler un peu et frotter les restes de boissons et de dîner - brocolis, peut-être un hamburger - recouvrant son visage.

— Après aujourd'hui, je ne mangerai plus jamais, dis-je. Jamais.

— Je pense que je vais peut-être devenir alcoolique, rétorqua Grant en appuyant sur la sonnette près de la porte. Je développerai une affinité pour la vodka et irai sur les docks pour que les marins m'apprennent des chansons russes.

— Ma mère a fait ça une fois. (Je reculai, observant les rideaux des fenêtres du premier étage.) Elle m'a emmenée. J'avais treize ans. J'ai appris à jouer au poker avec un géant borgne sans dents dont l'haleine avait l'odeur d'aisselles en voie de putréfaction.

Grant me regarda.

— Je ne connais pas cette histoire.

— Bon, eh bien, répliquai-je comme des bruits de pas se faisaient entendre de l'autre côté de la porte éraflée du bar. Je suis contente d'avoir encore quelques secrets.

Les verrous tournèrent et la porte s'ouvrit. Une femme jeta un coup d'œil à l'extérieur. Elle était plus petite que moi, mais tout en jambes - qualité rendue clairement visible par un jean coupé si court que je pouvais voir la dentelle de ses sous-vêtements roses. Elle portait des bottes couleur cerise et

un sweat-shirt rose délavé, légèrement trop grand et tombant sur l'une de ses épaules. Ses cheveux étaient noirs et courts, et son nez parsemé de taches de rousseur ; elle était essentiellement chinoise, mais un petit quelque chose d'autre coulait dans ses veines.

— Qui est mort ? demanda-t-elle en me visant particulièrement du regard.

— Ce n'est pas drôle, répondis-je.

— Non, j'étais sérieuse, dit-elle. Qui est mort ?

— Killy, gronda Grant, enjambant maladroitement l'ivrogne. C'est Jacques.

Elle fit une grimace, pas vraiment peinée, et recula de la porte.

— Oh, merde. On lui a tranché la gorge.

Ce n'était pas une question - pas plus que je n'étais surprise qu'elle le sût. C'était pour cette raison que j'étais là. J'avais beau être couverte de démons, Killy avait son propre don - une conséquence d'un vieux tripatouillage avec de l'ADN humain.

Dieux et monstres, avait dit Jacques un jour. Héros, mythes et créatures étranges venus des légendes ; marchant en vérité, conçus par les esprits d'êtres qui avaient trop de pouvoir : des entités qui avaient quitté la terre, pour la plupart, après la guerre avec les démons.

Jacques avait été l'un de ces dieux, autrefois. Je supposais que c'était encore le cas. Vieux Jacques. Vieux Loup.

Il ne m'avait pas échappé que Killy connaissait Grant.

Je l'avais rencontrée à Shanghai six mois auparavant, lors d'un affrontement particulièrement flippant avec quelqu'un de la même espèce que Jacques - une Métamorphose qui avait été relâchée de sa prison sur terre et avait entamé des expériences génétiques sur les humains : fabriquant de nouveaux monstres, à l'aide de la pensée uniquement.

Mais au moment où je me remémorai Shanghai, je me rappelai aussi que je ne m'étais pas rendue dans cette ville pour Killy. Ni pour la Métamorphose. Je ne parvenais pas à me souvenir de la raison pour laquelle j'y étais allée - et le trou dans mon cœur s'étira, immense et froid. Je regardai Grant. Le découvris en train de m'observer aussi. Killy nous fixait tous les deux.

— Waouh, dit-elle, ça craint.

— Arrête de lire dans mon esprit, lui répondit Grant, détachant ses yeux des miens.

Mais pas avant que je puisse y voir quelque chose de triste, de petit et peiné. Il le cacha bien derrière le sourire épanoui qu'il offrit à Killy - mais cela resta en moi. Et me blessa.

À l'intérieur du bar, l'air était sombre et froid, et il flottait une odeur de cendriers et de vanille. Des alcôves s'alignaient le long des murs, faites de bois et de comptoirs

— Je pense que je vais peut-être devenir alcoolique, rétorqua Grant en appuyant sur la sonnette près de la porte. Je développerai une affinité pour la vodka et irai sur les docks pour que les marins m'apprennent des chansons russes.

— Ma mère a fait ça une fois. (Je reculai, observant les rideaux des fenêtres du premier étage.) Elle m'a emmenée. J'avais treize ans. J'ai appris à jouer au poker avec un géant borgne sans dents dont l'haleine avait l'odeur d'aisselles en voie de putréfaction.

Grant me regarda.

— Je ne connais pas cette histoire.

— Bon, eh bien, répliquai-je comme des bruits de pas se faisaient entendre de l'autre côté de la porte éraflée du bar. Je suis contente d'avoir encore quelques secrets.

Les verrous tournèrent et la porte s'ouvrit. Une femme jeta un coup d'œil à l'extérieur. Elle était plus petite que moi, mais tout en jambes - qualité rendue clairement visible par un jean coupé si court que je pouvais voir la dentelle de ses sous-vêtements roses. Elle portait des bottes couleur cerise et un sweat-shirt rose délavé, légèrement trop grand et tombant sur l'une de ses épaules. Ses cheveux étaient noirs et courts, et son nez parsemé de taches de rousseur ; elle était essentiellement chinoise, mais un petit quelque chose d'autre coulait dans ses veines.

— Qui est mort ? demanda-t-elle en me visant particulièrement du regard.

— Ce n'est pas drôle, répondis-je.

— Non, j'étais sérieuse, dit-elle. Qui est mort ?

— Killy, gronda Grant, enjambant maladroitement l'ivrogne. C'est Jacques.

Elle fit une grimace, pas vraiment peinée, et recula de la porte.

— Oh, merde. On lui a tranché la gorge.

Ce n'était pas une question - pas plus que je n'étais surprise qu'elle le sût. C'était pour cette raison que j'étais là. J'avais beau être couverte de démons, Killy avait son propre don - une conséquence d'un vieux tripatouillage avec de l'ADN humain.

Dieux et monstres, avait dit Jacques un jour. Héros, mythes et créatures étranges venus des légendes ; marchant en vérité, conçus par les esprits d'êtres qui avaient trop de pouvoir : des entités qui avaient quitté la terre,

pour la plupart, après la guerre avec les démons.

Jacques avait été l'un de ces dieux, autrefois. Je supposais que c'était encore le cas. Vieux Jacques. Vieux Loup.

Il ne m'avait pas échappé que Killy connaissait Grant.

Je l'avais rencontrée à Shanghai six mois auparavant, lors d'un affrontement particulièrement flippant avec quelqu'un de la même espèce que Jacques - une Métamorphose qui avait été relâchée de sa prison sur terre et avait entamé des expériences génétiques sur les humains : fabriquant de nouveaux monstres, à l'aide de la pensée uniquement.

Mais au moment où je me remémorai Shanghai, je me rappelai aussi que je ne m'étais pas rendue dans cette ville pour Killy. Ni pour la Métamorphose. Je ne parvenais pas à me souvenir de la raison pour laquelle j'y étais allée - et le trou dans mon cœur s'étira, immense et froid. Je regardai Grant. Le découvris en train de m'observer aussi. Killy nous fixait tous les deux.

— Waouh, dit-elle, ça craint.

— Arrête de lire dans mon esprit, lui répondit Grant, détachant ses yeux des miens.

Mais pas avant que je puisse y voir quelque chose de triste, de petit et peiné. Il le cacha bien derrière le sourire épanoui qu'il offrit à Killy - mais cela resta en moi. Et me blessa.

À l'intérieur du bar, l'air était sombre et froid, et il flottait une odeur de cendriers et de vanille. Des alcôves s'alignaient le long des murs, faites de bois et de comptoirs d'acier, et les autres tables qui s'empilaient dans l'espace étroit étaient rondes, carrées, longues ou petites, entassées ensemble en un labyrinthe qui offrait à peine assez de place pour marcher. Le dessus du bar faisait un mètre de largeur et était presque aussi long que la pièce, cabossé et entaillé comme s'il avait servi de bouclier pendant une guerre.

Nous étions seuls tous les trois. J'entendis de l'eau goutter. Au-dessus de nos têtes, un bruit sourd - suivi par des chaînes qui cliquetaient.

Grant dit :

— Est-ce vraiment nécessaire ?

Killy attrapa une bouteille d'eau sur le comptoir.

— Il a eu une mauvaise nuit.

— Précise ce que tu entends par « mauvaise ».

— Il est encore recouvert de fourrure. Et je crois qu'il a mangé le chat. (Elle marcha vers la porte à tambour qui menait à la cuisine.) Venez. Il sera content de vous voir.

— Nous ne sommes pas venus ici en visite, dis-je. J'ai des ennuis.

— Tu as toujours des ennuis, répliqua vivement Killy. Tu es une catastrophe ambulante. Tu as ruiné ma vie.

— Je t'ai acheté ce bar.

— J'aimais l'ancien. En Chine. (Elle se frotta le visage de la jointure de ses doigts.) J'ai mis des mois à rééduquer mon esprit après ce qu'on m'avait fait. Des mois, avant que je puisse dormir la nuit sans entendre toutes les putains de pensées du pâté de maisons. Et te voilà, à demander de l'aide - alors que tu sais foutrement bien que tu es la seule personne dont je ne peux pas lire les pensées.

Je grinçai des dents.

— Tu es la seule voyante que je connaisse.

— Eh bien oublie ça. (Killy passa la main derrière le bar et en ressortit une petite flasque de métal.) J'ai mes propres problèmes, sans parler du loup-garou à l'étage qui est en pleine crise de conscience parce qu'il ne se résout pas à quitter la prêtrise. (Elle descendit une longue gorgée de ce qui se trouvait dans la flasque et s'étouffa. Elle s'essuya la bouche du revers de la main.) J'aimais vraiment bien ce chat.

Grant fixait ses chaussures avec un petit peu trop d'attention.

— Mes condoléances. Killy lui fit un doigt.

— Tu ne vaux pas mieux que Maxine. Juste un autre genre de cauchemar. Je ne devrais même pas te laisser me parler. (Elle se tourna, présentant le même doigt levé à mon visage.) Tu es ici parce que Jacques est mort et que tu ne te souviens pas de ce qui s'est passé. Tu es ici parce que tu ne te souviens pas non plus de Grant. Ce qui est étrange, car vous êtes tous deux si excessivement sentimentaux que ça me rend malade. (Elle prit une autre longue gorgée, et entre deux quintes de toux dures elle ajouta :) Je ne peux pas remédier à ce qu'on t'a fait. La seule raison pour laquelle je sais qu'il s'est passé quelque chose, c'est parce que je peux saisir des bribes venant de lui. (Elle pointa Grant du doigt, lui lançant un regard dur.) D'ailleurs, à propos de...

Mais elle se tut brutalement et ne finit pas sa phrase. Pivotant simplement sur ses talons, elle avança rapidement vers une porte battante encadrée de centaines de clous. Ces derniers avaient été plantés dans le mur, chacun au centre d'un front, la plupart provenant de photos personnelles - mais avec un mélange de personnages publics aussi. Le mur vaudou. Killy conservait le marteau et les clous derrière le bar. Un clou coûtait un dollar et le jeu n'était proposé qu'à condition d'être absolument sobre.

Nous dépassâmes la cuisine et grimpâmes une volée de marches étroites jusqu'au premier étage, qui était verrouillé. L'odeur de vanille s'intensifia de l'autre côté, et j'entendis une voix basse qui murmurait avant de se briser en

un grondement. Des chaînes s'entrechoquèrent. Je pensai à Jacques, la gorge tranchée, et m'arrêtai.

— C'est une perte de temps, dis-je. Je suis désolée pour le Père Lawrence, mais si tu ne peux pas me rafraîchir la mémoire, je vais devoir trouver un autre moyen pour obtenir l'information dont j'ai besoin.

Killy me lança un regard pénétrant.

— Vers qui te tourneras-tu, Maxine ? Qui d'autre as-tu ?

Je ne répondis rien. Je sentais une certaine chaleur dans le creux de mon dos. La main de Grant, y planant. Mise en garde ou réconfort, je n'en savais rien - mais cela m'inquiétait.

Killy murmura :

— Tu pars, tu ne trouveras rien. Tu restes, tu peux faire en sorte qu'un homme blessé se sente mieux. Donc, Jacques est mort. Cela ne durera pas. Il est probablement en train de flotter au-dessus de nos têtes à l'heure qu'il est. Alors qu'il aille se faire foutre.

Non, pensai-je, toi, va te faire foutre.

Grant s'éclaircit la gorge.

— Je peux peut-être faire quelque chose pour Frank.

— Personne n'a besoin du genre d'aide que tu peux apporter. (Killy désigna du doigt une porte près du bout du couloir.) Mais je suppose que les efforts comptent plus que le résultat.

La mâchoire de Grant se crispa ; de colère ou de pure irritation, je ne pouvais le dire. Je me demandais ce que Killy voulait dire exactement - ce que Grant était capable de faire pour que cela la rende aussi protectrice envers Frank et elle-même. Quel que soit ce don, cela ne m'avait visiblement pas inquiétée sur le plan personnel. Pas si j'étais... excessivement sentimentale... envers lui.

Excessivement sentimentale. OK.

J'essayai de me souvenir. Je pensais à Marie, à Rex, à cette chambre avec les couvertures en désordre. Je lut-lai pour me rappeler pourquoi je vivais au Coop. Pourquoi j'avais cessé de courir et m'étais finalement posée, ici, dans un Seattle détrempé de pluie.

Mais chaque fois que je croyais être sur le point de trouver, je tombai sur ce trou dans ma tête et mon cœur, ce trou noir béant. Un vide, un gommage, comme si quelque main grossière avait trouvé le fil correspondant à cet homme et l'avait arraché d'un coup sec : au pif, sans aucun égard pour le reste. Comme si le fait que je ne puisse me rappeler les circonstances du meurtre de mon propre grand-père ne suffisait pas. Mais il s'agissait là d'un

événement unique dans le temps - pour ce que j'en savais.

Dans le cas de Grant, c'était comme si quelqu'un avait essayé d'effacer son existence même de mon esprit. Son existence tout entière. Mais sans penser aux incohérences que cela soulèverait.

Ce dernier claudiqua vers l'avant. Je l'observai, me concentrant sur les détails : épaules larges qui se tendaient contre sa veste en polaire, un buste mince, un joli cul. Pas familial, mais joli.

— Le fixer ne servira à rien, marmonna Killy. Pas plus que coucher avec lui.

Je cillai.

— Pardon ?

Elle me lança un regard dur, mais nous étions maintenant plus proches l'une de l'autre et je pouvais voir que ses yeux étaient injectés de sang, le coin de sa bouche s'affaissant sous la fatigue. Elle aussi avait eu une nuit difficile.

— Tu cherches un élément déclencheur. Ou si ce n'est pas le cas, tu finiras par le faire. Quelque chose qui secouera ta mémoire. Le fixer ne suffira pas, pas plus que le sexe. Le premier est trop distant, le second trop intime.

— Quoi alors ? (Je croisai les bras sur ma poitrine, sentant Zee bouger entre mes seins, s'agitant dans ses rêves. L'armure à ma main droite me picota.) Qu'est-ce que je fais ?

— Laisse-toi du temps, répondit-elle au moment où Grant s'arrêtait à l'autre bout du couloir et grattait légèrement une porte de ses jointures. N'y pense pas. Suis... juste ton instinct. Les souvenirs ne sont jamais perdus. Le cerveau est trop tortueux pour ça. Tu peux enterrer quelque chose, tu peux le cacher, le mettre de côté - mais il sera toujours là.

— Je ne me souviens pas de lui, dis-je simplement, alors que Grant regardait dans notre direction.

Son expression était indéchiffrable, mais peut-être était-ce parce que je ne m'étais pas trouvée près de lui suffisamment longtemps pour connaître ses humeurs et ce que cela signifiait quand il m'observait ainsi - une lueur dans les yeux, la mâchoire verrouillée, un léger sillon creusant son front.

Je ne me détournai pas tant qu'il ne le fit pas. Cela prit un moment. Il ne s'agissait pas d'un concours, plus quelque chose de l'ordre de l'évaluation. Je me sentais étudiée, comme s'il me brisait d'un seul regard. Je détestais cette sensation, mais à moins de lui retirer les yeux ou de l'assommer - ou simplement de partir - il n'y avait rien que je puisse faire pour l'empêcher de me voir.

Et peut-être était-ce le problème. Je n'avais jamais été vue auparavant. Vraiment, profondément vue.

Finalement, il détourna le regard. N'observant rien, pensif, les yeux dans le vague - il ouvrit alors la porte et claudiqua à l'intérieur de la pièce, possédé par une force calme, spéciale, qui irradiait plus de sa présence que de quelques détails physiques.

— Tu ne te souviens pas de lui, mais tu éprouves quelque chose. (Killy s'appuya contre le mur, se frottant la nuque.) Je peux le voir dans tes yeux. Aie confiance en cela, et tu obtiendras de meilleurs résultats qu'en frappant à ma foutue porte à sept heures du matin.

— Bien sûr. Comme si tu dormais.

— J'y pensais, dit-elle, fronçant les sourcils et jetant un coup d'œil vers l'autre bout du couloir. Bon Dieu, ils en sont presque à se faire des câlins.

Je n'étais pas montée à l'étage depuis des mois, mais j'avais l'image d'une chambre à la décoration Spartiate, pourvue de quelques meubles et simplement d'une petite lumière. Peu de choses avaient changé, mis à part que le lit avait disparu et qu'une table avait été ajoutée - un vieux truc branlant dont la peinture verte s'écaillait et dont toute la surface était couverte de bougies blanches de tailles variées et allumées. Certaines étaient dans des bocaux, la cire d'autres coulait dans de petits bols ébréchés ; et une dizaine supplémentaire brûlait sur un candélabre qui semblait avoir été déterré des ruines de quelque chambre nuptiale gothique. La lumière était douce et dorée, et l'arôme intense de vanille prenait enfin sens.

De l'autre côté de la chambre, un lit avait été fait à même le sol. Des oreillers doux, un dessus-de-lit, la Bible - et une pile de chaînes. Des chaînes, attachant un loup-garou. Une fourrure brune couvrait un corps costaud, massif - plutôt rond au niveau du ventre, qui pendait par-dessus la ceinture d'un survêtement noir près du corps. Je vis des griffes noires, de longues dents, un œil pourpre et or, un autre qui avait une couleur marron habituelle. Pas de tête de loup, pas d'oreilles pointues, mais il y avait une sauvagerie dans cet homme, dans ce loup-garou, qui n'était pas humaine et ne le serait jamais plus.

Le Père Frank Lawrence. Il pouvait être le seul homme au monde à avoir cette... condition particulière, même si, compte tenu des propensions de la créature qui l'avait transformé, j'avais des doutes.

Durant les six derniers mois, j'avais lu des articles concernant des observations étranges dans les banlieues de Paris et Madrid : des hommes et des femmes couverts de fourrure, attaquant au hasard avant de s'enfuir en courant loin de leurs victimes - hurlant généralement à l'aide. Les médias en attribuaient la responsabilité à des timbrés déguisés. Moi, je misais plutôt sur

une manipulation génétique avancée, utilisée comme une arme, un jouet, par une créature qui se prenait pour un dieu.

Le Père Lawrence était assis jambes croisées, les paumes de ses mains appuyées sur ses genoux. Des menottes de fer liaient ses poignets et ses chevilles, mais il ne semblait pas les remarquer. Il était entièrement concentré sur Grant, qui était aussi assis sur le lit, sa canne reposant sur ses jambes étendues. Il était en train de parler calmement, d'un ton pressant, mais s'arrêta lorsque nous entrâmes dans la chambre.

— Hey, dis-je, déconcertée par la manière dont tous deux me regardaient : comme si j'étais entrée dans un vestiaire après que les mecs furent tous sortis des douches.

Un air embarrassé papillonna sur leur visage avant de se transformer en quelque chose de bien plus mystérieux. C'était une chose étrange que de sentir des murs se construire contre moi. D'habitude, j'étais dans la position inverse.

— Maxine, m'accueillit le Père Lawrence, sa voix dépassant à peine le grognement.

Contre mes jambes, Raw et Aaz tirèrent dans sa direction : rêvant ma vie, peut-être les vies de toutes les femmes venues avant moi. Dix mille ans, à rêver.

J'entrai dans la pièce, le visage baigné par la chaleur de plus d'une dizaine de bougies en train de brûler.

— Tu vas mettre le feu.

— Méditation, grinça-t-il, m'offrant un sourire qui dévoila des dents blanches pointues. Je trouve que mes symptômes s'atténuent avec un peu de réflexion.

— Et les chaînes ? Son sourire s'évanouit.

— J'ai besoin de réfléchir un peu plus. Grant s'éclaircit la gorge.

— J'étais en train de lui raconter... ce qui s'est passé. J'étudiaï les bougies. Pensai à Jacques et me sentis petite et froide.

— Et ?

— J'aimerais te parler, grinça de nouveau le Père Lawrence, ses mots se terminant en un grondement. Seule.

Grant détourna le regard, l'expression pensive mais pas surprise.

— Frank.

— Sors d'ici, lui répondit-il, mais pas durement. Demande à Killy d'espionner pour toi.

Cette dernière laissa échapper un soupir, baissant le regard et faisant traîner l'une de ses bottes sur le plancher éraflé. Grant coinça sa canne sur le sol et se hissa sur ses pieds. Sa bouche se contracta de douleur quand sa jambe se tendit. J'eus presque envie de l'aider. Mon premier instinct.

Mais je restai immobile et ignorai la douleur qui y répondit dans mon cœur, le sentiment tenace que j'étais, vraiment, froide et petite - mais d'une manière complètement différente de celle que j'avais éprouvée plus tôt. Je jetai un coup d'œil à Frank, le découvris qui fronçait les sourcils dans ma direction. Du moins, je pensais qu'il s'agissait d'un froncement. Difficile à dire, avec toute cette fourrure.

Je ne regardai pas Grant lorsqu'il me dépassa en boitant - et il ne le fit pas non plus. Mais ma main gantée pendait le long de mon corps alors que je me tenais près du seuil étroit, et le bout de la sienne, son petit doigt, effleura le mien. Ce geste ne s'approchait même pas d'un réel contact - cuir et démons entre nous - mais

Dek s'agita contre ma paume, et je sentis la chaleur. Je la sentis.

Grant tourna la tête, juste un peu. Tout ce que je vis fut le coin de sa bouche, mais même cela portait la marque de l'intensité que j'étais en train d'associer à sa présence, comme si tout ce qu'il faisait en était chargé.

Ou peut-être est-ce juste toi, ce que tu vois et ce que tu ressens.

Je commençai à fermer la porte derrière lui. Aperçus Killy qui m'observait depuis le couloir. Rien d'autre dans ses yeux que de l'inquiétude. Qui ne m'était pas destinée, malgré tout.

Je la laissai dehors, mais ne lâchai pas la poignée de porte une fois celle-ci fermée.

— Donc.

— Assieds-toi, dit le Père Lawrence calmement. J'allais refuser, poliment. Mais il était trop digne et sérieux, même avec sa fourrure et ses chaînes - et je n'avais rien à prouver.

Je retirai d'un coup de pied mes santiags avant de marcher sur le couvre-lit, puis, avec précaution, délicatement, je me laissai glisser le long du mur à ses côtés. Nos coudes râpèrent l'un contre l'autre, et sa fourrure émit un frottement sur la manche de mon manteau. Tout ce que je pouvais sentir était l'odeur de vanille, et la plus légère touche de chien mouillé.

— Raconte-moi ce qui s'est passé, reprit-il.

— Je ne veux pas, répondis-je carrément. Je ne suis pas venue pour ça.

Le Père Lawrence leva ses mains recouvertes de fourrure et les chaînes s'entrechoquèrent.

— Tant pis pour ta gueule. Aucun d'entre nous n'obtient ce qu'il veut.

J'enlevai mes gants et me frottai les yeux, la sensation de les avoir encore bouffis persistant après les larmes que j'avais versées plus tôt. Plus de larmes que je n'en avais laissé couler en des années.

— Tu n'en as pas vraiment besoin, n'est-ce pas ?

— Pas tout le temps, admit-il. Pas quand je suis dans mon corps humain. Mais lorsque je me transforme... Lorsque je me transforme, il suffit que je sois dangereux une fois. Une fois, pour tuer ou détruire la vie de quelqu'un. Ces... précautions... valent bien un peu de gêne. De plus, ajouta-t-il avec une grimace, je crois que j'ai mangé le chat la nuit dernière.

Je tapotai son bras.

— Les garçons ont mangé un grizzly une fois. Quand tu y arriveras, nous en discuterons.

Il grogna.

— Je suis désolé pour Jacques.

— Il n'est pas mort.

— Une partie de lui l'est. La partie essentiellement physique qui connaissait ta grand-mère, ta mère et toi. Tu l'as seulement connu comme Jacques Ingère, un vieil homme avec des cheveux blancs fous et des rides. Ce corps était précieux. Tu peux l'admettre, Maxine.

Je fixai mes mains tatouées, ces yeux rouges luisant. L'armure scintillait sous la lumière des bougies, retenant leur éclat, de telle manière que, lorsque je tournais ma main droite, il y avait un retard dans le mouvement de la lueur réfléchie, comme si une partie d'elle restait prisonnière, ou perdue dans le temps avec l'armure.

— Cela semble ingrat, dis-je doucement. Trop sentimental. Le vrai Jacques n'est rien d'autre que de l'énergie. De l'énergie avec une intention consciente. Il me l'a dit une fois. L'a appelée l'âme. Et son âme...

— ... peut faire des choses. Occuper des corps. Altérer des corps. (Le Père Lawrence fixait lui aussi ses mains.) Tu ne l'avais jamais perdu auparavant. Une partie de toi n'est pas sûre qu'il reviendra.

— Je peux tuer son espèce. (Je fermai les yeux, la lumière des bougies me donnant le vertige.) Quelque chose en moi, Frank. Quelque chose à mon sujet effrayait Jacques. Cette chose l'effrayait. (Je tapotai du doigt la cicatrice sur le coin de ma mâchoire, sous mon oreille.) Ne me fais pas croire que cela ne t'effraie pas aussi. Tu l'as tatouée sur ton bras. (Je souris, sinistre.) Es-tu encore en contact avec des membres de ce culte ?

— Oui, me dit-il, ce qui me surprit juste un peu. Tout le monde n'a pas été

corrompu par le Père Cribari et le Roi des Aulnes. Certains sont encore dévoués à la mission que Jacques a créée pour notre ordre, tous ces siècles auparavant.

— Surveiller ma lignée. Attendre que l'une d'entre nous détruise le monde.

Le Père Lawrence me poussa du coude.

— Tu en rajoutes. Comme si tu étais quelqu'un de spécial. (Je souris malgré moi. Il continua :) Pourquoi ne parles-tu pas avec Grant de tout ça ? (Et puis, avant que je puisse ajouter quoi que ce soit :) Soulève le coin de la couverture, j'ai besoin de quelque chose.

Je fis comme il demandait, ravalant toute une flopée de répliques mesquines, et sortis un sac transparent rempli de gâteaux Oreo. Certains étaient écrasés, leur crème tachant l'intérieur du plastique.

Je le secouai.

— Qu'est-ce que c'est ? De la contrebande ? Le Père Lawrence pianota sur son ventre.

— Je suis un régime spécial. Ouvre-le et parle-moi de Grant.

Je poussai le sac entre ses mains poilues.

— Débrouille-toi. Et fais une croix là-dessus. Je ne parle pas de cet homme.

— Cet homme. (Le prêtre essaya d'ouvrir le sac, mais ses griffes se prirent dans le plastique et tout se déchira. Les gâteaux tombèrent sur ses genoux. Il soupira et me lança un regard de reproche.) Cet homme t'aime. En fait, oublie ça. Il t'adore.

— Je ne le connais pas.

— Tu le connais. C'est juste que tu ne t'en souviens pas.

— Qu'est-ce que ça signifie vraiment ? Killy a dit la même chose et j'en ai marre d'entendre ces mots. Je ne me souviens pas de lui, je ne le connais pas. C'est un étranger. Et en ce qui me concerne, il peut le rester.

— Lâche, murmura le Père Lawrence. Tu es horriblement lâche.

J'attrapai un gâteau et le fourrai dans ma bouche.

— Peut-être.

— Bien. (Le prêtre prit très délicatement l'un d'eux entre ses griffes et mordit dedans avec précaution. Ses crocs le brisèrent en morceaux qui vinrent rejoindre les autres miettes sur ses genoux.) Je ne vais pas me permettre de te dire quoi que ce soit alors.

— Arrête d'essayer d'être poli, marmonnai-je. Tu dois mettre le truc en entier dans ta bouche.

— Mais tu l'aimais, continua-t-il, balayant des miettes dans sa paume et les déversant dans sa bouche. Par Dieu, tu l'aimais. Et vous avez besoin l'un de l'autre. Plus que tu ne le crois.

Je fermai les yeux, brièvement - comptai jusqu'à dix -et mis la main dans le sac pour prendre un Oreo. Je le tins contre les lèvres tannées du prêtre.

— Ce dont j'ai besoin, Frank, c'est de découvrir qui a assassiné mon grand-père.

— Humm, répondit-il. Jacques s'attendait à être tué.

— Pardon ?

— Jacques m'a prévenu. (Le Père Lawrence leva le bras et je vis le contour de ce tatouage tordu sous sa fourrure.) Le Vieux Loup est encore mon maître, second seulement après Dieu. Et je suis ici pour te surveiller, Chasseuse Kiss, et aider quand je le peux. Malgré mon... indisposition actuelle.

Il baissa le bras et les chaînes s'entrechoquèrent.

— Jacques, lui dis-je, essayant d'ignorer le reste de ses paroles.

J'avais encore du mal à m'habituer à l'idée qu'un petit groupe d'hommes et de femmes avait suivi chaque mouvement de mes ancêtres durant les derniers milliers d'années.

Le prêtre croisa ses mains poilues et griffues sur son ventre rond.

— Jacques a dit, et je cite, « le statu quo devrait changer » ; que les événements avaient évolué au point qu'il devrait accomplir certaines actions qui pourraient avoir... des résultats négatifs.

— Allô, dis-je, il a eu la gorge tranchée.

— C'est... négatif, répliqua-t-il doucement. Mais je pense qu'il était inquiet au sujet d'une chose plus grave.

— Je l'ai vu la nuit dernière, et il allait bien, était détendu, tout sourire. Il n'agissait pas comme un homme sur le point de vivre quelque événement terrible. (J'hésitai, les yeux rivés sur les bougies.) Mais Grant... Grant a dit que Jacques a téléphoné au milieu de la nuit. Qu'il avait besoin de me dire quelque chose d'important.

— Donc, il te l'a dit ou pas ? Enfin, compte tenu de ton absence de souvenirs, je présume qu'il t'a effectivement dit quelque chose d'important.

— Quelque chose que quelqu'un veut me voir oublier. (Je me laissai aller en arrière, secouant la tête.) Les garçons ne se rappellent rien eux non plus. Et ça... ça devrait être impossible. Personne ne peut les trafiquer.

— Excepté ceux qui ont fabriqué ta lignée. Ou, continua-t-il, levant sa sombre main poilue, prévenant un commentaire éventuel de ma part, quelque autre puissance qui ne t'est pas familière. Combien de surprises as-tu

eu durant l'année qui vient de s'écouler, Maxine ? Il y a tant de choses qu'aucun de nous ne comprend. Nous sommes des enfants comparés à l'immensité qui dort.

J'étais sûre qu'il ne sous-entendait rien, mais ma main toucha mon ventre, mes côtes.

— Je sais.

Le Père Lawrence lutta pour manger de lui-même un autre gâteau. Je le laissai faire, et il se débrouilla pour fourrer le truc en entier dans sa bouche. Il mangeait salement, mais uniquement parce que sa bouche était maladroitement taillée. Il marmonna :

— Grant est un autre sujet, à part entière.

— Oh, mon Dieu, dis-je.

— Il y a des choses qu'il doit t'expliquer, répliqua-t-il en y mettant beaucoup de sérieux. Et lorsqu'il le fera, tu devras te demander pourquoi tu ne te souviens pas de lui. Pourquoi lui ? Quel en serait le bénéfice ?

— Pourquoi ne pas tout me faire oublier ? Ça semble plus facile.

— Plus facile, oui. En supposant... en supposant que quelqu'un a bien volé tes souvenirs.

— Bien sûr que quelqu'un l'a fait. (Je fronçai les sourcils, cherchant son regard qui se faisait distant, songeur.) À quoi penses-tu ?

Il hésita, et le silence qui tomba sur nous était épais, l'air difficile à respirer.

— Tous deux, nous ferions n'importe quoi pour protéger ceux que nous aimons, dit le Père Lawrence. Je porte des chaînes lorsque je me perds moi-même. Je me cache dans cette chambre avec des bougies et des prières. Mais que ferais-tu, Maxine, pour protéger Grant ?

— Je ne sais pas. Je ne suis pas cette femme.

Il m'offrit un sourire triste, glaçant. Contre ma peau, les garçons tirèrent, me poussant vers la porte. Je n'avais pas besoin qu'on me le dise deux fois. Je me levai et enfilai mes bottes, incapable de regarder le Père Lawrence.

— Je me suis demandé si je l'avais tué, laissai-je échapper. Je me le demande encore. Mon couteau était là. Mais je n'aurais pas eu besoin d'une arme pour finir le boulot.

— Je ne crois pas en cette théorie, dit le prêtre avec tendresse. Tu n'aurais pas fait de mal à ton propre grand-père. Et tu n'es pas une tueuse de sang-froid.

— Mais je tue bien. (Les larmes me brûlaient les yeux. Je les chassai d'un battement de cils.) Je te verrai plus tard, Frank. Ne t'attire pas d'ennuis. Et

arrête de mener Killy en bateau, ajoutai-je après coup. Ta présence ici n'est pas facile pour elle. Tu sais ce qu'elle éprouve pour toi.

— Non, dit-il.

— Non, répétai-je sur un ton moqueur, et je quittai la pièce.

Chapitre 6

Je sus que quelque chose clochait avant même d'atteindre l'escalier. Les garçons étaient trop agités. Même l'armure vibrait ; mais cela me procurait un sentiment étrange, et dissocié de ce que Zee et les autres me disaient. Ce qui était suffisamment inquiétant.

J'atteignis le bar. Et y trouvai une tripotée de zombies.

Presque deux douzaines, éparpillées comme des moucheron sur un fruit pourri : prêts à manger, prêts à s'envoler. Des hommes, des femmes, et même un couple d'adolescents, tous arborant des auras noires qui vacillaient au-dessus de leurs têtes comme des nuages d'orage. Ils me regardèrent avec des yeux morts et des expressions neutres. Assis, se tenant debout devant la porte et les fenêtres. Dans des costumes, des vêtements ordinaires, et une femme en survêtement avec un bébé attaché à la poitrine, un pistolet dans sa main gauche.

Des humains possédés. Dirigés par des parasites qui se nourrissaient de douleur. Parmi eux étaient assis Killy et Grant. Killy était pâle, les lèvres crispées et les bras croisés sur la poitrine. Le bout de sa botte rouge tapait sur le sol avec toute la force d'une mitrailleuse.

Grant était bien plus immobile, mais seulement en apparence. Ses paumes étaient appuyées à plat sur le dessus de la table en bois abîmé, il avait la mâchoire serrée et une ligne profonde entre les yeux. Mais lorsque je le regardai, seulement un instant, l'air sembla vibrer autour de son corps en vagues de chaleur et de lumière - pas une aura, mais quelque chose de plus profond, brûlant en lui.

Il rencontra mon regard. Je ne vis dans le sien aucune peur. Aucune. Juste une confiance effroyable, enracinée si profondément, d'une manière si inébranlable que j'aurais pu la nommer « foi ». Foi en quoi, je l'ignorais, ne me permettait pas de deviner. Je me demandais pourquoi j'étais persuadée qu'il connaissait ce qui l'entourait. La plupart des humains étaient incapables de faire la différence entre un zombie et une cacahuète. Même le fait d'être avec moi n'aurait pas dû changer ça. C'était quelque chose que vous deviez voir. Sentir. Savoir.

Il en est capable, pensai-je. Il en est foutrement capable.

Une femme était assise avec lui et Killy, de l'autre côté de la table. Une aura tumultueuse, entrecoupée de lueurs d'éclairs rouges qui s'écoulaient depuis la couronne sur sa tête jusqu'à ses pieds. Elle avait les cheveux roux et portait une robe sous un trench-coat couleur chair. Des talons rouges aux

pieds et des jambes longues et nues, pâles comme la neige et hydratées jusqu'à en briller. Elle était en train de bercer une tasse de café fumante et sourit derrière son bord lorsqu'elle me vit.

— Chasseuse, chuchota Mama Sang, très chère petite Chasseuse.

Il y avait des règles concernant les démons. Des règles et des hiérarchies que j'avais tout juste commencé à comprendre. Ma mère n'avait jamais vu l'importance de déterminer différents genres de démons - du moins, pas face à moi. Si ce n'était pas humain ou animal, c'était de la viande morte. Ma mère ne glandait pas.

Les démons les plus dangereux, d'après les histoires qu'on rapportait, étaient les Rois Faucheurs.

***Des dévoreurs de monde*, comme les avait surnommés l'une de mes ancêtres. Vivant seulement pour leur bidon, la chasse et la tuerie.**

Je ne savais rien de plus sur eux, mis à part qu'ils étaient la mort - et les meneurs d'une armée démoniaque. Emprisonnés dans le Premier Quartier, le cœur central du Voile, depuis les dix mille dernières années. J'avais essayé de questionner Jacques à leur sujet, mais de toute la myriade de choses dont mon grand-père n'avait pas voulu discuter, ils semblaient arriver en tête.

Ma mère m'avait mise en garde, malgré tout. Mais sans s'étaler.

Tu ne seras pas capable de les fuir, bébé.

Arrête-les, et tu mettras un coup d'arrêt à tout.

D'accord. Fastoche. Merci pour le conseil.

Les plus bas au sein des rangs inférieurs de l'armée emprisonnée étaient les parasites. Rats, cafards, puces. Dormant dans les interstices du cercle extérieur du Voile de la prison pour exploiter la douleur. Certains étaient jeunes, d'autres vieux. Ceux qui étaient âgés pouvaient exercer un contrôle total sur leurs hôtes. Les jeunes suivaient simplement le mouvement, choisissant des humains déjà prédisposés aux mauvais traitements et les y poussant... juste un peu. Je ne pouvais imputer chaque acte de violence perpétré au hasard à un parasite ayant fait d'un humain une marionnette zombie, mais s'il y avait de la douleur, de la peur et la mort - les trois réunies - alors un parasite démoniaque n'était probablement pas loin, se nourrissant de cette sombre énergie.

Et la zombie assise face à moi était leur reine. Reine des parasites démoniaques. Reine des rats des caniveaux.

J'avancai vers la table, retournai une chaise et m'y assis à califourchon. Je n'avais pas remis mes gants. J'enlevai ma veste d'un haussement d'épaules et remontai mes manches. Les tatouages ondoyèrent sur ma peau,

leurs écailles chatoyant, se levant et s'abaissant, ces yeux rouges sur ma paume étincelant comme le feu. Grant et Killy m'observaient, mais je ne les regardai pas. Seulement Mama Sang. Seulement ce sourire froid.

— Prends quelque chose à boire, dit-elle alors qu'un zombie aux cheveux plats et secs, en jean et en Birkenstock, s'avavançait depuis le bar pour poser sur la table un plateau où se trouvaient trois cafés fumants. Killy lança un regard dégoûté au zombie.

Je versai un peu de chaque tasse sur mon doigt tatoué, permettant aux garçons d'y goûter. Mama Sang dit :

— Le poison, ma chère, est pour les hommes des cavernes mal dégrossis. Je vau mieux que ça.

— Les balles ne valent pas mieux, répliquai-je, et je bus à la dernière tasse testée. (Une lente gorgée qui me brûla les lèvres et l'intérieur de la bouche. Je jetai un coup d'œil aux autres.) C'est bon.

La bouche de Grant se tordit en un léger sourire qui me prit par surprise. Tout comme le fait de le lui rendre quelque peu. À peine. Comme s'il s'agissait d'une sorte de jeu. Et c'était le cas, mais pas du genre à inspirer plaisanteries et gloussements.

J'te connais pas. Et c'est mieux pour moi ainsi, lui dis-je silencieusement pendant qu'il se saisissait d'une tasse. Killy tapa du pied un peu plus fort et désigna du menton le zombie qui avait apporté le café.

— Ne buvez pas. Il vient juste de chier et ne s'est pas lavé les mains. En fait, il les a même reniflées après.

Grant hésita. Je reposai ma tasse. Le zombie s'éloigna de la table et de Mama Sang qui elle aussi fixait son café des yeux.

— Embarrassant, dis-je.

Mama Sang tendit brutalement la main et agrippa le poignet du zombie. Son aura grésilla comme une flamme et la sueur envahit son front pâle. Il n'essaya pas de se libérer, malgré tout - saisi, saisi comme un lapin -, et je perçus un changement chez les autres zombies, une faim dans leurs yeux qui me rappela celle d'une foule regardant une exécution. L'horreur et l'excitation, un étrange désir : la promesse d'un bon repas.

— Vilain garçon, murmura Mama Sang. J'aime bien cet hôte. Si je voulais le voir pollué par la crasse, je trouverais un égout dans lequel le traîner.

Sa main pâle se resserra. J'entendis un craquement - l'os, pensai-je - mais c'était le claquement de la respiration du zombie dans ses poumons humains quand sa tête partit brutalement en arrière, la bouche ouverte, les yeux roulant dans leurs orbites. Son aura flamboya une fois, d'un sombre brillant, comme un nuage de tornade - et fut ravalée vers l'intérieur jusqu'à n'être

plus que de la taille d'un poing. Il vomit un cri, s'étouffant en un sanglot étranglé. Grant repoussa sa chaise.

— Arrêtez ça, dit-il, mortellement calme. Donnez-le-moi si vous ne le voulez pas, mais arrêtez ça.

Je gardai les yeux fixés sur la scène. Les lèvres de Mama Sang s'entrouvrirent sur ses dents en un sourire grotesque.

— Un autre animal de compagnie, Porteur de Lumière ? Non. Celui-là *m'appartient*.

Elle tira violemment sur le bras du zombie qui tomba à genoux, marmonnant et pleurnichant. Son aura se tortilla, striée de rais d'une lumière éperdue. Mama Sang se pencha et colla sa bouche contre la sienne. Pas un baiser. Un repas. Son aura entoura l'autre zombie dans une tempête d'éclairs rouges, et je pensais - je m'émerveillais - du fait qu'un humain pût être aveugle au point de ne pas voir cela, de ne pas le sentir ni en avoir peur.

Grant tendit la main vers sa canne, comme s'il allait se mettre debout. J'agrippai son bras. Il me lança un regard dur, hanté - mais il était trop tard pour la quelconque foutue action qu'il s'apprêtait à faire. J'entendis un bruit de bouchon qui saute. L'hôte humain s'écroula au sol devant Mama Sang, encore piqué par son aura. De son talon rouge, elle envoya un coup de pied au corps - et se tamponna délicatement les lèvres.

Je m'agenouillai et touchai la nuque de l'homme. Y perçus un pouls puissant. Juste inconscient. Il se réveillerait amnésique, et avec une foule de péchés sur les épaules - péchés qu'il n'aurait pas souvenir d'avoir commis. Je me sentais pleine de compassion.

— Hum, murmura-t-elle, je devrais faire cela plus souvent.

— Vous avez mangé votre propre enfant, lança Grant.

— J'en ferai un autre. (Mama Sang claqua les doigts et un second zombie se précipita pour emporter le café.) Alors, de quoi étions-nous en train de discuter ?

— De rien, dis-je en retournant à ma chaise - lançant à Grant un regard de mise en garde. Bien que ta présence ici ne soit pas une simple coïncidence.

— Pourquoi ? Il s'est passé quelque chose ? (Mama Sang sourit, se frottant encore les lèvres.) Ah oui, Jacques.

— Jacques, répétais-je. Le mot circule vite.

— Cela dépend du mot. (Elle jeta un coup d'œil tout autour du bar, son attitude négligée, détendue. Ses doigts suivaient la courbe de sa jambe, comme si elle ne pouvait s'empêcher de toucher sa peau humaine volée.) Tu as parlé de coïncidence, mais il s'agit à peine d'un chemin trouvant sa propre route. Appelle cela la destinée. Et je suis ici, Chasseuse, parce que j'ai senti

quelque chose de perturbant qui traversait mon chemin. Jusque dans le Voile.

Je m'appuyai contre le dossier de ma chaise, soutenant son regard.

— Et du coup tu as emmené une armée avec toi. Cela semble exagéré. Toi et moi savons que nous ne sommes pas autorisées à nous entre-tuer.

Elle inclina la tête, la bouche tordue soit par l'étonnement soit par l'amusement - et je me demandais ce que j'avais dit de faux. Je jetai un coup d'œil à ces zombies qui se tenaient autour du bar, et dont aucun ne voulait croiser mon regard. Leurs auras rétrécissaient lorsque je les observais.

Et quand ils observaient Grant.

Je me tins plus droite.

— La dernière fois que j'ai vu tant de démons dans un bar, j'avais huit ans. Je suis sûre que tu as entendu parler de cette rencontre.

Ses lèvres rouges se firent plus minces.

— Ta mère aurait dû te tuer lorsqu'elle a vu de quoi tu étais capable. Elle était suffisamment jeune pour avoir un autre enfant. Un enfant plus sûr.

— Mais c'est à moi que tu as affaire.

Mama Sang eut un geste de la main dédaigneux - mais la lueur dans ses yeux était tout sauf ça.

— Ne perdons pas de temps avec le passé. Ta lignée a toujours été une abomination. Mais du genre utile. Même cette guerre avec ces peaux de Métamorphoses s'est avérée bénéfique pour moi et les miens. Qui d'autre aurait prospéré durant ces milliers d'années pendant que ce qui restait des vieux Lords était enfermé dans leurs prisons ?

Elle se pencha en avant, son aura dansa avec une violence si calme que je sentais la table vibrer.

— Nous savons toutes deux que le Voile est en train de craquer. Ce n'est qu'une question de temps avant que les cercles internes ne se brisent, que l'armée ne soit libre. Et maintenant, ces Métamorphoses... ces peaux... reviendront, elles aussi. Attirées par les meurtres de leurs semblables, ici, sur terre. De tes deux mains. (Mama Sang jeta un coup d'œil à Grant.) Qu'est-ce qui est le pire, je me le demande. Nous, qui voulons vous manger ? Ou ceux qui espèrent jouer avec vous ?

Je ne parvenais pas à parler. Je n'étais même pas sûre de pouvoir regarder Grant, mais je le fis, me demandant qui il était, bon Dieu - ce qu'il était. Et peut-être n'étais-je pas assez attentive, peut-être que mon visage en disait trop, parce que lorsque je reportai mon regard sur Mama Sang, je la trouvai en train de m'observer avec la même lueur étonnée dans les yeux. Et puis,

lentement, son regard glissa vers Grant.

— Je suis sûre que vous avez une opinion, fit-elle remarquer doucement. Compte tenu du fait que vous serez la première personne dont les Métamorphoses feront leur esclave.

— Je pense que vous devriez plutôt vous inquiéter de vous-même, gronda Grant. Compte tenu du fait que je n'ai pas passé de marché pour ne pas vous tuer.

— Vous parlez si mal. Je ne crois pas que vous soyez déjà prêt pour moi ? Je pourrais faire tant de choses avec votre corps.

— Je pourrais en faire tant avec le vôtre.

Chaque mot qu'il prononçait bourdonnait en moi, bas et sonore, faisant bouger les garçons contre ma peau, les faisant s'étirer comme des chats en boule devant une cheminée. Frissonnant chaudement, installés dans mes os - et mon cœur. Une secousse, comme quelque chose cramponné là, tirant vers l'extérieur, vers lui. Je ne savais pas ce que cela signifiait, mais cela me semblait aussi réel qu'une main agrippant mon poignet, ou le vent, ou la lumière du soleil.

Le regard de Mama Sang se fit plus étroit.

— Je ne suis pas venue ici pour ça. Je ne vous laisserai pas me contrôler.

— Vous n'auriez pas le choix, dit-il froidement. Je pense que cela pourrait nous faire du bien à tous.

Elle montra les dents, sifflant. Grant aboya un seul mot - un mot qui sonna comme une note musicale sauvage -, la respiration de la zombie se brisa alors dans sa gorge, ses yeux grands ouverts envoyant des éclairs de rage, sous le choc. Son aura eut un soubresaut.

— Merde, marmonnai-je, pendant que Killy se remettait maladroitement sur pied.

L'un des zombies agrippa un tabouret haut et courut vers Grant, qui chantait.

Je me levai, attrapai ma chaise et, dans un balancement, l'écrasai sur l'homme possédé. Nous tombâmes durement sur le bar, mais je ne sentis rien à part la douce et plaisante sensation de mes ongles traversant le bois et la chair, mes doigts s'enfonçant directement à travers la graisse comme un couteau chaud dans du beurre. Le sang gicla, immédiatement absorbé par ma peau.

Le zombie s'éloigna en titubant, se tenant le ventre. Ce que je lui avais infligé n'était pas mortel, mais la blessure nécessiterait la pause d'agrafes, un hôpital. Plus de dégâts que je n'en imposais généralement à un hôte humain - ces hôtes innocents. Je me sentais mal.

On me fit tomber et je touchai le sol si durement que je rebondis. Le bois craqua sous mon crâne. Les garçons hurlèrent dans leur sommeil pendant que les zombies me maintenaient au sol : les bras, les jambes, assis sur mon ventre, leurs mains autour de ma gorge. Je sentis de la fumée : mes vêtements, qui brûlaient. Les garçons, brûlant également. C'était comme être assis dans de l'eau parvenant lentement à ébullition - les zombies ne savaient pas ce qui était en train de se passer jusqu'à ce qu'ils tombent de moi, les mains en feu, s'étouffant dans leurs propres cris.

Je m'assis, calcinée et fumante. Les zombies se tenaient entre moi et Mama Sang. Je ne pouvais entendre Grant. Ne pouvais le voir. Ne pouvais...

...le sentir, c'était une pensée spontanée, et la peur qui me déchira était saisissante et féroce, m'atteignant directement au plus profond de moi-même, sous mes côtes, sous mon cœur. L'obscurité, lovée. Cillant en s'éveillant d'un sommeil profond. Me laissant le souffle coupé, instable, malade de terreur. Il s'était écoulé quelque temps depuis que j'avais senti... la créature... en moi. Une force spirituelle si puissante qu'elle aurait aussi bien pu prendre corps - séparée de moi, mais venant de moi - pourvue d'un esprit propre.

Jacques craignait cela. Ma mère l'avait craint. Quelque chose à l'intérieur de moi que personne ne pouvait ou ne voulait expliquer. Une force au sommeil de plus en plus léger au fil du temps, et qui semblait se faire plus forte à chacun de ses terribles réveils. C'était lié à la chute du Voile de la prison - je le savais -, tout comme je savais que si je la laissais faire, si jamais je devenais trop faible pour la contenir, cette chose détruirait tout ce que j'avais aimé. Peut-être même ce monde.

Comme mon ancêtre avait manqué de le faire.

Je fermai les yeux, ignorant tout autour de moi. Me concentrant uniquement sur mon cœur, sur le fait d'étouffer la sensation mûrissante, vibrante, qui frappait à la manière d'un tambour dans mes entrailles : un corps se déployant comme une sorte de ver fait d'une nuit sans fin, s'étirant, se dépliant tel un papillon sous ma peau tissée.

Mes muscles et mes os devinrent plus chauds, liquides comme le mercure, et mes veines s'emplirent d'un feu qui léchait mon cœur dans un hurlement martelant. J'aurais hurlé, mais j'étais seulement capable de m'étouffer, et de m'étouffer encore, de faim.

Non, dis-je à la chose, luttant pour le contrôle ; effrayée et malade, rappelée de nouveau à ce que devaient sentir ces humains qui étaient possédés. Pas maintenant, pas ici.

La zombie avec le bébé fit un pas en avant. L'enfant couina, émettant des bruits humides, sanglotant. Pas d'aura sombre au-dessus de sa tête. Le gosse

avait le mal pour mère, pointant mon visage d'un flingue. Mama Sang, cachée, aboya un mot brutal. L'œil droit de la zombie eut un spasme, sa bouche se tordant de mécontentement - mais elle baissa son arme et recula, contournant ces hommes et ces femmes possédés qui serraient leurs mains brûlées contre leur poitrine.

La plupart des démons auraient abandonné leurs hôtes à l'instant, mais ils restaient. À cause de leur reine.

À la minute où elle partirait, on se débarrasserait de ces humains comme de sous-vêtements de la veille, les laissant avec des maux de tête et les paumes comme des hamburgers.

Mama Sang glissait autour de ses enfants zombies, ses talons rouges claquant sur le sol. Son sourire était rusé. Mais lorsqu'elle me regarda dans les yeux, elle se figea - et ce sourire tomba comme un ruban coupé.

— Tu n'es pas toi-même, murmura-t-elle, et la peau humaine qu'elle portait sembla dépérir sous la force de sa possession, la chair aspirée dans des creux, des ombres, se faisant plus décharnée et collée contre l'os.

— Peut-être que je ne veux pas l'être, répliquai-je, à peine capable de parler, frissonnant de manière incontrôlable pendant que la chose en moi s'élevait un peu plus ; et ma faim grandit, un peu plus aussi. Une faim terrible, pas de nourriture, ou de quoi que ce soit que je puisse nommer - mis à part pour l'étincelle qui faisait le vivant, brûlant à la racine d'un battement de cœur ou d'une pensée.

— *Dame Pécheresse*, soufflai-je, deux mots qui ne venaient pas de moi.

Je ne les avais pas pensés, ne les connaissais pas, et la voix qui les avait prononcés semblait à peine née de moi.

Mais Mama Sang vacilla, ses doigts tressautant et quelque chose de terrible pénétra son regard : la peur peut-être, ou l'horreur. Elle courba presque la tête - presque, je le vis - mais son dos se raidit, cette aura se dilata, et elle s'arma de courage.

— Même toi, rêveuse, tu connais le sens d'une promesse, dit-elle, chaque mot sortant sous la contrainte, entre ses dents serrées, parlant dans ma direction, mais ne s'adressant pas à moi. Tu ne m'utiliseras pas à nouveau. Pas maintenant. Ni *jamais*.

Ni *jamais*, répéta en écho une douce voix dans ma tête, emplie de dégoût et de dédain, et de cette faim infinie s'étirant.

Je fermai les yeux, cherchant avec maladresse ma main droite des doigts, les appuyant contre l'armure. Je pensai à des bonnes choses, des choses que j'aimais, ma mère et Jacques, et Zee, les garçons. Je pensai à des couchers de soleil, à une route dégagée, aux étoiles. Et je sentis un fil doré qui tirait

sur mon cœur, vers l'extérieur, toujours vers l'extérieur. Je pensai à Grant, même si je ne le voulais pas.

Et lentement, si lentement, l'obscurité se calma.

Je laissai échapper ma respiration et ouvris les yeux.

L'air dans le bar paraissait trop lumineux, teinté de bleu - comme si l'air pouvait avoir une couleur - et même les ombres sous les tables semblaient avoir des contours luisant, puissant comme des battements de cœur.

Mama Sang me regarda, son visage dur comme la pierre. Je léchai mes lèvres craquelées. Elles avaient un goût de sang.

— Grant. Killy.

— Ici, gronda une voix basse, et quelques-uns des zombies se déplacèrent, révélant le Père Lawrence. Je n'avais aucune idée du moment où il avait rejoint le chaos, ou de la manière dont il s'était libéré de ses chaînes, mais ses griffes luisaient de sang, ce dernier gouttant au sol, et la fourrure marron qui couvrait son corps de toute part se hérissait sur ses bras et sa poitrine.

Derrière lui, Killy était assise à même le sol - allongée sur Grant. Ma vision se brouilla de nouveau lorsque je le vis, mais pas suffisamment pour m'empêcher de distinguer la tache de sang sur son col, ou de remarquer son immobilité. Il était si immobile.

— Sors d'ici, murmurai-je à l'intention de Mama Sang, luttant contre le frisson qui me parcourait le corps.

C'était toujours ainsi après coup. Le choc, l'adrénaline se déversant hors de moi. Il fallait que je m'assoie.

L'aura de Mama Sang trembla, mais pas le reste de son être - ses yeux humains durs comme la pierre, sa mâchoire verrouillée.

— Ta mère a commis une telle folie en te laissant vivre.

— Peut-être. (J'avançai vers elle.) Dame Pécheresse. Je me demande ce que cela signifie ?

Sa bouche se durcit.

— Je veux savoir ce que Jacques t'a dit.

Mon regard se fit plus étroit.

— Tu es venue pour cela. *Uniquement* pour cela. Jacques.

— Il t'a dit quelque chose.

— Jacques est un grand bavard. Pourquoi toi, tu ne me dirais pas ce que tu crois qu'il a raconté, si c'est si important.

Mama Sang releva le menton, très légèrement. Mais au lieu de répondre, elle vint vers moi, glissant avec grâce, dans un balancement des hanches et

le claquement sec de ses talons sur le sol. Elle ne s'arrêta pas, pas plus qu'elle n'hésita - soutint simplement mon regard lorsqu'elle me dépassa, nos épaules s'effleurant. Son visage n'exprima rien lorsque nous nous touchâmes, mais son aura s'éloigna de moi en tremblant.

— J'en étais si sûre, murmura-t-elle. J'ai senti l'appel. Nous l'avons tous senti.

J'attrapai son bras.

— Qui a tué Jacques ?

— Son corps, tu veux dire. (Elle me regarda dans les yeux, le regard vide, mort.) Tu devais y être. Tu ne le sais pas ?

Je me penchai plus près d'elle, goûtant la chaleur de son haleine qui sentait le café et les roses.

— Dis-moi.

Je pouvais compter sur les doigts d'une main les fois où j'avais parlé avec Mama Sang, et elle n'avait jamais fait montre d'autre chose qu'un calme froid et cruel.

Mais aujourd'hui, son aura s'éloigna de moi à nouveau et une expression de malaise vacilla dans son regard. Cela ne me procura pas la moindre excitation. Simplement de l'effroi.

— Chasseuse, chuchota-t-elle, le Vieux Loup était et a toujours été une bête prudente. S'il a laissé mourir son corps, c'est parce que l'heure était venue.

Elle s'éloigna de moi. Je la laissai faire et me rangeai sur le côté tandis qu'elle avançait vers la porte. Elle s'arrêta, malgré tout, une main sur la poignée, et regarda en arrière dans ma direction.

— Prends soin de toi, Chasseuse. Des nœuds sont en train de se démêler et tu... en fais très certainement partie.

— Que suis-je, alors ? (Je me tapai la poitrine et l'armure frémit, de même que les garçons.) Quelle est cette... chose ? Personne ne me le dira.

Un léger sourire effleura sa bouche, mais il était sec, amer, et même un peu triste. Je trouvai l'ensemble perturbant.

— On te l'a dit de tant de manières différentes, répondit Mama Sang en ouvrant la porte. « *Personne n'est plus terrible que le meneur de la chasse. Personne n'est plus craint. Son désir est son aboutissement. Son souhait est son ordre.* » (Elle fit un pas dehors et ferma les yeux face à la brise qui ébouriffait ses cheveux.) Les mots de Jacques, si je ne me trompe pas. Je crois que tu les connais.

— Juste une énigme.

— Elles sont plus sûres. Les pauvres esprits qui sont déconcertés donnent simplement à l'auteur de l'énigme une chance de s'enfuir. (Le sourire de la reine des zombies se fit plus large, juste un peu.) Alors, prends ton temps, Chasseuse.

Mama Sang laissa la porte se refermer derrière elle, mais celle-ci ne resta pas longtemps ainsi. Les zombies s'engouffrèrent à sa suite, certains calmes, d'autres poussant, quelques blessés se sortant de là par leurs propres moyens, d'autres portant ceux qui étaient inconscients.

Je me plaçai devant la mère zombie. Son bébé pleurait encore, mais elle ne faisait rien pour le réconforter. Le flingue avait disparu dans son sac. Elle tendit la main pour le prendre, mais c'était inutile, et trop tard. Je fis claquer ma main tatouée contre son front, murmurant les mots que ma mère m'avait appris dans une langue qui devait être morte depuis des milliers d'années.

Le parasite en elle hurla. Elle hurla. Son aura luttait pour se libérer de ses liens de chair, mais je continuai de chanter à travers mes dents serrées, et les garçons, mes garçons affamés, entraînèrent ce connard comme un poisson pris à une ligne.

Jusqu'à ce que le parasite ait disparu. Mangé. Et que la femme soit libre.

Je l'attrapai avant qu'elle ne tombe. Le Père Lawrence m'aida, et nous l'installâmes sur une chaise. Elle était inconsciente mais son bébé, lui, ne l'était pas et continuait de crier. Le Père Lawrence émit un « chut » et passa sa main poilue sur la tête du nourrisson. Le gosse s'arrêta et le fixa avec de grands yeux.

Je pivotai sur moi-même. Tous les zombies étaient partis. Il y avait une odeur de sueur et de peur, de peau brûlée. Et un peu de chien mouillé. Killy avait le regard posé sur la femme exorcisée, marmonnant pour elle-même.

Grant ne s'était pas encore levé. Mais ses yeux étaient ouverts, rivés sur moi.

J'avançai vers lui et me mis à genoux. Du verre s'écrasa sous mon poids. À un moment ou à un autre durant la lutte, ces tasses de café avaient été projetées au sol. Le café pénétrait à travers mon jean, mais les garçons l'avalèrent, et en quelques instants mon pantalon se retrouva de nouveau sec.

— Un jour ou l'autre, dit-il, comme si ces mots étaient une vieille plaisanterie entre nous.

Et pour un moment, je voulais que ce soit le cas. J'avais un besoin désespéré de quelque chose de bon, et chaud.

— Tu ne veux pas que je me souvienne de toi, dis-je, plus proche de la

supplication que je ne l'avais jamais été dans ma vie. Pas si cela va de pair avec tout ça. Cette violence.

Il ne sourit pas mais, malgré tout, je sentis ce sourire se dessiner en lui. Je sentis la chaleur dans ses yeux et le contact rapide de ses doigts sur le dos de ma main. Et je commençai à entrevoir comment j'avais peut-être pu tomber amoureuse de cet homme, et y croire. Peut-être, juste un peu.

Grant lutta pour s'asseoir. Cette fois-ci, je l'aidai. Je n'y pensais pas avant qu'il ne soit trop tard et que son bras ne soit enroulé autour de mon épaule. Sa joue mal rasée frotta contre la mienne. Je fermai les yeux.

— Tu dis toujours des choses comme ça, chuchota-t-il. Mais je suis encore là, Maxine. Alors, ne te souviens pas de moi. Ne te souviens pas. Rappelle-toi juste de moi à partir de maintenant.

— C'est d'accord, répondis-je.

Chapitre 7

Killy ne voulait pas de notre aide pour nettoyer le bar. Je ne lui en tenais pas rigueur. Il semblait que j'eusse la mauvaise habitude d'attirer la violence dans ses établissements.

Grant et moi retournâmes en voiture au Coop. La pluie frappait fort contre le pare-brise, noyant la radio au point que je ne pusse plus entendre que les basses et des bribes de mélodie. Grant regardait par la fenêtre, fredonnant pour lui-même. Je ne parvenais pas à reconnaître la chanson, mais je l'entendais plus clairement que la pluie ou la radio et sa voix me traversait, passait sur moi. Les garçons s'étiraient et frissonnaient.

— Arrêtez, dis-je.

Grant me regarda mais ne joua pas à l'idiot.

— Il y a des choses que je dois te dire.

Le Père Lawrence m'avait mise en garde à ce sujet. Je ne l'avais pas cru.

Pourquoi as-tu oublié cet homme ? me demandai-je. *Pourquoi lui ?*

— Votre voix, repris-je en fronçant les sourcils, embarrassée. Ce que vous avez fait à Mama Sang, les choses qu'elle vous a dites. Elle vous a traité de quelque chose.

— Porteur de Lumière. (Grant tripota sa canne.) C'est un nom avec lequel je ne suis pas à l'aise. Mais c'est un nom qui est mien. Tout comme les démons t'appellent Chasseuse.

Porteur de Lumière. J'avais entendu ce mot auparavant, prononcé par Jacques. Le contexte était flou, mais je le sentais résonner dans mon cœur.

Je m'engageai sur le parking d'une station-service et me garai. Écoutai la pluie sur le toit, les murmures des essuie-glaces, la radio donnant le ton avec « Bohemian Rhapsody ». J'écoutai les paroles et pus imaginer les garçons chantant en chœur, dans ma tête.

No escape from reality. Open your eyes.

*Open your eyes*¹.

Je laissai tourner le moteur et sortis de la voiture. Grant ne me suivit pas cette fois. Dans la station-service, les allées étaient propres et les lieux éclairés d'une lumière artificielle. Une fille portant un sweat-shirt marron sale m'observait derrière son comptoir. Je l'ignorai et me dirigeai directement vers le stand de nourriture chaude.

Je regardai à peine ce qui s'y trouvait. Attrapai juste des hamburgers

enroulés dans du papier aluminium, jonglant avec eux d'une main tout en marchant rapidement vers les congélateurs pour y prendre des barres glacées. Je pris aussi des sodas. Quelques-uns des hamburgers tombèrent par terre en chemin pour la caisse, mais je ne pris pas la peine de les ramasser.

**1. « Impossible d'échapper à la réalité. Ouvre tes yeux. Ouvre tes yeux. » Chanson du groupe Queen.
(N.d.T.)**

Je leur donnai un coup de pied qui les fit traverser l'allée comme des palets de hockey mous. La fille me regardait comme si elle voulait presser l'alarme. Je me demandais si la lutte avait laissé des traces de sang sur mon visage. Ou peut-être dégageais-je une odeur de chair brûlée. Mes vêtements étaient un peu calcinés.

Je payai pour la nourriture et elle la jeta dans un sac en plastique. Lorsque je me glissai de nouveau dans la voiture, « Bohemian Rhapsody » jouait toujours. Grant me regarda, en silence.

J'attrapai un hamburger et repoussai le sac vers lui. Il y jeta un coup d'œil et, après un moment, prit une barre glacée. Il lui était difficile de la déballer avec une main bandée, mais il y parvint.

— Tu sais, dit-il, la nuit où nous nous sommes rencontrés, nous sommes allés dans un McDonald's chercher des hamburgers et des glaces.

Je manquai m'étouffer.

Grant me regarda finir le hamburger en trois bouchées et tendre la main pour en prendre un autre.

— Je croyais que tu ne devais plus jamais manger.

— Je croyais que vous alliez devenir alcoolique.

— Hum, dit-il, puis : Demande-moi.

— Je ne sais pas comment. (Je finis le deuxième burger. De mauvaise qualité, mais bon. Je n'avais pas mangé l'un de ceux-là depuis un long moment. J'avais été habituée à de la vraie nourriture, pas de la bouffe d'autoroute. Je retirerai le papier alu d'un troisième.) Ce que vous avez fait, ce que vous sembliez être en train de faire, n'aurait pas dû être possible.

— Que pensais-tu que j'étais sur le point de faire ? J'arrêtai de manger et posai le hamburger.

— La posséder. La tuer.

— La possession, répéta-t-il en écho, pensivement. Nous ne l'avons jamais appelé ainsi. Mais oui, c'est plus ou moins vrai. Je l'aurais... changée.

— Elle a emmené tous ces muscles en renfort pour vous. Pas pour moi. Au cas où vous tenteriez.

Grant toucha de sa main bandée la bosse enflée juste à la naissance de ses cheveux.

— S'il n'y avait pas eu... d'interférence... j'aurais peut-être pu parvenir à quelque chose de permanent. Peut-être. Je n'ai jamais essayé avant, avec elle.

Il le dit si facilement. Posséder un démon, pas de problème. Contrôler leur reine, une expérience intéressante.

Parvenir à quelque chose de permanent, comme s'il avait fait en sorte qu'elle troquât ses talons rouges pour des pantoufles en lapin, ou qu'elle mangeât des piments et non plus des âmes. Je ne pouvais l'imaginer.

— Je n'ai pas de cornes, dit-il, et je cillai, reprenant mes esprits, le fixant du regard.

Il ne souriait pas, mais il ne fronçait pas non plus les sourcils. Ses yeux étaient juste... chaleureux.

— Pas encore, ajouta-t-il.

— Je n'ai rien dit, répliquai-je.

— Nous avons eu cette conversation auparavant. L'histoire ne se répète pas exactement, mais presque. Tu n'es pas aussi sinistre qu'à l'époque.

— Sinistre.

— Tu avais de bonnes raisons.

Je regardai plus loin, au-delà de la fenêtre. Observai un homme qui mettait de l'essence dans son camion. Ordinaire, quotidien. Ce n'était pas un zombie. Une femme le dépassa pour entrer dans la station-service, la tête baissée contre la pluie, tirant avec agitation sur son pull rose moulant. Il ne la regarda pas une fois. Tous les deux dans leur propre petit monde, seuls.

— Quand nous sommes-nous rencontrés ? demandai-je.

— Quand te souviens-tu d'être arrivée à Seattle ? Où es-tu descendue ? Où es-tu allée ?

Ses questions m'irritèrent.

— Il y a presque deux ans. Je suis descendue au Hyatt. J'étais sur le point de partir ce soir-là, mais je me suis rendue à Pike Place Market pour une balade... même si je savais que cela m'attirerait des ennuis. Le Voile de la prison est faible là-bas. (Je tournai les yeux vers lui, fronçant les sourcils.) Mon souvenir suivant est... bien après. Déménageant au Coop.

— Mais tu ne sais pas pourquoi.

— Arrêtez, lui dis-je d'un ton las.

Il obtempéra et mangea sa glace. Je regardai la fille avec le pull rose sortir de la station-service, tirant toujours dessus et portant un litre de lait. Elle avait l'air misérable, seule, comme si quelqu'un avait marché d'un pas lourd sur ses rêves le matin même et lui avait dit d'aller s'asseoir dans un fossé pour y mourir.

Je jetai un coup d'œil à Grant et vis que lui aussi regardait la fille. Il avait l'air triste.

— Elle pense à se suicider, dit-il, se déplaçant sur son siège, l'observant qui

grimpait dans une berline cabossée et rouillée. Elle ne le fera pas, mais le germe est en elle.

Je le croyais. Je ne pouvais m'en empêcher. J'avais presque envie de courir après la fille, de la secouer, sans savoir pourquoi. Pas mon problème. J'avais suffisamment à faire.

— Êtes-vous comme Killy ?

— Non, répondit-il. Je suis autre chose.

La fille s'éloigna en voiture. À son départ, je me sentis transie, un peu vide, comme si j'avais fait quelque chose de mal.

Je jetai les restes des hamburgers mais laissai la glace dans le sac en plastique. Je l'enroulai sur lui-même jusqu'à ce qu'il ressemble à une brique, puis l'appuyai, légèrement, contre la tête enflée de Grant. Il se tint immobile. Je ne rencontrai pas son regard.

— On va supposer que vous dites vrai.

— Généreux de ta part.

— Oui, répondis-je. Mama Sang aurait dû vous tuer tout de suite. Ou essayer de prendre le contrôle de votre corps.

— Elle a tenté de le faire, il y a un peu plus d'un an. (Grant posa sa main bandée sur la mienne.) C'est comme cela que nous nous sommes rencontrés. Tu m'as sauvé la vie. À Pike Place Market.

Je retirai ma main, le laissant maintenir contre sa tête le paquet froid qui mollissait.

— Et je ne suis jamais partie.

— Je pense que tu as décidé que tu m'aimais. Juste un peu.

Plus qu'un peu, si nous partagions le même lit. Je commençais à être un peu trop curieuse à mon goût sur la manière dont tout cela était arrivé.

— Qu'est-ce que vous êtes ?

— Humain, répondit-il, et son ton était sérieux, sombre, ce seul mot pesant lourd dans l'atmosphère, comme s'il signifiait plus que je n'en savais.

Ou peut-être que je savais, sans avoir à passer par le souvenir. J'étais moi-même humaine, sans l'être. Humaine et démon, et d'autres choses assemblées entre elles, de façon insaisissable.

Humaine. J'étais humaine. Et une petite part de moi ne l'était pas.

— Lorsque j'étais enfant, on m'a diagnostiqué une synesthésie, reprit Grant. Tu sais ce que c'est, n'est-ce pas ? Un état neurologique où les différents sens - audition, vue - se trouvent mêlés. Pour certaines personnes, ce sont les lettres ou les nombres qui évoquent des odeurs, des personnalités

même. Pour moi, lorsque j'entends des sons... je vois des couleurs.

Je connaissais cette maladie. J'aimais la musique. Il y avait des années de cela, j'avais lu des choses sur Duke Ellington, Jean Sibelius, qui voyaient des couleurs dans les notes, dans les mélodies.

— Donc, lorsque je froisse ce papier d'aluminium...

— Je vois des éclairs orange vif. Le bruit de la pluie ressemble à des perles d'un argent sombre. Lorsque le moteur de la voiture tourne, je vois un profond gravier gris qui ressemble à des dents, et lorsque j'entends « Bohemian Rhapsody », je suis entouré d'un arc-en-ciel de violets et de rouges qui... se hérissent... puis se fondent ensemble comme de la cire chaude.

— Et lorsque je parle ?

— Je vois la lumière, dit-il, et je fus surprise de voir ses yeux devenir un peu plus clairs, cerclés de rouge, chauds. Je vois la lumière, Maxine.

Je me forçai à respirer.

— Et ?

— Je ne vois pas seulement des sons. Je vois l'énergie. Les auras. Autour des gens. (Grant détourna son regard de moi, et fixa la barre glacée à demi mangée dans son autre main.) Je peux changer ces auras. Je peux... les manipuler.

Les hamburgers pesaient lourds sur mon estomac.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

Grant arrêta de tenir le sac plastique contre sa tête et balança les restes de sa glace à l'intérieur.

— Je peux changer les gens. Altérer ce qu'ils sont, jusqu'à l'âme. Pas seulement les gens.

— Les démons.

— Tout ce qui vit.

— Moi ?

— Tu es immunisée. Qui sait, je pense que tu es peut-être la seule. Et même si ce n'était pas le cas... (Grant s'arrêta, le silence était long et profond, et j'étais reconnaissante de la présence des garçons, là, sur ma peau, leurs cœurs battant en rythme avec le mien.) Je ne te ferai pas de mal, murmura-t-il, mais il y a des frontières, Maxine, que je pourrais franchir. Et je crois que ça m'est arrivé parfois.

Je ramassai les poubelles autour de moi. Grant me tendit le sac plastique. Je sortis, jetai le tout. Respirai longuement et intensément, bien que l'air sentît les gaz d'échappement. J'entendis des sirènes au loin. Zee tira, une

fois...

... Et l'armure se déplaça sur ma peau. Une secousse très palpable, comme si elle essayait de s'éloigner de moi. Je serrai ma main contre mon ventre, respirant à travers mes dents serrées.

Le phénomène se produisit de nouveau. Je retirai mon gant. La surface de l'armure était en train de bouger, scintillante, ces nœuds gravés et ces roses rayonnant à travers le métal naturel comme des pétales et des fils jetés sur l'eau. J'eus le souffle coupé. Et ne me remis à respirer que lorsque, abruptement, l'armure s'immobilisa.

Je me glissai de nouveau dans la voiture. Le froncement de sourcils de Grant s'accentua.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Médium, aussi ?

— Je te connais.

— J'imagine que oui, dis-je calmement avant d'agripper le volant à mains tremblantes. Bouclez votre ceinture. On a des ennuis.

Grant et moi-même reprîmes le chemin du Coop. Nous entendîmes les sirènes avant de les voir. Je me dis que ça n'avait rien à voir avec le macchabée dans l'appartement, mais j'étais déjà en train de réfléchir à de nouveaux pseudos pour Grant et Byron. Pour Marie, aussi. Nous irions au Texas, pensai-je. Dans la vieille ferme où ma mère était enterrée. Ou peut-être en voiture à Chicago ou à New York. J'avais hérité de maisons là-bas, emplies d'argent liquide, d'armes, de papiers. Tout ce dont une fille avait besoin pour un nouveau départ.

Je ne me demandais pas pourquoi j'incluais Grant. Je me disais que c'était parce que je n'en avais pas encore fini avec son mystère, notre mystère - le qui, le quoi et pourquoi lui. Je suppose que c'était vrai.

Il pleuvait beaucoup, les cieux étaient sombres, voilà pourquoi nous n'avons pas vu la fumée plus tôt.

Pas que ce fût nécessaire. Une ambulance passa rapidement le croisement devant nous, suivie de deux camions de pompiers. Grant se pencha jusqu'à ce que son nez se heurte au tableau de bord, fixant intensément l'autre côté du pare-brise. Zee lutta encore plus violemment contre ma peau, et l'armure dégageait une sensation de chaleur, puis de froid glacial ; elle se mit alors à battre comme un pouls, agitant de manière incontrôlable ma main droite. J'avais l'impression qu'un courant électrique était en train d'enrayer mes muscles. Je détachai mes doigts du volant et coinçai ma main sous moi, la maintenant immobile du mieux possible. Grant le remarqua mais ne dit rien.

Je pris le virage et aperçus le Coop. Des camions de pompiers et des ambulances entouraient le foyer pour sans-abri, qui occupait un pâté de maisons entier dans le quartier des entrepôts. Le lieu était immense.

Et il était en feu. Seulement la deuxième aile. L'étage avec les appartements. Où se trouvait Byron.

J'écrasai le frein. Grant fut tiré brutalement par sa ceinture de sécurité, ses mains se retenant au tableau de bord. Peut-être que je garai la voiture. N'en savais rien, ne m'en souciais pas. J'étais déjà dehors, sur la route, en train de courir.

Une foule s'était rassemblée sur le trottoir et dans le jardin, des bénévoles et des sans-domicile-fixe essayant mutuellement de se calmer. Des pompiers installaient un périmètre de sécurité autour des lieux. Je leur rentrai dedans, ignorant les cris, les hurlements. Je jetai un coup d'œil vers le haut juste avant de pénétrer dans l'immeuble, et regardai la fumée s'élever en tourbillons noirs à travers les fenêtres - l'une d'elles avait déjà explosé vers l'extérieur. Comme si quelqu'un avait déclenché une bombe.

Puis je fus à l'intérieur. Le couloir inférieur était enfumé, mais en grande partie clair. Je dépassai des pompiers qui portaient des masques. Plusieurs essayèrent de m'attraper, mais je me libérai et donnai un coup de poing à un homme trop insistant. Je brisai son masque et il s'écrasa durement contre le mur. Je ne m'arrêtai pas. Je montai les marches quatre à quatre, et ce fut comme pénétrer dans un autre monde, chaud, rendu épais par la fumée et les cendres. Mes yeux et mes poumons me brûlaient.

Pas pour longtemps. Les garçons glissèrent sur mon visage et ma bouche, et ensuite mes narines. Sensation étrange. L'impression d'être en train de me noyer. Je trébuchai sur les marches, paniquée, et touchai ma bouche. Je ne trouvai qu'une peau douce. Tâtai mes narines, pour découvrir qu'elles avaient disparu. Lorsque je cillai, mes yeux me semblèrent plus épais, plus lourds ; et le monde s'assombrit, voilé d'argent et de perle.

Quand je respirai, l'air emplissait mes poumons. Il avait un goût chaud, comme le soufre. Les garçons, respirant pour moi. Ils m'avaient sauvée de la noyade auparavant, exactement de la même manière. Ils avaient probablement sauvé ma grand-mère comme ça aussi. Elle était à Hiroshima lorsque la bombe était tombée. Perdue, dans l'enfer, regardant les corps réduits en poussière.

Je ne sentais pas la chaleur. J'atteignis le premier étage en quelques instants et vis les flammes grimper le long des murs et du plafond, balayer la moquette en vagues de lumière. Je courus à travers le feu et mes vêtements s'embrasèrent. Mes cheveux se consumèrent. Je les sentis disparaître en un grésillement alors que je traversai de solides murs de flammes.

Je surveillai les fissures du plancher tout en courant vers la chambre de Byron. La fumée était épaisse, aveuglante, mais les garçons étaient fous et me tiraient vers l'avant de leurs propres instincts infailibles. Sous mon cœur, l'obscurité remua - la créature tendant à sortir -, je l'écrasai alors vers le bas, impitoyable. Je dressais l'oreille pour saisir des hurlements, des appels au secours des pièces adjacentes, mais n'entendis rien.

Je découvris le corps d'un homme mort devant la chambre de Byron.

L'homme était l'une des rares choses à ne pas être entièrement calciné ; en fait, il paraissait avoir simplement succombé à l'inhalation de la fumée. Je ne reconnus pas son visage. Il était pâle, bien fait, et ce qui restait de ses vêtements semblait être en lin, du genre que ces adeptes du groupe Earth Father aimaient porter lorsqu'ils se faisaient passer pour des yogis. Des morceaux du tissu brûlaient, mais lentement, comme si quelque chose dans l'étoffe retardait les flammes.

Il avait l'air apaisé, et cela m'effrayait.

La porte de Byron était entrebâillée. J'enjambai le corps, la poussai pour l'ouvrir complètement. Je ne vis que le feu et la fumée. S'il était ici, si on ne l'avait pas sorti discrètement de là...

Mais son lit était vide. En feu et vide. Je tournai rapidement sur moi-même, m'assurant qu'il était parti.

Et découvris alors quelqu'un d'autre.

Une femme. Elle sortait de la salle de bains, se mouvant à travers la fumée à l'instar d'un fantôme pâle, nullement gênée par le feu. Je crus qu'elle était nue, mais en fait ses vêtements étaient presque de la même couleur que sa peau et lui collaient au corps en vagues floues, comme de la soie. Des flammes la touchèrent, mais rien ne brûla. Elle avait un très long cou, et autour de sa gorge était installé un collier de fer. Ses cheveux étaient courts et roux.

Des ennuis. Ça, je savais. Là, c'étaient des sacrées emmerdes.

Je tins fermement mes positions, attendant. Elle fit de même. L'immeuble était en train de crouler sous les flammes, mais nous avions tout le temps devant nous.

Jusqu'à ce qu'elle bouge. Et, brutalement, elle n'était plus femme, mais homme. La transformation était totale, effrayante, et lorsque je regardai de plus près, elle - il - était toujours la même personne. Vue sous un angle différent.

— Vous êtes une Gardienne, dit-elle en inclinant la tête, simplement, devenant une femme de nouveau, la lumière du feu chaude sur ses pommettes dures. Une surveillante. Faite femme.

Je ne pouvais pas parler. Je n'avais pas de bouche. J'avancaï plus près, et le regard de la femme tomba, étudiant mes vêtements brûlés qui étaient en train de disparaître pour révéler ma peau nue et tatouée. Elle observa mes seins, mon ventre, plus bas, encore plus bas, ses yeux s'attardant sur l'armure qui couvrait ma main droite. Ces derniers voletèrent plus près. Elle inclina la tête en arrière, comme sous le plaisir, ou la douleur.

— Je le sens, murmura-t-elle, tanguant.

Et elle disparut. Évanouie, dans l'air fin. Partie comme si elle n'avait jamais existé. Comme par magie.

Sauf qu'il ne s'agissait pas de magie. J'avais vu ce phénomène auparavant. Chez Jacques, chez d'autres. Même moi, je pouvais glisser dans l'espace en utilisant l'armure de ma main. Mais en ce qui me concernait, le voyage avait un coût. Il y avait toujours un coût.

J'entendis des cris, distants et étouffés. Je détachai le regard de l'endroit où la femme s'était tenue, pensant à Byron, à Jacques - *je le sens, je le sens* - et courus vers la porte. Je jetai un coup d'œil dans le couloir et vis une silhouette massive au-delà du mur de flammes.

L'un des pompiers. Venant chercher la femme stupide qui était entrée en courant dans l'immeuble et avait frappé l'un de ses collègues. Les flammes se déchaînaient autour de lui, épaisses et chaudes, grimpant aux murs en serpentant et léchant le plafond au-dessus de sa tête. Je le fixai, déchirée. Je n'étais pas sûre qu'il m'ait vue. Je ne pouvais pas prendre ce risque.

Mais mes pieds vibrèrent, puis mes jambes, et un grondement roula dans mes oreilles, à travers mes muscles et mes os. Cet étage allait s'effondrer.

Je courus vers le pompier. Il était déjà en train de revenir vers l'escalier, mais il était trop lent, c'était trop tard. Il me remarqua au dernier moment, et je ne sais pas ce qu'il vit, mais ses yeux s'écarquillèrent derrière son masque et son hurlement fut plus fort que le craquement des poutres nous surplombant. Je me jetai sur lui au moment même où le plafond s'abattit.

J'avais été frappée par un bus auparavant, et la sensation était la même. Je n'éprouvai pas de douleur, mais le poids me poussa contre l'homme et j'aperçus un moment mon visage dans son masque.

Sauf que je n'avais pas de visage. Pas de bouche. Pas de nez. Même mes yeux étaient perdus sous des écailles noires et des nœuds de mercure, chaque centimètre de ma peau couvert de corps démoniaques. La chose la plus terrifiante que j'aie jamais vue. Et j'étais chauve.

Mon regard quitta mon reflet pour se poser sur les yeux du pompier. Il était encore en train de me fixer, criant, et sa peur n'avait rien à voir avec le plafond se fracassant sur nous, ou le feu. Je serrai les doigts de ma main droite en un poing et l'armure me picota.

Un instant plus tard, nous glissions dans l'obscurité.

Cet instant dura seulement le temps d'un battement de cils, un battement long de mille ans, mais dans ce lieu entre deux, je me sentis écrasée par une terreur ancienne ; perdue, pour toujours, dans l'obscurité : pas de corps, pas de cœur, pas de sol sous mes pieds ; avec pour seule sensation les garçons sur ma peau, les garçons qui étaient la coquille autour du vide que je ressentais, et mon esprit, hurlant.

Nous fûmes recrachés dans une autre partie du Coop, un couloir près du hall, où les enfants avaient peint sur les murs des arcs-en-ciel et des châteaux. Nous glissâmes sur le plancher, et je m'éloignai de l'homme en roulant. Nue, mis à part ce qui restait de mes santiags.

Le cuir était encore en feu. L'uniforme jaune du pompier fumait. Il se recula maladroitement, me fixant avec une telle horreur dans le regard.

Je ne pouvais même pas lui dire que tout irait bien.

Je frappai le sol de mon poing où se trouvait l'armure pensant à Byron, à Jacques - à Grant.

Et je disparus.

Chapitre 8

Une chose telle que la magie n'existait pas.

Les miracles, peut-être. Mais pas la magie.

Arthur C. Clark¹ l'a on ne peut mieux expliqué : n'importe quelle technologie suffisamment avancée est indiscernable de la magie. Les allumettes, les miroirs, même la force d'un aimant pouvaient être vaudous aux yeux d'un homme des cavernes ; utilisables, mais dont l'origine et l'apparition restaient un mystère. Juste un cadeau, venant peut-être des dieux - une invention des esprits et des éclairs, des fantômes d'ancêtres sanguinaires.

J'aurais moi aussi pu être un homme des cavernes, de Neandertal, même une limace rampant à peine hors de la mer. L'armure était à ce point en avance sur moi : un morceau d'un autre monde où la réalité était taillée par les possibilités, les rêves et la force du libre arbitre. Une clé que même le temps ne pourrait aveugler.

Mais elle était mienne. Mienne jusqu'à la mort.

Que Dieu nous vienne en aide, à tous.

1. Auteur de science-fiction britannique décédé en 2008, à qui l'on doit notamment L'Odyssée de l'espace. (N.d.T.)

Lorsque j'entrai de nouveau dans le monde, je découvris que j'étais dans l'appartement. Des livres, des murs de brique et mon grand-père au sol, couvert d'un drap que le sang détrempait. Je n'étais pas seule.

Je vis Marie en premier. Elle se tenait près du canapé, vêtue d'une blouse brodée de tournesols et de papillons, très cintrée à la taille par une vieille ceinture de cuir. Elle était jambes et pieds nus, ses veines sombres les recouvrant comme une toile d'araignée. De vieilles marques constellaient ses bras minces et musclés. D'épais cheveux gris se dressaient sur sa tête, hérissés, sauvages.

Elle serrait un couteau de boucher dans chaque main. Se tenant très immobile, surveillant la femme apparue dans la chambre de Byron.

Je faisais de même. La femme était agenouillée aux côtés du corps recouvert de Jacques, la tête courbée si bas que son front touchait presque le plancher collant de sang. Ses paumes gisaient à plat et paisibles, son dos était arqué dans un mouvement parfait d'obéissance. Si elle respirait, je n'aurais pu le dire. Si elle était vivante, alors elle avait eu une vie entière pour pratiquer la prosternation sur les sols.

J'observai alentour, mais ne vis pas Byron.

Le regard de Marie glissa sur le côté lorsque je la rejoignis, jugeant silencieusement mon visage. Pas de lueur de surprise ou de choc, juste un léger plissement des rides autour de ses yeux. Je touchai ma bouche et n'y sentis que de la peau. Pas de lèvres. Pas de narines. Je pouvais sentir ma langue, malgré tout, enfermée dans ma bouche close, et elle avait le goût du soufre et du sang.

Marie me tendit l'un de ses couteaux. Je secouai la tête.

Peut-être que nos mouvements attirèrent son attention - ou peut-être pas du tout - mais la femme bougea et s'assit lentement. Elle ne nous regarda pas, ses yeux dérivant plutôt vers le haut, en direction du plafond, ses paupières voletant, ses lèvres formant quelque prière silencieuse.

Pas humaine, pensai-je en la voyant mieux. Pas humaine à tant de légers détails : la longueur de son cou, la petite taille de ses yeux, l'angle sévère de ses pommettes. Je l'avais qualifiée de femme, mais il était difficile de déterminer son sexe avec une quelconque certitude - lorsque la lumière changea, j'aurais pu tout aussi bien l'identifier comme étant un homme.

Elle n'était pas de ce monde, malgré tout. Je le savais, de la même manière que je savais ce qu'était l'eau ou le feu. Elle n'était pas née sur Terre.

Ces paupières papillonnantes s'immobilisèrent, se fermèrent - et s'ouvrirent alors dans un cillement, comme celles d'une chouette.

Elle me regarda. Je me raidis, heureuse que les garçons se reposent si lourdement sur ma peau. J'avais eu affaire à des timbrés toute ma vie, timbrés et dangereux, mais il y avait quelque chose dans les yeux de cette femme qui me donnait la sensation d'être petite. Petite et froide. Je ne voulais pas d'elle auprès de ceux qui comptaient pour moi, pas même morts.

— Gardienne, dit-elle. La peau de notre Faiseur gît profanée, et pourtant, tu vis. Explique cela.

J'aurais aimé pouvoir le faire - même si je me demandais pourquoi elle n'avait pas posé la question à Marie, dans la mesure où c'était elle qui se trimbalait avec des couteaux.

J'avançai vers la femme, en silence, si ce n'était l'éraflure des talons fumants de mes bottes sur le sol. Les garçons se déplacèrent sur mon visage, juste assez pour me rendre ma bouche et mon nez. Un air froid s'engouffra dans mes poumons. Je m'humectai les lèvres, elles avaient un goût de fer. La femme me regarda, ses petits yeux se faisant plus étroits, sa bouche mince se tendant en une ligne dure.

— Réponds-moi, lança-t-elle avec hargne.

Je m'arrêtai, mais seulement sous le coup de la surprise. Sa voix semblait si différente, comme si elle avait branché ses cordes vocales en stéréo dans une guitare électrique et appuyé sur le bouton ON. Ces deux mots me renversèrent avec toute la force d'une onde de choc, battant avec puissance.

Me rappelèrent Grant.

Marie marmonna :

— Esclave. Bébé né, coupé et élevé.

Je voulais qu'elle reste silencieuse, mais la femme l'ignorait. Elle se concentrait sur moi, son regard devenant plus sombre, plus petit même.

— Tu *parleras*, reprit-elle de cette même voix : plus un ton que des mots, plus une mélodie qu'un ton, montant et descendant comme s'il s'agissait d'un extrait de berceuse pour un bébé ouragan.

Les garçons la lapèrent, roulant sur ma peau. Chatouillés. Je souris.

— Qui êtes-vous ? Pourquoi êtes-vous ici ?

La femme cilla, me fixant. Et puis, lentement, se mit sur ses pieds. Quand elle fut complètement debout, elle ressembla de nouveau à un homme, aussi bien de corps que de visage. Pour commencer, elle n'avait pas de seins, et ses joues et la ligne de sa mâchoire passaient sans effort d'un sexe à l'autre, et inversement.

Je n'étais pas sûre qu'elle me répondrait, mais elle murmura :

— Louée soit leur volonté, et elle mit sa main sur le collier de fer. Je suis

le Messenger. J'ai été envoyée pour notre Faiseur, notre Maître Prix de l'Homme, louée soit sa lumière dans la Nature Divine.

Louée soit sa lumière. Notre Faiseur. Notre Maître Prix de l'Homme. Tous ces mots, décrivant mon grand-père. Jacques Ingère. Le vieil homme. Immortel. Une Métamorphose.

Elle les avait prononcés comme si elle les pensait vraiment. Je touchai ma propre gorge, copiant volontairement son attitude.

— Pourquoi avez-vous été envoyée ?

— Vous devez le savoir. (La femme s'éloigna en glissant du corps de Jacques, son regard ne quittant jamais le mien, même si je savais qu'elle était en train d'évaluer l'appartement - son espace, les livres, les fenêtres - et qu'elle entretenait une relation kinesthésique consciente avec tout ce qui l'entourait.) Nos Faiseurs ont senti l'assassinat de deux d'entre eux dans ce monde. Des meurtres improbables. Aucun n'avait été pris de la sorte, pas depuis la guerre avec les Rois Faucheurs. Mais le Voile - elle ferma les yeux, inclina la tête - le Voile tient toujours. Et donc, quelque chose d'autre a assassiné nos dieux et Faiseurs.

Elle pointa du doigt les restes de Jacques.

— Il en reste un. Je suis là pour l'emmener aux autres pour interrogatoire.

— Ce sera difficile. Il a quitté sa peau.

— Il en trouvera une autre. Je pense que c'est peut-être déjà fait. (Elle pencha la tête, m'étudiant toujours.) Pourquoi avez-vous permis à cette peau d'être profanée ?

— Assassinée, vous voulez dire. (J'avançai plus près d'elle, soutenant son regard.) Je n'ai rien permis. Je l'ai trouvée. Je suis à la recherche de son tueur.

— Cherchez tant que vous voudrez. Vous avez échoué en permettant la profanation de votre Faiseur. Si vous avez le sens de l'honneur - elle fit glisser un doigt en travers de sa gorge - vous mettrez fin à vos jours une fois que son profanateur sera découvert. Je vous aiderai.

Dit simplement, avec pragmatisme, et sans malice. Sa version de la bienveillance, peut-être. Mon sourire ne me quitta pas.

— Trop aimable. Et si notre... Faiseur... ne souhaite pas partir avec vous ?

— Je suis le Messenger. Je suis la voix de nos Maîtres Prix de l'Homme. Leur mot est la volonté, et je suis leur main à travers le Labyrinthe. Il doit venir.

La femme déclara cela comme si l'idée d'une résistance était inconcevable, comme si ses paroles devaient signifier quelque chose pour moi. Me faire

trembler dans mes bottes, peut-être. Oume mettre au pas, avec un salut.

Je n'étais pas intelligente à ce point. Mais je me faisais plutôt une bonne idée d'où cela nous menait.

Jusqu'à ce qu'elle se tourne vers Marie.

Je croyais qu'elle avait déjà remarqué la vieille femme, mais une immobilité particulière tomba sur le Messenger lorsqu'elle la fixa. Ses yeux s'agrandirent, une légère trace de perspicacité en eux. Sa bouche eut un soubresaut. Une petite réaction, mais vitale. Je n'aimais pas ça.

— Vous êtes différente, dit-elle à Marie. Vous semblez... vieille.

Selon moi, elle ne faisait pas référence aux rides et aux cheveux gris. Elle prononça vieille de la même manière que les mythes étaient vieux, ou les montagnes, ou les pyramides. Un vieux plus profond, du genre dont ces histoires étaient faites.

Marie fit courir délibérément sa langue sur le côté plat du couteau de boucher. Elle fit de même avec l'autre lame. Le regard, immobile, verrouillé au Messenger. Venant de qui que ce soit d'autre, ce geste eût été ridicule, mais pas de la part de Marie.

— Vieille comme le péché, répondit Marie, ses lèvres s'ouvrant en un sourire terrible. Les péchés de vos Faiseurs. Écorcheurs. Traînées.

— Stop, intervins-je.

Le Messenger recula, ne me prêtant aucune attention.

— Vous ne devriez pas dire des choses pareilles.

Le sourire de Marie se fit plus sombre, plus fier.

— Pas de chaînes autour de mon cœur.

Et elle attaqua.

Je m'y attendais, connaissant Marie comme je la connaissais - pourtant, quand elle bougea, sa vitesse me surprit. Je n'aurais pas pu l'arrêter même si je l'avais voulu. La vieille femme était faite de muscles et d'adrénaline, et elle me dépassa en volant avec ces couteaux qui envoyaient des éclairs. Silence de mort.

L'autre femme bondit en arrière. Marie restait proche. Aucune d'elles n'émit un son, toutes deux se déplaçant de plus en plus vite, couteaux et poings entremêlés dans une danse terrible de blocage et d'attaque. Quelque chose d'inhumain entre elles deux ; rien que quiconque dans ce monde ait pu voir. Mais la femme, le Messenger, avait l'avantage.

Elle était jeune.

Et elle avait des griffes.

Je les voyais par intermittence. Elle n'en possédait pas au début, mais à un moment pendant la lutte, ses ongles avaient poussé, couvrant le bout de ses doigts allongés qui étaient aussi pointus que des têtes d'épingles. Je les vis mieux lorsqu'elle finit par réussir à donner un coup à Marie.

Cette dernière eut un brusque mouvement de recul à la dernière seconde, et le Messenger - au lieu de s'en prendre à sa gorge - ratissa la poitrine de la vieille femme de ses doigts, attrapant sa robe et l'ouvrant en la déchirant. De longs seins ridés affaissés comme des poires - et entre eux, implanté dans son sternum, scintillait un cercle doré de lignes nouées et enlacées, se tordant en un dédale. Un labyrinthe.

J'avais vu le disque auparavant, et son motif. Le voir de nouveau m'étourdit, perdue, le cœur douloureux autour de ce profond trou noir d'amnésie - qui prenait peu à peu la forme d'un homme en particulier.

Grant. Pendant un instant, je crus me souvenir de lui avant ce matin - une sensation née d'éclairs : moi, courant vers lui alors qu'un zombie pointait une arme sur son visage ; ce visage, enfoui dans mes cheveux alors que nous nous tenions au bord de l'océan ; sa voix, chantant.

Puis, rien.

Ces images s'éloignèrent en glissant, comme si elles avaient été imaginées.

Le Messenger se figea, fixant Marie et le disque d'or implanté dans son sternum. Du sang gouttait du bout de ses doigts.

— Non, chuchota-t-elle.

Marie dévoila ses dents et fit saillir sa poitrine qui saignait. Je m'attendais quelque peu à ce qu'elle y donne un coup de ses poings, qui tenaient toujours fermement les couteaux de boucher.

— Nous vivons encore, dit-elle avant de bondir de nouveau en avant.

La femme ne recula pas d'un pouce. Elle empoigna les deux couteaux, les lames plongeant dans sa chair - et tint bon en émettant à peine un grognement de douleur.

— Impossible, laissa-t-elle échapper entre ses dents serrées. Cette lignée a été massacrée.

De la puissance dans ce dernier mot - une terrible puissance qui déferla en moi. Je n'en fus pas affectée ; mais Marie laissa échapper un sifflement qui tenait du râle et rejeta la tête en arrière comme si elle souffrait.

— Comment vous êtes-vous échappée ? demanda la femme. Y en a-t-il d'autres ?

D'autres. Je n'avais pas besoin de mes souvenirs pour savoir qu'il y en

avait un autre. Grant.

Marie hurla. J'agrippai le Messenger par la nuque pour la tirer en arrière et lui tordre le cou de toutes mes forces. Briser des nuques n'est jamais aussi facile que cela en a l'air à la télévision ; mais j'entendis le craquement caractéristique, et la femme tomba au sol.

Marie fit de même, ses couteaux roulant avec fracas sur le plancher. Sa peau était terreuse, terne, comme si la vie s'était instantanément retirée d'elle. Je vérifiai son pouls. Le trouvai rapide et faible.

Je regardai dans la direction du Messenger, m'attendant à voir un cadavre.

Mais elle n'était pas morte. Simplement paralysée. Ses yeux cillaient, sa bouche était béante, mais c'était tout. Je m'agenouillai, respirant avec difficultés.

— Assez, dis-je. Vous ne prenez personne de ce monde.

Elle avait le regard fixé sur moi. Je ne pensais jamais oublier l'accusation que j'y lus, la trahison, comme si j'avais violé quelque promesse sacrée entre nous.

D'une femme « transformée » à une autre, me rendis-je compte. Comme des compagnons d'armes. Elle s'était attendue que je sois de son côté. Était partie de ce principe-là.

— Profanatrice, souffla-t-elle, et les larmes roulèrent depuis le coin de ses yeux sur l'arc de son nez et sur ses joues.

— Non, dis-je, me détestant moi-même. Il y a des choses ici que vous ne comprenez pas.

Elle ferma les yeux.

— Je suis le Messenger. Je suis la voix de nos Maîtres Prix de l'Homme. Leur mot est la volonté et je suis leur main à travers le Labyrinthe. C'est tout ce que j'ai besoin de comprendre.

— Vous avez tort, lui répondis-je, mais je me retins de lui en dire plus.

J'entendis le bruit d'un cliquètement hors de l'appartement. Une canne.

Je ne me rappelais pas de Grant avant ce matin, mais d'autres choses me revenaient, des choses étranges en lien avec lui - des souvenirs qui enflaient par coups et vagues. Suffisamment pour que j'aie le sentiment grandissant d'un tableau plus général. Un tableau fou, profondément perturbant.

Il n'était aucunement question, aucunement, que cette femme puisse le voir. Pas avant que je ne comprenne exactement ce qui était en train de se passer. Pas même après cela.

Je courus vers la porte. Mais j'arrivai trop tard.

Grant claudiqua à l'intérieur - et s'arrêta, le regard fixe. Un sentiment de déjà-vu m'emplit, comme si la vie s'était rembobinée jusqu'à l'aube de ce moment, quand je l'avais vu pour la première fois. Son expression était la même, inquiète et lasse, plus que sauvage. De la suie couvrait ses joues et ses vêtements. La pluie avait rendu ses cheveux brillants et lisses. Il me regarda, puis ses yeux me dépassèrent pour se poser sur la femme au sol.

— Qu'est-ce... commença-t-il, mais elle émit un horrible bruit d'étouffement, le toisant comme un humain normalement constitué face à l'abominable homme des neiges, ou à de petits hommes gris venus de l'espace, ou même face au Lapin de Pâques¹ brandissant une tronçonneuse - avec horreur, choc et incrédulité.

Cela la rendait jeune à mes yeux. Mes mains me semblaient sales après l'avoir blessée.

— Le Porteur de Lumière, cracha-t-elle. Une abomination.

Je repoussai Grant vers la porte.

— Maxine. Elle est...

— Allez-vous-en.

— ... comme moi, finit-il.

1. Dans les pays anglo-saxons, les chocolats et friandises sont amenés à Pâques par un lapin et non par des cloches. (N.d.T.)

La femme mugit dans sa direction. Pas de peur ou de douleur - mais de fureur. Sa voix sonnait comme le cri aigu d'une guitare électrique, inhumaine et immatérielle, coupée par quelque chose d'indompté. Les garçons ondoyèrent sur ma peau lorsqu'ils l'entendirent.

Le corps de Marie se tordit, puis elle eut une attaque. Grant me repoussa sur le côté, si violemment qu'il en perdit presque sa canne. Il vacilla, se reprit et hurla.

Juste un mot, mais un mot qui devint une note croissante, qui s'éleva de sa gorge comme le tonnerre. Je sentis dans mon cœur un tiraillement qui y répondait, comme si mon corps était connecté à la puissance de sa voix.

Je me souvins aussi de ce qu'il m'avait dit - *l'énergie, les auras, je peux changer les gens* - je me retournai brusquement, les yeux rivés sur la femme qui était encore en train de rugir dans sa direction, rugir comme si elle n'avait pas besoin de respirer.

J'avais brisé sa nuque. Entendu le craquement, vu sa paralysie. Mais elle bougeait de nouveau, ses mains tressautant, ses jambes tremblant. Marie était encore inconsciente, sa respiration sifflant dans sa gorge. Son attaque avait cessé, mais elle était en train de s'évanouir comme s'il y avait un tube coincé dans son cœur, pompant son sang, sa flamme.

Sa vie, volée pour en soigner une autre.

Grant gronda. Je traversai la pièce en deux enjambées et m'appuyai sur le Messenger, enfonçant mon genou dans sa poitrine. L'os craqua. J'enroulai mes mains autour de sa gorge. Sa voix s'étouffa. Quelque chose en moi hurlait, hurlait pendant que je l'étranglais, hurlait comme si j'étais une petite fille regardant un film d'horreur, mais je serrai les dents et ne flanchai pas.

Elle leva les yeux vers moi. Il n'y avait pas trace de peur en eux. Juste une promesse. Et j'avais l'impression qu'elle était douée pour les tenir.

Je ne fus pas surprise lorsqu'elle disparut - me laissant les mains vides, mes oreilles tintant dans le silence. En revanche, je fus étonnée d'être si déçue de ne pas l'avoir tuée plus tôt.

Une erreur que je pourrai rectifier. Ma main gauche se referma sur mon poignet droit, serrant fort l'armure. Je fermai les yeux, me concentrant sur la femme de toutes mes forces. Je devais la suivre. Je devais en finir avec elle, pour notre bien à tous.

La glace venue du métal transperça mes os - devenant feu, frappant directement dans la moelle de mes doigts et de mon poignet. Je me préparai.

Mais il ne se passa rien. Je ne glissai pas dans l'obscurité.

J'ouvris les yeux, fixant l'armure. Je n'avais jamais su ce que je faisais quand je l'utilisais. Il était juste question d'instinct. De volonté. De faim.

Elle m'avait toujours donné ce dont j'avais le plus besoin, mais le besoin et ce que je voulais n'étaient pas toujours semblables.

Or, là, j'avais besoin de tuer cette femme. J'avais besoin de la tuer avant qu'elle ne fasse du mal à qui que ce soit d'autre. Cela ne pouvait attendre.

— Ne me fais pas ça, dis-je à l'armure. Pas maintenant.

Elle pulsa deux fois : deux battements de cœur. Comme si elle était en train de me dire : *barre-toi*.

J'essayai de nouveau, me concentrant sur mon besoin, secouant même mon poing droit comme s'il était une balle magique. N'obtins rien en retour. On m'avait dit que l'armure avait un esprit bien à elle. OK. Elle pouvait aller se faire foutre. J'aurais pu trancher mon propre bras par pur dépit.

Je regardai par-dessus mon épaule. Grant était au sol, tirant Marie sur ses genoux. Il avait la mâchoire crispée, le regard dur, mais je comprenais désormais ce regard - colère, peine et détermination.

— Elle est vivante, dit-il sans me regarder. À peine.

Je me mis debout, oscillant, avant de me rasseoir douloureusement. Mon cœur me faisait mal. Il m'était difficile de respirer. Rien ne m'avait été fait, je n'étais pas blessée - mais j'avais l'impression que certains de mes organes avaient été mis sens dessus dessous. Mon cerveau inclus.

Je continuais de voir des choses quand je regardais Marie et l'appartement - des souvenirs se juxtaposant à la réalité, des étincelles de lumière, des bribes de musique - le piano, une flûte, la sensation de bras chauds m'entourant pendant que mes doigts jouaient une version sauvage de « Chopsticks¹ », l'odeur du pop-corn, le crissement d'ongles rongés - les garçons gloussant pendant qu'ils regardaient de vieux films de Disney avec Dean Jones²...

Et l'odeur de la cannelle tout autour de moi, dans mes cheveux, sur mes vêtements, enfouie sous ma peau.

Je me rappelais tout cela. Je ne l'avais pas oublié. Mais avoir ces images si proches de la surface de mon esprit me rendait distante par rapport à moi-même, isolée, hors de mon propre corps. Comme si j'étais en train de vivre l'existence d'une autre femme.

Je regardai de nouveau l'armure et serrai ma main en un poing. La femme pouvait être n'importe où. Je ne pouvais chasser sans aide, et il faisait encore jour. J'étais coincée. Une cible facile.

1. Valse pour piano composée par la Britannique Euphemia Allen en 1877 sous le pseudonyme Arthur de Lulli. (N.d.T.)

2. L'acteur joue notamment dans la saga La Coccinelle. (N.d.T.)

Et cette femme était là, dehors, utilisant probablement sa voix sur une autre âme malchanceuse. Je me demandais combien de vies étaient nécessaires pour soigner une nuque brisée.

Je rappliquai plus près.

— Ça va aller pour Marie ?

— Oui, répondit fermement Grant, mais d'un ton qui signifiait plutôt *Non, mais je ferai en sorte que oui, même si je dois creuser en enfer*. Qui était cette femme ? demanda-t-il ensuite avant de secouer la tête. Attends, donne-moi d'abord ma flûte.

— Où est-elle ?

— Là-bas, sous la fenêtre.

Je parvins à me relever et titubai dans la direction qu'il m'avait indiquée. Je vis la table, et plusieurs flûtes - la plupart faites de bois - mais il y en avait une qui scintillait, dorée, un adorable instrument. J'eus le sentiment que c'était celle qu'il voulait. Je m'en saisis, pivotai et m'arrêtai net.

Le coffre de ma mère était sur le sol à côté de la table. D'un bois vieillot, solide. Rien de tape-à-l'œil, mis à part ce qu'il contenait. Des journaux intimes, des photographies, des armes, les fragments restants de la vie de ma mère et de mon enfance. Il m'était difficile d'en détourner le regard. Je me rappelais l'avoir porté dans les escaliers jusqu'à cet appartement, me souvenais de l'avoir placé à différents endroits, tentant simplement de trouver celui qui lui conviendrait.

Je me revoyais en sortir des photos et les étaler sur la table, désignant du doigt le visage de ma mère et disant : *Tu as raison, nous nous ressemblons vraiment. Mais c'est le cas de nous toutes*.

Je revins vers Grant. Il était en train de fredonner. Cela ressemblait à quelque chose tiré du Lac des Cygnes. Je lui donnai la flûte, mais il attrapa ma main avant que je puisse reculer.

— Es-tu blessée ? me demanda-t-il.

Je fus alors frappée par le fait que j'étais nue. Personne - personne dont je me souvenais - ne m'avait jamais vue ainsi. Je n'avais jamais imaginé que ce soit possible. C'était trop, vraiment trop fou. Des démons couvraient ma peau. Peut-être ressemblaient-ils à des tatouages, mais je connaissais la vérité.

Pourtant, Grant ne regardait pas mon corps. Seulement mes yeux.

— Maxine, dit-il, serrant ma main. Maxine, réponds-moi.

J'essayai de me libérer.

— Je ne peux pas être blessée. Si vous saviez quoi que ce soit à mon

sujet...

Il m'arrêta en m'embrassant la main. Juste un baiser, mais il était doux et désespéré, ma voix s'étrangla alors dans le silence. Je n'aurais pas dû sentir ce baiser, mais ce fut le cas - les garçons le permirent - et sa chaleur s'infiltra à travers mes muscles et os.

Mon premier baiser.

Grant appuya sa joue contre ma main, et me laissa partir.

— Tu ferais mieux de t'habiller, dit-il d'une voix rauque. Quelqu'un va venir à notre recherche bientôt. Pourrait monter ici.

J'acquiesçai, incapable de retrouver ma voix. J'allai fermer la porte d'entrée, puis passai devant lui et Marie pour me rendre dans la chambre. Je m'épargnai un coup d'œil au cadavre de Jacques, encore recouvert d'un drap. Mon grand-père. Louange à sa lumière.

Une odeur commençait à s'en dégager.

Grant se mit à jouer de la flûte. Une mélodie mélancolique emplît l'air, douloureusement belle, se frayant un chemin à travers ma poitrine comme une lame faite d'une lumière exquise : la première lumière, celle de l'aube ; cette douce lueur matinale, qui emplissait les fenêtres et réchauffait la peau et les draps.

Je sentis cette clarté en moi lorsque j'entendis la musique. Je perçus cinq cœurs puisant contre ma peau, dans un rythme régulier, accordé à la montée et à la chute des notes parfaites. Cinq cœurs, mon cœur, nous tous ensemble, comme un seul.

Et un sixième, me rendis-je compte. Un sixième pouls, battant doucement sous mon cœur.

Là, puis disparu. Je tâtai l'endroit, le souffle coupé. Attendant de le sentir de nouveau.

Et j'attendais encore, même après avoir entrepris de chercher des vêtements.

Chapitre 9

Je préférais rester éloignée du miroir de la salle de bains. Un simple coup d'œil était suffisant. J'étais chauve. Des tatouages recouvraient entièrement ma tête. Je ressemblais à un monstre de foire venu d'un cirque de l'enfer, où les clowns faisaient la loi. Mon pire cauchemar. Je détestais les clowns.

— Hey, dis-je en me frottant les joues, frottant et frottant jusqu'à ce que Dek et Mal comprennent le message et quittent mon visage. Ma peau pâle apparut derrière les écailles noires et les griffes argent, et mes lèvres passèrent du gris au rose. En temps normal, je pense que les garçons se seraient arrêtés à la naissance de mes cheveux, mais je n'avais ni perruque, ni chapeau ou écharpe. Jusqu'à ce que je puisse trouver quelque chose pour me couvrir la tête, ils devraient s'installer pour la journée en dessous de ma mâchoire.

Je passai la main sur la cicatrice proche de mon oreille. Je ne ressemblais à rien.

Mes santiags étaient foutues. Je les enlevai. Me glissai dans un nouveau jean, un col roulé et un veston. Trouvai des baskets et des chaussettes. Après cela, j'avais presque l'air normal. Si l'on exceptait les ombres dans mes yeux. Et le fait que je n'avais pas de cheveux.

Heureusement, il me restait encore quelques sourcils. Pas en très bon état, mais au point où j'en étais, cela me convenait.

J'enfilai mes gants en dernier. Observai ma main droite sous toutes les coutures, étudiant l'armure. Elle s'était étendue, comme je l'avais présumé lorsque je m'étais transportée depuis le couloir en bas. Pas beaucoup, à peine deux centimètres le long de mon poignet - mais des centimètres que je ne retrouverais jamais.

— Barre-toi toi-même, lui dis-je. J'espère que tu avais une bonne raison.

Grant avait arrêté de jouer de la flûte. J'hésitai avant de quitter la salle de bains, mais lorsque j'ouvris la porte, il était encore assis par terre. Marie avait ouvert les yeux. Elle lui souriait, avec tant de tendresse qu'y assister en était presque douloureux. Elle m'offrit le même sourire, bien qu'il tombât un peu.

C'était suffisant, malgré tout. La vieille femme ne souriait pas à n'importe qui.

— Vivante, dit-elle en tapotant la main de Grant. Bonne chanson.

Elle semblait en forme. La peau rose, les yeux clairs. J'avais l'impression

que ses cheveux étaient un peu moins gris ; et que quelques-unes de ses rides avaient disparu.

— Qu'avez-vous fait ? demandai-je à Grant.

— Je lui ai rendu ce qui avait été pris. Plus un petit extra. (Il se frotta le visage.) On est passés près.

Passés près. Il avait l'air fatigué. Je me rassis, me concentrant avec application sur ce que j'avais vu, ce qu'on m'avait dit, ce dont je me souvenais. Assemblant le tout.

J'avais des questions, mais toutes sauf une pouvaient attendre.

— Marie, demandai-je, où est Byron ?

La police était partout. J'avais cru qu'ils rechercheraient Grant - me fondant sur mon intuition selon laquelle il était le propriétaire des lieux - mais il resta avec moi comme nous prenions le chemin du sous-sol. Marie vint avec nous, après avoir troqué certains de ses vêtements contre les miens. Mon pantalon faisait un il rôle d'effet sur elle. Tout comme mon tee-shirt à manches longues. Je lui avais conseillé de laisser les couteaux de boucher dans la cuisine.

Personne ne nous vit. Un rapide coup d'oeil par les fenêtres m'apprit que la police gardait tout le monde hors du bâtiment pour le moment ; mais j'entendais des voix se répercutant le long des couloirs enfumés, utilisant des termes comme *incendie criminel* et *intégrité de la structure*.

Le sous-sol ne sentait pas la fumée. L'air y était froid et humide. Des années plus tôt, les entrepôts qui composaient le Coop avaient fait partie d'une entreprise de fabrication de meubles, et une partie des vieilles machines était encore stockée dans ce sombre bas-ventre - d'imposantes structures de fer dont je ne pouvais deviner l'objet, bien que les garçons aimassent à descendre ici parfois et grimper partout. Une bonne diversion pendant la chasse aux rats. Au cours de leur dernière aventure, ils avaient porté des chapeaux de safari et des machettes. Avaient mangé le tout, de même que les rongeurs.

Il y avait peu de lampes dans le sous-sol, et aucune n'était allumée. Je laissai les choses telles quelles. Je pouvais voir la lumière provenant de la chambre de Marie, brillant sous la porte fermée. Elle dessinait un chemin sur le sol de ciment, et le bruit de nos pas accompagné par la canne de Grant s'y répercutait bruyamment. Je n'entendais personne à part nous. Marie commença à fredonner « Oh, What A Beautiful Morning » et tourna sur la pointe de ses pieds comme une danseuse.

Je n'étais pas descendue dans la chambre de Marie depuis des semaines.

Peu de choses avaient changé. Des étagères s'alignaient le long des murs, garnies de plateaux de bois qui comportaient des récipients débordants de jeunes plants de marijuana et de lampes solaires brûlantes. Lors de ma dernière visite, j'avais fait manger ces plantes - et l'équipement - par les garçons. Ils ne pouvaient donc s'agir des mêmes. Mais nous étions là - et les plants aussi. J'espérais juste que la police ne viendrait pas ici à la recherche de quiconque.

Byron était allongé sur un lit de camp dans un coin, recouvert d'une fine couverture et d'à peu près cinquante pelotes de fil aux couleurs vives. Un zombie était assis à ses côtés, un revolver à la main.

Rex. Pendant une microseconde, je ne le reconnus pas, puis les souvenirs me revinrent. Je m'appuyai contre la porte pendant que les autres entraient dans la pièce et étudiâi son aura tumultueuse. Un vieux parasite. Le plus vieux que je voyais depuis un bon bout de temps, même en comptant la prise de bec matinale au bar de Killy. Le nuage sombre de son aura planait au-dessus d'un visage pleurnichant à la peau mate, creusé de rides et d'autres marques synonymes d'âge et de stress. L'hôte de Rex avait eu une vie difficile avant d'être possédé.

Mais cela n'expliquait pas pourquoi je tolérais la présence d'un parasite démoniaque. Ni pourquoi cela semblait naturel, comme si c'était la bonne chose à faire.

Conversion. Le mot emplît mon esprit. *Conversion.*

Je lançai un regard dur à Grant. *Les démons. Grant peut changer les démons. Altérer ce qu'ils sont.*

Je fermai les yeux, ravie de la présence du montant de la porte derrière mon dos. Je cherchais d'autres souvenirs de Rex, ou d'autres zombies vivant au Coop. Des hommes et des femmes possédés qui allaient et venaient, mais souvent restaient. Toujours gênés en ma présence, mais prêts à en prendre le risque. Parce qu'ils étaient... ils étaient...

Convertis. Se brisant pour devenir quelque chose de nouveau. Se nourrissant, non de douleur, mais...

J'ouvris les yeux. Rex avait le regard fixé sur moi. Grant aussi, mais le sien ne comportait que de la compassion. Je ne pouvais me rappeler la dernière fois que quelqu'un m'avait témoigné une telle approbation, comme si c'était bien, comme si j'étais quelqu'un de bien : que ma nature, mes actes, étaient bons.

Cela aurait dû m'ennuyer, par pur esprit de contradiction. Cela aurait dû m'effrayer, parce qu'il était un homme étrange et que j'étais une femme étrange, et qu'il y avait une histoire très étrange entre nous dont je ne me souvenais pas, ou que je ne comprenais pas.

Mais j'avais dépassé ce stade. J'avais des problèmes plus graves.

Et j'aimais la manière dont il me regardait.

Je désignai de la tête l'arme que Rex tenait.

— On attend les problèmes ?

— Seulement toi, dit-il, son aura s'embrasant. Je n'aime pas ce que je vois dans ton regard. Une impression que je devrais me mettre à courir.

— Peut-être le devrais-tu. T'éloigner du garçon.

Je me détachai du montant de la porte et avançai vers le lit. Rex s'écarta de mon chemin. Je l'ignorai. Byron avait les yeux fermés, sa respiration était calme. Il était chaud, mais il avait meilleure mine.

J'avais envie de le réveiller mais je m'obligeai à reculer d'un pas.

— Qu'est-ce que c'est que tout cela ?

— Des arcs-en-ciel, dit Marie, tirant un fil violet. Rex roula les yeux et fit glisser le pistolet dans la ceinture de son jean.

— Elle a dit que des ennuis s'annonçaient et elle m'a fait emmener le garçon ici. M'a demandé de monter la garde pendant qu'elle allait saigner un enculé.

Grant étudia le garçon et fronça les sourcils. Il déclara, absent :

— Il y a eu un incendie. La deuxième aile a entièrement brûlé.

Rex avait le regard fixe. Marie coupa une feuille de marijuana d'une tige et l'enfournâ dans sa bouche.

— Porte forcée, marmonna-t-elle, mâchouillant durement. Le Labyrinthe brûle quand il est déchiré.

Le Labyrinthe.

On en revenait toujours à cet endroit. Ce chemin.

Les démons n'étaient pas originaires de la terre. Ils n'étaient même pas vraiment des démons - pas au sens biblique. C'était juste un mot qui convenait à ces créatures qui chassaient et se nourrissaient d'humains - tout comme les zombies que je poursuivais n'étaient pas les mêmes que dans les films mais seulement des marionnettes humaines, possédées. Les nommer ainsi était une simple commodité.

Les démons, comme les Métamorphoses - et les humains -, avaient voyagé jusqu'à la terre à travers un réseau d'autoroutes interdimensionnelles. Une intersection entre ici et là-bas - un lieu au-delà de l'espace ou du temps, ou de quoi que ce soit que j'aie la capacité de comprendre. Mis à part qu'il s'agissait du Labyrinthe, la rose quantique, un dédale de routes entrelacées entre des mondes innombrables.

La terre était l'un d'eux.

Je pensai à l'homme mort devant la porte de Byron.

— Tu es en train de dire qu'elle est sortie du Labyrinthe dans le Coop lui-même ?

— Elle est venue avec un besoin, et les besoins font les portes. (Marie se frappa la poitrine et pointa le gamin du doigt.) Elle chasse le Vieux Loup. Et ses peaux.

— Byron n'est pas une peau, dis-je fermement.

— Tout le monde est une peau, répliqua Rex. Qu'est-ce qui se passe ?

— Arrêtez. (Grant leva la main, détachant son regard de Byron.) Qui était cette femme ? Pourquoi voudrait-elle Jacques ?

Des visages et des noms traversèrent mon esprit. Ahsen. M. Roi. Des Métamorphoses, toutes deux folles. Trop dangereuses pour vivre.

Je pouvais entendre leurs hurlements. Je me souvenais de les avoir tuées. La première, de mes mains. La deuxième... avec l'aide de quelqu'un d'autre.

Qui était un trou béant dans ma mémoire.

Je regardai Grant.

— Elle est venue à cause de ces deux Métamorphoses qui sont mortes. L'espèce de Jacques a senti leurs meurtres et l'a envoyée ici pour le ramener.

— Ramener.

— Deux des vôtres sont assassinés, vous ne venez pas vous-même. Vous envoyez quelqu'un d'autre pour enquêter.

— Quelqu'un qui peut contrôler une Métamorphose. (Grant jeta un coup d'œil à Marie.) Cette femme et moi-même partageons le même don. Comment est-ce possible ? Je pensais qu'il n'y avait personne d'autre.

— Pas d'autres en liberté. (Marie tendit la main et repoussa avec tendresse les cheveux du visage de Grant.) Des bébés volés, enchaînés, élevés dans des chaînes, modifiés et coupés et asservis dans les chaînes. Une armée enchaînée.

Je renonçai à me tenir éloignée de Byron. Je m'assis sur le lit, des pelotes tombant sur le sol autour de mes pieds. Le garçon ne remua à aucun moment. Il respirait, mais son sommeil était si profond. Je touchai son poignet, sentant son pouls. Fort, calme.

— Je me souviens, dis-je, je me souviens de Jacques évoquant cela. Mais les détails sont si confus.

— Probablement parce que c'est lié à moi. (Grant soupira, se frottant le visage.) Je ne suis pas de ce monde, Maxine. Ma mère m'a amené ici quand

j'étais bébé. Nous sommes venus par le Labyrinthe.

— Vous fuyiez les Métamorphoses.

— Oui. Il me lança un regard prudent. Que te rappelles-tu d'autre ?

Je ne me souvenais que de ce que Jacques m'avait dit. Mais c'était suffisant. Je pouvais encore entendre l'urgence dans sa voix implacable.

Les Porteurs de Lumière et les gens qu'ils surveillaient étaient les premiers humains. Trouvés en un monde. Un monde lointain, mort maintenant. Tous les humains, ma chère - chaque humain - descendent d'eux.

Nous avons volé leurs corps. Nous les avons élevés, avons modelé leurs corps. Et lorsqu'une race particulière d'humains a été conçue, un monde a été trouvé à travers le Labyrinthe, et nous y avons implanté cette race de chair. Autorisée à se modifier, et à devenir. Le temps évolue différemment dans le Labyrinthe. Ce qui prenait des millions, des milliards d'années, il nous était possible de l'obtenir instantanément, simplement en ouvrant et fermant une porte.

Des mots, germes dans la vie même par les Métamorphoses. Des mondes, utilisés comme des terrains de jeux et des châteaux dans le ciel. Des mondes au-dessus de mondes fantastiques, liés entre eux au sein du Labyrinthe, ce dédale de possibilités infinies.

Les humains avaient été emmenés sur la terre comme protéines et molécules. *La ferme, une partie du laboratoire*, avait dit mon grand-père. *La grande expérience. Un réservoir pour corps.*

Des corps qui descendaient des Porteurs de Lumière. Les premiers humains.

Je finis par me rappeler avoir entendu ce nom, dans son propre contexte. Jacques, parlant des Porteurs de Lumière avec un ton désespéré, les appelant les gardiens, les juges, les diseurs de vérité, les guerriers. Chassés et assassinés à cause de leur capacité à manipuler l'énergie. Et, par extension, les Métamorphoses.

Mama Sang avait raison. Je n'étais pas sûre que les démons puissent être pires en quoi que ce soit.

Et si Grant était un Porteur de Lumière, alors, cela voulait dire... cela voulait dire... Je fermai les yeux, tentant de me concentrer.

— Ce qui importe, c'est que cette... femme... vous a vu. Elle a reconnu ce que vous étiez. Nous ne pouvons pas la laisser partir et révéler à quiconque qu'elle a trouvé un Porteur de Lumière ici.

— Elle a peut-être déjà quitté ce monde, dit Grant. Marie tira sur le fil et secoua la tête.

— Pas sans le Loup. Les esclaves obéissent.

— Elle veut Jacques, ce qui veut dire que nous devons le trouver en premier. Nous devons le protéger. Nous devons l'arrêter, *elle*.

Grant émit un son de frustration.

— Je déteste ça. Je me mis debout.

— Que pouvons-nous faire pour protéger le garçon ? Elle a été attirée vers lui auparavant. Probablement à cause de la connexion que Jacques et lui partagent.

Marie repoussa la couverture. Un pendentif en or pendait lourdement contre la poitrine de Byron, un disque compact qui n'était rien d'autre qu'une bobine emmêlée sans fin, sans commencement, juste des couches de métal assemblées, nouées les unes aux autres en un dessin qui trompait l'œil. Lorsque je regardais le pendentif, son centre semblait extrêmement profond et lointain, comme si, en le touchant, ma main allait être avalée. L'observer me donnait le vertige.

Mais son dessin m'était familier. Je venais de voir quelque chose de similaire incrusté dans le sternum de Marie.

— C'est à ma mère, dit Grant.

— Cela masque sa marque, répliqua Marie, avec un sourire rusé.

Mais elle n'en dit pas plus. J'entendis un bruit métallique à l'extérieur de la pièce et l'écho de voix.

— La police, marmonna Rex. Merde.

Grant resserra sa prise sur sa canne.

— Je vais m'occuper d'eux. Surveillez le garçon.

Il sortit de la chambre de Marie en boitant. Après un moment, je le suivis.

Des hommes étaient en train de descendre l'escalier avec des lampes torches. Je me dépêchai de passer devant Grant et pressai l'interrupteur sur le mur. Les lumières s'allumèrent. J'entendis des grognements de surprise et levai les yeux pour examiner trois hommes en uniforme - un officier de police et deux types du département des pompiers. Le visage du policier m'était familier, mais je ne pouvais me rappeler son nom. Je n'étais pas très douée avec ça.

— Désolée, dis-je, nous connaissons cette pièce par cœur et nous n'avons pas vraiment besoin de lumières.

Je ne suis pas sûre que les hommes me crurent - ou m'entendirent. Ils semblaient être trop occupés à fixer mon crâne chauve. J'avais oublié que je n'avais plus de cheveux. Ne savais pas comment. Mon crâne me semblait léger et froid. Je le touchai, presque gênée.

Grant se rapprocha en claudiquant, attirant leurs regards.

— Ralph. Vous me cherchiez ?

L'officier, un homme mince ayant une petite quarantaine, lui lança un sourire contrit.

— Désolé, Père Cooperon. L'une des dames a dit que vous descendiez parfois ici pour, hum, prendre soin de l'une des résidentes.

— Oui, répondit Grant, avec un calme et une autorité surprenants. Je comptais vous trouver après l'avoir calmée. Il est arrivé quelque chose d'autre ?

L'expression de regret de Ralph se fit plus profonde.

— Je sais que la matinée a été difficile, père, mais j'ai besoin que vous veniez voir... un corps... que nous avons sorti du feu. Un seul, ajouta-t-il hâtivement. Un homme blanc, peut-être âgé d'une vingtaine d'années.

Pas de pièce d'identité. Nous espérions que vous reconnaîtriez son visage.

Je l'entendais à peine. Mon cerveau rattrapait enfin quelque chose que l'homme avait dit au début. *Père Cooperon. Père Cooperon.*

Comme si Grant était un prêtre.

Ralph baissa les yeux vers moi.

— M'dame. Vous avez coupé vos cheveux.

— Tous brûlés dans l'incendie, dis-je faiblement, ce qui me valut un rire. (Je jetai un coup d'œil aux autres.) Comment vont vos hommes qui sont entrés dans l'immeuble ?

Ils hésitèrent, échangeant des regards entre eux.

— Bien.

— N'importe quoi, marmonna Ralph en montant les marches. McKenzie est en pleine crise de nerfs. Dit qu'il a vu un monstre. Femmelette.

L'un des types m'offrit un sourire crispé.

— Pas de visage, il nous a dit. Couverte d'écailles. Une femme serpent.

Je fis semblant de frissonner. Et frissonnai pour de bon lorsque l'autre homme me regarda longuement et dit:

— Excepté les cheveux, vous ressemblez en tout point à la femme qu'a suivie McKenzie. Nous n'avons toujours pas trouvé la moindre trace d'elle.

Ralph, maintenant en haut des marches, se retourna.

— Laissez-la tranquille. Vous entendez une toux, vous sentez l'odeur de la fumée sur elle ? Bon Dieu. N'importe qui entré dans cet enfer va avoir besoin d'une morgue pour avoir été trop stupide pour survivre.

Grant toussa. Je lui lançai un regard noir. Un léger sourire étira le coin de sa bouche, et il attrapa ma hanche lorsqu'il me dépassa en claudiquant. Je tressaillis.

Il pencha la tête, ses lèvres frôlèrent mon oreille quand il murmura :

— Tu es superbe, femme serpent.

Il était fou. Je ne cessais de me le répéter pendant que nous montions l'escalier.

La pluie avait cessé. La plupart des gens qui continuaient de traîner à l'extérieur du Coop étaient des bénévoles. Quelques-uns des SDF habitués des lieux avaient disparu, mais c'était à mettre sur le compte de la présence de policiers. Je ne me sentais pas à l'aise à leurs côtés non plus. J'avais enfreint trop de lois au fil des ans.

Grant n'avait aucun problème avec eux. Je restai à la traîne, à la recherche de failles liées au stress, à la tension, mais tous les hommes en uniforme le regardaient avec déférence et respect. C'était simplement un homme, s'appuyant sur une canne, vêtu d'un jean délavé et d'une épaisse chemise de flanelle. Juste un homme droit, imperturbable.

Un homme grand, sexy, pensai-je sans pouvoir m'en empêcher. Un homme qui ressemblait à un loup comparé à n'importe qui autour de lui, quelque chose d'un peu différent, un peu aiguisé.

Pas né sur terre. Capable de manipuler les gens de sa voix. Capable de changer un démon, jusqu'au cœur de son être.

Capable de tuer une Métamorphose.

Je ne me rappelais pas cela, mais je savais que c'était vrai. Qui savait de quoi il était encore capable.

Tu en as eu un avant-goût, avec Mama Sang.

Mama Sang. Une reine des démons. Et, même si je ne me remémorais pas Grant avant ce matin, je me souvenais de ces Métamorphoses, Ahsen et M. Roi, qui avaient été effrayés par quelque chose, quelqu'un, dans mon entourage. Effrayés et affamés.

De lui.

Et de quelque chose en moi. L'obscurité, dont le sommeil était si léger.

— Porteur de Lumière, me soufflai-je, goûtant le mot.

Ces mots n'éveillèrent aucune image mais, pour une raison ou une autre, me poussèrent à me toucher la poitrine. À l'écoute de ce sixième cœur.

Après un moment, j'arrêtai. Je ne voulais pas y penser. Cela m'effrayait. Même Grant me faisait peur. Il était dangereux. Ma mère aurait pu le tuer rien que pour son *potentiel* mauvais. Il n'y avait personne d'autre en vie

possédant ce type de pouvoir.

Moi y compris.

Je rejoignis Grant comme on le conduisait vers une housse recouvrant un corps. L'un des flics, une femme, me lança un rapide coup d'œil évaluateur, suivi d'un sourire crispé.

— Vous avez fait don de vos cheveux à une œuvre de charité ?

— Oui, mentis-je, et je vis derrière elle le pompier que j'avais secouru.

Il était assis à l'arrière d'une ambulance, le regard perdu dans le vide, une couverture sur les épaules et un masque à oxygène sur le visage. Je me détournai légèrement, de manière qu'il ne voie que mon dos.

Ralph mit des gants de latex et ouvrit la fermeture Éclair de la housse. Je ne fus pas surprise de voir l'homme que j'avais découvert devant la porte de la chambre de Byron. Brûlé, oui, mais pas autant que je m'y serais attendue. Même l'extrémité de ses vêtements semblait calciné a minima.

Ce qui me troublait, malgré tout, était ses traits insipides, même pour un homme mort. Comme si quelqu'un avait pris une gomme et avait tout effacé à part la bouche, le nez, les yeux. Il avait l'air... irréel. Comme une poupée.

— Jamais vu auparavant, dit Grant d'un ton grave. Je ne comprends pas pourquoi il se trouvait là-haut. Était-il le seul ?

— Heureusement. (Ralph hésita.) Vous ne connaissez personne qui aurait pu vouloir vous faire disparaître dans un incendie ?

— Non. (Grant plongea son regard dans celui du flic.) J'espère qu'il s'agissait d'un accident.

Ralph semblait avoir du mal à détourner les yeux.

— Les enquêteurs nous le diront.

Il posa quelques questions supplémentaires, promit de garder le contact, puis nous laissa librement rejoindre les bénévoles qui avaient commencé à se rassembler près du ruban de la police, fixant Grant avec anxiété. Je fus quant à moi gratifiée de quelques coups d'œil. Mais il était facile de savoir à qui ces gens étaient dévoués.

Rassurer tout le monde ne prit pas longtemps. Grant dit aux bénévoles de rentrer chez eux, que le foyer serait fermé pendant quelques jours. Il demanda à plusieurs femmes de passer quelques coups de fil et de trouver des lits pour tous ceux qui fréquentaient le Coop régulièrement. Leur dit de payer pour des chambres d'hôtel si besoin, et confia sa carte de crédit à l'une d'entre elles. Personne ne discuta, personne ne pleurnicha. J'observais la foule et écoutais sa voix.

— Vous n'avez pas utilisé votre... don, dis-je tandis que nous retournions à

l'intérieur du bâtiment.

— Ce n'était pas nécessaire. (Grant baissa les yeux vers moi.) Les gens peuvent être raisonnables, tu sais. Corrects, aussi.

— Je vois, vous êtes comme Oui-Oui.

— Et toi, une indécrottable pessimiste.

— Pouvez-vous voir... la décence ? (Je fis voltiger mes doigts comme si j'étais en train de tracer les contours d'une silhouette.) Quand vous regardez quelqu'un ?

— Je vois beaucoup de choses. Plus que je ne le voudrais, parfois. Plus que je ne peux... en supporter, de temps en temps. (Il haussa les épaules, l'air sombre.) Les gens viennent ici avec des problèmes. Dépendances, problèmes mentaux, fureur. Je... les... modifie légèrement.

— Vous les changez.

— Je les aide.

— Sont-ils les mêmes lorsque vous en avez fini ?

— Oui. (Il me jeta un coup d'oeil.) Presque.

— Vous vous laissez une marge de manœuvre, là.

— Un type qui bat sa femme ne sera pas le même une fois que j'en aurai terminé avec lui, reconnut-il. Mais il ne sera pas non plus un robot. Je ne possède pas les gens, Maxine.

— Mais vous jouez à Dieu. En quelque sorte. Grant hésita.

— Tu fais la même chose.

Je ne dis rien. Un petit peu piquée. Un peu assoiffée, de plus. Je n'avais pas eu une conversation comme cela depuis... eh bien, plus longtemps que je ne parvenais à me le rappeler. Ce qui ne signifiait pas grand-chose, apparemment.

Mais j'avais soif de mots. Plus que je n'aurais dû.

Je n'étais jamais allée à l'école. Les gosses de mon âge, je les voyais de loin, et même de plus près, ils auraient aussi bien pu se trouver à des millions de kilomètres. En grandissant, je saluais certains garçons, mais c'était toujours en passant : dans les allées d'une bibliothèque, ou dans une épicerie, lorsque ma mère et moi nous arrêtions dans une ville quelconque pour faire des provisions. Nous ne restions jamais suffisamment longtemps où que ce soit pour échanger plus qu'un « salut ». Et même si nous l'avions fait, ma mère ne l'aurait pas permis. Nous avions trop de secrets. Et il y avait trop de démons à tuer.

Je lus beaucoup, malgré tout. Je découvris le monde à travers les livres, la

télévision, et mes propres yeux. Je compris qu'il y avait des gosses qui connaissaient un sort bien pire que le mien. J'ai toujours su que j'étais aimée. J'ai toujours été protégée.

Mais avec Grant à mes côtés, là, tout de suite, je me rendais compte de toutes les choses que j'avais ratées - et combien j'aspirais à mener un semblant de vie normale. Une vie simple, bonne.

Bon. Maintenant, c'était moi qui devenais folle.

Grant dépassa la porte du sous-sol en boitant. Je fixai son dos.

— Où allez-vous ?

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule mais ne répondit pas. J'écoutai les garçons sur ma peau, fléchis mes doigts, mais ils restèrent silencieux. Pas de danger aux alentours. Pas pour le moment.

Grant me conduisit à un bureau. Peu meublé, juste une table, quelques chaises. Pas de téléphone. Une photo encadrée, à peu près de la taille de ma main. Jetais dessus. Ainsi que Grant. Nous étions tous deux assis sur un tronc échoué sur la plage. Souriants. Pas un sourire forcé, mais du genre à se terminer en éclats de rire.

— J'ai l'air heureuse, murmurai-je.

— Souviens-toi de cela. (Grant retira la photo de son cadre. Il la fourra entre mes doigts.) Tu n'es pas seule, Maxine. Il y a de l'amour autour de toi.

Je relâchai brutalement ma respiration.

— Ce qui signifie que j'ai plus à perdre.

— Plus de choses pour lesquelles te battre.

— Plus d'emmerdeurs dont je dois m'occuper. Grant sourit.

— Mais je suis un emmerdeur mignon.

Je ne pus réprimer un rire. Il sortit de moi en pétillant avant que je puisse l'arrêter. Ce n'était pas un grand bruit, pas un gloussement non plus, mais juste un bon rire qui dégagea une chaleur en moi et me rappela qui j'étais plus qu'à aucun moment depuis mon réveil le matin même dans une mare de sang. Grant s'assit sur le bord de la table, m'observant.

— À ton avis, qu'est-ce qui se passe en ce moment ? Est-ce que cette femme est en partie responsable de ta perte de mémoire ?

Je secouai la tête, regardant toujours la photo.

— Je pense que Jacques savait qu'elle allait arriver. Je pense que c'est pour cela qu'il voulait me parler. Ce qui s'est passé la nuit dernière... (Je m'arrêtai, et m'appuyai contre le mur.) Tu aurais dû voir l'expression sur son visage, la manière dont elle s'est... prosternée... devant le corps de Jacques.

Elle adore son espèce. Elle pense qu'ils sont des dieux. Elle m'a accusée de ne pas l'avoir protégé, comme si ma mort eût été préférable au corps humain sans vie de Jacques. Je pense... Je pense qu'elle croit que je l'ai tué. Elle m'a appelée son profanateur.

— Cela ressemble aux mots d'un zélote.

— Un zélote qui utilise sa voix pour puiser la vie dans le corps d'une vieille femme ?

— Cet homme, là-bas, dans la housse mortuaire. Il a été drainé ainsi.

— Comment pouvez-vous en être sûr ?

— Il était... plus vide... qu'un mort normal. Un cadavre récent retient quelque énergie résiduelle. Cet homme n'avait rien. Marie serait morte de la même manière si tu n'avais pas arrêté cette femme.

— Vous auriez pu l'arrêter.

— J'étais trop occupé à déverser de l'énergie en Marie. (Grant eut un sourire grave.) J'aurais dû faire quelque chose de différent. Attaquer.

— Vous avez suivi votre instinct. Vous l'avez sauvée. Il n'y a rien de mal à cela.

— Sauf que la femme a disparu. Évaporée dans la nature, maintenant. Probablement en train d'en blesser d'autres. (Grant baissa les yeux vers ses mains.) Elle sait ce qu'elle fait. Elle a été entraînée. Pas comme moi, Maxine. Je ne comprends toujours pas tout ce que je suis capable de faire. J'ai passé ma vie à jouer cette chose à l'oreille.

— Votre mère ?

— Ne m'a jamais rien dit. Elle est morte quand j'avais une dizaine d'années. (Il eut un geste en direction de la photo que je tenais.) J'ai appris plus de choses que je ne l'aurais imaginé à mon sujet durant les deux dernières années. Plus que je ne voulais en imaginer. Sans toi... cela aurait été difficile.

— J'ai du mal à croire que j'aie pu rendre cela facile. Je ne suis pas une affaire.

Grant secoua la tête, sa bouche se relevant en un sourire narquois.

— Tu es ma seule amie, Maxine. Avant toi, je n'en avais pas. Personne à qui parler de qui j'étais. Personne avec qui être honnête. Je pense que tu comprends ce que cela veut dire. Mieux que quiconque.

Je le fixais. Personne ne pouvait me regarder comme ça et être en train de mentir. Aucun mythomane ne pouvait vivre à mes côtés aussi longtemps sans être assassiné par les garçons. Et personne à part cet homme ne pouvait me voir chauve et tatouée, étrangeant une femme à mains nues,

exorcisant des démons, parlant de la fin du monde - sans même battre un cil.

Qu'avais-je perdu ?

— Je t'ai effrayée, dit Grant calmement.

— Oui, vous me faites très peur.

— Effrayée à l'idée d'être heureuse ? Je levai la photo.

— C'est accablant. J'étais censée passer ma vie entière seule.

— Mais tu as créé un foyer.

— J'ai créé un foyer, reconnus-je. J'aimerais me souvenir de vous.

Grant se leva de la table en la repoussant, s'appuyant lourdement sur sa canne.

— Viens. Marie et Rex sont probablement en train de rouler des joints à l'heure qu'il est.

Je fis glisser la photo dans la poche de ma veste.

— Ce flic vous a appelé d'une certaine manière. Père Cooperon. Rien d'autre que vous voudriez me dire ?

Grant sourit et tint ouverte la porte du bureau.

— A quelle signification penses-tu ?

— Vous ne voulez pas savoir ce que je pense.

Il se pencha plus près de mon oreille. Je ne bougeai pas, ne respirai pas, ne cillai pas. Mais, au lieu de parler, il se déplaça légèrement et embrassa ma joue. Doucement, tendrement, sa bouche s'attarda contre ma peau. La chaleur m'enveloppa. Mon cœur battait fort. Je désirais fortement tourner la tête et voir quel goût avaient ses lèvres. Cannelle, peut-être. Ou soleil.

Mais je ne le fis pas. Et il recula avant que je puisse franchir le pas.

Mon second baiser, pensai-je.

Nous restâmes silencieux en regagnant le sous-sol. Je préférais cela. J'avais encore des questions. Pas de temps à perdre en silence. Mais je me sentais déséquilibrée. Je n'étais pas certaine que ma voix fonctionnerait.

En bas des marches, Zee commença à se tordre. Pas vraiment une mise en garde, mais on n'est jamais trop prudents. Je laissai Grant derrière moi et me mis à courir jusqu'à la chambre de Marie.

J'ouvris la porte. La première chose que je vis fut Byron, assis. Rex et Marie se tenaient à l'opposé de cet espace encombré, le fixant. Aucun d'entre eux n'affichait une expression ravie sur le visage.

— Hey, dis-je au garçon, avançant rapidement vers le lit. Est-ce que tu

es...

Byron me regarda et je me figeai. Il n'était pas de mon sang, pas mon enfant, mais je le connaissais. Je connaissais ce gosse mieux que quiconque.

Mais, en revanche, ce n'était pas le cas de celui qui me faisait face.

— Maxine, dit Byron. Oh, ma chère enfant. J'agrippai l'étagère à mes côtés, cédant au besoin de m'accrocher à quelque chose. La barre métallique plia sous ma prise. Le garçon hésita. Pendant un moment, juste un, j'imaginai la peur dans ses yeux.

— Pardonne-moi, dit-il, mais sa voix était plus profonde, son accent épuré, et ses yeux - la manière qu'il avait de me regarder...

Byron avait disparu. Jacques avait trouvé sa nouvelle peau.

Chapitre 10

Jacques Ingère. Homme ingérant, l'appelait Zee. Plein d'énigmes. Mais je suppose que lorsque votre grand-père est plus âgé qu'une étoile, il faut faire avec ses excentricités et ses cachotteries.

Sauf quand ces dernières coûtaient des vies.

— Comment as-tu pu ? demandai-je, m'estimant déjà heureuse de pouvoir émettre un son. Nous étions si bien la nuit dernière.

Même Byron, qui avait fait la vaisselle et nettoyé toute trace du carnage provoqué par Jacques lors de l'élaboration des tartes - parce que c'était mon anniversaire, et qu'il savait que j'aurais nettoyé à la place du vieil homme.

Je me souvenais du gamin, avec son tablier. Je me souvenais de son petit sourire satisfait.

Un tremblement secoua tout le corps de Jacques, et le regard qu'il me lança ne ressemblait en rien à ce que j'avais pu voir sur le visage de Byron, ou même sur celui du vieil homme : peur, incertitude, haine de soi. Il leva une main tremblante, comme pour me repousser.

— Ne dis pas ça. Je ne peux pas supporter de l'entendre à nouveau. Je sais que mes excuses ne valent rien, mais s'il te plaît, nous n'avons jamais eu l'intention de te blesser, toi ou n'importe quelle femme de ta lignée. Nous étions désespérés. C'était la seule solution.

Jusque-là, j'avais cru le comprendre.

— Quoi ?

Il se figea. Grant dit :

— Cela n'a rien à voir avec la nuit dernière, vieil homme.

Le visage de Jacques se fit de cire, pâle. J'essayai de bouger mais j'en fus incapable. Je me sentais si lourde, les jambes faibles. Lorsque j'inspirai, aucun air n'atteignit mes poumons.

— Vieux Loup, finis-je par articuler, sors de ce garçon.

— Le garçon. (Il parlait lentement, comme s'il prononçait des mots étrangers, comme s'il avait oublié où il était, qui il habitait.) Je ne suis pas en train de l'abîmer.

J'attrapai son poignet - ce poignet volé, saillant - et me penchai vers son visage. Voir ces yeux me rendit malade, ces yeux qui n'étaient pas ceux de

Byron. Pas l'âme de Byron. Pas l'étincelle appartenant au garçon, et à lui seul.

— Comment oses-tu, dis-je, comment oses-tu lui faire cela ?

Mon grand-père tira sur son poignet pour le libérer et fit basculer ses jambes par-dessus le bord du lit - bougeant en chancelant, grimaçant comme s'il souffrait.

— Ceci est temporaire, répondit-il.

Mais je n'entendais que la voix de Byron, qui lui avait été volée ; et je ne pouvais penser qu'à une chose, au garçon, quelque part à l'intérieur, peut-être en train de regarder, peut-être conscient - enfermé dans son propre corps. Possédé contre sa volonté.

J'empêchai Jacques de se mettre debout.

— Prendre un embryon dans un ventre est une chose, ou même une personne dans le coma... mais là, c'est autre chose. Byron n'est pas à toi.

Jacques saisit mon bras et le serra. Du désespoir dans le regard. De la peur. De la peine.

— Je n'aurais pas fait cela s'il y avait eu un autre moyen. Tu comprends ? *Nous n'avons pas de temps, Maxine.* Pour quelle autre raison crois-tu que je sois venu te voir la nuit dernière ?

— Je ne me souviens pas de la nuit dernière, Jacques. Je me suis réveillée dans ton sang. A côté de ton cadavre. (Un nœud froid et dur s'installa dans mes entrailles - le même qui s'était trouvé en moi toute la journée, mais plus grand, comme une tumeur.) Que s'est-il passé ? Qui t'a tranché la gorge ?

Rex eut un petit hoquet de surprise. Grant lui adressa un regard d'avertissement, tandis que Marie s'installait contre les étagères, caressant les feuilles de ses plantes tout en regardant Jacques longuement et pensivement.

Mon grand-père ne répondit pas à ma question. Il retomba simplement en arrière, me fixant comme s'il ne m'avait jamais vue auparavant.

— Comment est-ce possible que tu aies oublié ?

— À toi de me le dire. (Je plongeai mon regard si durement dans le sien que je crus que ma tête allait exploser.) Quelqu'un est venu pour toi. Maintenant, tu as fait de Byron une cible. Si elle blesse son corps, si elle l'emmène Dieu sait où à cause de toi...

Jacques eut un brusque sursaut.

— Qui est venu ?

— Une autre meute, lança Marie, tapotant sa poitrine d'un long doigt squelettique. À ton odeur, Vieux Loup.

— Merde, marmonna Rex, son aura descendant en se tordant le long de ses épaules comme des serpents. Il commence à y avoir trop de gens dans ce monde.

— Elle se fait appeler le Messenger, repris-je sans lui prêter attention. Envoyée par ses Maîtres Prix de l'Homme. *Louée soit leur lumière.* (Une pure révoluscion s'empara de moi lorsque je prononçai ces mots. Ma bouche me semblait sale.) J'ai vu le regard dans ses yeux. Elle ne s'arrêtera pas avant d'être morte, ou avant que tu sois de retour dans le Labyrinthe. Et si elle ne rentre pas chez elle, ton espèce en enverra une autre. À moins que je ne me trompe ?

L'expression sur le visage de Jacques était tellement sinistre. Il baissa les yeux, vit l'amulette qui pendait autour de son cou, et trembla. Il la fourra sous sa chemise.

— Laisse-moi me lever.

Grant me repoussa sur le côté. Doux, lorsqu'il me toucha - mais il n'y avait rien de semblable dans son expression.

— Donne-moi une bonne raison de te laisser dans ce garçon.

— Je ne peux pas, dit Jacques comme s'il ne souhaitait rien tant que disparaître sous les couvertures. Nous n'avons pas de temps pour quoi que ce soit d'autre. Pas de ventre maternel, pas quelque victime dans le coma dont je devrais réparer le cerveau. Je n'aurais jamais fait cela s'il y avait eu une autre option.

— C'est malsain, dis-je, tout cela est malsain.

— C'est la vie, répliqua Jacques, la voix rauque. La survie.

— Je ne vais pas laisser la gorge de Byron se faire trancher.

— Oublie tes inquiétudes au sujet du garçon, juste un instant. Ce dont nous devons discuter n'a rien à voir avec ma... mort.

— Avec quoi d'autre, alors ?

Il se déplaça, gêné, se frottant les mains comme s'il les lavait, les grattant jusqu'à ce que la peau devienne rouge. A l'extérieur, maudite tache.

— Tu ne te souviens pas. Tu devrais te souvenir. J'agrippai son poignet, l'immobilisant.

— Tu arracheras cette peau si tu continues comme ça.

— Ce serait sans importance. (Jacques ferma les yeux.) Sais-tu combien de fois ce garçon est mort durant les trois mille dernières années - assassiné, passé à tabac, et simplement de faim ?

Je me glaçai, froide jusqu'au fond de mes entrailles. Zee se tordit contre ma peau. Je touchai mon sternum, cherchant à le calmer, et faisant de

même pour moi.

Jacques murmura.

— Tu aimes tant Byron.

— Je l'aime. (Je pouvais à peine parler.) Il n'est pas mon enfant, mais je l'aime.

Son visage se décomposa, une souffrance à l'état pur et le chagrin emplissant ses yeux - fugaces, avant qu'il ne frotte ces derniers durement et ne soupire. Étonnant combien je pouvais percevoir le vieil homme en Byron : la manière qu'il avait de contracter la mâchoire, l'inclinaison de sa tête, comment il étudiait Grant, puis moi. Comme une caricature mal dégrossie, superposée à l'adolescent. Je dus détourner le regard.

Jacques dit :

— Cela n'aurait pas dû se passer ainsi. La nuit dernière, après la soirée, je me suis rendu compte que quelqu'un était à ma recherche. Je pouvais sentir une ondulation provenant du Labyrinthe - et il y avait des choses que tu devais savoir au cas où cette rencontre tournerait mal. Maintenant, je dois te les répéter.

Quelque chose dans sa voix m'effraya. Je ne parvenais même pas à déglutir. Grant intervint :

— De quoi s'agit-il, Jacques ?

— De la vérité au sujet de Maxine, de qui elle est vraiment. (Le regard de mon grand-père passa de Grant à moi.) Parce que je t'aime, ma chère. Je n'aurais pas dû aimer ta grand-mère, mais c'est ainsi. Je n'aurais pas dû aimer la fille que j'ai eue avec elle, mais je l'ai fait, de tout mon cœur. Exactement comme je t'aime, toi. Je t'en prie, souviens-toi de ça.

Zee luttait plus fortement maintenant. De même que tous les garçons. Même l'armure me picotait. Je fermai ma main en un poing et la serrai contre mon ventre, durement. Les garçons la repoussèrent.

Jacques continua :

— Les autres devraient t'attacher au sol. Une corde ne sera pas assez solide. Pas plus que ne le seraient des chaînes, mais ils auront peut-être à le faire.

Grant émit un petit bruit. J'avais le regard fixe. Mon grand-père nous lança un coup d'oeil sombre, forcé.

— C'est un service

— Tu penses que je ferai du mal à Byron. Pour arriver à toi, dis-je, assommée par cette prise de conscience. (Puis :) Oh, mon Dieu. (Grant tendit la main, je le repoussai, reculant jusqu'à tomber contre les étagères.) Je t'ai

vraiment tué. Je t'ai tranché la gorge.

— Non, dit Jacques avec douceur. Mais tu n'as pas arrêté Zee lorsqu'il l'a fait.

Grant s'interposa entre nous.

— Ça suffit.

— Non, répéta Jacques.

Je ne pouvais pas le voir derrière Grant. Sa voix semblait distante, très lointaine. Je voulais me fondre dans le sol, ou exploser. Je voulais m'enfuir en courant comme une dératée et ne jamais revenir.

— Non, dit Jacques pour la troisième fois, encore plus doucement, comme si le mot était un chant ou une prière.

Je fis un pas de côté derrière Grant et me retrouvai face à mon grand-père.

— Zee t'a tué à cause d'une chose que tu as dite.

— C'était une réaction émotionnelle. C'est arrivé si vite que je ne suis pas sûr que tu aurais pu l'arrêter, même si tu l'avais voulu.

— Maxine ne tolérerait jamais de te faire du mal, dit Grant fermement.

— Porteur de Lumière, lui rétorqua Jacques, peut-être ne vois-tu pas si bien que tu le penses.

Je jetai un coup d'œil à la pièce mais n'aperçus ni cordes, ni chaînes, rien pour m'attacher. Je n'éprouvais pas particulièrement le besoin d'être retenue, en fin de compte. Seulement celui d'avoir des réponses. Quelque chose pour évacuer la pression qui se formait sous mon crâne.

— Parle-moi, dis-je. Les garçons sont endormis. Je ne suis pas armée. Je ne blesserai pas Byron. Je ne te blesserai pas, qu'importe ce que tu as à dire.

Jacques resta calme pendant si longtemps que je ne savais pas si je devais me sentir insultée ou être effrayée. Il semblait à peine respirer. Grant aussi était immobile, la tension et la puissance crépitant dans son silence. J'aurais aimé voir à travers ses yeux. Je voulais savoir de quoi le monde avait l'air sous forme d'énergie et de lumière. Je voulais savoir ce qu'il voyait en mon for intérieur, ce qu'il voyait et qui ne l'effrayait pas.

Jacques se rapprocha et tendit sa main. La main de Byron. Je la saisis, et Dek trembla contre ma peau. Grant agrippa mon autre main et la serra. La chaleur voyagea à travers ma paume, le long de mon bras, dans mon cœur.

— J'ai une histoire à te raconter, dit Jacques.

— Va au plus simple. Dis-moi la vérité.

— Tu n'es pas celle que tu crois être, répliqua-t-il avec toute la souffrance d'un homme en train de confesser un meurtre. Ta lignée n'est pas ce que tu

penses. Mon espèce n'a pas créé les Gardiens pour surveiller le Voile de la prison, et bien que tes ancêtres aient pu vivre parmi eux et s'imaginer être des leurs, ces mères et filles ne furent jamais des Gardiennes, pour commencer.

Il fit une pause, pâle et transpirant. Rex émit un son bas, consterné - comme si quelque chose venait de s'éclairer en lui. Je ne me tournai pas dans sa direction mais le sentais non loin, qui reculait contre les étagères. Nous fixant tous deux avec une horreur incontestable dans le regard.

Je chuchotai.

— Jacques.

— J'ai besoin d'un verre, dit-il.

— Jacques, répétai-je, au moment même où les garçons commencèrent à frémir sur ma peau, bouillonnant avec une fureur semblable à de petits tremblements de terre ou le frottement d'un papier de verre.

J'entendis un bruit traînant hors de la pièce. Jacques releva brusquement la tête. Marie glissa vers la porte, les muscles tendus par la promesse de violence. Rex mit la main sur son arme.

La porte s'ouvrit.

Le Messenger se tenait de l'autre côté.

Le temps ralentit. Je la regardais. Elle me regardait. Ses petits yeux brillaient d'une teinte dorée dans la lumière du sous-sol. Extraterrestre, dans les détails - sa nuque trop longue, ses yeux trop petits, ses joues un peu trop anguleuses et délicates. Elle pouvait passer pour humaine, sauf quand on y regardait à deux fois. Les mères devaient cacher leurs enfants. Je l'aurais fait, moi. Ce n'était pas dû à sa structure osseuse. Elle rayonnait d'une altérité qui n'était pas seulement inquiétante, mais froide, distante, menaçante à la manière d'un prédateur - avec immobilité et patience, une promesse.

Tant de promesses.

Elle n'était pas seule. Je vis deux hommes et une femme derrière elle, enfouis dans les ombres : pas des zombies, juste des humains vêtus de jean, d'un costume, d'un survêtement. Rien dans le regard. Leur bouche molle.

— Il n'existe nul endroit où vous puissiez vous cacher de moi, dit-elle doucement, sa voix rendue mélodieuse par la puissance. Car je suis la main, la lumière, et j'incarne la justice, prompte, au nom de nos Maîtres Prix de l'Homme. Louée soit leur lumière.

Grant fit un pas pour venir se placer devant moi. J'allais interrompre son mouvement, mais Jacques fut encore plus rapide, nous contournant tous deux à la vitesse de l'éclair. Mince, jeune de corps, et aussi vieux qu'une

étoile.

Le Messenger était concentrée sur Grant et moi - mais, lorsqu'elle vit Jacques, un tremblement parcourut son corps. Elle ne s'était pas attendue à le trouver là - c'était parfaitement évident. L'amulette avait fonctionné.

Le tremblement s'affaiblit en un frisson - un tressautement qui anima sa paupière d'un spasme - et elle tomba, tomba au sol, ses genoux le frappant si durement que j'entendis un craquement. Son tressautement s'acheva en une immobilité parfaite.

— Faiseur, dit-elle. Louée soit ta lumière.

— Non, ne fais pas ça, lui dit Jacques. Non. Pendant une fraction de seconde, je crus qu'il lui disait de ne pas l'honorer. Et peut-être fut-ce le cas, seulement pendant une fraction de seconde. Mais la tête du Messenger se redressa violemment, et elle fixa Grant, puis passa à moi.

— Vous ne le profanerez pas de nouveau, dit-elle en agrippant le bras de Jacques.

J'avais déjà entrepris de m'interposer, mais deux secondes étaient une éternité. Deux secondes ne pouvaient rivaliser avec la vitesse d'une pensée.

Les yeux de Jacques s'écarquillèrent. Je tendis la main...

Ils disparurent. De même que les trois humains. Je vacillai à l'endroit où Jacques se trouvait un instant auparavant, frappée de tous côtés par l'air se déplaçant dans la pièce ; se précipitant pour occuper l'espace de cinq personnes évaporées.

Je tombai à genoux. Frappai le sol de mon poing armé. Le ciment craqua et vola en éclats. Grant agrippa mon épaule. Je n'essayai pas de le repousser. Au lieu de quoi, je restais les yeux rivés sur l'armure.

S'il te plaît, pensai-je. Il faut que ça fonctionne.

L'armure puisa, une fois. J'imaginai une voix répondant : *Oui, il le faut.*

Puis, rien. Ma vision dévia jusqu'à s'obscurcir. Des cœurs battaient à tout rompre sous ma peau. Je sentis le froid du vide dans mon âme - et juste au moment où je pensais être perdue depuis trop longtemps, trop longtemps pour cette âme - je butai contre un rocher.

Lumière du jour. Ciel argent, laissant passer l'humidité et une pluie fine. Je pouvais voir mon souffle et sentir la sève des arbres. Au-dessus de la couverture épaisse qu'il offrait, enveloppée de nuages, surgissaient les doigts de pierre taillés à coups de serpe d'une montagne ensevelie sous la neige.

Une respiration lourde. Un grognement bas de douleur. Je découvris Grant à quatre pattes, serrant sa canne d'une poigne aux articulations blanches. Sa lèvre inférieure saignait. Mordue, peut-être. Il était très pâle, mortellement -

mais, s'il avait peur, je ne le vis pas dans ses yeux.

— Derrière moi, dit-il. Écoute.

Je n'avais pas besoin d'écouter. La voix de cette femme était partout, se déversant à travers les arbres en une gamme étrange, en mode mineur, semblable à un cousin éloigné du crissement d'ongles sur un tableau noir. Ce bruit fit onduler les garçons sur ma peau. Même Grant, maintenant, parlait avec des intonations puissantes, chacune roulant sur moi comme la dure vague de l'océan. Sauf que j'étais recueil, la montagne, avec des racines de pierre.

— Reste ici, lui dis-je, mais il attrapa mon poignet et s'y accrocha pour se remettre sur pied.

Sa force me surprit. Et, une fois qu'il fut debout, je ne perdis pas mon temps à essayer de le convaincre de se rasseoir. Il n'eut qu'à me regarder. Intense, pensif, grave. Puis, le coin de sa bouche tressauta et son regard s'emplit de chaleur et de détermination. Après cela, ce que nous étions sur le point de faire - et peu importe ce dont il s'agissait - n'était rien.

Je laissai tomber. N'importe quel homme capable d'effrayer Mama Sang - n'importe quel homme pouvant tuer une Métamorphose à la seule force de sa voix - n'était pas un idiot et n'avait nullement besoin de protection.

Même si je comptais le défendre. Jusqu'à mon dernier souffle.

Je me détournai et partis en courant. Grant coinça sa canne au sol et soutint le rythme, seulement à quelques pas derrière moi. Il se déplaçait vite pour quelqu'un avec une mauvaise jambe.

D'abord, je vis Jacques. Debout, les yeux clos, le visage tourné vers le ciel. Frémissant, tremblant. De froid, ou parce qu'il était soumis à une terrible pression. Je penchais plutôt pour la seconde option. Le Messenger se tenait à ses côtés, elle aussi le visage levé, la bouche ouverte si largement qu'elle aurait pu avaler le poing d'un homme de grande taille. Sa mâchoire s'était désaxée. La veine de son long cou vibrait comme les ailes d'un colibri. Grotesque. Tout comme l'était sa voix.

J'avais décelé les traces d'une mélodie au début, mais c'était comme si quelque chose y avait été saisi, enfermé, et maintenant, elle avait exclusivement besoin de puissance. Les trois humains gisaient au sol en un tas effondré. Ils semblaient morts. Comme s'ils s'étaient trouvés dans le désert depuis une semaine, mourant sous le soleil.

Je ne ralentis pas ma course. Au contraire, je pris de la vitesse et percutai le Messenger de toutes mes forces. Nous volâmes jusqu'à l'arbre le plus proche. J'entendis un craquement retentissant. L'os. Le bois. Ne sentis pas la moindre chose, mais le Messenger toussait en crachant du sang, et sa mâchoire s'affaissait mollement.

Sa voix, malgré tout, s'élevait encore de sa poitrine, montant encore et encore. Même sa toux était mélodique. Chaque son, entrelacé de pouvoir. Chaque son, une énergie.

Elle me fixait. Je grinçai des dents et frappai violemment sa tête contre l'arbre. Il n'était pas question que je la laisse s'échapper. Pas deux fois. Elle continuait de me regarder. Son regard ne vacillait jamais. Troublant, doré. Je ne cillai pas. Le moins que je pusse faire était de ne pas hésiter lorsque je la tuerais.

— Non, dit Jacques derrière moi.

Grant tomba à genoux, tout près, et fit claquer sa main contre le front de la femme. Elle haleta, essayant de se libérer de lui, mais je lui grimpai dessus pour la maintenir immobile.

— Ouvre les yeux, dit Grant, chaque mot vibrant dans l'air et se raccrochant à sa voix, sa voix qui s'infiltrait dans mon cœur.

Mon cœur, qui était plus fort que mon esprit, car je vis des choses à ce moment-là, des éclairs de chaleur et de souvenirs emplis de Grant : sur une plage avec lui, riant alors que le vent nous fouettait si violemment que nous étendions les bras pour faire semblant de voler ; ou lors de nuits éclairées à la bougie, dans de petits restaurants où les alcôves étaient profondes et privatives, nos orteils luttant sous la table ; ses mains glissant le long de mes épaules nues, contre mon dos, me retenant contre lui, fermement, plus fermement, toujours...

Je haletai, la tête entre les mains. Me noyant, bouleversée. J'essayai de me rappeler plus de choses, mais il y en avait trop, toutes arrivant en même temps. J'avais mal au crâne et dus m'appuyer durement contre l'arbre.

— Non, répéta Jacques une fois de plus, toujours hors de vue. Tu ne peux pas.

— Ouvre les yeux, dit Grant à la femme, ignorant mon grand-père.

Je savais ce qu'il essayait de faire. Je le savais, parce que je le connaissais, lui. Je me souvenais.

Elle hurla. Jacques poussa un cri. Grant grimaça mais creusa plus avant, son visage presque méconnaissable. Il était en train de fredonner, mais si bas que c'était à peine audible. Je le sentais malgré tout. Le sol vibrait avec sa voix. Des épines de pin tombées tremblaient. Les pierres faisaient de même, se détachant de la poussière dans un tressautement. Les garçons étaient furieux sur ma peau, grimpant sur mon visage et ma tête.

Le hurlement du Messenger ne cessait pas. Il s'élevait simplement, s'élevait, sa mâchoire s'effondrant de chaque côté alors qu'elle essayait de s'éloigner en se tortillant de Grant. Les yeux de ce dernier brillaient. Ceux de la femme

aussi. Je ne lui demandai pas de cesser. J'avais peur de le faire. J'entendis d'autres craquements, mais ils provenaient du sol, des arbres. L'armure ondoyait et scintillait. Tout comme les veines qui couraient sur mes mains, et les yeux rouges qui se faisaient brûlants sur ma peau. Tout était en feu. Chaque souffle, chaud. Je sentais l'odeur du soufre.

Jacques tomba à mes côtés. Du sang gouttait de ses narines. Ses yeux avaient une lueur sauvage. Il essaya de m'attraper, mais sa main rebondit dans le vide et il la serra contre sa poitrine. Mon grand-père. Byron. Me regardant avec une telle horreur dans les yeux.

— Il est en train de se déchirer, souffla-t-il. Maxine.

J'étais encore distraite par Grant, par mes souvenirs. Je ne compris pas ce qu'il était en train de me dire. Pas avant de vomir.

Mon estomac était vide, mais l'acte était violent et choquant. Je n'étais jamais malade. Jamais.

À part une fois. Pour une seule raison.

La douleur me vrilla le crâne. Zee tirait si durement sur ma peau que j'étais sûre qu'il allait s'en libérer. Il essayait en tout cas. Tous tentaient de s'enfuir, de toutes leurs forces. Je regardai autour de moi, le cœur battant à tout rompre dans ma gorge...

... et le monde saigna de lumière. Une tempête de lumière. Une lumière violente, éblouissante, qui était blanche de chaleur et caressée de nuances de rouges et violets riches, de baisers de turquoise qui se séparèrent comme des étincelles sifflantes. J'étais ivre de lumière.

Jusqu'à ce que je lève les yeux et voie l'obscurité.

Je cillai, et la lumière disparut, la forêt revenant brutalement à ma vue comme une claque. Je me sentais encore aveuglée, malgré tout - seulement parce que le monde paraissait si terne - gris, victime d'une hémorragie, vidé.

Mais l'obscurité était là. Dans le ciel, au-dessus de nos têtes. Un craquement dans le ciel, une couture taillée comme un éclair, rouge et saignant à travers les nuages. Je sentais l'odeur du sang. J'entendais les hurlements de l'autre côté.

— Maxine, chuchota Jacques.

Je le vois, voulais-je lui dire, mais ma voix refusait de fonctionner.

Le Voile de la prison était ouvert. Et quelque chose de plus gros qu'un parasite était sur le point de le traverser.

Chapitre 11

J'avais l'impression d'être un gosse dans l'un de ces cauchemars où les couloirs ne finissent jamais et où les portes sont toutes verrouillées ; même si vous ne pouvez pas vous retourner pour voir ce qui se trouve derrière vous, vous entendez une forte respiration, vous sentez la chaleur contre votre nuque et savez que si vous vous arrêtez ne serait-ce qu'un instant, quelque chose de pire que la mort adviendra.

À la minute présente, les couloirs étaient sans fin. Les portes verrouillées. Mis à part que je n'étais pas en train de fuir. Je verrais le monstre arriver.

Les hurlements s'intensifièrent et le vent parcourut la forêt d'une seule poussée sauvage, déchirant mes vêtements et faisant osciller et gronder les arbres. Je percevais l'odeur du sang - épaisse, mièvre - et derrière ces cris déchirants, j'imaginai le bruit des vagues se brisant, emplies par la tempête.

Grant finit par se faire silencieux, scrutant le ciel avec une horreur sinistre. Même le Messenger observa pardessus l'épaule de ce dernier, ses petits yeux écarquillés. Je posai le regard sur Jacques, mais le sien était fixé sur la femme.

— Idiote, lui dit-il. Tu pensais que tu étais en train d'ouvrir le Labyrinthe. *Il n'y a pas qu'un seul genre de portes.*

Elle vacilla. J'agrippai le bras de Jacques.

— Peut-elle être fermée ?

— Pas par moi. (Il regarda les autres.) Pas seul.

— Dis-moi comment, lui demanda Grant.

— Fiston, lui répondit Jacques avec lenteur, je te l'ai dit. Construire le Voile a emporté presque tous ceux de mon espèce, et l'effort en a encore tué certains parmi nous. Tu ne peux pas.

Grant se figea.

— Tu n'as pas le choix, il faut essayer.

Je me levai, les jambes instables, et tournai les yeux vers le ciel. Je sentais un poids en chemin, mais une part de ce poids était en moi : quelque chose en moi, se tendant vers ce trou avec une faim douloureuse, un désir ardent qui était ceint par le mal du pays. Comme s'il me fallait découvrir ce qui se trouvait là-haut, peu importe de quoi il s'agissait. J'avais besoin de le toucher, le respirer, et le voir.

A toi, tout cela, dit une voix sinueuse dans mon esprit. *À toi de le mener,*

de le tenir.

J'arrachai mon regard au trou pour baisser les yeux vers Jacques. C'était une lutte. Tout d'abord, je ne le vis pas, même si j'étais en train de fixer son visage. Ma tête était encore dans le ciel, et j'avais la bouche sèche.

— Vas-y. Si tu peux fendre l'espace, alors fais-le. Prends Grant, prends-la, et casse-toi.

— Non, dit Grant, tentant de se mettre debout. Jacques secoua la tête, ne regardant que moi. Ses yeux me faisaient peur. J'étais effrayée à l'idée de ce qu'il pouvait voir dans les miens.

J'agrippai le Messenger à la gorge. Son regard hébété se fit plus clair, se concentrant durement sur moi.

— Des choses que tu ne comprends pas sont en train de se produire, dis-je, le désespoir brisant ma voix. Peut-être ne le peux-tu pas. *Peut-être n'es-tu pas construite pour ça.* Mais tu les gardes en sécurité. Tu les protèges. Ça, je crois que tu peux le saisir.

Elle secoua la tête, le visage dévasté comme sous le coup d'une douleur atroce.

— Je comprends que tu es l'une d'entre eux. Et qu'il... Le Porteur de Lumière... m'a fait quelque chose. (Ses doigts tremblant effleurèrent son front, et son regard déjà douloureux devint hanté.) Je ne te dois aucun honneur.

Le Messenger essaya d'attraper le poignet de Jacques. Mon grand-père eut un brusque mouvement de recul, hors de sa portée, et lui lança un regard horrifié.

— Non, nous ne nous enfuirons pas. Non. Elle est mon sang. Elle est le sang de ma peau et de mon âme...

Je l'interrompis, sans pitié.

— Tu te souviens de ce qu'ils ont fait à Ahsen parce qu'elle était une Métamorphose. (Je posai les yeux sur le Messenger.) Je me moque de ce qu'il peut m'arriver. Tu les protèges.

Son regard passa de Jacques à moi, plus acéré, mais d'une manière différente. Pensive, presque.

— Si tu en es certaine, dit-elle.

— Non, dit Jacques brutalement. Je m'efforçai de sourire.

— Je t'aime, Vieux Loup. Prends soin de Byron. (Puis me tournant vers Grant :) Allez-y.

— Pas question. (Il tendit rapidement la main pour saisir l'épaule du Messenger.) Souviens-toi de ce que je t'ai dit.

— Mes yeux ont toujours été ouverts, dit-elle, sa voix se brisant sur le dernier mot.

Grant resta silencieux. Jacques essaya de m'atteindre, mais je reculai. L'armure ondulait sur ma main, puisant en vagues froides. Ce terrible poids que supportaient mes épaules se fit un peu plus lourd, et, en moi, sous mon cœur, un tiraillement - l'obscurité, se délestant de son sommeil superficiel.

Nous n'avons jamais été endormis, murmura de nouveau cette voix. *Nous étions simplement dans l'attente.*

Je laissai échapper mon souffle entre mes dents et rencontrai le regard tourmenté de Jacques.

— Souviens-toi de ce que j'ai dit. Son visage se froissa.

— Non...

Mais c'était trop tard. Le Messenger bondit pour enrouler ses bras autour de lui...

... et ils disparurent. J'aurais beaucoup aimé pouvoir les suivre.

La main de Grant glissa autour de ma taille. Les souvenirs me percutèrent. Son contact, à la fois familier et étrange.

— Vous auriez dû partir, lui dis-je, tremblante. J'aurais aimé que vous le fassiez.

Grant embrassa les jointures de son autre main et fit le signe de la croix. Puis, il m'embrassa sur le haut du crâne et m'attira plus près de lui.

— La vie est trop courte pour la gaspiller à fuir. Je ne te laisserai pas seule.

Je ravalai difficilement ma salive, oscillant.

— Ce n'est pas moi qui peux mourir.

— Alors pourquoi est-ce toi qui me dis toujours que je vivrai plus longtemps que toi ? (Grant effleura mes lèvres de son pouce.) Toi et moi, Maxine.

J'agrippai le devant de sa chemise, me mis sur la pointe des pieds, et l'embrassai vivement sur la bouche. Il avait un goût chaud et doux - familier et nouveau - et l'obscurité se fit plus pressante, se dressant, se déroulant pour emplir ma peau. Je pouvais la voir dans mon esprit, encerclant le second poulx doré qui entourait mon cœur, un poulx qui appartenait à Grant.

Notre lien, me souvins-je - une connexion qui nous attachait l'un à l'autre, au plus profond de notre âme. Je pouvais sentir notre lien, et lui, brûlant à travers moi, comme si le soleil vivait dans mon cœur. Je me demandais comment j'avais pu oublier tout cela au sujet de cet homme.

Le Messenger avait tissé de tels liens avec des humains pour leur voler leur énergie. Grant aussi avait besoin d'une source telle lorsqu'il utilisait son don - mais pas en la dérobant. Pas en puisant en moi.

***Deux cœurs vivent*, pensai-je, le serrant un peu plus fort, enfonçant mes doigts dans ses épaules.**

Je sentis un mouvement au-dessus de nos têtes et nous nous séparâmes. Zee se déchaîna vers le haut, contre ma peau. Tous les garçons, hurlant dans leur sommeil. L'obscurité s'ébroua de nouveau, mais je ne la repoussai pas.

Un unique œil ouvert dans mon esprit - son œil à *elle* - et, pensai-je, *oui, cette fois, j'ai besoin de toi*.

Ils ont besoin de toi*, répondit cette voix sinueuse, juste un sifflement dans mon esprit, comme une idée capturée entre rêves et éveil. *Tu es mêlée à tous ces os qui saignent, et à ces cœurs guerriers. Tes nœuds courent aussi profonds que la mort, et que la nuit sans fin.

— Non, dis-je à voix haute.

Grant me jeta un rapide coup d'œil. Des corps tombaient de l'accroc dans le ciel. Mon cœur me monta à la gorge comme si mon être allait se retourner sur lui-même, et continuer ainsi, encore et encore.

J'en comptais des dizaines, peut-être cent, tombant à travers ciel - un nuage de corps argent qui tranchaient la brume comme de pâles fantômes. Je me sentis sortir de moi-même tout en cataloguant les détails extraterrestres - les membres longs, nus, les cheveux volants, les corps masculins humanoïdes - jusqu'à ce que, plus près déjà, je visse les trous de leurs yeux ; et plus près encore, les angles durs de leurs visages ; jusqu'à ce qu'ils s'écrasassent sur la terre devant nous, si violemment que le monde trembla. Certains atterrirent dans les conifères, brisant les branches, mais aucun des démons n'en tomba - légers comme l'air, bondissant simplement sur le sol pour rejoindre leurs frères.

Grant me contourna et se glissa dans mon dos, observant ceux qui se posaient derrière nous. Ma colonne vertébrale et ma poitrine commencèrent à vibrer, comme si un diapason était appuyé entre mes omoplates. Sa voix, grondant si bas que je ne faisais que la sentir. Je fléchis la main et l'armure scintilla, d'un blanc brûlant, aveuglante...

... jusqu'à ce que je tienne une épée entre mes doigts.

C'était une arme familière. Une extension de l'armure elle-même. Une chaîne courait de son pommeau à mon poignet ; délicate comme la lame qui était longue et mince, gravée de runes. Le métal miroitait d'une lumière émanant de l'intérieur - lumière de la lune, du soleil, de la glace - et, lorsque je grattai le bout de mon pouce, des étincelles volèrent. Je me sentais bien

en la tenant. Mieux. Ancrée au sol.

Je m'obligeai à respirer, lentement et profondément, et pensai à ma mère. Ma mère sans peur.

Elle aurait dévoré ces salauds en guise de petit déjeuner. Tu peux les avoir comme repas de midi.

Ils étaient si nombreux. Pâles et gris comme la mort, avec des cheveux argent qui se hérissaient haut avant de retomber en longues nattes nouées. Maigres, décharnés, vêtus de ceintures de cuir et de peu de choses en plus. Leurs doigts ressemblaient aux dents des fourchettes et leur visage était presque aussi pointu que ces dernières. Yeux argent, lèvres argent, et des chaînes argent carillonnant, pendant de leurs oreilles jusqu'à leurs narines étroites. À la plupart d'entre eux il manquait un bras, ou des morceaux de chair aux cuisses ; et leurs poings étaient pleins de parasites fumants, les enfants de Mama Sang qui hurlaient et hurlaient.

Ils mangeaient ces parasites. Leur arrachant la tête de leurs dents, puis jetant de côté leurs restes fumants. Je n'éprouvai ni dégoût ni pitié en les regardant consommer ces démons de moindre importance. Zee et les garçons faisaient de même lorsqu'ils le pouvaient.

Sauf que je voulais y goûter, moi aussi. Le désir me frappa durement, dans la poitrine, là où l'obscurité roulait.

Les démons nous observaient - parfaitement, étrangement immobiles. Les yeux brillants, le visage creusé par la faim. La salive s'écoulait lentement de leurs lèvres. Je les trouvais humains de façon dérangement, ou si proches de cette condition que je m'interrogeais sur leurs origines. Je me demandais aussi ce que Grant voyait lorsqu'il les regardait.

Je voulais savoir pourquoi ils n'avaient pas déjà essayé de nous tuer.

— Ils sont en train d'attendre, dit Grant, comme s'il avait lu dans mes pensées. Quelque chose est en chemin.

Quelque chose, venant d'au-dessus.

Une silhouette solitaire tomba à travers la brèche dans le ciel. Je pouvais me rendre compte, même à quelque distance, qu'il était plus grand que les autres démons qui s'agitaient et levaient les yeux vers lui, se bousculant pour lui faire de la place. Des craquements emplirent l'air, profonds parmi les corps pressés. J'entendis mâcher, et me souvins des humains que le Messenger avait vidés jusqu'à la mort. J'essayai d'éprouver de la pitié pour eux, ou même du dégoût, mais les bruits de mastication s'intensifièrent et les démons commencèrent à se battre pour atteindre l'endroit où j'avais vu les corps pour la dernière fois. J'observai, et tout ce que j'éprouvais était une étrange fierté, ou du plaisir : comme une lionne regardant ses lionceaux se nourrir.

Je me mordis la lèvre, puis la langue. Sans pitié. Désespérée. J'eus le goût du sang et la pointe acérée de la douleur fut suffisante pour me libérer et me ramener à moi-même.

Mais je sentais cette fierté, ce plaisir, attendant comme une cape de fer prête, à s'installer sur mes épaules, dans mon cœur. Je la sentais, si forte, juste de l'autre côté de moi.

Pas moi, pensai-je désespérément. Rien de cela n'est moi.

Mais c'est sous ta peau, dit la voix. Si près. Si près. Nous sommes si proches.

Le nouveau venu atterrit doucement malgré sa stature : un géant, les cordes de ses nattes attachées autour de son corps comme une sorte d'armure étrange. L'argent brillait à sa taille. Il avait tous ses membres et paraissait indemne. De tous les démons présents, il avait de la viande sur les os.

Il m'étudia. Seulement moi. Ses yeux étaient verts, une couleur surprenante contre le gris terne de sa peau. Ses doigts longs, meurtriers, tapotaient avec douceur contre sa cuisse puissante. Il était pensif.

— Amenez-les-moi, dit-il aux autres.

Les mots avaient à peine franchi ses lèvres que les démons affluèrent - se frottant comme des vipères, avec des sifflements et des cris. L'épée scintilla dans ma main, puis se balança comme une batte de base-ball en tirant des éclairs contre les démons qui essayaient de me frapper. Le sang gicla. Tout comme les membres. Je ne regardai pas en direction de Grant, mais je l'entendais, sa voix se déplaçant à travers moi alors qu'elle s'élevait comme le hurlement écrasant du tonnerre, primaire et inhumaine. Je me concentrai sur sa voix. Tant qu'il chantait, il était vivant.

Et moi aussi. Les garçons se déchaînaient, devenant brûlants - et en moi, l'obscurité s'éleva, emplissant ma peau de son esprit de chair, se débarrassant du sommeil tout en clignant un œil paresseux dans mon esprit.

Je fus frappée et tombai au sol. Me tordis dans ma chute, et vis Grant au sol lui aussi, agenouillé avec les yeux clos, ses poings serrés. Des doigts pointus rôdaient dangereusement près de son visage, mais les démons se tenaient immobiles, le fixant, leur bouche molle et leurs yeux roulant en arrière dans leurs têtes.

D'autres, derrière lui, essayaient de se cramponner pour atteindre Grant. Certains se tournèrent au dernier moment et attaquèrent leurs propres frères pour le protéger. Ceux-là furent déchiquetés sans pitié. Ils furent remplacés en plus grand nombre. Je ne pouvais imaginer combien il coûtait à Grant de contrôler tant d'esprits.

Des doigts me poignardèrent et se brisèrent. Des cheveux cinglèrent comme des fouets, inoffensifs contre mon visage. J'envoyai un violent coup de pied, balançant l'épée - et le sang que je crachais était vermillon et beau ; tout comme les hurlements et la peur dont j'étais témoin, et le malaise qui se lisait sur des visages creusés par dix mille années de faim. Zee tempêta, entre mes seins. Tous les garçons, tourbillonnant avec une telle chaleur et une telle violence que la surface de ma peau semblait être faite de lave.

Grant chantait encore. Quand je pensais à lui, la lumière dorée de notre lien se dilatait, chaude dans ma poitrine, entourant l'obscurité. La chose ne fuyait pas, pas plus qu'elle ne vacillait - mais ronronnait - et nourrissait le lien d'une partie de sa propre chair.

La voix de Grant fléchit.

Tout autour de lui, des mâchoires se refermèrent dans un claquement, et un mouvement collectif parcourut ces démons tenus par le grondement de sa chanson. Je fis une pirouette, poussée par l'instinct, l'épée se balançant - et tranchai les mains pointues et les doigts qui tressaillaient en se baissant vers son visage vulnérable.

Je bougeai sans cesse. J'agrippai son bras et le remis sur pied, le serrant contre moi. Sa respiration était hachée, sa peau chaude comme le feu. Il appuya ses lèvres contre ma tête, et sa bouche resta là.

Et je me mis à rire.

Ce n'était pas mon rire. Mais il se déversait de moi, triomphant et confiant, et le son prenait corps dans ma bouche, comme une longue langue goûtant l'air, le trouvant délicieux avec le sang, la mort.

La faim m'emplit. Douloureuse, sauvage faim. Vieille, profonde, et infinie.

Grant s'immobilisa contre moi. Les démons parés à l'attaque hésitèrent. Moi pas. J'eus un brusque mouvement vers l'avant et agrippai un manchot, démon terrifié dont les yeux noirs étaient trop humains de confusion - et, pour un moment, de désespoir. Les garçons rugirent dans ma main quand je le touchai, et mon rire se fit plus profond.

Le démon regarda par-dessus moi avec horreur et hurla.

Il hurlait encore lorsqu'il se transforma en cendres. Son bras se dissout en premier, éclatant comme une neige argentée, puis son épaule s'effrita et ses pieds, ses jambes, son torse tombèrent, se brisant sous l'impact comme du verre délicat. Son visage fut le dernier - sa mâchoire, son crâne, ses yeux me fixant comme ils s'évanouissaient en formant des grumeaux qui se rompirent.

Je savourai l'écho de ses cris en moi, comme du vin : faisant rouler chaque goutte sur ma langue, testant les notes de sa terreur, et les trouvant

pures, bonnes et douces. Mon poing était plein de ses cendres. Je les levai et laissai dégouliner ses restes dans ma bouche.

Une partie de moi hurla aussi - mais l'obscurité se roula de plaisir, et lorsque je mélangeai ces cendres à ma salive et avalai le tout, mon corps ne fut plus seulement le mien. J'étais un passager. Ma bouche avait un goût de poison.

Chaque démon se tenait immobile, me fixant. Je sentis Grant derrière moi, mais il ne me touchait pas.

Je cherchai le géant des yeux et le trouvai dépassant d'une tête les autres démons. Ses pupilles vertes brillaient, et son regard ne quitta pas mon visage pendant qu'il avançait vers nous. Les démons lui cédaient le passage, et ceux qui se déplaçaient trop lentement étaient rejetés sur le côté d'un coup. À la périphérie de mon champ de vision, je vis les morts être subrepticement poussés dans la horde. J'entendis d'autres os craquer et le doux murmure de la chair qu'on déchire.

Le géant s'arrêta devant nous. Il ne parla pas. Il mit un genou à terre, appuya sa longue main pointue contre sa poitrine et courba la tête. Les autres démons se laissèrent tomber au sol sans une hésitation, suivant son exemple. Se prosternant devant moi. Tête baissée. Yeux clos.

Je les fixai, frappée, mais l'obscurité s'éleva dans ma gorge avec un sourire qui avait un goût mortel.

— Pardonnez-moi, gronda le démon. Pardonnez à nous tous. Nous ne vous avons pas reconnus.

L'épée luisit, les runes ondoyant sur sa surface, jusqu'à l'armure sur ma main. Je pensais qu'elle me parlait, mais tout ce que je sentis, ce fut le battement d'un cœur dans le métal, puis de cinq autres sur ma peau. Des cœurs, brûlants, dans ma poitrine. Brûlants comme mon lien avec Grant, qui semblait si loin - comme si, sous ma peau, mon âme se tenait dans une plaine sombre, regardant la lumière de Grant, des kilomètres entre nous, des kilomètres et des kilomètres.

L'obscurité planta ses griffes dans ma bouche et souffla ses mots sur ma langue.

— *Ha'an*, murmura-t-elle à travers moi. Où se tiennent les autres Seigneurs ?

— Je ne sais pas, dit-il, risquant un coup d'œil à mon visage. Nous étions dans le second cercle, et la déchirure n'est pas allée plus loin que nous. Je ne sais rien de Draean, K'ra'an ou des autres - mais la Dame Pécheresse est toujours là, et ses enfants rempliront nos ventres jusqu'à ce que nous puissions chasser. (Il hésita.) Vous nous avez libérés. Nous pensions que... vous aviez peut-être disparu pour toujours.

— *Nous sommes pour toujours*, dit l'obscurité. *Mais c'est le moment rêvé.*

L'expression du démon était étonnamment humaine. Il fronça les sourcils comme n'importe quel homme troublé le ferait.

— Le Voile est ouvert, mes Rois. Eux ne sont qu'une partie des Mahati prêts à vous servir, vous n'auriez qu'à demander. La seule chose pour laquelle nous vous supplions, c'est de manger. Une bonne chasse. (Son regard me dépassa pour aller se poser sur Grant.) Les humains subsistent, on dirait. Ils feront l'affaire.

— Non, répondis-je, et cette fois, c'était bien moi qui parlais.

L'obscurité reposait dans ma gorge, mais elle semblait satisfaite de me laisser dire ce mot.

— Non, répéta en écho le démon, et la colère vacilla dans ses yeux gris. Nous avons souffert et vous nous le refusez ?

— Ce n'est pas votre monde.

— Parce que c'est le vôtre ?

Ses mots étaient un défi, plein de mordant, et les autres démons s'agitèrent, mal à l'aise.

Je me raidis, empourprée d'une colère qui aurait pu être mienne, ou celle de l'obscurité, mais qui me donnait l'impression d'être légitime, forte. Je fixai le démon droit dans les yeux et sus - sus, au plus profond de mes entrailles - que je pourrais le tuer. D'un simple effleurement. D'un baiser.

La puissance de ce savoir était jouissive.

Il referma la bouche d'un claquement, et détourna le regard.

— Pardonnez-moi.

J'avancai vers lui, m'arrêtant juste avant de le toucher. Je tournai autour de son corps, regardant le reste des démons de sa position. Je jetai un coup d'œil à Grant, mais l'observer faisait brûler quelque chose en moi, et l'obscurité s'éloigna en vacillant - tout comme moi. Voir ses yeux était suffisant, malgré tout : sombres, insondables, me scrutant comme si j'étais une étrangère.

— Ce monde est mien, dis-je, et l'obscurité absorba ma langue et ajouta : *Vous êtes miens. Vous tous.*

— Pardonnez-moi, répéta-t-il, les épaules raides. Bien sûr que nous sommes vôtres. Les Mahati ont toujours été loyaux. Mais si les autres se libèrent, ils diront ce qui est déjà dans mon cœur. Nous devons chasser, ou mourir.

— Alors, vous mourrez, dis-je.

Le démon - Ha'an - me regarda. Puis Grant. Ses yeux s'emplirent

d'incertitude, suivie d'une dure méfiance, et une détermination si froide, si viscérale que je la sentis dans ma colonne vertébrale, au fond de mon estomac, où toutes mes peurs s'entassaient en un minuscule bloc larmoyant.

— Ce n'est pas juste, dit-il doucement. Ce n'est pas ce que c'était. Vous êtes différents, mes Rois. Et pas seulement dans le choix de votre réceptacle. (Il se leva, imposant.) Tuez-moi, si cela sert votre plaisir, mais je suis le Seigneur des Mahati, et nous sommes les derniers survivants. Je ne sacrifierai pas nos vies - nos vies qui l'ont déjà été en dignité et chair - quand je ne sais pas si l'on peut encore vous faire confiance.

J'attendis que l'obscurité prenne la parole, mais elle ne dit rien. Et moi non plus. Je me contentai de fixer Ha'an dans les yeux - et de sourire.

Le seigneur démoniaque ne broncha pas vraiment, mais, quoi qu'il vît dans mes yeux, cela fut suffisant pour le faire reculer en tanguant.

— Menez-nous, dit-il, suppliant presque. S'il vous plaît. Si vous ne le faites pas, si vous nous laissez tomber, les autres Seigneurs ne connaîtront pas la paix avant de prendre le pouvoir. Et nous ne sommes pas aussi forts qu'eux.

Je ne dis rien. Ha'an recula, secouant la tête.

— Vous seuls pouvez nous unir. Vous, Rois Faucheurs.

Je me figeai en entendant ce terme. Zee se tordit sur ma peau, une embardée qui me donna la sensation d'être un sanglot.

Heureusement, Ha'an s'était déjà détourné. Il regardait les démons qui l'entouraient, et l'obscurité les observait aussi - emplie d'une faim différente, la sensation d'un wagon grimpant le long d'un grand huit, montant petit à petit vers le sommet avant cette première descente sauvage. L'obscurité voulait cette descente. Elle voulait chasser.

Ha'an me jeta un coup d'oeil par-dessus son épaule.

— Trois jours, c'est tout ce que je peux vous donner, mes Rois. Trois jours... ou quelle que soit la durée dont ce temps est estimé dans ce monde. Puis, vous nous tuerez ou vous nous mènerez.

Ha'an sauta directement dans le ciel, en direction du trou dans le Voile. Je ne m'attendais pas à ce qu'il vole, mais il le fit aussi facilement qu'il marchait.

Les autres démons le suivirent, portant les morts. Aucun ne se retourna. Je les observais, incapable de bouger ou de respirer, mon sentiment d'étourdissement prenant de l'ampleur à mesure que des corps argent comme une balle disparaissaient dans l'éclat rouge du Voile de la prison.

L'obscurité voulait suivre - ou peut-être était-ce moi - mon cœur enroulé si serré autour de cette entité que je ne pouvais plus dire qui j'étais. Tout ce que je savais, c'est que je voulais suivre les Mahati. Je voulais entrer dans le

Voile et voir leur armée amassée, respirer leur air, toucher ces corps qui étaient miens, miens, miens à mener...

Des mains me touchèrent. J'oscillai.

La poitrine de Grant bougeait contre mon dos. Respirant. Il était en train de respirer - et donc moi aussi. De profondes inspirations. J'avais suffoqué tout ce temps, me rendis-je compte. Effrayée à l'idée d'agir face à un démon comme si j'avais besoin d'air.

Effrayée par moi-même.

— Maxine, dit Grant.

Je m'aperçus qu'il tremblait. Frissonnait.

— Ne parle pas tout de suite, soufflai-je, et je levai l'épée jusqu'à ma bouche.

J'en embrassai la lame, et elle scintilla comme un mirage avant de s'évanouir dans l'armure. J'embrassai alors aussi l'armure.

— Jacques, dis-je. Et nous tombâmes.

Chapitre 12

Les femmes de ma famille tenaient leurs journaux intimes. Non par introspection, mais pour enseigner par-delà la tombe.

Mon ancêtre - une Anglaise du nom de Rebecca - a écrit une fois au sujet des Rois Faucheurs. Pas de date précise - juste une année - 1857. Elle était à Londres, préparant son déménagement pour Paris, suivi d'un voyage en Afrique. Prête à explorer toutes ces jungles reculées où aucun homme blanc ne pouvait aller.

Elle mentionna les Rois Faucheurs à la fin, et seulement en passant.

Nous sommes, par voie de nécessité, des femmes solitaires, à la dérive, en quelque sorte, dans les ombres et la violence. Donc, il n'est pas surprenant, je suppose, que je souhaite explorer le sombre continent dont tant de gens parlent avec à la fois supériorité et peur. Je n'ai pas peur, car je suis protégée ; je ne me sens pas supérieure, car je connais la blessure infligée par le jugement d'autrui. Nous sommes tous humains, de toutes les manières qui comptent - mais on ne saurait cela sans toutes les façons que nous avons de devenir aveugles les uns aux autres, sans toutes les plus petites trivialités.

Je pense aux démons, quand je pense aux humains. Il y a beaucoup de démons dans le Voile - l'armée, ainsi va la tradition, est vaste. Tous les démons ne sont pas comme leurs frères, je sais cela. Je ne crois pas non plus - après mes années à chasser les races les plus faibles qui échappent au Voile - que tous les démons partagent un cœur unique, un seul œil avec lequel ils voient le monde. Cela ne peut être. Les démons les plus faibles craignent leurs Seigneurs, car ils me l'ont dit avant leur mort - et ils ont aussi dit que leurs Seigneurs étaient pleins de ruse et de méchanceté les uns envers les autres.

Comme les humains. Si semblables aux humains.

Et c'est pire, je crois. Parce que aucune armée d'individus en conflit n'a jamais été gouvernée d'une main légère.

Les Rois Faucheurs doivent être terrifiants, en réalité...

Si j'avais su où l'armure allait nous emmener, j'aurais été plus claire. J'aurais dit que Jacques pouvait attendre. Que mes questions pouvaient attendre. Que les démons dans le Voile pouvaient attendre et pourrir dans leur enfer - pendant que je faisais de même dans le mien. J'aurais dit tout

cela, si j'avais su.

Grant et moi-même sortîmes du vide dans une cuisine.

C'était une vieille cuisine, avec des placards couleur crème, des rideaux poussiéreux verts à pois, et un sol en lino à damiers qui, après presque sept ans, portait une tache de sang que pas même les garçons n'avaient été capables de frotter.

La maison. J'étais dans la pièce où ma mère avait été assassinée.

La lumière du soleil se déversait par les fenêtres. L'air sentait la chaleur, l'humidité et la fatigue. Je n'avais aucune force. Mon esprit et mon cœur étaient ailleurs.

Mais lorsque je vis la tache - où elle avait pénétré - le reste me rattrapa.

Mes genoux cédèrent. Je m'assis lourdement sur le sol, reculant en oscillant. Je me serais étalée tout du long si mes épaules n'étaient entrées en contact avec le vieux frigidaire. Je m'appuyai contre lui, submergée par les émotions, perdue entre les murs écaillés couleur coquille d'œuf et le plan de travail dont le linoléum se désagrégeait. La table de la cuisine était encore là, les lourdes chaises de bois, comme je les avais laissées ; et le carton que j'avais épinglé sur la fenêtre nord aussi, là où la balle avait brisé la vitre et défoncé la tête de ma mère. Je pouvais sentir le gâteau. Chocolat.

— Maxine, dit Grant, tombant au sol à mes côtés.

Je levai la main, espérant qu'il resterait silencieux. Tout cela, c'était trop. Les démons. Ma mère. Moi.

Nous, dit la voix de l'obscurité, comme elle s'enroulait sous mon cœur. *Ce n'est pas compliqué.*

J'étais en train de perdre l'esprit. C'était cela. C'était ce que Jacques avait craint, ce à quoi mon ancêtre avait dû faire face. Perdre l'esprit au profit de la chose se tapissant si pesamment à l'intérieur - une partie de moi, mais non. Submergée par les voix, rampante de faim, consommant des démons...

Je goûtais cette cendre dans ma bouche, et me penchai sur le côté, secouée de haut-le-cœur.

Grant me hissa dans ses bras. J'essayai de le repousser, mais il était fort, et je voulais être tenue. J'avais besoin d'une ancre. Je bousillai sa chemise en l'empoignant.

— Je suis un monstre, dis-je. Il secoua la tête.

— Jamais.

— Tu as vu, tu as entendu...

— Maxine, m'interrompit-il durement, mais il n'ajouta rien.

Je me souvenais de cet éclat dans ses yeux, me regardant comme si j'étais une étrangère - et la honte, la peine qui grondèrent après ce souvenir étaient presque trop lourdes à supporter. Zee se déplaça, et les autres firent de même durement - puis avec douceur - tirant sur ma peau jusqu'à ce j'aie envie de me frapper, les frapper, et hurler. Je ne connaissais plus mon propre corps. Ni dedans ni dehors.

Je fixai la tache de sang au sol. Ma mère. « *Personne n'est propriétaire de toi, aurait-elle dit. Personne d'autre que toi.* »

— Je suis désolé, chuchota Grant. Pour toi.

— Je l'ai réclamée, dis-je. Cette soirée-là. Le gâteau. Il se figea, puis dit, très doucement :

— Maxine.

— Nous aurions pu sortir, lui dis-je, incapable de m'arrêter. Nous rendre dans un lieu public. Mais je voulais un gâteau. Son gâteau à elle.

Il resta de nouveau silencieux, pendant un long moment.

— Tu ne savais pas ce qui se passerait. Cela n'aurait rien changé.

— Un jour. Un jour de plus. Peut-être deux, trois, une semaine. Tout aurait été mieux. Plus de temps.

Grant fit glisser sa main autour de la mienne, son pouce caressant mon poignet. Chaud. Fort. Solide.

Familier. Je me souvenais de lui me tenant la main de cette manière, mais d'autres souvenirs étaient lointains, pendant du bout des doigts aux bords de ma mémoire. J'avais peur de les toucher, qu'ils se brisent.

— Es-tu blessé, lui demandai-je, est-ce qu'aucun d'entre eux...

— Non, m'interrompit-il. Et toi ? Je fermai les yeux.

— Je ne comprends pas ce qui vient de se passer.

— Tu as arrêté une armée.

— Je me suis presque perdue.

Tu t'es trouvée, dit la voix.

Je m'éloignai de Grant, résolue à me mettre debout et à fuir - mais je dus m'arrêter, nauséuse. Je m'appuyai sur les mains, tentant de ne pas vomir. Mes coudes tremblaient. Grant posa sa paume sur mon dos.

— Ils ne peuvent pas être les Faucheuses, chuchotai-je. Pas mes garçons. Pas la chose en moi.

— Serait-ce important ?

Je lui lançai un regard violent.

— Comment peux-tu poser la question ?

— Je connais les garçons. Je te connais.

— Tu as vu en moi. Là-bas. J'ai remarqué la manière dont tu m'observais, Grant, comme si j'étais...

— ... une étrangère, finit-il gravement.

Le mot me toucha profondément. Me rendit si petite. Je détournai le regard.

— Bien. C'est... Bien. Tu n'es pas en sécurité avec moi, de toute manière.

— Je le suis plus que tu ne l'es, répliqua-t-il, de marbre. Ce que je viens de dire n'était pas une remarque dépréciative envers ton caractère, Maxine. Pas un rejet non plus.

Je ne parvenais toujours pas à le regarder.

— Je voulais aller avec eux. Je voulais... faire des choses.

— Ce n'était pas toi.

— Cela me semblait l'être en partie. Il secoua la tête.

— Je te vois, Maxine. Je vois en toi, tout le temps, chaque jour, quand je te regarde dormir, quand tu me parles, quand tu es juste assise en train de lire, ou que tu as le regard perdu dans le vide et penses que personne ne t'observe. Mais je te vois. Je vois ce qui dort en toi. Je l'ai vu plus clairement, seulement maintenant.

Je finis par rencontrer son regard.

— Qu'as-tu vu ?

— La même chose que d'habitude. Toi. La puissance. (Grant tendit la main et effleura ma bouche de son pouce, avec tendresse.) Juste... la puissance. Tu m'as dit une fois que les garçons sont aussi bons que la femme qui les mène. Aussi bons que ce qu'il y a là, dedans. (Il pointait mon cœur du doigt.) Qu'est-ce qui te fait penser que cette chose est différente ?

— C'est vivant, affamé. Elle a un esprit qui lui est propre. Qui a pris possession de mon corps pendant la lutte. Elle pourrait me submerger de manière permanente.

— Mais pas nous deux. (Grant se pencha plus près, plongeant ses yeux dans les miens.) Je ne suis pas grand-chose, mais je suis quelque chose. Tu n'es pas seule, Maxine, qu'importe ce qui arrive.

Je voulais lui dire qu'il avait tort, mais à mon poulx faisait écho un deuxième battement de cœur né de la lumière qui nous liait : cette lumière, sa lumière, aussi profonde en moi que l'obscurité baignant dans sa lueur.

Jamais seule, dit le sombre esprit. Nous sommes un. Tous autant que

nous sommes, un.

Je ravalai une profonde inspiration.

— Je peux l'entendre dans ma tête.

— Alors, parle-lui, répondit Grant, comme si ce n'était rien. Peut-être que ce que tu crois savoir est faux.

— Faux, répétais-je, incrédule. Grant, si nous supposons pendant un instant que le démon avait raison, et que les garçons, la chose en moi, sont tous d'une manière ou d'une autre une partie des Rois Faucheurs...

Je m'arrêtai, frissonnai, ayant l'impression que mes entrailles allaient me remonter à la gorge en rampant.

— Maxine, s'ils sont, si tu es...

Je levai la main, l'arrêtant - et eus alors à me couvrir la bouche pour éviter d'être malade.

— Tu ne comprends pas. Les Rois Faucheurs, s'ils sont libérés, sont supposés tout détruire. Tu as entendu ce démon. Il voulait que je mène son peuple pour chasser les humains. Comme nourriture.

— Je l'ai entendu. Je t'ai aussi entendue dire non. De manière plutôt énergique. (Il prit ma main.) Certains m'appellent le Porteur de Lumière. Et une abomination. Mais je ne m'y reconnais pas. Je sais qui je suis. Je sais comment j'ai été élevé pour devenir qui je suis. Toi aussi, Maxine.

Je repris ma main.

— Tu es en train de me dire que tu n'avais pas peur.

— J'étais terrifié. Si j'avais été un homme plus faible, il faudrait que je change de pantalon immédiatement.

— Ce n'est pas drôle. Cette chose en moi...

— Nous a sauvés. (Il se frotta la poitrine.) Je crois qu'elle... m'a touché.

J'étais sur le point d'être de nouveau malade. Je baissai la tête, fermant les yeux, me concentrant sur le sombre esprit si bien lové dans les replis de mon âme. Je pouvais le sentir, étranger à moi, comme un cancer fait de fer, lourd et sinistre, avec un goût métallique identique à celui du sang.

Ou peut-être était-ce ma langue mordue. Cela faisait mal. Je la mordis de nouveau.

Reste éloignée de moi, dis-je à l'obscurité qui m'habitait. Merde alors, reste éloignée de moi.

Je sentis la chose sourire, et détournai mon visage de Grant, effrayée à l'idée que ma bouche reflète son plaisir.

Nous sommes toi, tu es lui, il est toi. Nous tous sommes un, ensemble,

murmura la voix souple. Tu ne peux pas briser ce lien, maintenant que nous y avons goûté.

Je ne te laisserai pas le blesser.

Nous ne ferions pas de mal à nous-mêmes.

Je le croyais. Mais il y avait d'autres manières de faire du mal à quelqu'un, et la chose en moi se fondait sur une perception différente du bien et du mal. Je pouvais encore goûter cette cendre dans ma bouche, et la douleur d'une faim sans nom dont je pensais qu'elle ne serait jamais satisfaite.

Chasse, et tu seras satisfaite, dit la voix. Sirote la mort, et ta soif diminuera.

Va te faire foutre, pensai-je, et j'ouvris les yeux - trouvant cette vieille tache de sang directement face à moi. Je la fixai. Puis je tendis la main et l'appuyai contre le morceau terne de lino. Je n'éprouvais rien ; mais Dek tira et Zee roula dans son sommeil, tous les garçons agités.

— Elle t'a touché à travers notre lien, dis-je. Si elle refait ça...

Je ne pus terminer. Grant me lança un regard pénétrant.

— Comment sais-tu, pour le lien ?

Je levai mon épaule en un haussement fatigué.

— Peut-être que je me souviens de certaines choses. L'amour. L'amitié. L'acceptation. Tout ce que je ne pourrais supporter de perdre. Toutes les raisons dont j'avais besoin pour le sauver de moi.

Le plancher craqua dans l'autre pièce. Nous nous raidîmes, les yeux fixés sur la porte. J'entendis le bruit de nouveau.

Vieille ferme. Presque chaque gond et chaque planche avaient un chant - qui m'était familier, même après sept ans. Je pouvais encore entendre ma mère sur ce parquet, ou moi, ou les garçons ; et il m'était difficile de respirer.

Je me levai, indiquant d'un geste à Grant de rester assis. Je sautai par-dessus les endroits où le sol de la cuisine grinçait et regardai dans le salon.

Le Messenger se tenait dans les ombres.

Elle était seule, face à la cuisine. La voir dans la maison de ma mère sonnait faux. Personne n'aurait dû se trouver là. Pas même moi.

J'avançai de manière à être vue. Le Messenger ne bougea pas, fit comme si elle ne me remarquait pas. Elle se contentait d'avoir le regard fixe : l'air absent, comme si son esprit était très loin de là.

La canne de Grant cliqueta sur le sol. Ce ne fut pas avant qu'il apparût dans son champ de vision qu'elle bougea. Juste un peu. Un cillement, une crispation de la bouche. Un tremblement.

— Vous avez survécu, chuchota-t-elle.

— Tu pensais que ce ne serait pas le cas ? demandai-je durement.

Grant toucha le creux de mon dos. Me mettant en garde. Son contact provoqua un sentiment de *déjà-vu*¹, une profusion de souvenirs que je ressentis plus que je ne les vis, et qui immédiatement s'évanouirent à l'arrière de ma tête. J'essayai de ne pas chanceler.

— Je ne savais que penser, dit-elle simplement. Vous avez fui ?

— Nous avons lutté, lui apprit Grant. Nous les avons repoussés.

Son corps tout entier tressautait. Je demandai :

— Où est Jacques ?

— Quel est cet endroit ? dit le Messenger au lieu de me répondre. (Sa voix semblait caverneuse, faible.) Je sens des choses dans les murs. Des échos. Quelqu'un de fort vivait ici. (Elle me fixa durement.) Elle était comme toi.

Je ne dis rien. Je traversai le salon en direction de la porte d'entrée. Les garçons, rêvant sur ma peau, me tiraient un tantinet en arrière, vers la cuisine. Se souvenant. Je touchai ma poitrine, puis étudiai mes mains tatouées. Dek et Mal me rendirent mon regard, leurs yeux rouges scintillant. Contre mes jambes, Raw et Aaz s'accrochaient, lourds et chauds.

Mes garçons.

1. En français dans le texte. (N.d.T.)

Je me tins sous le porche couvert. Dehors, c'était la fin de l'après-midi. Des cieux d'un bleu aveuglant, et un pré doré qui s'étirait aussi loin que l'oeil pouvait voir. Le chemin de graviers était envahi par les mauvaises herbes, et la peinture s'écaillait - mais pas grand-chose n'avait changé en sept ans. Le temps s'était figé la nuit de la mort de ma mère, et moi seule étais différente.

Tout, en moi, était différent.

Je m'imprégnai de l'odeur fraîche des herbes propres et sauvages, des vents chauds. Le début du printemps au Texas était agréable, plaisant à l'œil. J'avais oublié de quoi la lumière implacable du soleil avait l'air.

Un monde précieux, pensai-je, frissonnante - et puis, à l'obscurité en moi : c'est un monde précieux, beau. Je ne te laisserai pas l'abîmer. Je ne te laisserai pas m'utiliser à cette fin.

Je ne reçus aucune réponse.

Ma main éprouvait encore le poids de l'épée. J'entendais des hurlements dans ma tête. Le sang, la guerre, la mort. J'agrippai la rambarde, m'appuyai dessus avec force, et aperçus un mouvement près des vieux chênes - à quelque distance, sur une petite colline près du ruisseau. Je regardai dans cette direction pendant un long moment, observant la silhouette assise le dos courbé dans l'herbe, emplie de terreur et de désir. Mon propre et sain désir, en rien né de l'obscurité qui était lovée maintenant, comme endormie.

Hypocrite, lui lançai-je.

Je quittai le porche, traversai l'allée et avançai dans l'herbe. Je gardai les chênes en vue, et l'ado qui était assis là.

Jacques me tournait le dos, mais je ne dissimulai pas mon approche. Il savait que je venais. Il était assis, le menton sur les genoux, ses mains creusant le sol à ses côtés, agrippant des touffes d'herbe, les yeux fixés sur la tombe de ma mère.

Elle était d'une grande simplicité, et ne se remarquait qu'à la dalle de calcaire géante que les garçons avaient posée dessus. Zee y avait gravé le nom de ma mère, de ses griffes. Nous avons fait tout cela la nuit même où elle était morte. Les garçons creusèrent la tombe. Je restai près de son corps. Nous l'avons enterrée et je n'avais pas quitté les lieux avant la nuit suivante, une fois le soleil couché.

Sept ans. Tout était pareil, sauf l'herbe qui avait poussé.

— Tu es saine et sauve, dit Jacques sans me regarder.

— Tu savais que je m'en sortirais, répliquai-je. Que mon corps serait indemne, du moins.

— Une distinction de taille. (Jacques avait les yeux rivés sur ses mains.) Grant ?

— Vivant. (Je m'assis à ses côtés et touchai la pierre tombale de ma mère.)
Ils se font appeler les Mahati.

Il frissonna.

— Des éclaireurs.

— Ils veulent que je les mène. Jacques finit par rencontrer mon regard.

— Qu'as-tu dit ?

— Je suis assise ici. Qu'en conclus-tu ?

— J'en conclus, dit-il lentement avant de s'arrêter. Je ne sais pas quoi en conclure, ma chère.

Le nom de ma mère avait l'air obscène sur la pierre et y avait été taillé si profondément que mon doigt tenait dans ses sillons.

Jolene Kiss. Fille de Jean.

J'appuyai mon front contre la pierre.

— Je voulais dire oui. Je le voulais, Jacques. Je voulais... éprouver ce pouvoir.

— Le pouvoir par-delà la vie et la mort, dit-il. Une fois qu'on y a goûté, on ne peut jamais vraiment y renoncer.

— Tu parles en connaissance de cause ?

Il se détourna, fixant la tombe de ma mère. Je fis de même, essayant de ne pas penser à son enterrement. Essayant de me souvenir de son visage, de son sourire narquois, de cette lueur dans ses yeux.

J'arrêtai son image dans mon esprit, puis m'allongeai dans l'herbe, écoutant le vent et observant le ciel bleu. Aucune trouée, nulle part, à observer. Pas l'ombre d'un ennui. Juste un autre jour, une autre nuit, pour six milliards d'humains.

— Je ne viens pas assez souvent ici, reprit Jacques. C'est douloureux.

— En ce qui me concerne, cela fait sept ans. (Je fermai les yeux, ma respiration gênée par cette boule dans la gorge.) Jacques. Que suis-je ? Dis-moi la vérité. C'est tout ce que je veux. Pas d'énigmes.

— Pas d'énigmes, répéta-t-il, me faisant écho, et j'entendis un bruit de piétinement dans l'herbe.

Je soulevai une paupière, juste assez pour voir Grant venir nous rejoindre. Il semblait grave, mais à l'arrière de son regard brûlait une force puissante et calme. J'aurais pu la nommer compassion, ou foi, mais il s'agissait de quelque chose de plus profond, et je n'avais pas de mot pour la définir, mis à part qu'elle me donnait l'impression que le soleil était comprimé dans mon cœur - une lumière sauvage plus grande que ma vie, mais faisant tellement

partie de moi que je pourrais bien continuer à me consumer, même après la mort.

Il est resté avec toi. Il t'a soutenue. Il n'a pas flanché.

Mon homme, pensai-je.

Je tendis la main. Il chatouilla ma paume de ses doigts et s'assit lourdement dans l'herbe à mes côtés, puis s'en saisit. Elle tenait entièrement, chaude, dans la sienne. Jacques nous observait, du regret dans les yeux, quelque chose de douloureusement nostalgique.

— Je ne sais pas où est enterrée Jeannie, murmura-t-il.

— Moi non plus, dis-je. Maman ne me l'a jamais dit. Jacques baissa la tête, faisant courir ses mains – les mains de Byron – sur son visage. J'étais incapable de respirer, à le regarder ainsi. J'étais incapable de penser, ou de bouger. Même Grant était complètement immobile.

— Nous étions en train de perdre la guerre, dit Jacques.

J'attendais, mais il ne poursuivit pas, pas tout de suite. Grant m'attira un peu plus près de lui. Je ne luttai pas, balayai toutes les raisons pour lesquelles j'aurais dû le faire. Je suppose que j'avais dépassé ce stade, petit à petit, durant les deux années écoulées. Nous étions encore ensemble. Certaines choses dans la vie étaient simplement tenaces, de cette façon.

— Vieux Loup, dis-je.

— Maxine, répondit-il, la voix rauque. Les armées des seigneurs démoniaques ne pouvaient pas être possédées par mon espèce, et ils chassaient les humains – nos humains – comme nourriture ou pour les réduire en esclavage. Nous aurions pu supporter cela – il y avait tant de mondes que nous habitions – mais pas l'existence des Rois Faucheurs.

Zee tira sur ma peau, agité.

— Ils pouvaient tuer ton espèce.

— Nous ne pouvions nous cacher d'eux. C'était comme s'ils nous sentaient dans l'air. Cinq démons, partageant un esprit. Possédant... un pouvoir inimaginable. Je ne peux te dire, Maxine, les choses que je les ai vus faire.

— N'essaie pas, vraiment pas.

Je n'étais pas sûre que Jacques m'ait entendue ; son regard était si lointain.

— Personne ne pensait que cela fonctionnerait, mais nous étions désespérés. Nous avions besoin de quelque chose qui les scinderait, qui les séparerait de la masse de leurs pouvoirs. Donc nous avons trouvé une femme humaine, l'avons modifiée juste assez. Et puis nous... nous avons lié les Faucheuses à elle. Nous les avons liés à de la chair humaine, à un... niveau...

quantique.

Les mains de Grant se resserrèrent.

— Comment cela est-il même possible ? Je sais que vous l'avez fait, parce que Maxine en est la preuve, mais comment ?

Jacques secoua la tête.

— Je ne peux pas l'expliquer. Vous devez être à notre place pour comprendre. Ce que nous avons fait ce jour-là... il serait impossible de le reproduire. C'était... de la chance et de la puissance. Plus de puissance qu'aucun d'entre nous n'avait imaginé devoir en utiliser. Beaucoup moururent en fabriquant cette prison. Même moi, j'en ai presque perdu la vie. Et même ainsi, nous avons toujours... nous avons toujours su que cela ne durerait pas.

— Jacques, soufflai-je.

— Il y avait deux prisons, poursuivit-il, chassant les larmes de ses yeux d'un battement de cils. La première était celle que vous avez vue aujourd'hui. Un endroit au-delà de ce monde qui contient une armée. Mais ce n'était pas elle que les Gardiens surveillaient, il y a tant de millénaires. Pas elle qui détruira le monde lorsqu'elle tombera. (Il haussa les épaules, baissa les yeux vers ses mains, les ongles recouverts d'un vernis noir rongés jusqu'à la chair.) Tu es la seconde prison, Maxine. Ton corps, ton esprit. Ta lignée. Et tu es la seule prison qui compte. Parce que les démons que tu contiens...

— Les Rois Faucheurs, murmurai-je, et les garçons remuèrent.

Je posai la main sur la partie de mon corps où Zee dormait. Je me sentais mal, étourdie, très petite. Un chat aurait pu me tenir dans sa bouche, tant je me sentais petite.

Je voulais ma mère, mais elle était dans la tombe.

— Mes garçons, dis-je, la voix rauque. Mes garçons ne sont pas comme ça, Jacques.

— Ils ont changé, admit-il. Mais je ne sais pas si c'est parce qu'ils ont été séparés du pouvoir qui les a faits... ou s'il est possible qu'ils soient vraiment... devenus quelque chose de différent. Dix mille ans, ce n'est pas si long, ma chère.

— Ça l'est si vous êtes mortel, grommela Grant, s'enroulant autour de moi si serré que je pouvais à peine respirer.

Ce n'était pourtant pas encore suffisant. J'enlaçai mes doigts aux siens, et sa mâchoire dure, mal rasée, s'appuya contre mon oreille.

De nouveau, je souffris d'une impression de *déjà-vu*¹, une remontée de savoir qui était accompagnée de flashes, un en particulier : nous, assis de la

même manière, au lit, sa large main se déployant sur mon ventre ; et son chuchotement, *Un de ces jours, je veux être père.*

Je retins mon souffle avec brutalité. Les bras de Grant me serrèrent plus fermement, et d'une voix froide, il dit :

— Jacques. Maxine ne va pas détruire quoi que ce soit.

1. En français dans le texte. (N.d.T.)

— Destruction et renaissance vont main dans la main, murmura mon grand-père, reportant son regard sur la tombe de ma mère. Elles sont la même chose. Tout se brise. Et, une fois brisé, naît à nouveau.

— Je ne suis pas maléfique, dis-je. Jacques me lança un regard perçant.

— Je sais. Tu es quelqu'un de bon. C'est la raison pour laquelle je suis venu à toi la nuit dernière. Je voulais que tu saches. Je voulais faire les choses différemment, cette fois-ci. Ton ancêtre a perdu l'esprit, et dans sa folie... sa furie... elle a presque détruit le monde. Le Voile était fort alors, pas comme maintenant, mais, même ainsi, elle semblait capable d'... accéder... à l'énergie contrôlée des Rois Faucheurs. Parfois, il m'arrive de penser que si je lui avais simplement parlé, si je l'avais aidée à comprendre... (Il s'arrêta, se frottant le visage.) J'étais trop empêtré dans les secrets. Et j'avais peur d'elle. J'en étais honteusement effrayé.

Elle avait peur d'elle-même, dit l'obscurité, sa voix s'élevant à travers moi. Mais *elle chassait encore*.

Je retins mon souffle. Grant reprit :

— Vous, les Immortels. Apeurés par tant de choses. J'ai connu des gamins qui avaient plus de cran.

— Moi de même, répondit Jacques, touchant la pierre tombale de ma mère avec un profond respect, un geste à briser le cœur. Ils m'ont appris énormément de choses.

Trop. Tout cela, c'était trop. Je luttai pour sortir des bras de Grant.

— Que dois-je faire ?

— Rien. Mis à part être toi.

— Moi, répétais-je. Je n'étais pas moi lorsque j'ai lutté contre ces démons. J'ai laissé cette chose en moi prendre le pas, Jacques. Et c'était... trop bon.

— Maxine, intervint Grant durement, me touchant la main.

Je le regardai et fus surprise - pas uniquement par la mise en garde que je pouvais lire dans son regard, mais par ce qu'il essayait de me dire. Cela faisait longtemps que je n'avais pas aussi bien connu quelqu'un.

Et puis, soudain, cela ne sembla pas remonter à si loin.

Je me souvins de lui. Je me souvins de la sensation lorsque je rencontrai son regard au milieu de la foule, et le fait de tout savoir sur lui au simple tressautement de son sourire, à la lueur dans son œil. Cette petite graine précieuse de souvenir s'installa chaudement dans ma poitrine.

Plus tard, me disait maintenant son regard. *Nous parlerons plus tard*.

Quand nous serions seuls. Loin de Jacques.

Je jetai un coup d'œil à mon grand-père, et le découvris en train de nous observer avec une bonne dose d'incertitude. Mis à part les yeux, il aurait pu s'agir de Byron ici, là, et je voulais appuyer ma tête contre l'herbe, être une petite fille de nouveau, et pleurer. Juste pleurer jusqu'à la dernière larme, pour tout.

Mais cela n'allait pas garder qui que ce soit en sécurité.

Je me dressai sur mes jambes instables et portai mon regard en bas de la colline, vers la ferme. Le Messenger se tenait sous le porche, nous scrutant.

— Qu'en est-il d'elle ? demandai-je.

Grant suivit mon regard et resta silencieux un long moment.

— Je lui ai ouvert les yeux, dit-il calmement.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Il a brisé son conditionnement. (Jacques observait ouvertement Grant.) Personne n'a jamais fait ça.

— Personne n'a essayé.

— Certains, si, il y a longtemps, avec d'autres Messagers, d'autres descendants de ces Porteurs de Lumière volés. (Il sourit amèrement.) Mais je ne pense pas que ce soit une histoire que tu veuilles entendre maintenant.

Grant fonça les sourcils, comme s'il n'était pas d'accord.

— Je sais quand tu es en train de mentir, vieil homme. Je peux voir en toi. Comment se fait-il qu'elle n'y parvienne pas ?

— Elle ne peut pas lire ceux de mon espèce. Nous sommes des pages blanches pour elle et ceux élevés comme elle. C'est la première chose que nous avons modifiée. La vérité est un poison, mon vieux.

Je regardai mon grand-père, assis, si petit et seul, à côté de la tombe de sa fille. Je pouvais voir le vieil homme dans ses yeux, ses yeux volés, dans cette peau volée, et cela m'attristait. Je marchai vers lui, et posai ma main sur son épaule. Je lui embrassai le haut du crâne. Il se figea, retenant son souffle.

— Ce n'est pas la réaction que j'ai eue la nuit dernière, n'est-ce pas ? dis-je d'un air grave.

— Je ne veux pas me souvenir de ta réaction, murmura Jacques. Rétrospectivement, il est probablement mieux que tu l'aies oubliée, toi aussi.

Je pouvais m'en accommoder. Je jetai un coup d'oeil à Grant.

— Est-elle une menace ?

— Pas pour moi, dit-il calmement. Je la surveillerai. J'opinai et l'embrassai également, mais sur la bouche.

— Je t'aime, murmurai-je, de manière qu'il soit le seul à l'entendre.
Je m'éloignai et ne me retournai pas.

Chapitre 13

Ma mère avait possédé de nombreuses maisons, et bon nombre de terres - à travers le monde, héritées de nos ancêtres. Je n'avais jamais mis le pied dans la plupart de ces endroits. N'étais jamais restée plus d'un an dans ceux où je m'étais rendue. Tout cela m'appartenait maintenant. Je n'y avais jamais vraiment réfléchi.

Mais je marchai jusqu'au coucher du soleil et ne vis pas un grillage, ni un autre être humain.

J'étais dans la vieille forêt de pins lorsque le soleil se coucha, assise sur un coin de sol doux. Je sentis le picotement, le poids de la nuit descendant sur mes épaules. Je savais à quel moment exactement l'horizon avalerait le soleil.

Les garçons se réveillèrent.

Cela se fit rapidement. Je tombai en arrière, ayant la sensation douloureuse que des lames de rasoir chaudes me dépeçaient vivante : entre mes jambes, sous les ongles, contre mes seins et mes bras. Partout où les garçons dormaient, chaque partie de moi dont ils se détachaient.

Rasée avec douleur. Je serrai les dents et le supportai, regardant comme la fumée flottait de sous mes vêtements, fumée qui tremblait d'éclairs rouges. Pas différent de n'importe quel autre éveil auquel j'avais assisté depuis mon enfance - d'abord sur ma mère, ensuite sur moi.

Mais cela semblait différent. Je le vis avec des yeux différents.

Deux longs corps s'installèrent autour de mon cou, des langues chaudes caressant l'arrière de mes oreilles et mon crâne nu. Je fermai les yeux et écoutai de douces voix haut perchées fredonner « I Just Called To Say I Love You ».

Je vous aime, je vous aime, pensai-je en retour, mon cœur se brisant. Je ne m'étais jamais considérée comme étant particulièrement innocente, mais j'avais l'impression qu'un couteau s'était planté dans un endroit en moi encore sain et jeune - et l'avait tué.

De petites mains griffues s'enroulèrent étroitement autour des miennes. Si familières et chaudes.

— Tu as entendu, dis-je. Tu as tout entendu.

— Entendu, grinça Zee, si lentement, le chagrin rendant sa voix pesante.

Je me retournai, frissonnante. Raw et Aaz creusaient contre mon dos, leur

corps aussi chauds que du feu. Dek et Mal s'enroulèrent encore plus étroitement autour de mon cou. Les épaules de Zee étaient voûtées, ses jointures traînantes. Ses épines s'affaissèrent.

— Tu savais, dis-je.

— Comme un mauvais rêve, dit-il doucement. Rêve lointain, fort comme des nuages se brisant.

Je le fixai, impuissante et horrifiée.

— Mais aucun de vous n'est...

Je ne savais pas comment terminer ma phrase. Qu'étais-je sur le point de dire ? Qu'aucun d'entre eux n'était diabolique ? Que les Rois Faucheurs ne s'accrochaient pas à des ours en peluche ou ne lisaient pas *Playboy* ? Que les pires et les plus dangereux des démons n'... aimaient pas ? Ou n'avaient pas besoin d'amour ?

Parce que je savais qu'eux, oui. Mes garçons aimaient. Je l'avais toujours su. Aux côtés de ma mère, ils m'avaient pratiquement élevée : ils avaient changé mes couches, tenu mon biberon, mise au lit. M'avaient fredonné des berceuses et avaient aidé à m'apprendre à lire. On m'avait accordé une vision d'eux dans le passé, élevant une Chasseuse orpheline - une enfant nouveau-né. Je pouvais encore les voir chantant le chant funèbre de la mère de l'enfant - et prenant ensuite le bébé, la protégeant, la tenant avec tant de soin. Et pas seulement parce que leur survie en dépendait... mais parce qu'ils l'aimaient.

Cela ne pouvait être feint. Pas avec mes garçons.

— Maxine, chuchota Zee. Nous avons peur.

Moi aussi j'avais peur. Raw enroula ses bras autour de moi, appuyant son visage contre mon dos. Aaz se déplaça de quelques pas sur le côté, et revint quelques instants plus tard pour pousser entre mes mains une tasse en carton. Starbucks. Je sentis une odeur de chocolat chaud.

Oui. Nous étions définitivement des agents de l'apocalypse.

Je m'assis, Raw se cramponnant encore à moi, et bus à petites gorgées. Je me sentis mieux. Cela m'enracina plus près de la terre. Je soutins le regard de Zee, et pensai à toutes les choses étranges que j'avais entendues au fil des ans - venant d'Ahsen, du Roi des Aulnes, et même de Mama Sang. Je pensai à ma mère, et à Jacques. Des bribes de souvenirs, des choses qui n'avaient jamais fait sens. Des pièces du puzzle, trouvant leur place.

Mais c'était encore trop. J'étais sur le point de me noyer. J'agrippai le bras de Zee, mais tout ce qu'il fit fut de se balancer sur ses talons et trembler. Il avait l'air si petit.

— Pourquoi as-tu peur ? Si tu as toujours su, que t'est-il possible de

craindre ? Vous, les Rois Faucheurs.

Je voulais rentrer sous terre en prononçant ce nom. Le simple fait de penser à Zee de cette manière paraissait ridicule.

Mais il ferma les yeux, comme si le fait d'entendre cela dit à voix haute était un poids presque trop lourd à porter.

— Étouffe le nom.

— Mais c'est ce que vous êtes, non ?

Le petit démon gronda - tous les autres firent de même - mais cela ne m'était pas destiné. C'était comme si ce nom - ce nom horrible, sa pensée même - leur causait de la douleur.

Zee se libéra.

— Pas nous. Les temps anciens ont disparu. Pas nous, Maxine.

Je me mis à l'aise, le fixant. Les bras de Raw se resserrèrent autour de ma taille, pendant que Dek et Mal étaient un poids solide, confortable. Aaz se mit le doigt dans le nez - mangea la morve noire et fumante à la pointe de sa griffe - et m'offrit un large sourire faible.

Je ne pouvais lui rendre son sourire. Zee ne me regardait pas. Il avait les yeux baissés, baissés comme s'il avait peur de croiser les miens. Peur de moi.

Il y avait beaucoup de choses que je pouvais accepter, mais pas cela. Pas pendant cette vie. La vérité n'importait pas. La vérité était merdique. La vérité n'était pas toujours réelle.

Ce qui l'était, c'était ce que vous éprouviez. La réalité était ce que vous saviez, dans votre cœur.

— Hé, dis-je doucement, regarde-moi.

Il le fit, à contrecœur. J'attrapai de nouveau son bras, mais cette fois-ci pour l'attirer plus près de moi.

— Qui sont ces clowns de Rois Faucheurs, de toute manière ? Qu'ils aillent se faire foutre. Ils n'ont rien à voir avec mes garçons. Mes courageux, dangereux garçons.

Zee baissa la tête.

— Maxine.

— Ne sommes-nous pas une famille ?

Je fis courir ma main du bas vers le haut de son visage, l'enfouissant dans ses cheveux en épingle - et tirai sa tête en arrière jusqu'à ce qu'il me regarde dans les yeux.

— Sommes-nous une famille ? lui demandai-je de nouveau.

— Dans notre sang, au-delà de la mort, grinça-t-il.

— Alors, n'aie pas peur, lui dis-je, grave. Et je n'en éprouverai pas non plus.

Zee me regarda fixement - tous les garçons, si immobiles - et je vis quelque chose dans ses yeux qui me rendit heureuse d'être en vie, d'être là, d'être qui j'étais avec tous mes fardeaux et tout le danger. Je ne pouvais le nommer, ne le voulais pas, mais je le sentais aussi fort que la vie même. Et je savais qu'il en était de même pour les garçons.

— Route dure, murmura Zee.

— Toujours, répliquai-je, mais nous avons aussi la tête dure.

Zee serra les paupières - laissa échapper son souffle bruyamment - et puis dévoila ses dents en un large sourire extasié.

— Ouais, dis-je, c'est ce que je voulais dire.

Je relâchai Zee. Il recula furtivement, mais pas trop loin. Il garda une main griffue sur mon genou. Dek et Mal ronronnaient si fort que mes tympons vibraient. Raw et Aaz tombèrent sur mes genoux. De quelque part dans les ombres, ils avaient tiré des casquettes de baseball - les Yankees ce soir - et les enfoncèrent sur leur tête. J'en rabaissai les bords.

— Maman savait, dis-je, n'est-ce pas ?

— Vérité donnée. (Zee rentra les épaules jusqu'à ressembler à un champignon dans les ombres.) Tous les genres de vérités.

— Jacques le lui a dit.

— Non.

Le petit démon fit courir sa griffe à travers les épines de pin tombées, faisant un cercle de lignes emmêlées qui formèrent un nœud. Un dédale.

— Le Labyrinthe. (Je touchai le bord du cercle.) Elle était dans le Labyrinthe. Avant de m'avoir.

— A glissé sur le côté. Accident. (Zee hésita.) A suivi d'étranges chemins.

— Suffisamment étranges pour qu'elle découvre votre secret là-bas ? Suffisamment étranges pour qu'elle découvre quelqu'un dans le Labyrinthe qui détenait la vérité ?

Zee se tortilla d'un air gêné. Les autres firent de même. Je voulais poser d'autres questions, mais je connaissais cette expression sur leur visage : pas de réponses ce soir, pas à ce sujet.

Je m'allongeai et tous les garçons se rapprochèrent, se poussant contre moi, enroulant leurs bras autour de mon corps. Je leur donnai une accolade. Nous levâmes le regard à travers les pins qui oscillaient, vers les premières

étoiles du soir.

— De quoi, demandai-je avec calme, vous souvenez-vous ? Avant... ça ?

— De la faim, dit Zee. Obscurité et faim. Je touchai ma poitrine.

— C'est ce qui est en moi. Cette chose... c'est une partie de vous.

Zee resta silencieux. Raw et Aaz eurent un frisson alors que Dek et Mal fredonnaient « Ask the Lonely », de Journey¹. Je fermai les yeux.

— Vous auriez dû me le dire il y a des années. J'aurais préféré l'entendre de votre bouche. Pas de celles de ces démons. Pas de celle de Jacques.

— La vérité coupe, marmonna Zee. La vérité nous coupe. T'a effrayée, blessée, a brûlé ton cœur en nœuds. Ta vie ruinée, avec la vérité. Vieille mère éprouva la même chose. Étala des indices, des énigmes. Pour t'apaiser. Te sauver.

— Me sauver, répétais-je durement, de cela ?

Zee posa sa main griffue sur le haut de ma poitrine, au-dessus de mon cœur.

— La pire partie de nous-mêmes.

Les larmes brûlaient ma gorge et mes yeux, suivies d'un sentiment d'impuissance si vaste, si terrible, que je le croyais capable de me déchirer.

— Comment ? Comment planifiait-elle de me sauver ?

— Ton cœur, grinça-t-il. Doux cœur. Douce Maxine. Ma mère avait été une femme bonne, mais pas douce.

Dure comme les ongles. Qui ne riait ou ne souriait jamais facilement. Elle m'avait élevée pour être bonne moi aussi, et forte, mais il n'y avait pas eu de leçons de douceur. Uniquement ce qui était juste. Toujours, ce qui était juste, quoi qu'il arrive.

1. Groupe de rock américain fondé en 1973 à San Francisco. (N.d.T.)

Je recouvris la main de Zee de la mienne.

— Qu'arrivera-t-il lorsque le Voile tombera ? Zee posa la tête sur mon ventre.

— Mystère. Nous deviendrons ce que nous étions, ou tu deviendras... quelque chose d'autre.

— Et si je meurs en premier ?

Tous les garçons se raidirent. Zee dit :

— Non.

— Cela vaudrait le sacrifice.

— Non, répéta-t-il. Chance meilleure avec toi vivante.

— Quelle chance ?

— Toujours chance. Toujours des possibilités. (Il ferma les yeux.) Résidant là.

Je lui frottai la tête.

— Pourquoi t'en soucies-tu ? Je suis ta prison. Nous toutes, avons été ta prison.

— Pas de secret. Nous nous savions capturés.

— Mais vous n'êtes pas uniquement des démons. Ce que vous êtes...

— Cinq cœurs, grinça Zee, tapotant ma poitrine à cinq reprises. Cinq cœurs. Maintenant six. Maintenant sept. Serons huit, quand ce sera l'heure. Tous, un. Tous, forts.

J'enroulai ma main autour de la sienne.

— Le mien est le sixième.

— Le Porteur de Lumière est le septième. Le bébé, lorsqu'elle s'épanouira à l'avenir...

— Huit. (Je pris une profonde inspiration.) Pourquoi t'en soucies-tu, Zee ?

Raw et Aaz chuchotaient entre eux. Dek et Mal arrêtaient de fredonner. Zee murmura :

— Nous nous sommes déchaînés. Durant de nombreuses vies, nous nous sommes déchaînés.

J'attendis la suite, mais il n'ajouta rien. Je n'insistai pas. J'en avais envie, mais j'avais peur - comme si je me tenais au bord d'un précipice effrayant, une descente dans une obscurité qui ne prendrait jamais fin, et si je ne respirais pas comme il le fallait, si je bougeais ne serait-ce qu'un peu dans la mauvaise direction - je tomberais. Perdue, pour toujours.

Les garçons étaient les Rois Faucheurs. Mes garçons. Mes dangereux petits garçons. Je ne pouvais saisir cela.

Je ne pouvais saisir ce que cela faisait de moi.

Zee me tapota la tête avec gentillesse.

— Repose-toi, Maxine. Nous protégeons tes rêves.

— Protégez Grant et Jacques, lui dis-je en fermant les yeux. Le Messenger est encore avec eux. Si elle tente quoi que ce soit...

— Nous la tuons.

Je n'exprimai aucun désaccord, mais l'idée de morts supplémentaires me rendait triste. Je n'avais aucun droit de prendre sa vie. Moins encore maintenant qu'auparavant. Je n'avais rien à prouver. Seulement, si tout le monde avait vu juste, ma capacité à faire du mal était devenue inimaginable. Vu l'état dans lequel j'étais, j'aurais peut-être à déposer les armes et nettoyer le cul de quelqu'un.

— Je ne sais ce que je vais faire, dis-je.

Zee ne me répondit pas. Je voulais seulement fermer les yeux pour un moment. Un peu de paix, avec les garçons. Peut-être étions-nous des monstres, mais pas les uns envers les autres.

Dek et Mal chantèrent pour m'endormir.

Je rêvai, et personne ne me sauva.

Je m'étais déjà égarée, auparavant, dans l'obscurité. Égarée, dans les Terres Perdues - un lieu à l'intérieur du Labyrinthe - au-delà de la route des mondes, où les vies et les rêves étaient jetés pour y disparaître. Une oubliette pour l'âme.

Je m'en étais échappée, quand personne n'y était jamais parvenu. Je vivais là, alors que je n'aurais pas dû vivre du tout - mais les garçons avaient partagé leur force avec moi, et au bout du compte leur souffle même. Ils m'avaient gardée vivante.

Si je mourais, ils mourraient. C'était comme cela que l'histoire s'écrivait. Mais je ne savais dorénavant plus si c'était vrai.

Rien n'était vrai.

***Sauf ton cœur*, entendis-je ma mère chuchoter.**

Elle n'était pas dans mon rêve. J'étais de retour dans les Terres Perdues ; mis à part que le dédale dans lequel je voyageais était fait de chair et non de pierre ; et je n'étais pas dans le Labyrinthe, mais dans le ventre d'un wyrm¹ immense.

Il y avait des marches dans la bête, luisantes dans l'obscurité de son ventre, et sous les étoiles, je vis les sommets tournant des galaxies, tourbillonnant paresseusement.

Nous sommes immenses, chuchota une voix profonde, douce. Nous sommes l'autre côté de la lumière. Nés de la première étincelle, du premier moment, du premier souffle de la bouche qui s'ouvrit et ne se referma jamais. Et la bouche s'ouvre encore et ne se ferme jamais, et d'elle se libèrent des mondes et des rêves, et le feu d'étoiles innombrables. Nous sommes plus étendus que les étoiles, car nous sommes plus âgés qu'elles, et nous avons chanté aux berceaux de la nouvelle vie et goûté à cette vie.

Nous goûtons toujours. Car nous sommes toujours affamés.

Les étoiles s'éteignirent en clignotant.

Mais il y a des choses que nous n'avons jamais connues.

Les galaxies disparurent.

Et donc, nous perdurons.

Le ventre du wyrm s'évanouit.

Écoutant, écoutant, l'autre côté de la lumière.

J'avais déjà commencé de tomber avant que la voix ait fini de parler, et les mots me chassèrent pendant que je sombrais à pic dans l'obscurité. Je ne pouvais discerner le haut du bas - je tournoyais, aveugle, écoutant les battements de mon cœur.

1. Sorte de dragon sans ailes ou de serpent de taille imposante. La créature symbolise l'effondrement de la nature, sa destruction. (N.d.T.)

Jusqu'à ce que, brutalement, je sois ailleurs. Et je n'étais pas seule.

Je me tenais à la tête d'une armée, aussi grande que la nuit - une armée au pouls vibrant, secouée par les cris et la faim. À mes côtés, des loups. Des loups qui ressemblaient à mes garçons. Mes garçons prêts, riant.

Au-dessus de ma tête, une couronne d'épines. Et les étoiles au-delà, saignant de lumière.

Je ne portais pas de vêtements. Ma peau, revêtue seulement de sang. Et lorsque je hurlai, et levai l'épée que je tenais dans mon poing, mon armée hurla avec moi...

... et me suivit comme je chargeais.

Je vis les étoiles lorsque je m'éveillai. Il faisait encore nuit. Nous n'étions pas même proches de l'aube, autrement j'aurais perçu sur ma peau le lever du soleil.

Je sentis une odeur de pizza. Entendis le couinement étouffé d'un animal. Je cherchai les garçons et les trouvai à moins de trente centimètres de distance, assis dans les feuilles parmi certaines de leurs possessions préférées. Dek et Mal ronronnaient dans mes oreilles. Je frottai leur dos, me demandant comment, dans quelque réalité que ce soit, il était possible que ces deux-là puissent mener une armée.

— Sommes-nous en train d'installer un campement ? demandai-je.

Le son de ma voix semblait rouillé. Raw tressaillit et cessa de baver du fromage fondu sur la lame d'une tronçonneuse. Zee dit :

— Attendant.

Dek et Mal eurent le hoquet. Raw lança à Zee un regard tendu et enfourna la tronçonneuse dans sa gorge. Les bruits de mastication qu'il faisait ressemblaient à ceux d'ongles sur un tableau noir. Je ne voyais pas Aaz.

— Attendant quoi ?

Raw pleurnicha et prit son ventre entre ses bras. Je lui ouvris les miens et il rampa sur mes genoux. Je tirai vers nous un ours en peluche et le mis entre ses griffes. Il commença à lui mâcher l'oreille. L'acide de sa salive en fit fumer la fourrure. Je lui frottai le ventre et le sentis gargouiller. Fromage et tronçonneuse. Jamais une bonne combinaison.

— Zee, dis-je de nouveau, réponds-moi.

Mais il n'en eut pas besoin. Quelques instants plus tard, ma cicatrice me picota, sous l'oreille. Épingles et aiguilles.

Je connaissais cette sensation. Je comprenais sa signification, et en oubliai de respirer.

— Maxine, grinça Zee.

Je l'entendis à peine. La sueur me couvrait le corps. Dek et Mal se lovèrent plus étroitement autour de mon cou, leurs fredonnements s'évanouissant jusqu'à se faire silence. Raw quitta mes genoux en roulant, et Aaz sortit des ombres à grandes enjambées, tirant un enjoliveur derrière lui. Il s'arrêta dans un dérapage et maintint le disque si serré contre sa poitrine qu'il le coupa en deux, fragile comme de la dentelle.

Tous avaient les yeux fixés sur le ciel.

Je tendis le cou. Aperçus un mouvement à travers les étoiles, plus sombre que la nuit - repoussant les étoiles comme une comète, mangeant la lumière. Une dague dans le ciel.

— Pour toi, dit Zee. Nous l'avons appelé.

Un air froid explosa contre mon corps et la lame claqua dans le sol devant nous.

La terre craqua, la crevasse dans la pierre plus vive qu'un coup de feu. Raw agrippa mes épaules pour me stabiliser, et Zee fit de même. Je les sentais à peine. J'aurais dû me souvenir, mais j'avais oublié. J'avais tout oublié au sujet de l'immense silhouette qui se tenait devant moi, imposante comme une colonne de flammes noires : l'apparence d'un homme la plus dénudée qui soit.

Je n'avais jamais vu ses yeux. Un chapeau aux larges bords tombait bas sur son visage pâle, révélant seulement une mâchoire carrée et une bouche fine. Pas de bras. Pas de vent, non plus, mais de longs cheveux noirs qui bougeaient sauvagement dans toutes les directions, leurs extrémités se tortillant comme des serpents. Ses pieds ressemblaient à des couteaux à viande : des poignées de lames scintillantes aussi longues que mon avant-bras, creusant pointe la première dans la terre, comme si elles exécutaient une pirouette mortelle.

J'étais incapable de bouger. De ciller. Le froid courait dans mon sang - le froid, puis la chaleur, un élan de peur et une petite excitation dangereuse - parce que, ici, s'exécutait une danse : la seule créature au monde que les garçons autoriseraient à me tuer. Sans ne serait-ce qu'une bataille.

— Oturu, soufflai-je.

— Notre Dame Chasseuse, chuchota le démon. Ton visage nous a manqué.

Chapitre 14

Malgré tout, j'avais vécu une petite vie. Une vie pleine, mais petite. J'avais été élevée pour croire en une chose, et pendant les vingt-cinq premières années de mon existence, je n'avais pas remis cela en question. Je l'avais fait pour d'autres choses, mais pas pour ça.

Les démons sont mauvais. Excepté les garçons.

Les garçons ne comptaient pas. Même ma mère avait été claire sur ce point. Les garçons, c'était la famille. Les garçons avaient la même bonté que le cœur qui les menait, mais cette aptitude à la bonté dépassait les ordres et les aspirations. Les garçons savaient reconnaître le bien du mal. Les garçons éprouvaient de la compassion - lorsqu'ils choisissaient de l'exercer.

Mais le reste... le reste devait être anéanti.

Puis, j'étais venue à Seattle. Avais rencontré Grant. Avais commencé à regarder les démons autrement. Ils devaient encore mourir. Mais maintenant, je les tuais en sachant qu'ils étaient capables de changer leur nature.

C'était une connaissance difficile. Il était aisé de tuer quelque chose quand vous pensiez qu'il s'agissait d'une menace, cela revenait à supprimer une puce ou une tique. Les parasites devaient mourir. Mais si Grant pouvait modifier les instincts des démons - si les démons pouvaient même désirer être modifiés - alors ce choix, cette capacité à envisager et accepter un tel changement fondamental et profond, éloigné de la nature d'un être, créait des possibilités perturbantes.

Qui, si elles étaient suivies par leurs conclusions logiques et naturelles, signifiaient que j'avais eu tort. Que ma mère avait eu tort. Toutes les femmes de ma lignée, trompées.

Ou peut-être, juste peut-être, étais-je enfin en train d'apprendre quelque chose qu'elles avaient toujours su et choisi d'ignorer : que, tout comme les gens, les démons n'étaient pas si faciles à juger.

Comme Oturu.

Comme moi.

Comme les garçons.

Je regardai les pieds aux pointes de dague d'Oturu surnager au-dessus des feuilles. La lumière des étoiles ne le touchait pas ; ou peut-être l'abysse de

son manteau était trop vaste, son corps un mystère de nuit. Il était une créature si au-delà de la compréhension humaine, que démon était le seul nom que je pouvais lui donner et qui faisait sens, la seule définition qui incluait tout ce qui était étrange et dangereux - et beau.

Nous nous étions rencontrés seulement une poignée de fois. Au début, je l'avais craint. Une partie de moi éprouvait encore ce sentiment. Mais chaque rencontre avait révélé un peu plus, plus et plus, jusqu'à ce qu'il soit maintenant étrangement réconfortant de le voir. Oturu n'avait jamais été pris dans le Voile de la prison. Il avait toujours été libre. Dévoué à ma lignée : à mon ancêtre meurtrière, qui l'avait trouvé dans le Labyrinthe et était devenue son amie.

Des mèches de ses cheveux noirs montèrent en flèche comme des tire-bouchons vers mon visage, flottant près de la cicatrice sous mon oreille. Je refusai de bouger, mais Dek émit un sifflement et Mal glissa en travers de ma joue, se dressant comme un cobra.

— Donc, dis-je, fière que ma voix reste calme. Nous y voilà de nouveau.

Sa bouche s'incurva en un lent sourire.

— Toi, Maîtresse, avec tes meutes et la chasse en main. Toi, Reine, te tenant toujours plus proche de l'éternité.

J'étais trop fatiguée pour me lancer dans une joute oratoire.

— Où est Traqueur ?

Traqueur. L'homme qui était l'esclave de cette créature, un homme qui avait été trahi par mon ancêtre, livré à Oturu, forcé de le servir.

Il m'avait poussée sous un bus une fois. Je ne l'en blâmais pas.

— La présence de Traqueur n'est pas nécessaire, dit-il, et ses cheveux se démenèrent de nouveau, tous ses cheveux, se tendant vers moi comme des milliers de doigts gracieux.

Pas le temps de battre un cil avant qu'Oturu ne m'entoure, sa cape se déployant largement comme des ailes. Et bien que Dek et Mal grondassent, ils n'attaquèrent pas. Des mèches de cheveux remontèrent en glissant le long de ma nuque, caressant mon crâne. Je plongeai le regard dans l'abysse de sa cape et de son corps, des ombres mouvantes me faisant face. Elles ressemblèrent brièvement à des yeux, des mains.

Je n'entendais rien d'autre que les battements de mon cœur. Mais profondément en moi, profondément, cette présence lovée remua.

Oturu chuchota :

— De l'obscurité nous sommes nés.

Et nés de nouveau, pour toujours, murmura cette douce voix dans mon

esprit.

Je fermai les paupières, me tenant immobile, mes doigts éraflant des cheveux hérissés et des oreilles pointues pendant que Mal, Aaz et Zee se poussaient plus près.

— Tu savais, depuis le début. Ce que je suis. Depuis que nous nous sommes rencontrés.

— Même toi, tu ne sais pas ce que tu es. (Oturu m'attira plus près, ses cheveux se resserrant autour de mon corps alors que Dek et Mal grondaient.) Et tu ne le sauras pas... aucun de nous ne le saura... jusqu'à ton dernier souffle. Parce que nous changeons, Chasseuse. Nous devenons. Nous nous transformons. Chaque chasse, née une fois encore en quelque chose de nouveau. Jusqu'à ce que nous ne puissions plus chasser.

Je levai le visage, tentant de voir ses yeux. Le rebord de son chapeau les dissimulait, et les ombres dessous étaient profondes. Malgré tout, je sentais le poids de son regard.

— Pourquoi es-tu ici ? lui demandai-je.

Il me relâcha, les mèches de ses cheveux s'attardant contre mon crâne chauve, puis sur la cicatrice sous mon oreille. Zee agrippa ma main et tira.

— Souvenirs, grinça-t-il. Vérités dont tu as besoin.

— Des vérités sur notre Dame, dit Oturu, avec déférence, dont tu suis le chemin.

— Mon ancêtre, dis-je avec terreur. Est-ce que je lui ressemble tant ?

Oturu pencha la tête, le bord de son chapeau si bas qu'il ombrageait presque sa bouche. Une fois encore, ses cheveux flottèrent en direction de mon visage. Doigts tordus si délicats.

Il s'arrêta, juste avant de me toucher.

— Nous connaissions son cœur. Nous connaissions son âme, qu'importait où elle chantait. Exactement comme nous connaissons la tienne. Tu n'es pas elle, Dame Chasseuse, sauf en ce qui concerne ce qui importe. Ton cœur. Ta puissance.

Je guettai l'obscurité avec cette oreille interne toujours tournée vers mon âme. N'entendis rien. Si calme que j'aurais pu imaginer ne m'être jamais sentie occupée, appropriée, possédée : quelque chose rampant à travers moi, transformant en cendres tout ce que je touchais.

Et moi, appréciant cela. Moi. Pas uniquement cette chose.

La puissance est porteuse de son propre plaisir, murmura la voix. Mais le pouvoir sur la vie et la mort...

Arrête, lui dis-je. Je n'écoute pas.

Tu pourrais en sauver tant. Tu pourrais faire tant. Protéger la terre des Prix de l'Homme. Arrêter les guerres. Faire la paix.

Je ne savais pas s'il s'agissait là de mes pensées ou de celles de la force m'habitant, mais elles frappèrent trop juste.

Je me frottai la bouche, souhaitant avoir de l'eau pour la rincer et cracher. J'avais le goût des poussières de cendres entre mes dents.

— Quelles vérités ?

— On t'a dit que notre Dame avait presque perdu l'esprit. Mais ce n'est pas l'exacte vérité. Elle n'a pas commencé ainsi. Ses intentions étaient bonnes. Comme les tiennes le seraient.

Mes intentions me terrifiaient.

— Comment cela a-t-il commencé alors ?

— Trahison, dit Oturu, et les garçons fermèrent les yeux comme un seul homme. C'est ce que tu dois savoir. Elle a été trahie pour le seul fait d'être en vie.

— Parce qu'elle était crainte.

— Parce qu'ils étaient fatigués d'elle. Fatigués de surveiller. Fatigués du danger incessant. (Oturu se tourna, se tendant en arrière, sa cape tourbillonnante s'élevant jusqu'à ce que je voie les pointes de ses pieds-dagues, flottant au-dessus des feuilles.) Nous te montrerons, Chasseuse. Elle aurait voulu que tu voies.

J'entendis la mise en garde. La saisis, mais je fus trop lente.

Un poing formé de cheveux enroulés se détendit en avant, rapide comme un fouet, et frappa la cicatrice sous mon oreille. La douleur fut éblouissante. Une lumière blanche. J'entendis le tonnerre et crier, et un hurlement comme celui des loups allié au vent. Je tombai en arrière, je tombai et tombai...

... et saignai dans une rivière sans fin dans un autre monde.

Pas de transition. Pas d'explication. Je n'atterris pas, je ne me blessai pas, mais je sentis le mouvement puis l'immobilité lorsque j'arrêtai de bouger.

J'ouvris les yeux. Découvris que j'étais étalée sur de l'herbe humide, pieds et mains liés. La bouche bâillonnée.

C'était si réel. Je pouvais respirer l'odeur de la pluie dans l'air, et de la fumée. Et mes garçons sur ma peau, se déchaînant comme je ne les avais jamais vus faire -avec une brutalité et une faim sauvage qui se déversaient à travers moi comme si mes entrailles étaient pénétrées par la bile et l'acide.

J'étais encerclée. Trois hommes. Une femme.

Cette dernière avait des ailes. Elle était grande et pâle. Elle me rappelait le

Messenger, avec ses cheveux roux et sa longue nuque. Un torque d'argent reposait lourdement sur ses clavicules proéminentes, ses bouts tressés incrustés de turquoise. Ses ailes avaient la couleur des perles.

À ses côtés se dressait un homme avec un œil énorme au centre du front, un homme d'une taille monstrueuse, doté de mains si larges qu'une seule d'entre elles aurait pu faire deux fois le tour de ma taille. Il s'accroupit, me fixant, sa bouche aux lèvres épaisses s'abaissant dans une moue mécontente.

— Ce n'est pas bien.

— C'est une question de survie, dit la femme ailée. Nous ne pouvons pas prendre le risque.

— La Chasseuse n'a rien fait. Elle est sous notre responsabilité. Certains l'appellent leur amie. Si les autres découvrent...

— Si tu leur dis, tu risques de la rejoindre, lancèrent brutalement les deux autres hommes, leurs voix se mêlant l'une à l'autre en une harmonie étrange.

Des jumeaux. De longues barbes noires, des rubis incrustés dans leurs sourcils. Habillés d'une armure dont les plaques d'obsidiennes scintillaient.

— Préfères-tu supporter ce fardeau durant le reste de nos vies éternelles ?

— On nous a confié une mission...

— Et nous la remplissons, dit la femme d'un ton impérieux, ses ailes se déployant. Lorsque les démons couvrent sa peau, elle est toujours immortelle. Elle ne mourra jamais à l'endroit où nous l'envoyons. Elle ne sera jamais tuée. La prison formée par sa lignée tiendra.

— Quid de nous, alors ? mugit le géant, son front se plissant autour de son unique œil qui ne cillait pas. Ce que tu suggères n'est pas digne de nos cœurs. Ou de notre création. Nous n'avons pas été faits pour cette tâche. Nos dieux ne le permettront pas. C'est la damnation.

— Et donc elle est damnée aux Terres Perdues, dirent les jumeaux, leurs voix rauques. Et peut-être le serons-nous aussi, mais cela doit être fait.

Le géant se détourna, le grincement de ses bottes bruissant comme le tonnerre.

— En la condamnant, nous condamnons l'un de nous.

— On ne peut établir de comparaison. Aucune. Tu sais cela.

— Si nous disons aux autres...

— Non. Ce secret est le nôtre. Nos Maîtres Prix de l'Homme ont mis le fardeau de la vérité sur nos épaules, notre mission est de savoir qui elle est. Ce que toutes celles de sa lignée sont.

La femme s'agenouilla, ses ailes balayant l'air autour d'elle comme une douce cape.

Je sentis le goût des larmes, salées et chaudes, et subis un sanglot qui n'était pas mien et s'élevait avec une puissance furieuse. Les garçons se déchaînaient.

— Chasseuse, dit la femme ailée, sa beauté froide comme de la glace. Chasseuse, ceci doit être fait. Tu es trop dangereuse. Ce que tu portes sur ta peau... est une menace trop terrible. Si quiconque dans ta lignée venait à mourir avant d'avoir enfanté, si le Voile devait tomber... (La femme détourna le regard, ses ailes traînant dans l'herbe humide.) Je suis désolée, ma douce. Plus que tu ne le penses. Tu ne nous pardonneras jamais.

— Mais au moins, nous ne t'entendrons pas hurler, dirent les jumeaux ; et je regardai avec horreur pendant qu'ils donnaient un coup de pied à mon corps, si fort que je me mis à rouler.

Le géant cria, eut un brusque mouvement vers l'avant, mais ne put m'atteindre.

Je tombai. Je tombai et l'obscurité m'avalait.

Et personne ne m'entendit hurler.

Personne, personne ne m'entendit.

Jusqu'à ce que, brutalement, des mains caressent mes cheveux.

Je découvris le goût des épines de pin sur ma langue et, fermai la bouche.

J'entendis des voix jumelles fredonnant à mes oreilles, et, lorsque je bougeai les jambes, elles n'étaient plus attachées, tout comme mes mains.

— Trahison, répéta Oturu. Je l'entendis à peine.

Zee émit un sifflement. Dek et Mal tremblèrent autour de mon cou. Je ne pouvais voir Raw ou Aaz, mais je les devinais proches, et j'entendais des craquements, comme s'ils étaient en train de fléchir leurs jointures.

Je roulai sur le côté et me mis debout, lentement. J'avais la tête douloureuse et qui tournait. Les garçons me tenaient droite, et je déglutis violemment pour m'empêcher de vomir.

— Qu'est-ce que c'était ? demandai-je, la voix rauque.

— Des souvenirs, répondit Oturu. Des souvenirs que notre Dame nous a donnés.

— Cela semblait si réel. (Je fermai les yeux.) Et les autres. Ils étaient des Gardiens ?

— Créés par les Prix de l'Homme, les Métamorphoses, pour servir à leur plaisir. Et leur plaisir était de surveiller notre Dame. Notre Dame, qui leur

faisait confiance.

Je frissonnai.

— Cet endroit où ils l'ont jetée...

Je ne pus finir. Ma peau se hérissait.

— Tu le connais, murmura Oturu. Tu as été à l'intérieur de ce dédale sinueux, et tu as marché le long de ce chemin sombre. Mais toi seule as émergé dans la lumière, intacte. Lorsqu'elle en trébucha, libre...

Il se tut également. J'avais froid et regardai Zee.

— Les Gardiens ont jeté mon ancêtre dans les Terres Perdues.

Zee baissa la tête, ses épaules s'affaissant.

— Personne ne sait. Pas le Loup, personne. Pas même tous les Gardiens. Juste certains. Certains mauvais.

— Et quoi ? Ils pensaient qu'en la mettant là... le problème serait réglé ? Que cela empêcherait que vous cinq puissiez jamais vous libérer ?

— Cela aurait pu marcher, dit Oturu. Elle n'aurait pas dû se libérer elle-même. Tout comme toi.

— J'ai trouvé un corps dans ce lieu. Je sais qu'il s'agissait du sien.

— C'était après. (Les cheveux d'Oturu se déployèrent sauvagement autour de son corps.) Elle a choisi sa mort. Pour protéger sa fille de sa folie.

Je me rallongeai, fixant le ciel de la nuit. Zee rampa plus près et se glissa sous mon bras. Raw et Aaz firent de même. Ils avaient une odeur de beurre et leurs griffes étaient grasses.

— Elle a perdu une part d'elle-même, chuchota Oturu. Le temps passé dans les Terres Perdues l'a rapprochée de ce qui dormait en elle. Trop, à la fin.

— Elle voulait une revanche.

— Justice.

Je pris une profonde inspiration et exhalai, lentement.

— C'est à cause d'elle que tous les Gardiens ont disparu. Cela explique pourquoi il ne reste plus personne, à part notre lignée. Elle les a tous tués.

Personne ne démentit, mais Raw et Aaz échangèrent des regards incertains qui m'amènèrent à me demander ce qu'il y avait d'autre à savoir. J'allais les questionner, mais Zee s'accrocha à ma main, la tirant.

— Beaucoup craignaient la vieille mère. Mais son coeur... son coeur était fait de fer et de miel.

— Elle est quand même devenue folle. Aucun de vous ne dit le contraire. Elle a fait du mal à des gens.

— La puissance était trop importante. Ce qui était juste au départ est devenu quelque chose d'autre. (Oturu baissa la tête, ses cheveux et sa cape se faisant très immobiles.) Nous sommes restés avec elle, même quand la chasse se gâta. Nous étions son ami. Mais elle avait peur que ce qui la détruisait ne s'élève de nouveau.

— Cette chose en moi. Elle l'a découverte par hasard. J'étais née, déjà proche d'elle.

Les cheveux d'Oturu s'écartèrent et se tordirent, se tortillant vers le haut comme des flammes noires.

— Comme l'était ta mère.

— Ma mère, répliquai-je, pendant que Raw et Aaz émettaient de petits sons étouffés.

Zee refusait de me regarder. Dek et Mal arrêtaient de ronronner.

— Elle nous a convoqués. Elle avait des questions sur notre Dame de la Chasse, sur sa folie, et sur ceux qui l'avaient trahie.

Je fermai les yeux.

— Ta mère revenait juste du Labyrinthe. Elle était enceinte de toi.

L'obscurité remua sous mon cœur. Un tremblement, un léger haut-le-cœur. Je ne la repoussai pas. Je flottai autour de cette force, froide et calme, l'observant avec un œil intérieur objectif qui était exempt de peur et de douleur, ou de quelque émotion humaine que ce soit. J'existais. Elle aussi. Nous étions ensemble.

J'étais finalement, irrévocablement, indifférente.

Oturu me dominait, se penchant vers moi, immense et sévère, sa cape s'évasant follement.

— Chasseuse. Il y a autre chose.

Je ne bougeai pas. J'allais me reposer ici jusqu'à prendre racine. Dek et Mal enroulèrent leurs queues, lâches et chaudes, autour de ma gorge, et fredonnèrent d'une manière légèrement débridée « Keep the Faith » de Bon Jovi. Les autres garçons s'appuyaient contre mes jambes et ma taille, tenant mes mains. Braves petits soldats.

Je regardai une longue mèche des cheveux d'Oturu plonger dans l'abysse de sa cape qui se gonflait. Ce n'était pas véritablement un vêtement. Elle était faite d'ombres qui semblaient être des poches d'autres espaces - peut-être la voix à travers laquelle j'avais voyagé lorsque j'étais allée d'ici à là-bas - ou quelque chose de différent : énergie et chair et d'autres dimensions se heurtant pour créer Oturu.

Il m'avait dit qu'il était le dernier de son espèce. Je voulais savoir

pourquoi. Peut-être aurais-je demandé, mais je regardai alors sa cape de plus près et aperçus des visages à la surface, des contours fugaces de têtes déformées pressant vers l'extérieur depuis l'abysse, bouches ouvertes en des cris silencieux.

Je reconnus l'un d'eux.

Traqueur.

Le regarder me rappelait un film d'horreur - son visage, l'abysse modelé à ses traits, glissante comme une nappe de pétrole et rampant hors de sa bouche. Je ne savais pas s'il pouvait me voir. Je tendis la main, prête à le tirer pour le libérer. Zee attrapa mes bras, arrêtant mon geste.

— Laisse être, marmonna-t-il.

J'essayai de le repousser d'une secousse, mais il s'obstina. Je tentai de parler, et ma voix se brisa. Au second essai, je parvins à croasser :

— Qu'es-tu en train de lui faire ? Oturu pencha la tête, me contemplant.

— Tu éprouves de la pitié.

— Il souffre terriblement. Tous ces gens aussi. Tu n'as aucun droit.

— Nous avons tous les droits. Il y a des raisons.

— Raisons... commençai-je, mais la prise de Zee se fit plus forte, et il me lança un regard d'avertissement.

— Justice, dit-il. Justice et promesses. Je refermai la bouche.

Les cheveux d'Oturu se libérèrent en s'échappant des ombres tourbillonnantes de sa cape. Un petit disque de pierre de la taille de ma paume était fermement tenu par ces mèches sombres. De simples lignes concentriques avaient été gravées sur la surface, et même dans la nuit, il luisait avec une clarté qui brûlait de l'intérieur. Je m'arrêtai de respirer lorsque je le vis, mon cœur faisant une embardée comme s'il voulait émettre son tic-tac directement en dehors de ma poitrine, ou dans mon estomac.

Le disque de pierre. Un fragment du Labyrinthe, au même titre que l'armure à ma main. Sauf que le disque de pierre stockait des souvenirs, une empreinte des âmes : l'énergie, laissant la gravure permanente d'une vie. On m'avait dit que celui-là était petit, capable de contenir seulement une année à peine de souvenirs. Une année. Pour capturer l'essence d'une existence entière.

Il avait appartenu à ma mère - et il contenait sa vie. Elle l'avait laissé à Jacques pour qu'il me le transmette si jamais je le trouvais. Comptant sur le destin - ou peut-être un futur qu'elle avait déjà connu et qui en viendrait à se produire.

J'avais trouvé mon grand-père. J'avais utilisé la pierre pour voir certains

des souvenirs de ma mère. Mais j'avais été obligé de la donner à Oturu pour qu'il la garde.

Je tendis la main. Le bout de mes doigts était froid. Le mal du pays m'emplit, désespéré et écrasant, au point qu'il m'était difficile de respirer.

— Merci de m'avoir ramené ceci. Oturu retint le disque.

— Tu dois faire attention. La dernière fois que tu l'as tenu, tu as quitté ce temps pour un autre. Tu as voyagé là où tu ne dois pas aller.

Quatre fois maintenant. Quatre fois, j'avais voyagé à travers le temps. Quatre fois, j'avais respiré le même air que des femmes qui étaient mortes.

— Il ne s'est rien passé, lui répondis-je.

Mais c'était un mensonge. Je n'avais jamais dit grand-chose de ces quelques fois où j'avais rencontré ma mère et ma grand-mère - peut-être avais-je voyagé plus que je ne m'en étais rendu compte jusqu'à présent.

Peut-être ma mère en avait-elle su davantage que je ne le croyais sur la vie à laquelle je ferais face. Une vie qui se trouvait encore dans mon futur.

Une vie à laquelle elle avait essayé de me préparer.

Oturu retenait encore le disque de pierre.

— Si tu ne prends pas garde, tu vas encore distordre le temps. Le disque de pierre n'a pas de pouvoir, mais tu dois craindre ce que tu portes à la main. (Ses cheveux s'enroulèrent à travers les airs et vinrent effleurer ma main droite où se trouvait l'armure.) Née du Labyrinthe et taillée de ce dernier, dit-il doucement, sa bouche bougeant à peine. Réalisée dans un minéral extrait au cœur du dédale.

— Une clé pour n'importe quelle porte, à n'importe quel moment et lieu, dis-je, me souvenant de ses propres mots.

— Une clé qui reflète les désirs de celui qui la possède, termina Oturu. (Puis, encore plus calmement :) Tu dois être entraînée à contrôler tes pensées. Tu ne peux pas être laissée aux côtés d'une telle puissance. Pas avec la chasse à portée de main, ou avec ce qui dort en toi. Pas sans contrôle.

— La chasse, dis-je sans prêter attention au reste. Es-tu au courant des démons que j'ai rencontrés ?

— Nous les avons sentis. (Ses cheveux se tordirent, un mouvement violent, cinglant.) Nous nous souvenons des Mahati lorsqu'ils étaient libres. Ils ne chassent pas pour renaître à la mort, mais seulement pour engendrer la douleur.

Ils me veulent, en tant que réceptacle des Rois Faucheurs, pour les mener. Le coin de sa bouche s'incurva.

— Seras-tu leur Reine ?

Tu l'es déjà, dit cette voix profonde depuis l'obscurité. Je fermai les yeux.
Zee murmura :

— Maxine.

Si tu choisis de l'être, s'ils sont des idiots de ne pas le croire.

Des cheveux soyeux caressèrent mon front.

Comme il y a eu des Rois, maintenant, il y a une Reine.

— Le Voile est ouvert, dit Oturu de sa voix étouffée. Et donc le rêveur parle.

— J'aimerais qu'il la ferme. (Je me frottai le visage, me sentant gelée et très seule.) C'est ridicule. Cette seule idée l'est. Je ne les mènerai pas.

La bouche d'Oturu retenait encore cette touche de sourire.

— Pourquoi pas ?

Zee siffla dans sa direction. Je le fixai.

— Ils feront souffrir des gens.

— Lorsque le Voile tombera, ils le feront de toute manière. (Oturu inclina la tête.) Le Voile a maintenant craqué, ils vont commencer. Quelqu'un doit les contrôler. Si ce n'est pas toi, alors, l'un des leurs. En qui as-tu le plus confiance pour être le meneur de la chasse ?

Je m'arrachai à sa contemplation pour baisser les yeux vers Zee, Raw et Aaz. Tous les trois étaient accroupis, parfaitement immobiles, le regard fixé sur leurs pieds. Dek et Mal étaient calmes.

— Vous cinq, chuchotai-je. Je ne peux toujours pas y croire.

— Une autre vie, un autre rêve, grinça Zee, fermant les yeux. Ce qui est entré en nous, nous le sommes devenus. Seulement parce que nous ne connaissions pas d'autre rêve.

Je m'agenouillai devant lui.

— Cette chose en moi, maintenant... est entrée en vous ? Vous a possédés ?

— C'est trop simple, murmura Oturu. Il n'existe pas de mots pour décrire ce qui habite dans ton âme. Ce qui a habité dans les leurs.

Je lui lançai un regard dur.

— Comment es-tu devenu expert en la matière ?

Il se figea. Zee le regarda avec mélancolie. Tous les autres firent de même.

— Nous ne te le dirons pas, répondit-il, la voix si basse que j'étais à peine capable de l'entendre. Non.

J'aurais aimé pouvoir voir ses yeux, mais les mouvements calmes de ses mèches et de sa cape racontaient une histoire, tout comme la souffrance dans sa voix. Suffisamment pour me faire détourner le regard et dire :

— Très bien.

Je tendis de nouveau la main. Après une brève hésitation, ses cheveux abaissèrent le disque de pierre jusqu'à ma paume.

Je ne disparus pas. Pas d'explosions. Rien de sauvage. Je tins le disque entre mes doigts et me demandai si cela revenait à tenir la main de ma mère - non pas que nous l'ayons beaucoup fait après mes huit ans. Je voulais redevenir une enfant, petite, lorsqu'elle était la seule à supporter le monde.

***Quel poids as-tu porté ?* m'interrogeai-je en silence, pensant à ma mère, et à ce qu'Oturu avait dit.**

Je suivis du bout du doigt ces lignes concentriques. L'armure picota. Je continuai de contrôler les choses. Mon doigt s'enroula plus près du centre du disque. Zee et les garçons ne bougèrent pas.

Je touchai le centre.

Il ne se passa rien.

Je n'étais pas sûre de savoir pourquoi j'avais supposé que ce serait le cas. L'espoir, peut-être. Ma mère m'avait laissé le disque de pierre pour une raison, et si elle avait été au courant de ce grand secret obscur concernant notre lignée, et si elle avait été dans le Labyrinthe - alors, peut-être, y avait-il quelque chose d'autre que j'avais besoin de savoir. Quelque chose qui pourrait m'aider.

Ou juste m'amener à me sentir mieux.

Je regardai Zee. Il haussa les épaules. Raw et Aaz observaient tout ça les yeux grands ouverts. À un moment ou à un autre, ils s'étaient débrouillés pour tirer un pot géant de poulet frit des ombres et étaient en train de manger ce qui s'y trouvait avec une nervosité qui me donnait envie de me mettre en boule à leur côté pour mendier un pilon.

Je fourrai le disque de pierre dans la poche de ma veste.

— Un dernier conseil ?

— Tu ne te sauveras pas toi-même de ce qui se profile. (Oturu dériva vers moi.) Nous ne sommes pas venus pour te sauver. Mais pour te rassurer.

Sa cape se déploya, et les mèches emmêlées de ses longs cheveux noirs se déversèrent autour de mon corps comme les premiers fils d'un cocon.

— Tu n'es pas seule, chuchota-t-il.

Pas seule. Pas seule contre une armée. Pas seule contre l'attente de blesser le monde, d'une manière ou d'une autre. Pas seule, dans le monde des

vivants.

Je me touchai la poitrine et sentis battre mon cœur. Une chose humaine si commune.

Le second pouls ne l'était pas autant.

Juste pas sur le même rythme que le mien. Calme, fort.

Grant. J'imaginai sa voix dans le vent, et lorsque je fermai les yeux, je le vis comme une lumière argentée, et dorée, et le soleil se déversant comme une rivière depuis la nuit et dans ma poitrine.

— Ah, murmura Oturu. Ah, jeune Reine.

Il semblait nostalgique et, pour une raison quelconque, attristé par moi. Peut-être cela signifiait-il que j'étais une idiote, aussi, mais je ne m'en souciais pas. J'avais brisé toutes les règles qui m'avaient été inculquées. Tétais une règle brisée.

Mais j'étais toujours moi. Maxine Kiss. Pas de cornes sur la tête. Pas de feu dans mon souffle. Je me réveillerais demain et aimerais encore la musique des années 1980, le chocolat chaud et la pluie. J'aimerais les santiags et les films de Clint Eastwood, les steaks si saignants qu'ils pouvaient s'éloigner d'un pas lourd de l'assiette. Ma mère me manquerait encore, et j'aimerais encore les garçons, et je trouverais un moyen ou un autre pour construire une vie avec l'homme qui vivait si fort dans mon cœur.

Tu es naïve, me dis-je. Tu es foutue.

Jusqu'au bout, répliqua une autre partie de moi. Je n'ai pas été élevée pour arrêter de vivre.

Je tendis la main vers une mèche des cheveux flottants d'Oturu, l'entourai autour de mon poing, et l'embrassai.

Il se figea. Je dis :

— Merci, l'ami.

— Toujours, murmura-t-il en baissant la tête. Et à jamais.

Chapitre 15

J'avais marché pendant des heures avant d'atteindre cet endroit dans la forêt de pins. Je ne voulais mettre autant de temps pour retourner à la ferme. Je tapotai mon poing droit contre ma poitrine et glissai dans le vide.

Je me retrouvai, quelques instants plus tard, aux côtés de la tombe de ma mère. Grant était là, assis dans l'herbe. Son visage m'était dissimulé, je ne pouvais voir que son dos. Ses vêtements étaient froissés. Il n'y avait personne d'autre que lui. Ciel clair, étoiles, et les feuilles du chêne chuchotant dans la brise. Je vis qu'il y avait des lumières allumées dans la maison, et Zee et les autres se regroupèrent pour regarder fixement la tombe.

Grant était en train de chanter, très doucement. Je ne reconnaissais pas la mélodie, mais elle s'élevait et descendait avec le vent, et semblait éparpiller la lumière comme autant d'étoiles filantes lorsque je fermais les yeux pour écouter.

Raw et Aaz étreignirent ses jambes étendues, appuyant leurs joues sur ses genoux. Il se pencha en avant et tapota leur tête.

J'observai la scène et l'observai, lui. M'imaginant comme la femme que j'avais été la veille, avant le sang et la douleur, et ces vérités terribles. Me souvenant de la tarte, du rire, et des bougies en train de brûler.

Je me sentais en équilibre instable en avançant vers Grant. Je m'assis précautionneusement à ses côtés sur l'herbe. Il finit par me regarder et arrêta de chanter - la dernière note suspendue dans l'air. Nous restâmes les yeux fixés l'un sur l'autre pendant un long moment. Je cherchai sur son visage des traces de peur, mais les seuls signes d'inquiétude qu'il affichait étaient un creusement des lignes de son front et de celles autour de sa bouche, ce qui le faisait paraître dur.

— Une petite partie de moi craignait que tu ne reviennes pas, dit-il.

— Je n'aurais pas dû. (J'enfonçai mes mains dans mon jean.) J'espère que tu n'as pas attendu dehors pendant tout ce temps.

Il ne dit rien. Se pencha juste pour faire glisser une main autour de mon cou et m'embrasser. Cela aurait dû être embarrassant. Sa bouche n'atterrit pas exactement là où il aurait fallu, mais ses lèvres trouvèrent les miennes, et cela sembla si naturel de lui rendre son baiser, si doux, comme si j'étais en train de sortir d'une nuit où la neige tombait pour arriver dans un foyer idyllique.

Grant se recula, juste un peu, sa respiration aussi agitée que la mienne. Je

voulais parler mais ne le pouvais pas. Pas de mots. Pas de voix.

— Tu ne te souviens pas de ça, n'est-ce pas ? demanda-t-il. Moi... t'embrassant.

J'effleurai de mes lèvres le coin de sa bouche, savourant son odeur : cannelle, lumière du soleil, et tout ce qui était doux. Je jetai un coup d'oeil à ses mains. Elles dégageaient une sensation de puissance, avec leurs doigts longs et minces. Je voulais les tenir, les adoucir, et toucher ses poignets et ses bras. Je voulais me pencher contre sa poitrine et l'écouter respirer. Je me souvenais de ces choses, mais elles semblaient très lointaines et nouvelles - un millier d'années, une autre vie.

Ma bouche tremblota.

— Ce que je ne me rappelle pas, c'est comment ce premier baiser dans tes escaliers a jamais pu me convaincre de rester dans le coin.

Grant s'immobilisa, me fixant.

— Vraiment. Tu ne te souviens pas de cela ?

— Pas du tout, dis-je. Pas plus que de ce dangereux duo que nous avons conçu à ton piano...

— Une sonate, m'interrompit-il.

— ... ou de cette tonalité magique qui n'appartenait qu'à toi...

— Je veux t'emmener dans mon lit.

Sa voix était basse, tendue, et une douleur gronda en moi, depuis mon cœur, alors qu'il m'embrassait avec une douceur impossible, à peine un effleurement sur mes lèvres, qui résonna jusqu'à mes pieds.

— Tu te rappelles, dit-il contre ma bouche.

— Certaines choses. (Je fermai les yeux, caressant sa mâchoire de mes lèvres, faisant traîner mes doigts le long de sa gorge puissante et mince à la fois.) De plus en plus nombreuses.

Il me hissa sur ses genoux et enfouit son visage dans le creux de mon cou. Ses bras étaient incroyablement forts, mais des tremblements l'agitaient, et sa respiration était de temps à autre hachée.

Il me tint comme cela, ne disant rien - disant tout - pendant un très long moment.

La ferme était calme. Je ne vis pas le Messenger, mais Jacques était assis à la table de la cuisine, le regard rivé à la tache de sang au sol. Je ne pus respirer lorsque je vis cela, et tâtonnai à la recherche de la main de Grant. Il me tira plus près de lui, puis me conduisit dehors, sous le porche.

Je dus m'appuyer contre la rambarde.

— Je ne peux pas le haïr. Qu'importe ce que j'entends, qu'importe ce qu'il me cache... tous ces secrets, toutes les choses qu'il a faites... Je l'aime encore.

— Il t'aime aussi, dit Grant. Je ne parviens pas à comprendre son espèce, mais il t'aime, Maxine. Il aimait ta mère. Il aimait ta grand-mère.

J'appuyai mon visage contre la poutre en vieux bois, des flocons de peinture écaillée flottant jusque sur les planches du sol. Dek pépia, léchant l'arrière de mon oreille.

— De toutes les Chasseuses de ma lignée, pourquoi Jean Kiss ? Pourquoi est-il tombé amoureux d'elle ?

— Vous n'êtes pas toutes les mêmes, tu sais. (Grant se pencha plus près, sa poitrine chaude contre mon dos.) Peut-être avez-vous l'air semblables, mais vous êtes des femmes différentes.

Je pensais à Jacques, assis dans la cuisine, fixant le point où sa fille était morte.

— Il survivra à nous tous. Cela durera le temps d'un battement de cils, comparé au reste de sa vie.

— Non. Pas un cillement. (Grant couvrit sa main de la mienne, enlaçant nos doigts.) Le temps est une notion relative. Et, comparé à un million, dix millions d'années, ce qu'il a eu et perdu avec ta mère, ta grand-mère et toi, durera bien plus longtemps.

— Il est seul. De nous tous, c'est le plus seul. Grant soupira.

— Viens. Allons marcher.

— Où est le Messenger ?

— En haut, dans une chambre, la dernière fois que j'ai vérifié en tout cas. Le regard planté sur les murs.

— Tu l'as laissée seule avec Jacques.

— Elle ne va pas lui faire de mal. Ni le prendre. (Grant se frotta la nuque, semblant mal à l'aise.) Elle est engagée dans une période d'autoréflexion.

— Bien, dis-je lentement. Qu'est-ce que cela signifie, exactement ?

— Libre arbitre. (Il me tira vers le jardin.) Allons-y. Je me laissai entraîner vers l'étable.

— Tu agis comme si tu vivais ici.

— J'écoute quand tu parles. Et tu évoques si rarement cet endroit que j'ai écouté très attentivement lorsque tu l'as fait. De plus, j'ai eu le temps de visiter. J'étais curieux de voir où tu as grandi.

— Je n'ai pas grandi ici. Il me jeta un coup d'œil.

— Tu dis aux gens que tu viens du Texas. Cela doit être un peu comme ton foyer.

— J'y suis née. Dans cette maison. (Je regardai Raw et Aaz faire des galipettes à travers les ombres devant nous.) Zee m'a mise au monde.

Grant vacilla légèrement.

— Waouh.

— Je sais.

L'étable n'avait pas accueilli un animal plus grand qu'un chat ou une souris en plus de cent ans, et ma mère l'avait toujours gardée balayée et propre. Le vieux break était garé à l'intérieur.

C'était douloureux de le retrouver. Je fis traîner mes mains le long de son toit marron poussiéreux, et regardai le siège avant à travers le pare-brise. Je pouvais presque voir ma mère derrière le volant, et moi, à côté d'elle, avec mes nattes et ma salopette, mes petites santiags rouges aux pieds. Des fantômes, dans mon esprit.

Même les garçons faisaient preuve de révérence, léchant le métal et appuyant leurs joues contre les portes. Dek et Mal chantaient la mélodie de « I'm so Lonesome I Could Cry » et Grant se joignit à eux à contretemps, sa voix douce, triste.

Les portières étaient verrouillées, mais Aaz fila à l'anglaise à travers les ombres et ouvrit la voiture de l'intérieur. Une odeur de cuir et de plastique moisi s'en échappa. Je pensai à me glisser sur le siège conducteur, mais m'arrêtai au dernier moment et grimpai à l'arrière. Je me déplaçai sur la banquette pour faire de la place à Grant. Du papier crissa sous mes pieds. Il faisait sombre dans l'habitacle, mais ma vision nocturne était bonne, et j'aperçus des cartes, des dépliants d'hôtels, des dessins sur des feuilles de papier volantes aux crayons et aux feutres. De vieux souvenirs. Nous avions cessé de nous déplacer dans cette voiture lorsque j'avais eu dix ans et l'avions garée ici. Ma mère et moi ne l'avions jamais nettoyée.

J'attrapai un des dessins et en défroissai le papier sur ma jambe.

— Je mettrai cela sur mon réfrigérateur, dit Grant. Je souris, suivant du doigt cinq éclaboussures aux yeux rouges, installées au milieu de fleurs violettes de taille démesurée qui étaient presque aussi hautes que la silhouette en forme de bâton avec de longs cheveux noirs sous laquelle était écrit « Maman » et qui surplombait une seconde silhouette, juste une tête, des jambes et deux bras proéminents avec des cœurs en guise de mains. J'avais écrit « moi » sur le côté.

Dek et Mal descendirent en rampant le long de mes bras pour examiner le

dessin. Je leur laissai le temps d'y jeter un bon coup d'œil, puis me penchai en avant pour le déposer précautionneusement sur le siège avant. J'aperçus de vieilles cassettes, plus de papiers, un couteau ou deux - puis me glissai de nouveau à l'arrière pour m'installer à côté de Grant.

— C'était ta maison, dit-il.

— Durant la plus grande partie de mon enfance. Nous dormions parfois à l'arrière. J'étais petite. M'man rendait ça rigolo, et les garçons me ramenaient toujours des choses. (Zee sortit sa tête des ombres à mes pieds et je caressai ses cheveux acérés.) Je crois que c'est à ce moment-là qu'ils sont devenus fans des ours en peluche.

— Doux et faits pour les câlins, grinça Zee, et il s'enfuit de nouveau dans les ombres.

Grant posa son bras sur mes épaules et me tira vers lui. C'était étrange, d'être assise dans cette voiture avec lui. Mais cela paraissait juste, aussi. Même si mes souvenirs me semblaient encore éloignés, même s'il était impossible de compiler entièrement nos deux années ensemble, c'était suffisant pour que je sentisse le poids de cette histoire entre nous. M'ancrant.

— J'ai vu Oturu, dis-je, calmement, et je lui racontai tout.

Sur ma mère, sur mon ancêtre. Je me confiai, et il ne dit pas un mot avant que je n'aie fini.

— Ça fait beaucoup à accepter, dit Grant.

— Je ne crois pas que je l'ai analysé. Je ne suis pas sûre d'y croire.

— Tu y crois. La différence, c'est que tu te connais, de même que ce qui compte en toi. Tu es forte. Tu aimes les garçons. Ce que Jacques et ces démons t'ont dit est superficiel comparé à cela.

— Superficiel, répétais-je, avec un sourire amer. Les Rois Faucheurs. La fin du monde.

— Superficiel, dit-il de nouveau, avec une gentillesse exceptionnelle, et il poussa Zee du pied.

Le petit démon était en train de nous espionner depuis le plancher. Tous les garçons étaient dans la voiture. Je sentais des odeurs de pop-corn et de bière, et écoutais Raw et Aaz derrière nous, mâchant bruyamment.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Grant à Zee. Dans la mesure où tu es l'autre moitié de cela ?

— Autre moitié de la lumière, murmura Zee.

L'autre rive du rêve, ajouta cette voix ondoyante dans mon esprit, chaque mot faisant s'étirer et se dérouler l'obscurité un petit peu plus sous ma peau.

Un frisson traversa mon corps. Ma vision se brouilla. Tout ce que je pus discerner, pendant un moment, fut le rêve où j'étais à l'intérieur du ventre du wyrm, entourée par des étoiles avalées.

Mais il y a des choses que nous n'avons jamais sues.

— Maxine, dit Grant.

Je battis des paupières et le monde revint. Je n'étais pas certaine d'y être encore. Un pied en dehors, peut-être. Tout semblait si distant.

— Je suis fatiguée, lui dis-je, ce qui n'était pas vraiment un mensonge.

Au moment où je prononçais ces mots, je souffris d'une lassitude profonde jusqu'à l'âme, destructive. Je me demandais ce j'éproverais si je laissais finalement tomber, si je m'allongeais et mourais. Je n'étais pas sûre d'avoir de l'énergie pour quoi que ce soit d'autre.

La mâchoire de Grant se crispa, et il me tira sur ses genoux, me tenant serrée. Je m'appuyai contre lui, la joue pressée sur sa poitrine, inspirant l'odeur de cannelle, me plongeant dans sa chaleur. Dek et Mal ronronnèrent.

— Viens, dit-il brutalement, embrassant le dessus de ma tête chauve. Ne souffre pas.

Je pensais à mon ancêtre, avec des cordes autour des chevilles et des mains. Jetée dans un trou, comme un détrit, pour passer une éternité enterrée vivante. Ma mère, enceinte et seule. Si elle avait eu affaire à la même obscurité que celle qui était en moi, elle n'en avait jamais dit un mot...

J'enfouis encore plus profondément mon visage contre la poitrine de Grant.

— Tu as peur, souffla-t-il. Maxine.

— J'ai peur d'être seule, lui dis-je, à peine capable de laisser les mots sortir. Incapable de les garder en moi.

Ses bras se firent plus fermes.

— Il n'y a rien là dont tu doives avoir honte.

— Si. Tu ne comprends pas.

Il rit, mais c'était un son frustré, humide, frisant la souffrance.

— Je n'ai jamais été seul jusqu'à ce que je te rencontre, Maxine. Je n'étais pas seul jusqu'à ce que je me rende compte de ce à quoi la vie ressemblerait sans toi.

Mes doigts s'enfoncèrent dans sa chemise.

— Ne dis pas ça.

Il s'immobilisa, me regardant fixement. Silencieux pendant si longtemps

que je me sentis mal à l'aise.

— Zee, finit-il par dire doucement. Sors d'ici, bon sang. Et emmène les autres avec toi.

Zee ne discuta pas. Il fit claquer ses griffes. Dek et Mal pépièrent, léchèrent mes oreilles, et s'évanouirent dans les ombres. Un profond silence remplaça les mastications de Raw et Aaz.

— Maintenant, écoute, dis-je, mais Grant secoua la tête, mâchoire serrée, ses yeux luisants de cette étrange lumière dorée.

— Toi, écoute-moi, dit-il, et il m'embrassa durement sur la bouche.

La chaleur explosa à travers ma poitrine, la sauvagerie s'élevant en moi, emplie d'un désir étourdissant. Je tordis la chemise de Grant entre mes mains, appuyée si fort contre lui que je pouvais sentir chacune des dures lignes de son corps. J'avais l'impression que cela faisait des années, le temps d'une existence, depuis que j'avais été si proche de lui ; et une petite part en moi qui pesait chaque seconde et sensation, les retenant face au reste de ma vie.

Grant mit fin au baiser et agrippa ma main pour la tenir contre sa poitrine. Je sentais battre son cœur sous ma paume, et il lissa sa joue, le coin de sa bouche, à l'aide de mon pouce. Nous deux, tremblant.

— Écoute-moi. Écoute combien j'ai besoin de toi. Et je t'interdis... je t'interdis, Maxine, de m'expliquer que je ne devrais pas te dire combien je t'aime.

Il m'embrassa de nouveau, avec délicatesse. Lorsqu'il recula, je suivis, sentant les mots sur sa langue. Je l'embrassai violemment, effrayée de ce qu'il pourrait ajouter. Il soupira contre ma bouche et me tint si fermement que je ne pouvais respirer. Si fort que, si le monde s'écroulait, il serait encore en train de me tenir.

Je voulais être tenue ainsi. Je voulais lui montrer le chagrin qu'il adoucissait, combien je me sentais entière, simplement en étant dans ses bras. Je voulais qu'il sache qu'il était mon foyer. Cela semblait plus important que jamais qu'il le sache - parce que je ne l'avais pas su. J'avais oublié. Et l'énormité de cette perte me coupait le souffle.

Grant m'allongea sur le siège de la voiture, laissant tomber sa canne au sol. J'obligeai mes mains à lâcher leur prise sur sa chemise, les faisant glisser le long de son ventre dur jusqu'à la taille de son jean. Sa peau était chaude. Ses muscles fermes.

Il émit un petit bruit, me touchant en des mouvements rapides qui semblaient aussi haletants que sa respiration - et si je mourais dans cent, mille ans de là, je pensais ne jamais oublier la manière dont il me regardait.

— Tes yeux, murmurai-je.

— Qu'est-ce qu'ils ont ?

Grant fit glisser sa main sous mon pull, posant sa large paume sur mon ventre, puis plus haut, sur ma poitrine. Je m'arquai à son contact, soupirant, et ravalai mes mots. Je ne pouvais pas lui dire. Je ne pouvais lui dire ce que cela me faisait, d'être regardée avec un désir et une grâce si nus.

Peut-être le savait-il. Il fit glisser ma veste et me retira mon pull. Je frissonnai, maniant son jean maladroitement. Nous bougions tous deux plus rapidement, l'urgence nous rendant brouillons. J'avais besoin de lui. J'avais méchamment besoin de lui.

Vêtements ôtés, repoussés sur les côtés, mêlés. Sa peau était chaude et dure, et nous roulâmes l'un sur l'autre de manière qu'il se retrouve allongé sur le dos, sa mauvaise jambe pendant du siège. Je ne pouvais ni penser ni parler ; tout ce dont j'étais capable, c'était de le toucher, glissant le long de son corps jusqu'à ce que ma bouche effleure l'intérieur de ses cuisses, et puis plus haut, plus haut, suçant avec douceur le bout de sa hampe épaisse et dure, mes mains s'enroulant fermement autour de lui, le caressant.

Grant cria, ses hanches ruant vers le haut, se hissant plus au fond de ma bouche. Ses mains glissèrent sur ma tête et mes épaules, et il s'assit, respirant de manière irrégulière, essayant d'atteindre mes seins. Je le taquinai de la langue, puis glissai de nouveau vers le haut de son corps, fermant les yeux alors que ses doigts plongeaient entre nous, me touchant brutalement, puis doucement, sa bouche ne quittant jamais la mienne.

J'avancai moi aussi la main entre nous et le guidai contre moi, le tenant là, me frottant à lui. Il se tendit, l'expression de son visage reflétant une pure douleur. J'embrassai sa gorge, goûtant le sel de sa sueur, souffrant du plaisir le plus torturant qui soit alors que je poussai mes hanches pour descendre sur lui avec force. Il m'emplit jusqu'à en avoir mal, puis tout s'adoucit, et nous commençâmes à bouger l'un contre l'autre, avec force et rapidité.

Au bout d'un moment, nous roulâmes de nouveau et il se retrouva au-dessus de moi, à moitié agenouillé dans le vide. Je refermai mes jambes autour de lui alors qu'il s'introduisait en moi plus profondément, plus fort, se mouvant avec une implacabilité qui me faisait crier à chaque brusque va-et-vient. Il ne se montra pas plus doux quand je jouis, me serrant fermement d'un bras, se déplaçant encore en moi tout en tendant la main entre nous pour me toucher, comme ça, à la perfection. Je jouis de nouveau, enfonçant mes ongles dans son dos, et il finit par me laisser aller dans un cri muet, ses hanches tressaillant si durement, si longuement contre moi que je vins une dernière fois.

Il s'écroula sur moi, et j'adorai ça. J'adorai le sentir épuisé, et j'adorai l'être, de cette manière-là : pressée contre lui, sentant les battements de son cœur frémissant contre les miens comme si quelque chose passait entre nous - lumière ou énergie - jusqu'à ce que la lueur que j'imaginai à l'intérieur de ma poitrine brûlât blanche de chaleur, baignant l'esprit lové qui remuait paresseusement dans ses rêves.

— Tu es mon lever de soleil, murmura Grant contre ma gorge. Toujours. Qu'importe ce qui se passera, souviens-toi simplement de cela.

Je fis courir mes doigts dans ses cheveux épais.

— Tu dis ça à la fille qui a été atteinte d'amnésie. Il eut un grognement.

— Ne fais pas ça. Je ne pensais pas pouvoir le supporter. Quand tu m'as regardé comme si j'étais un parfait étranger, j'ai cru mourir.

— J'imagine que j'essayais seulement de te protéger. (Je tins sa main contre ma poitrine.) Notre lien... l'énergie qui te vient de moi... tu te rends compte, n'est-ce pas, d'où tu la tires ? Les garçons ont dit que cette chose en moi est la pire partie d'eux-mêmes, et qu'elle est en train de se libérer. Cela va me changer. Et si tu es là aussi...

— J'aime la manière que tu as de toujours me sous-estimer.

— Tu ne devrais pas.

Grant se souleva sur les coudes et me lança un long regard calme.

— Tu ne peux pas faire en sorte que tout aille bien. Parfois, tu dois juste laisser les choses se faire et avoir un peu foi dans le fait que le monde continuera de tourner, que le soleil se lèvera et que la vie suivra son cours.

— Non, répondis-je. Je ne peux pas.

— Quelle part de toi ? (Grant fit courir sa main dans ses cheveux, les tirant durement, un petit quelque chose

de sauvage dans les yeux.) Je sais que ce n'est pas seulement pour me protéger que tu as fui. Tu avais peur de quelque chose d'autre. Je ne t'ai jamais vue si effrayée, à l'intérieur.

— Parce que je te perdrai, dis-je sans réfléchir. Je t'aime et je te perdrai. Rien ne dure. Pas dans ma vie. Pas même ma vie. Et cela sera ma faute.

Et ma vie vaut moins que mon cœur.

Je tentai de m'asseoir. Grant plaça sa main sur mon épaule, me retenant dans ma position.

— Ce n'est pas ta faute si ta mère est morte.

— Elle est morte à cause de moi.

— Les garçons ont transféré leur protection. Si tu dois blâmer quelqu'un...

— Tais-toi, dis-je brutalement, me sentant à l'étroit et froide. Elle aurait pu avoir plus de temps.

Grant s'immobilisa, me fixant dans les yeux avec ce regard qu'il avait, parfois, lorsqu'il voyait trop profondément.

— Plus de temps pour toi, dit-il. Plus de temps pour toi pour comprendre les choses.

Je détournai le regard, piquée.

— Je ne l'ai jamais appréciée. Je l'aimais, mais j'éprouvais tellement de colère contre elle. Je détestais notre vie. Je détestais tant que nous n'ayons jamais de maison. Je détestais cette voiture dans laquelle nous vivions. Je détestais de ne pouvoir jamais être seule. Je détestais toute cette violence et de savoir... de savoir que je n'avais pas le choix parce que c'était comme cela. Je détestais tout ça ; et puis elle est morte. (Je m'efforçai de rencontrer son regard.) Je n'ai pas eu le temps de lui dire que je l'aimais. Je n'ai même pas pu la remercier d'être ma mère. Je ne comprenais pas. Je pensais que c'était le cas, mais c'était faux. Je ne comprenais pas ce qu'elle avait traversé, tout ce dont elle m'a protégée, jusqu'à ce que cela fût moi.

— Elle sait que tu l'aimais. Elle sait, Maxine.

Je pris une profonde inspiration tremblante.

— Tout ce que j'ai ici... tout à ton sujet... c'est tout ce que j'ai toujours souhaité. Mais c'était... J'ai fait ces rêves avant qu'elle ne meure. Après... j'ai cessé de vouloir. J'ai cessé. J'ai juste... fait ce que j'étais supposée faire. Et je me suis dit à moi-même que c'était ce à quoi j'aspirais.

Grant me prit dans ses bras, me tirant avec douceur contre sa poitrine. Sa chaleur s'infiltra à travers mes muscles, comme si j'étais en train de me noyer dans la lumière du soleil ; et il fredonna une note brève qui s'éleva et gronda dans ma poitrine, dans le pouls qui correspondait à celui de mon propre cœur.

— Tu ne m'as jamais rien dit de tout cela, murmura-t-il.

J'essuyai mon nez sur le dos de ma main, mais les larmes continuaient de couler.

— Je ne m'autorisais pas à y penser.

Il resta silencieux pendant un moment.

— Il n'y a rien que je puisse dire pour que les choses aillent mieux, Maxine. Mis à part que ces dernières changent. Tu ne peux pas... laisser ce qui s'est passé te faire croire que ce que tu veux n'est pas bien.

Je couvris sa main, caressant ses doigts chauds.

— Tu as toujours réponse à tout.

— C'est ce que tu aimes chez moi.

— Un gros ego, aussi.

— Humble comme tout. Sensible comme l'agneau qui vient de naître.

J'attrapai son oreille, attirant sa tête vers la mienne. Grant prit ma gorge en coupe dans sa large main.

— Si tu m'avais oublié et quitté... commença-t-il, mais je l'arrêtai d'un baiser profond.

Il s'étira sur moi. J'aimais le poids qu'il représentait. J'aimais la chaleur de ses mains sur mon visage, puis sur ma hanche, claquant ma taille, et son pouce effleurant le bout de mon sein. Mes yeux et mes joues me paraissaient collants de larmes, mais il ne semblait pas s'en soucier.

Il était en train d'embrasser ma poitrine - et j'appréciais vraiment beaucoup cela - lorsque Zee fit son apparition sur le siège avant, ses yeux rouges luisant d'agitation.

Je me figeai. Tout comme Grant.

— Maxine, grinça le petit démon. Ennuis.

Chapitre 16

Les cris se faisaient entendre tout le long du chemin entre l'étable et la maison. Je courus, Grant derrière moi, les garçons se poursuivant comme des loups dans les ombres autour de nous.

Je surgis par la porte de devant et vis Jacques en premier. Vivant, apparemment indemne.

Et puis mon regard le dépassa, pour aller se poser sur le Messenger.

Elle se tenait au centre de la pièce, grande et pâle, tout en angles vifs qui étaient masculins et féminins, extraterrestres. Ses joues étaient humides, éclaboussées - ses yeux injectés de sang. Nue, intense, souffrant.

Elle avait levé l'ourlet brut de sa chemise en soie. De longues cicatrices blanches lui couvraient le torse, et une corde fine comme le fil d'un rasoir lui ceignait la taille, son extrémité enfermée dans une mince poignée - qu'elle touchait précautionneusement. Le bout s'en libéra, et la corde tomba de son corps avec un sifflement. On aurait dit qu'elle avait été fabriquée dans du cristal, et ressemblait à un fouet très court - jusqu'à ce que le Messenger ait une chiquenaude du poignet et la corde se transforma dans un claquement en une lame effilée comme une aiguille. Cela advint durant le temps d'un battement de cils.

J'agrippai mon grand-père, ayant l'intention de l'éloigner, mais il planta ses talons dans le sol - son regard ne quittant à aucun moment le Messenger.

— Petit oiseau, plaida Jacques, avec un chagrin absolu dans les yeux. S'il te plaît, ne fais pas ça.

Je pensais qu'elle était sur le point de l'attaquer. J'en étais certaine, prête à dire aux garçons de la tuer - mais le Messenger baissa la tête, affirma sa prise sur l'arme -et positionna la lame sur son propre cœur.

— Non, lança Grant brutalement derrière moi.

Le Messenger le regarda - puis posa son regard affligé, misérable, sur Jacques.

— Louée soit ta lumière, murmura-t-elle, et elle poussa la lame dans sa poitrine.

Sans succès.

Ses muscles se tendirent. Tout à son sujet, engagée à faire courir cette lame à travers son corps. Mais la pointe en perça son vêtement et n'alla pas plus loin.

Jacques soupira. La femme lui lança un regard désespéré.

— Je dois mourir, souffla-t-elle.

— Non, dit Jacques, doucement. Ton Faiseur a construit une commande dans ton cerveau. Tu es incapable de suicide ou d'automutilation.

Elle émit un son angoissé et essaya de nouveau. Je m'approchai en dépassant mon grand-père, sentant Zee et Raw dans les ombres sur ma droite. Aaz rôdait sur ma gauche, pendant que Dek et Mal étaient calmes sur mes épaules. Prêts. Dans l'attente.

— Arrête, dis-je, éprouvant une sorte de crainte mêlée d'admiration perturbante devant le changement violent de ses émotions. Ce que j'étais maintenant en train de voir était plus proche de la femme que j'avais rencontrée pour la première fois dans le loft - mais n'avait qu'un lointain rapport avec le robot qui s'était tenu plus tôt dans cette pièce même, le regard rivé aux murs. Quelque chose s'était brisé depuis lors. Toute cette introspection.

Elle me regarda - me regarda vraiment - et la haine vacilla dans ses yeux, une répugnance qui m'attrista plus qu'elle ne me fit peur. Tremblante, elle leva la lame dans ses mains, semblant prête à la mener à travers ma poitrine. Je levai les miennes - mais pas vers elle. Juste vers les garçons, attendant si proches, leurs yeux rouges brûlants.

— Pourquoi fais-tu cela ? lui demandai-je.

Sa main oscilla violemment, la lame étincelante comme de la glace.

— Rien n'est comme il devrait être. Pas même moi. Je m'approchai un peu plus.

— Et comment les choses devraient-elles être ?

Le Messenger émit un son étranglé et balança la lame vers mon visage. Dek et Mal se dressèrent comme des cobras sifflants, faisant bouclier - et le cristal éclata en morceaux contre leurs têtes. Raw et Aaz se pressèrent autour de mes pieds, grondant, et la femme baissa les yeux vers eux et leur montra les dents.

— Tue-moi, dit-elle. Tu as essayé auparavant. Je ne me sauverai pas cette fois-ci.

— Ne faites pas ça, dis-je aux garçons et je regardai le Messenger droit dans les yeux. J'ai l'esprit de contradiction. Une tendance à faire l'opposé de ce que les gens veulent. Tu dis mort, je te forcerai peut-être à vivre.

Elle me fixa avec une expression sur le visage qui me rappela la femme à la station-service - celle qui avait un pull rose - qui avait eu l'air si misérable, comme si quelqu'un l'avait jetée au sol, avait détruit son monde. Troublant, comme chacune me rappelait l'autre.

— J'ai ouvert le Voile de la prison, murmura-t-elle. J'ai été imprudente, et ai fait mauvais usage du pouvoir que mes Maîtres Prix de l'Homme m'ont octroyé. Cela seul est un crime. Mais ce que j'éprouve là - elle s'arrêta et toucha sa tête - est également terrible. Le doute m'a mise en danger. Je ne vauds rien maintenant.

— Non, intervint Grant, mais je levai la main et marchai vers la femme, si près d'elle que je dus pencher la tête en arrière pour la regarder dans les yeux.

— Le doute *devrait* te mettre en danger, dis-je. Tu devrais être effrayée et malade, et tremblante devant l'énormité des incertitudes de notre monde. Mais tu devrais aussi brûler du désir d'apprendre ce qui est vrai. Parce c'est la raison pour laquelle tu as été envoyée ici, n'est-ce pas ? Pour apprendre la vérité. Et la vérité, madame, est qu'une guerre se prépare, que la guerre est ici.

La chasse, dit cette voix dans ma tête. La chasse est à portée de main.

Je ravalai durement ma salive.

— Si tu es si loyale envers tes Maîtres Prix de l'Homme, alors tu arrêteras d'être une lâche qui veut mourir, et tu te résigneras et lutteras. Parce que ces démons dans le Voile, après qu'ils en auront fini avec ce monde, ils se mettront en quête de ceux qui les ont enfermés. *Et tu ne veux pas savoir ce qu'ils feront aux Prix de l'Homme que tu aimes tant.*

Le Messenger trembla.

— Tu es l'une d'entre eux. Tu es pire. Des histoires circulent à ton sujet. Je ne croyais pas que tu pouvais être la même femme, mais cela doit être le cas. Couverte des corps de nos ennemis. Portant la clé. Toi, qui as voyagé à travers les intersections - hier dans certains mondes, et un million d'années plus tôt dans d'autres. Le temps passe si étrangement dans la rose quantique. Mais elle a aussi tué le Prix de l'Homme.

Son regard me dépassa pour aller se poser sur Grant.

— Et toi. J'ai chassé ceux qui étaient sauvages, et vu les Faiseurs voler leurs bouches et jeter leurs peaux dans des chaînes. Mais toi... tu es différent. J'ai vu l'emblème de la vieille femme, et si tu viens du Labyrinthe avec elle, et les autres... (Elle s'arrêta, comme si elle allait être malade.) Ta lignée est tachée des vies de nombreux Prix de l'Homme. Ta famille a conduit des armées contre les dieux. (Elle se retourna brusquement et me fixa.) Alors, qui est l'ennemi réel ? Contre qui devrais-je lutter ?

Je souris.

— Bats-toi contre moi et je te tuerai - et tu ne sauveras personne. Bats-toi contre les démons, ces démons dans le Voile, et tu sauveras des milliards des

gens, peut-être plus. Et tu pourrais mourir. Dans la mesure où tu le désires tant.

Je lui tournai le dos et avançai vers Grant et Jacques, tous deux ayant les yeux rivés sur moi. Je leur fis une grimace. Dek et Mal commencèrent à fredonner « The Bitch is Back » d'Elton John. Je tendis la main et leur donnai un coup sec sur la tête.

Je sentis de l'air contre mon crâne, léger et doux. Je jetai un coup d'oeil par-dessus mon épaule.

Le Messenger avait disparu.

Je laissai échapper la respiration que je n'avais pas su avoir retenue, mais la tension ne se fit que plus forte sur mes épaules. Grant s'appuya lourdement sur sa canne.

— J'aurais pu vivre sans ça, dit Jacques, très doucement.

— Avons-nous besoin de partir à sa poursuite ?

— Pas encore. Elle se sent perdue, et juste légèrement d'humeur meurtrière. Mais seulement envers nous deux. (Grant haussa un sourcil à mon intention.) Qu'est-ce que c'était que cela, de toute manière ? Une thérapie d'amour brutal, sortie tout droit de l'enfer ?

— Préférais-tu rester là toute la nuit à essayer de la reconforter ? (Je lui donnai un coup dans la poitrine.) Monsieur « Je-lui-ai-ouvert-les-yeux » sur un nouveau et brave monde ?

Grant prit un air renfrogné. Jacques se frotta le visage.

— C'était ma faute. Elle voulait savoir pourquoi j'étais là, pourquoi je vous tolérais vous deux. Lorsque j'ai essayé de lui dire la vérité, que je n'étais pas un dieu, elle...

— ... a mal réagi, compléta Grant. Tu sais, Jacques, je suis complètement favorable à la vérité. Mais pour un homme de ton âge extrêmement avancé, tu fais preuve d'un incroyable mauvais jugement parfois. Ou peut-être, ajouta-t-il pensivement, étudiant Jacques avec une intensité qui signifiait qu'il était en train de regarder loin, très loin en lui, est-ce personnel entre elle et toi.

Le malaise oscilla dans les yeux de Jacques. Zee gratta ses bras, puis sur le plancher, ses griffes faisant de nouvelles marques aux côtés des anciennes qui couvraient les lattes de bois.

— Culpabilité pourritures, Homme Ingérant, grinça-t-il. Combien de cœurs as-tu serrés ?

Jacques lui lança un regard aigu.

— Et toi, combien ?

Zee dévoila ses dents dans un terrible sourire.

— Appelle-nous les Faucheuses du Monde, mais tu as fait la même chose, avec des chaînes.

— J'en ai sauvé autant que possible, murmura Jacques, et il se frotta le front. (Mais ses mains s'attardèrent, et il resta là, les épaules voûtées, ne respirant pas, se cachant le visage.) Nous courons, et nous courons, murmura-t-il, mais jamais assez loin.

Zee ferma les yeux.

— Le Labyrinthe se souvient.

Jacques haussa les épaules. Je me rapprochai de Grant, et il fit de même, nos bras s'effleurèrent et, bien que nos mains ne se touchassent pas, j'avais le sentiment qu'il me soutenait autant que je le soutenais lui. C'était bon d'avoir quelqu'un de mon côté. C'était bon.

— Je me souviens d'elle, dit Jacques, cachant encore son visage. Notre armée en était venue à lutter contre les Porteurs de Lumière, la seule raison en étant qu'ils pourraient nous tuer. Ils pourraient nous tuer et nous tenir éloignés de la population humaine que nous désirions si désespérément.

» Donc, nous leur avons jeté des hommes-faits, des vagues et des vagues d'hommes qui n'avaient pas de cœurs, pas de cerveaux, rien que les Porteurs de Lumière ne puissent saisir avec leurs pouvoirs - et nous avons fait cela pendant des mois, des années, jusqu'à ce que ces pauvres gardiens aient épuisé les vies de ceux à qui ils étaient liés, puis de leur propre peuple, jusqu'à ce qu'il ne reste personne... ils ont alors utilisé leur propre vie pour nous faire face, et la mort a récompensé leurs efforts. Je me souviens de combien les cieux étaient noirs, de combien la boue était épaisse, et de combien leurs voix tempêtaient en des symphonies qui brûlaient l'air. C'était beau et atroce, et nous les avons tués. Et ensuite, nous avons volé leurs enfants. Jacques se balançait.

— J'en ai sauvé certains. Il y avait des infirmières, des soldats. Je leur ai donné des bébés et les ai envoyés dans le Labyrinthe. J'ai couvert leurs traces. Mais j'étais surveillé. Tous, nous nous surveillions mutuellement. Durant l'une des dernières batailles, une petite fille a été capturée. Le Messenger est sa descendante.

Je l'observais, comprenant ce qu'il ne disait pas.

— Tu es celui qui a dû rendre le bébé.

Il finit par retirer ses mains de son visage et regarda Grant, pas moi. Ses yeux étaient bordés de rouge, sa peau marbrée.

— Oui, dit-il.

Grant se tenait très immobile, mais sa posture le rendait comme

recroquevillé, bien qu'il s'appuyât avec force sur sa canne. Le regard sombre, froid, évaluateur. Cela ne pouvait être une surprise - nous avions entendu la version édulcorée auparavant - mais c'était un sujet duquel je m'étais toujours tenue éloignée. En partie pour mon propre salut.

Mais Grant ne dit pas un mot. Pas à Jacques. Il laissa échapper son souffle et me lança un long regard dur.

— Nous devons fermer le trou dans le Voile.

La bouche de Jacques s'amincit en une ligne sinistre.

— Vieux...

— Tu n'as pas dit que c'était impossible ? l'interrompt Grant brutalement, puis il prit sa respiration et, avec un calme tendu, ajouta : Nous n'avons pas le choix. À moins que tu ne veuilles que Maxine se transforme en quelque... Reine Faucheuse.

— On dirait le nom d'un groupe, dis-je, tentant de dissimuler combien cela m'énervait qu'il ait utilisé ce nom. Je pourrais en lancer un avec les garçons. Comme Jem et les Hologrammes, mais en mieux.

Raw et Aaz grattèrent quelque air de guitare. Grant secoua la tête, se frottant la mâchoire.

— Jacques. Cela a été fait auparavant, cela peut l'être de nouveau. Tu manipulais de l'énergie, n'est-ce pas ? Le Voile doit en être constitué, ou autrement le Messenger n'aurait pas été capable de le déchirer et de l'ouvrir. (Grant se pencha plus près, concentré, intense.) Tu peux m'apprendre. Tu peux lui apprendre. Au Messenger.

— Même si je le pouvais, dit mon grand-père d'une voix rauque, même si tu en comprenais les complexités... la puissance dont tu aurais besoin est immense. Au-delà des calculs de qui que ce soit.

Grant fléchit la mâchoire, son expression sévère. Et puis, très délibérément, il me regarda. Je savais ce à quoi il pensait, et je secouai la tête.

— Trop dangereux, dis-je. Non, tu ne peux pas.

— Quelles sont les alternatives ? (Il attrapa mon bras, pas suffisamment durement pour me faire mal - mais je sentis son désespoir, et sa colère.) Tu veux conduire une armée ? Tu penses que tu peux te battre contre une ? Si c'est ce que tu veux, Maxine, je serai là. Mais je préférerais trouver un autre moyen.

Un autre moyen d'éclairer, murmura la voix dans mon esprit. *Des chemins sur lesquels nous n'avons jamais voyagé.*

Je voulais m'envoyer un coup dans la figure, pourvu que cela arrête la voix

dans ma tête. Mais, au lieu de cela, j'ouvris les yeux et découvris Grant qui me regardait, si grave.

— Nous allons devoir prendre position, dit-il calmement. Maintenant ou plus tard. Choisis ton poison.

— Non, dit Jacques.

J'appuyai ma main contre ma poitrine, sentant le poids qui se trouvait à l'intérieur, la volute.

— Tu auras ce dont tu as besoin, Grant. Même si tu ne le veux pas, tu as raison. Nous devons essayer.

Jacques serra les doigts, les tordant.

— Cela comporte des risques. Grant posa sa main sur mon épaule.

— Je saisirai mes chances avec Maxine. Mon grand-père se pinça l'arête du nez.

— Bien. Mais je vais avoir besoin de quelque chose avant que nous ne commençons.

— Tout ce que tu veux, dis-je.

— L'un de mes os, répondit Jacques.

Depuis le vide jusqu'à une pièce emplie de la lumière dorée d'une lampe, de l'odeur du café et de gâteaux aux pépites de chocolat ; la brillance d'un plancher en bois, et les milliers de livres qui s'alignaient le long des murs du loft. Le piano. La moto. Les tapis turcs, éparpillés, avec les ours en peluche et les couteaux, et des sacs vides de M. & M's.

Le monde ne s'était pas écroulé. Je tenais encore debout.

Tout comme la maison. Tout comme les gens que j'aimais.

Je prenais du plaisir là où je pouvais en trouver.

Le corps de Jacques avait disparu. Rex était à quatre pattes en train de frotter le plancher. Marie, perchée sur le comptoir de la cuisine, portait encore mes vêtements - et tenait ces couteaux de boucher dans les mains. Il y avait une odeur de Javel.

J'étais étonnée de voir le zombie. Ça, et la sauvagerie de son aura, me prirent par surprise - effilochée aux bords, frémissant comme si des milliers de petits cœurs étaient en train de se tendre pour se libérer. C'était comme de voir un démon souffrir de palpitations - ou d'une crise de nerfs imminente.

Rex se raidit rapidement lorsque nous fîmes notre apparition dans la pièce. Il me regarda, moi, pas les autres.

J'écartai les bras.

— Bouh.

Il ne se détendit pas.

— Va te faire foutre.

— Après toi. Tu es au courant pour le Voile, n'est-ce pas ?

Son aura se déploya follement, puis se flétrit jusqu'à étreindre sa peau humaine.

— Nous l'avons tous senti. Nous les avons sentis.

— Et pourtant, tu nettoies du sang sur le plancher au lieu de fuir.

Rex se mit sur les talons et son regard passa de moi à Grant qui se tenait là calmement, nous observant. Marie le rejoignit, le regard féroce comme elle tordait ses mains en un mouvement paresseux, gracieux, qui donnait aux lames des couteaux un reflet à la lueur meurtrière.

Pas un Porteur de Lumière, mais un soldat à leurs ordres. Loyale à la mère de Grant. Le Roi des Aulnes avait appelé la vieille femme « assassin ». Je me rappelai tout cela lorsque je la regardai.

— Plus en sécurité autour de vous deux, dit Rex d'un ton bourru, attirant de nouveau mon attention sur lui. Et ce corps d'écorcheur était en train d'empuantir les lieux.

— Il ne veut simplement pas admettre qu'il nous aime, dit Grant. Où est le corps ?

— Je suis un démon. J'ai des relations. Grant le fixa. Rex dit :

— OK. Je l'ai planqué dans la baignoire. Grant continua de le fixer.

— Nous utilisons cette baignoire, tu sais.

— Une bonne chose que tu sois pratiquement un membre de la famille. (Rex jeta un coup d'œil à Jacques.) J'espère que tu apprécies cela.

— Ce n'est pas le cas, répondit mon grand-père, qui traversa son sang séché pour se rendre dans la salle de bains.

Je le suivis, observant les garçons qui s'éparpillaient, faisant des galipettes sous le lit et à travers les ombres pour en tirer des jouets et de la nourriture. Dek et Mal poussèrent des acclamations lorsqu'ils virent la silhouette en carton à taille humaine de Bon Jovi.

Mais Zee s'assit sur le lit, s'étreignant les griffes, jambes pendantes, tandis qu'il fixait la salle de bains du regard. Solennel, pensif. Un peu incertain.

Jacques y était déjà entré. Cela sentait mauvais - comme la mort. J'aperçus une main de cire ridée dépassant pardessus le bord de la baignoire, et ce fut tout. Je restai juste derrière la porte, me tenant à un angle qui me permettait de voir le miroir - et le reflet de Jacques qui se tenait les yeux

baissés vers son ancien corps.

— La vie est trop courte, dit-il. J'aimais cette peau.

— Je l'aimais aussi, lui dis-je, incapable d'émettre plus qu'un chuchotement tendu. (Je m'éclaircis la gorge, et parvins à faire un peu mieux lorsque j'ajoutai :) Tu aurais... pu la rendre immortelle. Comme tu as fait avec Byron.

Jacques soupira, s'appuyant contre le lavabo.

— Byron était une erreur. Et rendre les peaux immortelles en est une aussi. C'est une prison bizarre, ma chère. Le Roi des Aulnes... il a porté des corps humains comme de nouveaux vêtements, et ceux qu'ils voulaient garder, il les a placés dans la glace afin qu'ils ne pourrissent pas sans une vie pour continuer à les guider. Mais même lui ne les a pas rendus immortels. Personne ne veut la même chose pour toujours. Même mon espèce... change.

Jacques eut un geste en direction de la baignoire.

— Si je voulais aller de l'avant avec ma vie, que ferais-je avec cette peau si elle ne meurt jamais ? Je l'ai prise depuis le ventre maternel. Je suis... lui. Sans moi, il n'aurait pas d'esprit, pas de volonté. Il existerait dans un état comateux. Un long sommeil, pour toujours.

— La Belle au bois dormant, dis-je.

Mon grand-père se baissa et disparut du miroir. Je repris :

— Tu n'as jamais expliqué Byron. Comment il en est venu à exister.

— Il y a eu des circonstances atténuantes.

— Comme quoi ?

— Le garçon était en train de mourir. Je lui ai sauvé la vie.

Derrière moi, Raw renâcla. Je lui jetai un coup d'œil et découvris le petit démon en train d'observer Jacques, le regard étroit.

— Je l'ai trouvé alors qu'il vivait dans une boîte en carton, Vieux Loup. Il a peur des hommes. Je pense qu'il s'est prostitué pour sauver sa vie. À mes yeux, son existence immortelle - dont il ne se rappelle pas - a été plutôt misérable. Si j'étais à sa place, je pense que j'aurais peut-être préféré la mort.

— Tu n'étais pas là. Et la prise de conscience après coup est cruelle. J'ai fait de mon mieux.

— Et tu t'es toujours glissé dans la peau de Byron après être mort quelque part ailleurs ?

Jacques ne dit pas un mot. Raw se gratta, observant la salle de bains. Zee n'avait toujours pas bougé.

Je me rapprochai et vis le reflet de mon grand-père dans le miroir. Il se

tenait immobile, les yeux fixés sur ses mains - une expression d'une incroyable tristesse sur le visage.

Je me demandais avec combien de regrets il vivait. Combien étaient de trop, avant que le fardeau ne devienne trop lourd à porter.

— Ton espèce craint de sombrer dans la folie, dis-je doucement. Tu le crains tant. Qu'éprouve-t-on, à n'être rien d'autre qu'énergie ? Penses-tu que tu vas juste...voler en morceaux, si tu n'es pas dans un corps ?

Jacques resta silencieux. Je m'appuyai contre le mur, mon front contre la surface lisse et froide.

— Tu as fait de toi-même un arrêt de passage, quelqu'un vers qui aller entre la mort et la renaissance. C'est ce que Byron est. Ce qu'il a été, pendant tous ces milliers d'années. Un vivant temporaire.

Un silence profond rayonnait depuis la salle de bains. Jusqu'à ce que, d'une voix très douce, Jacques dise :

— Cela n'a jamais été mon intention. Mais certaines choses ne peuvent être altérées une fois faites, qu'importe combien nous souhaitons qu'il en soit autrement.

Zee sautilla du lit et s'aventura plus près de la salle de bains, fixant - présumai-je - le corps dans la baignoire.

— Je me souviens, grinça-t-il, se frottant la tête. Je me souviens de l'assassinat.

Je baissai la tête, peinée. Je ne pouvais plus voir Jacques désormais, mais j'entendais sa voix.

— Il fallait s'y attendre, dit-il avec douceur. Tu la protégeais de moi.

— Vieille mère nous l'avait demandé, dit le petit démon en s'appuyant lourdement contre mes jambes. (Je lui caressai la tête.) Protégez le bon cœur.

— Car c'est le cœur qui mène, murmura Jacques. J'entendis le bruit de vêtements que l'on déchire. Je commençai à avancer vers la porte de la salle de bains, et m'arrêtai. Je ne voulais pas vraiment savoir ce qui était en train de se passer là-dedans. Grant pointa son nez dans la chambre.

— C'est l'heure des visites ?

J'entendis un bruit sourd, suivi d'un juron. Grant leva le sourcil et se rapprocha en claudiquant.

— Est-ce que j'ai vraiment envie de savoir ?

— Je ne suis pas aussi courageuse. L'es-tu ?

— C'est pour cela que je t'ai.

— Je suis terrifiée, répliquai-je, et j'entendis un bruit de succion venant la salle de bains.

Grant grimaça.

— Cela n'augure rien de bon.

Je marchai vers la porte, Zee avançant devant moi à grandes enjambées. Pendant un moment, tout ce que je vis fut le dos mince d'un adolescent - assis sur le bord de la baignoire - et puis je regardai avec un peu plus d'attention et vis que ce garçon était en train de creuser de ses doigts dans l'avant-bras d'un corps, essayant de libérer l'os de la chair. Un drap, Dieu merci, avait été jeté sur le reste du cadavre.

Qui avait une odeur. Une odeur beaucoup trop forte.

J'ai dû émettre un son. Jacques releva les yeux - se figea - et dit :

— Ce n'est pas ce dont ça a l'air.

— Ça a l'air de toi en train de mutiler un homme mort.

— Techniquement, je suis l'homme mort, donc je suis simplement en train de me mutiler moi-même. (Il grimaça.) Je ne serais pas contre un peu d'aide, malgré tout.

— À ton service. (J'entrai dans la pièce.) Oh, mon Dieu.

— Ne dis rien.

— Est-ce ça...

— Oui. C'est ce dont j'ai besoin.

Je grinçai des dents, étudiant le tatouage osseux qui avait été, littéralement, gravé dans le bras du vieil homme. Je l'avais vu une fois auparavant. C'était le symbole du culte du Père Lawrence, c'était le symbole que Jacques utilisait pour désigner ma lignée, c'était le symbole de quelque apocalypse future - et cela avait exactement l'air de la cicatrice sous mon oreille.

— Pourquoi ? réussis-je à articuler malgré ma peur de vomir.

— Parce que j'oublie des choses, répondit-il, énigmatique.

Grant entra. Il ne dit rien. Moi non plus. Je me détournai, le dépassai ainsi que Zee et rejoignis la chambre. Je ne m'arrêtai pas là. Je pénétrai dans le salon, ignorai Rex et Marie, et pris la direction des escaliers qui menaient au jardin sur le toit.

Il venait à peine de cesser de pleuvoir. Je clapotai à travers les flaques, passai les pots géants emplis de roses, et me tins sur le bord du toit. Le centre-ville de Seattle scintillait dans la couche de nuages bas, citadelle de béton de cœurs gris. Je pouvais voir la pâleur, je pouvais sentir l'ombre

s'épaississant, et c'était partout, comme la pluie, ou les fantômes dans mon souffle à chaque fois que j'expirais.

Les vents étaient forts. J'avais froid à la tête. J'avais oublié, de nouveau, que j'étais chauve. Mais presque aussitôt que cette pensée m'effleura, Dek et Mal glissèrent sur mon crâne, agrippant mes oreilles et mes sourcils - bloquant l'air vif. Mon petit casque démoniaque.

Zee bondit sur le mur à hauteur de taille qui courait le long de la ligne du toit. Ses yeux luisaient, et les piquants de ses cheveux s'élevaient et retombaient, doucement, à chaque respiration. Je touchai sa main puis embrassai son front.

— Le saurais-tu si l'un des Mahati avait traversé le Voile ? lui demandai-je.

— Aucun n'a volé, répondit-il après un moment. Mais les sens se tendent. Comme en ébullition, avec du pus. Ha'an ne les retiendra pas longtemps.

— Tu le connais. Tu te souviens.

— Bon honneur. (Zee se donna un coup de poing sur la poitrine.) Bon lutteur.

Dek et Mal pépièrent, comme s'ils acquiesçaient. Je leur tapotai la tête.

— Pourquoi aurais-tu besoin de te battre ? Qu'est-ce qui pourrait s'être dressé contre n'importe lequel d'entre vous ? Les Métamorphoses pourraient peut-être élaborer des créatures qui lutteraient, mais...

— L'univers, immense, m'interrompit-il. Le Labyrinthe, encore plus. Les armées pas nées avec des épées. Les armées doivent se former. Pour un plus grand besoin. Plus mauvais ennemi.

J'étudiai son regard.

— Donc, qu'est-ce qui pourrait effrayer un Roi Faucheur ?

Zee se raidit. Dek et Mal se firent plus petits contre mon crâne et, quelques secondes plus tard, tremblèrent.

En moi, en profondeur, l'obscurité remua. Un œil paresseux s'ouvrit dans mon esprit. J'agrippai le bord du mur, essayant de la repousser vers le bas - mais l'esprit, la créature, s'éleva dans ma gorge pour venir reposer sur ma langue.

— *Certaines souffrances ne s'adoucissent jamais, dit-elle à travers moi. Les souvenirs de ce que nous avons perdu ne cessent pas.*

Zee jeta vivement des coups d'œil de côté.

— Des erreurs faites. Trop nombreuses. Comme toi.

— *Nous avons donné ce qui était demandé.*

— Pris plus. Volé.

— *Vous avons sauvé.*

Je griffai ma gorge, ma tête semblant être faite de verre, prête à se briser. Zee agrippa mon bras.

— Cède-lui, libre.

— *Laisse-la me faire.*

Qu'elle aille se faire foutre. Je fermai ma main droite en un poing et le fis claquer contre ma poitrine. Une lumière blanche de chaleur jaillit depuis l'armure, m'envoyant une onde de choc jusqu'à l'os, et au-delà. Je devins aveugle, mais dans ma tête, je vis l'étendue de la nuit et entendis la friction des écailles et un sifflement qui était un soupir aussi fort que le vent, et froid comme quelque immense trajectoire de l'espace au-delà de la lumière des étoiles.

Nous sommes au-delà des étoiles, chuchota l'obscurité, mais elle s'éloigna dans un frémissement dans ce recoin de mon âme, me laissant ma voix et le contrôle sur moi-même.

Je tombai à genoux. Zee se pressa plus près, et Aaz était là, et Raw. Dek et Mal léchaient l'arrière de mes oreilles, mais leurs ronronnements étaient irréguliers, faibles.

— De quoi s'agissait-il ? demandai-je lentement.

— Histoire, marmonna Zee. Mauvaises choses.

— Vous avez lutté dans une autre guerre avant votre conflit avec les Prix de l'Homme. (Je me frottai la gorge.) Cette chose vous a possédés tous les cinq. Vous n'étiez pas nés avec. Vous l'avez laissée entrer, parce que vous pensiez que vous en aviez besoin.

Zee ne dit rien, mais regarda les autres garçons. Tous, avec les yeux grands ouverts. Raw entreprit de sucer ses griffes - arrêta - puis recommença.

— Qu'est-ce qui était si terrible ? chuchotai-je. Qui était l'ennemi ?

— Ne demande pas, marmonna Zee. Parti maintenant. Parti.

Je voulais savoir. J'en avais besoin. Mais il y avait une telle douleur inscrite sur leur visage, et une telle perte. Je ne pouvais m'amener à continuer à les marteler de questions.

— OK, dis-je. Alors pourquoi... cette... force... ne se contente-t-elle pas de m'envahir complètement ? De me faire conduire l'armée ? De m'obliger à faire ce qu'elle veut, quels que soient ces actes ?

— Pas comme ça, grinça Zee désespérément. Le pouvoir est.

— Est quoi ? (Je voulais le secouer.) Zee.

— T'ai dit, dit-il, de la souffrance dans la voix. Choix. Je laissai échapper

mon souffle.

— Bien. C'est comme ça.

— Toujours, répondit-il. Même nous, nous choisissons. Choisissons mal, choisissons bien, choisissons de tenir nos mères, intelligent. Nous avons changé. Les choix ont changé.

— Même avec cette... chose... en vous ? Zee appuya ses griffes sur mon cœur.

— Elle prend autant que tu donnes. Je couvris sa main de la mienne.

— Qu'est-ce qu'elle est, bordel ?

Raw suça ses griffes un peu plus fort. Aaz ferma les yeux. Dek, Mal, posèrent leur menton contre mes oreilles et commencèrent à me masser le cuir chevelu de leurs petites griffes.

— Vieille, souffla Zee. Vieille. Puissante. En moi. Je me couvris le visage.

— J'ai besoin de boire quelque chose.

Quelques instants plus tard, Aaz tapota mon épaule et poussa une tasse entre mes mains. Pas de chocolat chaud cette fois-ci. À la place, du cidre, chaud lui aussi. Il me brûla la bouche, mais je l'avalai, essayant de ne pas trembler.

Souviens-toi de qui tu es, me dis-je. Tu es Maxine.

J'entendis le bruit de pas qui se répercutaient sur les marches, depuis l'autre côté du toit. Le cliquètement régulier d'une canne accompagnait la démarche lourde.

Grant hésita lorsqu'il me vit, mais seul son regard s'en fit l'écho - s'approfondissant avec cette lueur brute que je connaissais si bien : intense, pensive, loin d'être douce. Je me souvenais de l'effet que procurait cette expression, comme s'il était un étranger. Une sensation surnaturelle. Grant, avais-je tendance à oublier, était un homme intimidant.

— Hey, grommela-t-il, qu'est-ce qui t'a fait peur ?

— Tu ne prends même pas la peine de faire semblant ?

Il grogna et s'installa à mes côtés avec une grimace. Je lui tendis mon cidre chaud, tirai sa mauvaise jambe sur mes genoux, et commençai à lui masser la cuisse juste au-dessus du sien. Raw rappliqua plus près pour travailler sur le mollet de Grant, ses longues griffes à la recherche des points de pression. Dek et Mal commencèrent à fredonner « She's Got a Way » de Billy Joël.

— Cette chose en moi, dis-je lentement, a un esprit bien à elle.

Zee me lança un rapide regard. Les autres firent de même. Je fis semblant

de ne pas le remarquer. Je pouvais en dire plus à Grant, mais pas maintenant. Pas avant que j'aie eu le temps de réfléchir.

Il savait que je gardais des choses pour moi, malgré tout. Je n'étais pas subtile. Au lieu de me presser, il s'appuya le dos contre le mur, observant mon visage, buvant le cidre à petites gorgées.

— C'est humide ici, dit-il, avec toute la légèreté d'un homme qui essayait très fort de ne pas être complètement ridicule.

— La pluie, répliquai-je. Il se passe quoi avec Jacques en bas ?

Son regard se fit plus étroit.

— Extraction terminée. Raw a aidé, avant de disparaître.

Il posa le cidre et sortit l'amulette de sa mère.

— Jacques a rendu ça.

Je pris le disque de pierre dans la poche de ma veste et le tins aux côtés de l'amulette. Les dessins en étaient différents, mais les deux objets brouillèrent ma vision, comme si j'étais en train de regarder un film en 3D - mais sans lunettes.

— Hummm, dit Grant.

— Tu veux prendre les paris que la chose en Marie - et l'os que Jacques a retiré de son bras - sont aussi des disques de pierre ?

Il fronça les sourcils, berçant l'amulette dans ses mains.

— Je ne sais pas ce que j'éprouve à ce sujet. Les souvenirs sont sacrés. Tout comme les pensées. Je les vois tout le temps. Parfois... cela serait bien si je ne le pouvais pas. Mais si cela est un disque de pierre, et que quelque partie de ma mère, ou de quelqu'un d'autre, y est stockée... (Il s'arrêta et fit glisser la chaîne du bijou par-dessus sa tête.) Comment nos vies en sont-elles venues à être si compliquées ?

Juste parce que, voulais-je dire, mais le silence semblait mieux convenir. Je regardai derrière nous la porte des escaliers et la lumière dorée qui se déversait de l'appartement en dessous.

— J'adorerais m'enfuir.

— Nous devrions aller à Paris, ou Vienne.

— L'Egypte. J'aurais une excuse pour avoir les bras couverts.

— Je connais Rome comme ma poche. Je souris.

— N'as-tu jamais pensé à confier le foyer pour sans-abri à quelqu'un d'autre ?

— De plus en plus fréquemment.

— Que ferais-tu de ton temps ?

— Devenir un homme meilleur.

— Impossible. Tu es parfait. Grant embrassa ma joue.

— Viens. Allons découvrir ce qu'il y a de si important au sujet du bras de Jacques.

Nous traversâmes le toit en nous tenant la main. Je pensais à Paris, à Rome.

Et à la déchirure dans le Voile de la prison.

Tu devrais être là, analysait une partie de moi. Montant la garde.

Mais surveiller le trou ne changerait rien non plus. Pas sur le long terme, quand quelques fragments d'une armée attendaient de l'autre côté, prêts à tomber sur ce monde.

Ce monde, où personne ne croyait à la magie. Ces démons s'abattraient et avec eux, le chaos. Je ne savais pas si des armes à feu pouvaient les arrêter. Peut-être. Mais il n'y en aurait pas assez - ou pas assez de gens entraînés à leur utilisation - pour garder l'humanité en sécurité.

Des mères à plein temps et leurs gosses, rassemblées par les Mahati. Des hôpitaux, des écoles, et des centres commerciaux. J'essayai d'imaginer le Seigneur Ha'an menant ses Mahati affamés, marqués, à travers le centre-ville de Seattle, et c'était à la fois ridicule et terrifiant.

Et si proche. Cela pouvait arriver à n'importe quel moment.

Nous devons fermer le Voile, pensai-je. Nous le devons.

En bas, les fenêtres avaient été grandes ouvertes, mais l'air sentit encore l'eau de Javel. Je ne vis pas Rex, mais Jacques était assis jambes croisées sur le canapé. Marie était sur le sol face à lui, les couteaux de boucher déposés soigneusement à ses côtés. Aaz était déjà installé à ses côtés, tenant une pelote de laine violette entre ses griffes. Quelque part, d'une manière ou d'une autre, Marie avait trouvé des aiguilles à tricoter et semblait être en train de faire une écharpe à la taille du petit démon.

Mon grand-père tenait un os dans les mains : celui qui faisait miroir à ma cicatrice. Il aurait dû y avoir de la chair en train de pendre en dessous, mais il avait l'air propre, blanc - et même, pensai-je, vieux. Je me demandais de combien de corps il avait été dégagé au fil des ans.

Jacques avait les yeux fermés. Il semblait être en train de méditer. S'il dormait, je ne voulais pas savoir à quoi ressemblaient ses rêves. Peut-être Grant le savait-il. Il l'étudiait avec une distance particulière, comme s'il y avait des poux de Jacques dans l'air, dans son aura, qu'il ne voulait pas toucher.

— Jacques, marmonnai-je.

Mon grand-père prit une profonde inspiration et ouvrit les yeux. Tout d'abord, il ne me vit pas. Son regard me traversa, focalisé sur quelque mystère, loin de là.

— Jacques, répétais-je.

— Ma chère fille, répondit-il, sa voix se craquelant. Quel jour sommes-nous ?

J'échangeai un rapide coup d'oeil avec Grant.

— Cela ne fait que trente minutes plus ou moins depuis que tu as tiré cet os de ton... ancien bras.

— Mmm. (Il ferma de nouveau les yeux, fit rouler ses épaules et serra l'os contre sa poitrine.) Ceci peut prendre plus de temps que je ne le pensais.

— Qu'es-tu même en train de faire ?

— Chercher des fils. (Ses yeux s'ouvrirent brusquement.) Malgré les apparences, cet objet est un livre. Disposé en couche avec... les schémas... que j'utilisais comme Haut Seigneur de la Nature Divine.

— Donc, il est comme un disque de pierre.

— Pas complètement, mais suffisamment proche. (Jacques fronça les sourcils, fermant les yeux et s'installant plus profondément dans les coussins du canapé.) Peut-être devrais-je aller marcher.

— Peut-être devrais-tu te dépêcher. Sa bouche se tordit.

— Ma chère, je n'ai pas bousculé la cuisson de tes tartes d'anniversaire, et on ne me bousculera pas lors de l'exhumation des secrets qui concernent la manière de sauver le monde.

— On dirait bien que tu aurais dû mettre un marque-page, dit Grant.

Le froncement de sourcils de Jacques s'accrut. Je m'accroupis à côté de Aaz et lui tapotai la tête. Il m'offrit un large sourire et me montra sa pelote.

— Joli, dis-je. Reste ici, mon pote, si tu peux. Garde un œil sur Marie et le Vieux Loup.

— Garde l'œil sur l'œil, me dit Marie, ses aiguilles à tricoter une vision floue, suintant le sang dans le ciel.

Grant me tira pour me remettre debout.

— Marie, nous serons bientôt de retour.

La vieille femme lui sourit mais n'interrompit pas son tricot - pas même lorsqu'elle posa un regard cassant sur Jacques. Elle était encore en train de surveiller le vieil homme - doigts et aiguilles volant - lorsque nous refermâmes la porte de l'appartement sur nous.

Chapitre 17

Trois mois après que j'ai déménagé à Seattle, et trois mois avant que je ne rencontre mon grand-père et que les ennuis ne commencent, Grant et moi avions roulé vers le nord, jusqu'à Vancouver, au Canada, pour un week-end de tourisme. J'avais moi-même été une touriste toute ma vie mais, après un certain âge, j'avais cessé d'apprécier l'expérience. Une ville ressemblait à n'importe quelle autre. Il y avait toujours un zombie à exorciser. Toujours quelque chose de mauvais à remettre dans le droit chemin.

Nous étions assis sur un banc dans Stanley Park lorsque j'avais fini par lui demander les détails exacts sur la manière dont il s'était blessé à la jambe.

— J'y suis allé tête baissée, me raconta-t-il, jetant des morceaux de pain à des oies qui se baladaient. Il y avait un homme, schizophrène. Il était entré et sorti d'institutions spécialisées, et était violent, d'une manière terrifiante. Mais seulement envers lui-même. Il ne voulait pas prendre de médicaments, il ne voulait pas rester assis suffisamment longtemps pour discuter avec les travailleurs sociaux. Aucun des autres foyers de la ville ne voulait le prendre. Mais j'étais trop sûr de moi. Donc, j'ai essayé à ma manière. Et j'ai trop essayé.

Grant jeta le reste du pain et me regarda enfin dans les yeux.

— Tout ce que je savais sur la manipulation de l'énergie, je me l'étais enseigné à moi-même, c'était instinctif, intellectuel, basé sur une vie entière passée à observer les gens et à voir comment les personnalités allaient de pair avec... des schémas.

» J'ai supposé que ces schémas s'appliqueraient à quelqu'un atteint d'une maladie mentale, mais cela n'a pas été le cas. C'était plus complexe que cela. Quelque chose que je n'ai pas compris jusqu'à ce que je commence à... réparer des choses alors que ce n'était absolument pas mes affaires. Je n'ai pas simplement tenté un ajustement. Je suis allé trop loin. J'ai fait empirer son état.

— Il t'a poursuivi.

— J'étais à sa recherche, au sous-sol. Encore présomptueux. Ne croyant pas à quel point cela pouvait tourner mal. Et tu sais tous les outils que nous avons en bas. (Grant tapota sa jambe.) Il a trouvé une masse. A écrasé l'os. A pris son temps avec les coups. Il n'arrêtait pas de me dire que je devais... rester hors de sa tête.

Il parlait si doucement que je pouvais à peine l'entendre. Sinistre, très sinistre. Je touchai sa main.

— Comment t'es-tu échappé ?

— Il a laissé tomber la masse et s'est enfui. Je me suis débrouillé pour me traîner jusqu'aux marches et appeler au secours. (Grant se frotta le genou, mais cela ressemblait plus à un automatisme qu'à autre chose, comme s'il avait besoin d'occuper ses mains.) Mais tout cela... l'attaque, les opérations... ce n'était pas la mauvaise partie de l'histoire. La mauvaise a été de réaliser combien j'étais devenu arrogant. Cela me prit par surprise. Je ne le savais même pas. J'ai fait du mal à cet homme, Maxine. Je l'ai blessé parce que j'étais suffisant, parce que je pensais en savoir plus que les autres.

— Sauf que cela ne t'a pas arrêté.

— Tu ne peux pas arrêter le pouvoir. Tu peux seulement le contrôler. Choisir comment l'utiliser. Choisir quelle utilisation faire de toi. (La main de Grant s'immobilisa sur son genou.) C'est ce à quoi je pense à chaque fois que je me sers de mon don ; je pense à cet homme. Je pense à son désespoir. Je me souviens d'avoir peur - de moi-même, pour ce dont je suis capable. Parfois tu as à dépasser la ligne blanche. Parfois, un bien plus grand l'exige. Mais tu le fais en sachant que pour chaque acte, même celui qui porte le moins à conséquences, il y en aura. Bonnes, ou mauvaises. Immédiates ou à retardement.

— Qu'est-il arrivé à cet homme ?

— Il s'est tiré une balle, dit Grant. Dans le mot d'adieux qu'il a laissé, il me l'a reproché.

Le foyer pour sans-abri était si calme. Les couloirs sentaient la fumée. Nous étions les seuls à l'intérieur.

Cela le rendait étrange. Lui donnait une atmosphère de guerre. Une bataille s'était déroulée ici, voulais-je dire. Des soldats s'avancèrent, des ennemis furent occis. Meurtris mais victorieux.

Mais non. Le feu marquait juste le commencement de là où tout avait commencé à aller de travers.

Nous avançâmes jusqu'à la section détruite, nous arrêtant à la lisière du cordon qui avait été mis en place par les pompiers et l'isolait. Des yeux rouges luisaient de l'autre côté. Du métal gémit, suivi par des bruits de mastication.

L'armure picota lorsque nous nous approchâmes, sa surface scintillant d'une légère lueur.

— Elle a fait un trou dans le Labyrinthe pour arriver là, dis-je en étudiant ma main droite. Pourrait-il être si faible encore ? Suffisamment pour... qu'on tombe à travers ?

— Elle serait repartie par le même chemin alors, au lieu d'emmener Jacques dans ces bois.

Je m'appuyai contre le mur, fixant la coquille carbonisée. Il avait recommencé de pleuvoir, et sans un toit dans cette partie du bâtiment, le sol autour de nous commençait à être mouillé. Tout comme l'était mon visage.

— Ces gens. Ceux qu'elle a vidés. Nous ne savons pas qui ils sont, ni où elle les a trouvés. Elle aurait pu se lier à d'autres depuis.

— Je sais, dit-il, sinistre. Mais qu'allions-nous faire ? Aucune prison sur terre ne peut la retenir. Nous aurions pu la tuer, mais elle a été élevée en esclavage, a subi un lavage de cerveau depuis sa naissance. Prendre sa vie ne semblait pas juste.

— Nous ou elle, je choisirai nous.

Nous en étions à ce stade depuis la première fois où j'avais posé les yeux sur elle, mais je n'avais pas le cran pour tuer, moi non plus.

— Elle est dangereuse. Nous devons la trouver. Particulièrement si nous allons nous attaquer au Voile, aux Mahati.

Grant baissa les yeux, mâchoire serrée.

— Tu crois que nous pouvons faire ça ?

Pour la première fois, j'entendis le doute dans sa voix. Il avait été si intrépide, pendant tout ceci. Fort, concentré. Moi, j'avais l'impression constante que j'allais m'écrouler. Mais pas lui.

J'essayai de parler, mais n'y parvins pas. Alors, je m'appuyai contre son dos, faisant glisser mes bras autour de sa taille – l'étreignant aussi étroitement que cela m'était possible. Un tremblement le traversa. Dek et Mal ronronnèrent.

— Tu es mon héros, dis-je. Je crois en toi.

Il laissa échapper sa respiration brutalement, mais cela sonnait comme un rire.

— Je suis un infirme doté du talent de manipuler les gens. Je ne sais pas ce que tu as jamais vu en moi.

J'embrassai son épaule.

— J'allais tomber amoureuse de toi avant même de me rappeler de nous. J'en ai vu suffisamment.

Grant couvrit mes mains.

— Allons-nous vieillir ensemble ?

— Oui, chuchotai-je.

Il tourna la tête, assez pour me voir par-dessus son épaule.

— Menteuse.

Je tendis la main et lui tordis le nez.

— Ne fais pas de moi l'optimiste de la famille.

— Famille. (Il me fit tourner dans ses bras, s'appuyant durement sur sa canne, pendant que son autre main glissait dans la poche arrière de mon Jean.) J'aime ce mot.

— Ah ouais ? (Mes yeux me brûlèrent de manière inattendue.) Alors pense à cela. Il y a des choses que nous devons vivre pour voir.

Grant ravala son souffle - soutint mon regard pendant un long moment vibrant d'émotion - puis détourna les yeux, mâchoires contractées. Je me mis sur la pointe des pieds et lui embrassai la gorge.

— Nous pouvons le faire, soufflai-je. Dis-le. S'il te plaît.

— Nous pouvons le faire, chuchota-t-il. Nous le devons.

Mal se déroula de ma nuque et glissa sur les épaules de Grant, s'enroulant autour de lui comme un serpent. Sa tête menue et recouverte de fourrure reposait sur l'oreille de ce dernier, le petit démon se mettant à l'aise.

Grant fronça les sourcils, tendant la main pour tenter de caresser la queue de Mal. Un ronronnement se fit entendre. Dek pépia à l'attention de son frère.

Je souris et tapotai la poitrine de Grant.

— Tu as un garde du corps. Il secoua la tête.

— Tu as besoin de Mal.

— Grant, dis-je, mon sourire dérapant juste un peu, qui va me faire du mal ?

Son regard se fit grave.

— Maxine...

Je ne lui donnai pas une seule chance de finir. J'agrippai sa chemise, serrai ma main droite en un poing, et pensai violemment au Messenger.

Le foyer pour sans-abri vola en éclats dans le vide.

Et dans le vide, alors que je pendais là, perdue, l'obscurité remua en moi, ouvrant ses yeux pour regarder.

Tu as peur ici, dit-elle doucement. Tu n'aimes pas le noir.

Retourne te coucher, répliquai-je. Je ne veux pas de toi.

Tu as besoin de nous. Tout comme les Faucheuses.

Non, dis-je, mais seulement pour moi-même.

Parce que j'en avais effectivement besoin. De quelque chose en tout cas, de plus que je n'avais.

Grant et moi-même quittâmes le vide pour entrer dans un enfer de roches rouges et de sable doré.

Le soleil était d'un blanc éclatant, aveuglant. Le ciel, sans nuages. Nous nous tenions sur un haut plateau. En dessous, plus de sable et de pierre, et les contours d'une route effacée qui menait en ligne droite vers un horizon strié de plateaux plus nombreux et de monceaux de pierres déchiquetées.

Cela ne m'importait pas trop de savoir où nous nous trouvions. C'était le jour dans cette partie du monde - la nuit à Seattle - si l'on supposait que nous n'avions pas voyagé à travers le temps. Les garçons étaient lourds sur ma peau, lourds partout, même sur ma tête. J'espérais que Jacques et Marie - et Byron - avaient encore Aaz pour veiller sur eux.

Grant abrita ses yeux contre le soleil, louchant dans ma direction.

— J'adore l'art, dit-il, pendant que Dek ajustait sa queue tatouée sur mes joues et mon front, ses petites griffes reposant sur mes paupières.

Je pivotai lentement sur moi-même, à la recherche du Messenger.

Grant était en train de retirer sa veste lorsqu'il arrêta net son mouvement.

— Je vois quelque chose. De l'autre côté des roches. De l'énergie en train de s'élever, comme une vague de chaleur.

— A quoi cela ressemble-t-il ?

— C'est voilé, dit-il, en attachant sa veste autour de sa taille et en attrapant sa canne. Le Messenger brûle à demi-jour, comme si tout ce qui vibrait en elle était en train de s'écouler de son être.

— Tu dois sembler différent de ce à quoi elle était habituée.

— C'est probablement dérangeant.

Il n'ajouta rien de plus et parut troublé. Je n'aimais pas plus cela que lui.

Nous trouvâmes la femme de l'autre côté du monticule rocheux, assise jambes croisées dans le sable brûlant, les yeux fixés au-delà de la falaise sur la plaine désertique. Ses mains étaient serrées, son dos tendu. Notre approche n'était pas discrète, mais elle ne nous regarda ni ne bougea. Pas avant que nous ne soyons presque sur elle.

— Vous, dit-elle, avec une note surprenante de lassitude dans la voix. Lassitude, déception et colère.

Elle n'était pas seule.

Trois hommes étaient effondrés sur les pierres, tête tombante, les yeux mi-clos. Pas évanouis, simplement absents. Cheveux sombres, barbus, minces,

ils portaient des chemises amples sur de longues étoles à damiers nouées autour de leur taille. Des fusils pendaient à leurs épaules, mais aucun d'entre eux ne semblait être en état de tirer.

Je les rejoignis. Le Messenger ne m'arrêta pas.

Je vérifiai leur pouls et jetai un coup d'oeil à Grant.

— Vivants.

— Attachés, dit-il calmement, avant de reporter son regard sur la femme. Pourquoi as-tu fait cela ?

— Il n'y a pas de mule ici, expliqua-t-elle avec simplicité. Pas de bon stock humain où puiser. Et je ne suis plus si encline à mourir que je l'étais plus tôt.

— Bien, répondit-il. Mais j'ai survécu de nombreuses années sans... puiser dans un lien. Ce que tu es en train de faire à ces hommes n'est pas bien.

— Pas bien, répéta-t-elle. Et ce que tu m'as fait, à l'intérieur de ma tête, n'était-ce pas bien ?

Grant hésita.

— Peut-être. Mais je ne le regrette pas.

Je n'avais écouté que d'une oreille. Je ne pouvais pas voir les liens que le Messenger avait tissés avec ces hommes, mais je pouvais les goûter, comme s'il s'agissait de barres d'acier sur ma langue : froids, stériles.

Brise-les si tu le souhaites, dit l'obscurité. Tu tiens déjà les liens dans ta bouche. Mords-les. Et tu les libéreras.

J'avais mieux à faire que d'écouter - bien mieux - mais la tentation était trop grande. Je pouvais le faire. Je pouvais les libérer.

Et je le fis. C'était comme de couper un fil des dents. Ma mâchoire se serra, et je sentis dans mon esprit trois boums vibrants qui déversèrent un goût amer dans ma bouche, comme du sang, un fer liquide brut.

Les trois hommes tressaillirent violemment, leurs yeux roulant dans leurs orbites comme ils haletaient et se griffaient la gorge. Ils prenaient de grandes goulées d'air, chacune d'entre elles les faisant trembler au point que je crus que leurs os allaient se briser. Je jetai un coup d'oeil par-dessus mon épaule et découvris le Messenger se tenant la poitrine comme si elle était sur le point de faire une crise cardiaque.

— Merde, dis-je.

— Maxine, lança hargneusement Grant, le doigt pointé.

Je me tournai de nouveau et vis que les hommes étaient pleinement conscients, avaient retrouvé le contrôle total d'eux-mêmes - me fixant sans

la moindre trace d'horreur ou de confusion dans le regard. J'avais oublié à quoi je ressemblais. Même ainsi, si ces hommes ne se souvenaient pas de comment ils étaient arrivés là...

Ils cherchaient à attraper leurs armes. Je criai après eux, mais cela ne les fit que bouger plus vite, et ils se mirent eux aussi à crier, s'interpellant et me répondant. Je ne comprenais pas un seul mot de ce qu'ils disaient, mais je saisis le tableau général. Je me jetai sur celui qui était le plus proche de moi, essayant de lui arracher son arme. Il était fort, sec, la peur et la colère lui faisant dévoiler ses dents.

Je lui donnai un coup de tête.

Ses mains se desserrèrent. Je lui en retirai le fusil et le jetai par-dessus le bord de la falaise. Mais je fus trop lente pour stopper les autres. Ils ouvrirent le feu - sur moi - sur Grant et le Messenger.

Je ne regardai pas, ne pensai pas - je bondis sur les deux hommes et nous entraînai tous trois par-dessus le promontoire.

Je pense que je criai. Peut-être. Les hommes le firent en tout cas, glissant presque immédiatement hors de ma poigne. J'essayai de les retenir, mais ils se débattaient trop.

Le monde ne tournoya pas. Je vis le sol, net et dur, chaque pierre avec ses contours brillamment détaillés, comme je fonçai tête la première vers elles.

J'aurais pu utiliser l'armure pour m'échapper, mais les hommes étaient hors de portée. J'essayai si fort de les attraper, mais mes mains ne cessaient de glisser - et je n'avais que quelques secondes. Des dizaines de centimètres, perdus en l'espace de quelques battements de cœur.

Ma tête frappa la première. J'avais l'impression d'être une flèche et, au moment de l'impact, j'eus une vision terrible : moi, la tête coincée dans la terre, mes pieds en dépassant.

Au lieu de cela, je rebondis, basculai, pirouettai dans les airs comme une poupée de chiffons. J'atterris durement sur le dos, dérapant sur les pierres et le sable. Je n'éprouvai aucune douleur, mais j'oubliai de respirer, et mon cœur battait si fort que je pensais risquer une attaque. Prise de vertige, des points lumineux dans les yeux, et le ciel bleu m'avalant.

J'entendis qu'on hurlait mon nom. Dans le lointain, résonnant. Je me tournai, juste suffisamment, et vis Grant - bien plus loin, au-dessus de moi, sur le bord du précipice. Je pouvais à peine le distinguer, mais je levai la main pour lui faire signe. C'était plus difficile que cela n'aurait dû l'être. Zee et les garçons vibraient contre ma peau.

Je regardai à gauche, puis à droite. Les hommes n'étaient pas loin, parfaitement immobiles. Je ne pouvais pas voir grand-chose de leur visage,

mais seulement parce que leur crâne avait été écrasé dans leurs épaules brisées, broyées.

Je suis désolée*, leur lançai-je en pensée, les larmes me brûlant les yeux. *Je suis désolée.

L'air bougea autour de moi. La pierre craqua. Le Messenger apparut - et Grant fit de même un instant plus tard.

Il tomba sur les genoux à mes côtés, le regard fou. Le sang ruisselait le long de son bras, qui pendait, inutile, à son flanc. Une partie de sa chemise avait été déchirée, et la blessure par balles était large et sale. Je tentai de m'asseoir. Il me retint, mais le fait de s'agiter le fit pousser un grognement de douleur.

Je repoussai sa main, avec autant de douceur que j'en étais capable.

— Tu as besoin d'un médecin.

Il baissa la tête, mâchoire verrouillée.

— Es-tu blessée ?

J'ignorai la question. Le Messenger était accroupie, avec grâce.

— Porteur de Lumière. Soigne-toi tout seul. Il lui lança un regard dur, tendu.

— Je ne sais pas comment faire. Le dédain traversa son regard.

— Tout ce pouvoir, et tu ne peux même pas sauver ta propre vie.

— Alors, apprends-lui, lançai-je avec hargne.

— Pourquoi donc ? (Le Messenger se redressa, et recula.) Il m'a fait quelque chose et cela ne peut être effacé. Dans ma tête, dans mon cœur. Il... m'a déformée.

— Je suis désolé, dit Grant entre ses dents serrées. J'essayais de t'aider. Vraiment. Je ne voulais pas te faire souffrir.

— C'est ce que font ceux qui sont à l'état sauvage. Nos pouvoirs sont trop importants pour ne pas être domestiqués. On ne peut pas nous faire confiance.

— Et donc tu places ta confiance en d'autres, lui dis-je de manière accusatrice. Tu t'absous de toute responsabilité parce que quelqu'un d'autre sait mieux que toi. Quelqu'un qui te donne un ordre auquel tu n'as pas à réfléchir, que tu te contentes de suivre, sans en supporter les conséquences.

— Tu me fais passer pour une enfant.

— Je ne suis pas celle qui a ouvert le Voile de la prison.

Elle me lança un regard haineux. Grant grogna de douleur, étouffa un rire, puis ferma les yeux en les serrant.

— Aïe, dit-il.

— Viens, marmonnai-je, préparée à nous transporter à un hôpital, quand le Messenger agrippa mon épaule.

— Comment, demanda-t-elle calmement, as-tu brisé mes liens avec ces humains ?

La culpabilité s'éleva en moi.

— Je l'ai fait, c'est tout.

— Tu as gâché trois vies.

— Afin que tu puisses les utiliser jusqu'à ce qu'ils meurent ?

— Oui, dit-elle, et elle posa son regard sur Grant. Je peux te guérir. Mais j'aurai besoin d'une mule - un humain - auquel me lier.

— Non, je ne sacrifierai pas quelqu'un d'autre.

— Ce ne sont que des humains.

— Comme nous. (Mes yeux se fixèrent sur elle.) Exactement comme nous.

Le Messenger hésita. Fixant Grant, son regard passant de son visage à l'air qui l'entourait, traquant toutes ces tensions de couleurs et de lumières qui étaient invisibles à mes yeux.

Quoi qu'elle vît, malgré tout, ses épaules s'affaissèrent.

— Je vais avoir besoin de me lier à toi, lui dit-elle calmement.

Bon Dieu, non, pensai-je. Mais Grant, sans hésiter, tendit la main vers elle - et je fus trop lente à réagir, à parler - pour l'arrêter. Elle agrippa son poignet.

Grant haleta, serrant les paupières. Une douleur atroce transperça mon cœur, une sensation extraterrestre et envahissante, comme si on me crochetaient - comme une sangsue, collant sa bouche à la mienne. L'obscurité remua, ondulant à travers moi avec un sifflement. Je la repoussai de toutes mes forces. Contre ma peau, les garçons se déplacèrent - Zee, en particulier, se tordant dans ses rêves.

Le Messenger rejeta la tête en arrière, sa respiration vibrant dans sa gorge.

Grant émit un son étranglé. Mon cœur me tirailla - ces crochets, tirant de manière douloureuse vers l'extérieur, vers lui. Vers lui, et à travers lui, en direction du Messenger. Pas de lumière dorée. Son lien était entièrement fait de douleur et de prélèvement. Rien de doux.

Nous pourrions la tuer, chuchota l'obscurité. *Nous n'aimons pas son contact.*

Assez, lui répondis-je brutalement. *Tu en as suffisamment fait.*

Ce n'était pas nous qui avons mordu, répliqua-t-elle mielleusement. Pas nous qui avons tué.

Le Messenger commença à chanter, sa voix forte, posée - tout comme l'était sa main pendant qu'elle touchait le bras blessé de Grant. Je regardai, frappée d'idiotie, comme sa chair déchirée se refermait, soudée. Cela se faisait lentement, mais de manière régulière ; et Grant pâissait, la sueur coulant le long de son visage. Je le tins comme des tremblements le brisaient jusqu'à l'os.

Jusqu'à ce que, finalement, la blessure soit fermée. Le Messenger cessa de sourire, s'éloigna en se penchant, toujours gracieuse - mais lente, précautionneuse, chacun de ses mouvements mesurés et menus. La sueur luisait aussi sur son visage, et ses lèvres avaient perdu toute couleur, s'effaçant dans sa peau blanche.

Personne ne parla pendant un long moment jusqu'à ce que son regard passe de Grant à moi, et qu'il s'attarde sur mon visage - m'étudiant, mais avec un sérieux troublé que je supportai de mon côté sans ciller.

— Ton cœur est étrange, dit-elle.

— Oui, répondis-je. Coupe le lien.

Je pensais qu'elle dirait non. Sa main toucha sa propre poitrine et s'y attarda comme si elle goûtait quelque chose de chaud à travers sa paume. Son regard était encore pensif - et, pensai-je, un peu affamé.

Mais elle ferma les yeux, prononçant un mot qui roula à travers moi - et quelques instants plus tard, le crochet qui se trouvait dans mon cœur avait disparu. Mon soulagement fut immédiat et physique - je dus me pencher en avant, mes doigts creusant dans ma poitrine pendant que mon cœur' battait plus fort que cela n'était sain -plus fort que la peur, plus fort que la maladie.

Grant respirait de manière hachée. Le visage empourpré, les yeux fermés, serrés. Je le tins fermement contre moi, appuyant mes lèvres sur ses cheveux, puis contre son oreille.

— Je suis là, murmurai-je.

Le Messenger se déplaça, se penchant vers lui.

— Pourquoi m'as-tu arrêtée ?

Je la regardai, mais elle était entièrement concentrée sur Grant.

— Ta jambe, poursuivit-elle, tu m'as empêchée de réparer l'os.

— Tu ne peux pas tout guérir, chuchota-t-il fermement, les yeux encore fermés. Certaines choses doivent rester comme elles sont.

Elle fronça les sourcils.

— Tu es contre nature.

— Et toi, qu'es-tu alors ?

— Faite, répondit-elle, se raidissant. Créée par la main de mon Faiseur.

— Comme je l'ai été.

— Tu n'as pas été Fait. Pas comme moi.

— Nous avons chacun notre propre façon d'être.

— Je suis sous la tutelle d'un Faiseur. Je n'ai pas ma façon.

— Mais c'est une façon. Tout comme la mienne. (Une fente s'ouvrit entre les paupières de Grant, d'où il l'observait.) Personne n'est propriétaire de toi. Mais l'inverse est vrai aussi. Tu n'es pas meilleure que qui que ce soit, qu'importe ce que tu peux faire.

Le regard du Messenger se fit plus étroit, mais elle ne dit rien. Elle se contenta de se relever, s'écartant. Je me mis sur pied, et tirai Grant pour le mettre debout à mes côtés. Il serra les dents tout le temps de la manœuvre, laissant échapper son souffle en un long sifflement lorsque je poussai sa canne dans sa main. Son autre bras vint étreindre mes épaules. Je supportais son poids.

Je rencontrai le regard du Messenger.

— As-tu réfléchi à ce dont nous avons discuté ?

Ses lèvres s'amincirent en une ligne déplaisante.

— Tu veux que je lutte à tes côtés.

— Nous avons besoin de ton aide pour fermer le Voile de la prison, dit Grant.

— Le Faiseur dit que cela n'est pas réalisable.

— Le Faiseur a été trop hâtif. Nous allons essayer. (Grant se pencha en avant.) Tu ne sais plus qui tu es dorénavant. Tu ne connais pas ta propre valeur. Mais c'est seulement parce que tu n'as jamais eu une chance d'être toi. De prendre une décision qui est tienne. Quoi que tu décides ici, cela sera ton choix. Ta vie.

Pas de pouvoir dans sa voix. Pas de pouvoir dans ce qu'il lui avait dit, sauf dans la force, quelle qu'elle soit, qui résidait dans la signification de ses mots.

Toujours prêtre quelque part, pensai-je. Comportant plus que la seule magie de sa voix. S'il perdait son don, il serait encore Grant Cooperon. Capable de changer des vies par la seule force de sa conviction, et sa foi.

Je me demandais qui je serais, sans les démons et l'obscurité en moi. Meilleure ou pire - ou juste une femme avec un travail de neuf heures à dix-sept heures, faisant de son mieux pour survivre à un mode de vie différent.

Ne connaissant jamais l'autre côté de la lumière. Le Messenger l'observa - puis se tourna vers moi.

— Je vous aiderai, dit-elle lentement. Et ensuite, nous verrons.

— J'espère que tu en verras beaucoup, conclut Grant.

Chapitre 18

Je n'ai jamais appris le nom du village où les hommes avaient été volés.

Je fis en sorte que le Messenger m'y emmène avec Grant. Nous prîmes avec nous les trois hommes. Deux d'entre eux étaient morts et le troisième était encore en vie mais inconscient. Nous les laissâmes sur le bord de la route, sous un palmier, à la périphérie du village. Ce dernier se composait d'immeubles carrés construits à l'aide de pierres pâles qui se mêlaient au versant de la falaise s'élevant devant nous. Un chien aboya dans notre direction. J'entendis de la musique pop chantée en arabe, quelque part dans la distance.

Deux petites filles, habillées de simples robes vertes, firent leur apparition au tournant de la route. Elles s'arrêtèrent lorsqu'elles nous virent et crièrent.

Le Messenger ne fendit pas l'espace. Elle observa les enfants désespérées, puis regarda longuement et durement le village.

— Cela me rappelle l'endroit où je suis née, dit-elle. Il n'était pas permis d'en voir beaucoup au-delà des murs. Le désert était immense et s'étirait à travers le monde.

Je ne la quittai pas des yeux. Grant faisait de même. Le Messenger nous jeta un coup d'œil et inclina la tête.

— Le Labyrinthe est immense, lui aussi, dit-elle, et elle disparut en un clin d'œil hors de vue.

J'attrapai la main de Grant et le suivis.

Nous tombâmes dans l'appartement, à Seattle. Il faisait encore nuit. Les garçons se détachèrent de mon corps. Je serrai les dents sous la douleur, étreignant la main de Grant jusqu'à ce que cela soit fini et que la fumée qui avait été tatouages fusionne en de petits corps durs qui scintillaient comme l'obsidienne et le mercure.

Jacques était encore assis sur le canapé mais, au lieu d'un os, il tenait une tasse à la main. Lui et Marie étaient en train de regarder les informations. Quelque chose dans l'expression de leur visage m'emplit de terreur : à me glacer les os, acide. Raw et Aaz bondirent plus près pour regarder l'écran de télévision.

— ... sommes seulement informés qu'un bus Greyhound assurant la liaison Portland-Seattle a été découvert retourné sur l'Interstate 5, juste à la sortie d'Astoria. Les premières personnes interrogées décrivent la scène comme étant... abominable. Aucun passager n'a survécu.

J'entendais des hurlements s'échapper de la télévision, des gémissements de douleur et d'incrédulité. J'entendis des cris, et un homme qui disait, d'une voix tremblante « Oh, Dieu, oh, mon Dieu ! »

Le son fut coupé. Jacques posa la télécommande.

— Morts, dit-il, me regardant pour la première fois depuis mon arrivée. (Son expression hagarde dépassa Grant pour se poser sur le Messenger, puis revenir à moi.) Mais quelqu'un ment au sujet du reste.

— Les accidents de bus sont des choses qui arrivent, murmurai-je, pendant que Dek s'installait lourdement sur mes épaules.

Je cherchai Mal des yeux et le découvris avec Grant, enroulé autour de la nuque de ce dernier.

— Des Mahati courant les chasses, grinça Zee, fermant les yeux comme s'il était en train d'écouter un bruit dans le lointain. Une bande. Ha'an mène.

Je fermai les yeux à mon tour et pris une profonde inspiration.

— Jacques, as-tu trouvé ce que tu cherchais ?

— Oui, répondit-il calmement.

Je tâtonnai à la recherche de la main de Grant.

— Commence à leur apprendre ce qu'ils ont besoin de savoir.

— Ce n'est pas si simple.

— Fais en sorte que ce le soit, dis-je hargneusement. Nous n'avons plus le temps.

Grant m'attira plus près de lui, Mal à moitié enroulé le long de sa poitrine.

— Qu'es-tu en train de faire ?

— Temporiser.

Je serrai sa main, jetant un coup d'oeil au Messenger. Le silence entre nous. Juste ces yeux froids et vides, et cette bouche fixe.

Je fis un pas en arrière dans le vide, retenant dans mon esprit l'image du Seigneur Ha'an...

Et me retrouvai dans une forêt, pas différente de celle où le Voile s'était ouvert. L'air était froid et humide, le sol doux sous les pieds. J'entendis le grondement d'une rivière, mais, plus fort que cela, un chant : une voix profonde, scandant des mots mélodieusement. Dek s'y joignit, très doucement, sa propre voix haute et légère. Tout autour de moi, les garçons se recroquevillèrent plus près, leurs yeux rouges brillant. De mélancolie, me rendis-je compte. Souvenir.

J'aurais pu me trouver dans une cathédrale, en train d'écouter un moine. Sous mon cœur, l'obscurité s'étira, ses volutes se frottant les unes aux autres

avec un sifflement spectral qui s'infiltra jusqu'à la moelle de mes os. Je cherchai mon lien avec Grant et le trouvai immédiatement, doux, ensoleillé. Je me concentrai sur cela. Le tint fermement.

Souviens-toi que tu peux avoir plus, autre part, dit l'obscurité dans mon esprit.

J'ignorai cette voix. Avançai à travers les arbres et découvris les Mahati.

Il y en avait huit, sans compter le Seigneur Ha'an. Les démons étaient assis en un cercle décousu, détendus, un fatras de membres humains empilé devant eux. Cela sentait le sang. J'entendis le craquement d'os se brisant. Des sons humides, de mastication. Mon estomac se rebella, mais je déglutis avec force, tenant le coup.

Ha'an était le seul démon à ne pas manger - le seul d'entre eux à chanter - sa voix un grondement bas qui entraînait en collision avec les bruits distants des eaux claires de la rivière. Il était à genoux, ces derniers largement écartés, ses doigts pointus reposant sur ses cuisses argent musclées.

Il me vit avant les autres, mais ne mit pas fin à sa mélopée. Ses yeux suivirent mes mouvements et s'écarquillèrent très légèrement lorsqu'il découvrit les garçons.

L'un après l'autre, les autres Mahati arrêtaient de manger et levèrent les yeux. Lorsqu'ils se rendirent compte de ma présence, une ondulation collective les parcourut. Elle avait le goût de la peur, ce qui envoya un petit frisson de plaisir à travers mon corps.

Moi - ou l'obscurité - bâillant avec des mâchoires qui fleurissaient dans ma bouche, cet esprit lové m'emplissant de mon cuir chevelu à mes orteils. Donnait l'impression à mon cœur de chevaucher la crête d'une vague monstrueuse, me portant plus haut, avec puissance et grâce.

Parce que nous sommes, chuchota-t-elle. *Nous sommes la puissance.*

La puissance. La puissance était un choix. Le choix avait des conséquences.

Je me le répétais, encore et encore, pendant que Raw et Aaz se pressaient près de mes jambes, grondant doucement. Les pointes des cheveux de Zee et ses piquants se dressaient sur sa tête. Ses griffes traînaient dans la poussière.

— Ha'an, dit-il. Fait longtemps. La voix du démon gronda dans le silence, et il inclina la tête.

— Suffisamment longtemps pour que l'étrange prenne racine. Tu es diminué, tout comme le sont tes frères. L'ancienne n'habite dorénavant plus ta peau.

— Puissance encore, répondit Zee. Puissance suffisante pour te tuer.

— Toujours, répliqua-t-il, mais sans peur ou colère. Et le réceptacle humain ? Tu lui es lié. J'ai senti ça, auparavant, mais n'ai pu le comprendre.

— Prix de l'Homme, grinça Zee. Ha'an opina pensivement.

— Nous les chasserons de nouveau, je pense. Après que nous en aurons fini ici.

— C'est déjà le cas, dis-je en faisant un pas en avant. Les vies que vous avez prises ce soir étaient de trop.

— J'ai plaidé. Je vous ai dit que je ne laisserais pas mes gens mourir de faim.

Je pointai du doigt le fouillis des restes humains au sol devant lui.

— Eux aussi étaient des gens. Vous pouvez manger d'autres choses.

— Du bétail ? dit-il dédaigneusement. Je ne pense pas.

— C'est préférable au fait de manger son propre bras. Son regard se fit plus étroit, et il jeta un coup d'œil à

Zee.

— Comment peut-elle être le réceptacle et ne pas connaître nos besoins ?

— Temps différents, besoins différents, répondit simplement Zee. Elle est notre Reine.

Ha'an hésita.

— Mais vous êtes encore nos Rois.

Zee ratissa la poussière de ses griffes, ses épines fléchissant d'agitation.

— Vôtres. Siens. Ensemble.

Le Seigneur des Mahati se pencha en arrière, me fixant d'un regard étincelant.

— Je sens l'ancienne qui respire sous sa peau. Je sais, dans mon esprit, qu'elle est le réceptacle. Mais sans vous pour étreindre son corps... elle est trop humaine. Les autres ne l'accepteront pas comme Reine.

— Doivent, lui dit Zee. Tu dois.

Ha'an lui lança un long regard impénétrable. Et fit ensuite de même avec moi - un regard franc, relevant son menton, de manière provocante.

— Vous, avec de la graisse et de la viande sur vos os. Savez-vous ce que cela fait de souffrir d'une telle faim, au point de devoir manger sa propre chair pour survivre ?

— Et vous ? demandai-je froidement. Vous semblez intact.

Une immobilité épouvantable le recouvrit. Je faillis faire un pas en arrière, mais Raw s'appuya contre mes jambes, me maintenant en place. Dek posa

une griffe rassurante sur mon oreille.

— La chasse, reprit Ha'an, n'est pas uniquement pour notre chair. Cela pourrait emplir nos ventres, mais pas nos âmes.

— Vous cherchez la douleur, dis-je.

— La douleur est une force aiguisée, répliqua-t-il, comme si cela devait expliquer tant de choses. Si le bétail était suffisant, nous consommerions ces lentes bêtes. Mais les esprits... les esprits rêvant... font la puissance, ont un goût, infusent chaque cellule, chaque coup de langue de sang, chaque craquement d'os, avec une force que nous devons posséder pour être robustes.

Tu y as goûté, dit l'obscurité. Tu as parcouru les lisières de ce dont il parle. Imagine être baignée dans la lumière de dix mille esprits, s'écrasant dans leur mort définitive à tes pieds. Les derniers instants brûlent plus forts dans le festin.

Je plongeai mon regard dans les yeux verts de Ha'an, essayant de ne pas trembler sous le coup de la terrible faim sans nom qui s'élevait dans ma gorge.

— Prenez ce que vous avez déjà trouvé, et rien de plus. Retournez au Voile.

Ha'an me fixait, son expression rude et caverneuse.

— Et si je ne le fais pas ?

Je baissai les yeux vers Raw et Aaz, et ils frappèrent les Mahati les plus proches comme des balles faites de dents et de griffes. Je m'obligeai à regarder avec une parfaite froideur pendant que Raw avalait un bras entier, le fourrant juste dans sa gorge, avant de le trancher d'un coup de dent de l'épaule d'un Mahati hurlant. Aaz creusait dans la poitrine d'un autre démon, le rongeant presque en deux.

Je ne bougeai pas. Je ne vacillai pas. Hurlant à l'intérieur de moi-même, mais il y avait une pierre dans mon cœur parce que cela devait être. Impitoyable, car c'était la seule manière de garder vivants les gens que j'aimais.

Je regardai Ha'an.

— Foutez le camp dans le Voile. Maintenant.

Il soutint mon regard plus longtemps qu'il n'aurait dû, puis claqua des doigts en direction des autres Mahati qui commencèrent à rassembler hâtivement les restes de leur chasse et leurs morts récents. Je voulais leur dire d'arrêter, de laisser les corps humains - mais mon instinct me dictait jusqu'où je pouvais aller, et la limite était atteinte pour cette fois-ci. Le temps était venu pour Grant et Jacques d'opérer un miracle.

— Ce n'est pas terminé, dit Ha'an, son regard passant de moi à Zee. Pardonnez-moi, mais nous chasserons. Nous chasserons pour vivre.

Nous chasserons avec vous, murmura l'obscurité. Nous conduirons les armes de la lumière des étoiles jusqu'à l'horizon, dans les feux de la guerre, dans le Labyrinthe où l'ombre s'élève...

Je me mordis la langue et goûtai à mon propre sang.

— Nous chasserons, dit de nouveau Ha'an, comme pour se rassurer lui-même. Nous survivrons.

— Cela reste à voir, lui répondis-je calmement. Ha'an était un géant, me surplombant d'au moins un mètre, et de plusieurs fois ma largeur compte tenu de sa musculature. Mais je me sentais plus grande que lui à ce moment-là, emplie d'un pouvoir saillant, et de la certitude que ma vie avait des racines plus profondes qu'une montagne, plus anciennes que la pierre. Je n'aimais pas ce qui me donnait ce sentiment, mais il était là, et je l'utilisai pour soutenir son regard et le faire reculer.

— Reine, dit Ha'an doucement, d'un ton spéculatif.

Il se retourna et bondit dans le ciel. Les autres Mahati le suivirent.

Je restai parfaitement immobile, les surveillant jusqu'à ce qu'ils soient hors de vue.

— Zee, soufflai-je.

— Faisant comme tu l'as dit, grinça-t-il, tenant fermement ma main.

J'avais les genoux qui tremblaient. J'étais sur le point de tomber.

Et je basculai donc vers la maison.

J'essayai en tout cas, mais l'armure avait d'autres idées.

Je sortis du vide sous la lumière de la lune. Une rivière de lumière, scintillant à travers les nuages au-dessus d'une plaine sombre.

J'entendis une femme hurler. Je sentis une odeur de fumée. Zee et les garçons se rassemblèrent plus près de moi, agrippant mes mains et mes jambes.

— Non, dit-il, ses griffes creusant si profondément dans ma peau que je crus qu'il allait me couper.

Et c'est ce qui se produisit. Le contact de mon sang le fit s'éloigner de moi en vacillant, les yeux écarquillés. Je tendis la main vers lui, mais il resta hors d'atteinte, secouant la tête et se griffant les bras, le visage, les yeux.

Je le fixai, impuissante ; mais cette femme hurla de nouveau et quelque chose dans sa voix fendit mon être comme un couteau. Même l'obscurité

s'immobilisa, silencieuse.

— Non.

Je me tournai pour chercher cette femme et Zee agrippa ma main. Mais cette fois-ci ce fut moi qui glissai hors de sa prise pour me mettre à courir.

Je courus de toutes mes forces, l'urgence et la peur me balayant. Mon cœur cognait à coups de tonnerre dans ma gorge, et l'obscurité tremblait en moi, petite, plus petite, comme si elle se cachait. Mon lien avec Grant semblait faible, pâle, le fil nous liant si mince qu'il pourrait se briser si je respirais mal. Je tenais ma main recouverte de l'armure contre ma poitrine, comme si cela nous maintiendrait ensemble.

Mais je n'arrêtai pas ma course. Les garçons, me donnant la chasse comme des loups, sautant à travers les ombres, leurs yeux rouges embrasés.

Je m'arrêtai en dérapant sur la crête d'une colline et regardai en dessous les restes encore fumants de ce qui avait été un petit village. J'étais incapable de dire à quoi il avait ressemblé avant sa destruction, mais les flammes s'étaient éteintes depuis longtemps.

La femme s'était faite silencieuse, mais je la trouvai assise dans la lumière de la lune, recroquevillée au-dessus d'un corps mou, brisé.

Oturu se tenait à leurs côtés. Sa cape et ses cheveux dérivaien dans le vent avec grâce, pénétrés par la lumière argentée. Il se tenait tête baissée, le bord de son chapeau noir tombé bas.

Il la releva et me vit. Mais ne dit pas un mot.

J'avais peur de le regarder. Encore plus de scruter la femme. Elle s'assit pendant un bref instant. Me coupa le souffle, me fit mal.

Ma mère, pensai-je. Elle était enceinte, pas depuis longtemps, mais suffisamment pour que le devant de ses vêtements soit tendu.

Mais je regardai alors de plus près et sus que je m'étais trompée. Pas ma mère. Le visage avait beau être similaire, l'âge, le bon, je remarquai une différence subtile que personne d'autre que moi n'aurait pu voir. Comme si j'avais écouté la même chanson interprétée par deux maîtres et perçu une petite nuance dans le timbre.

Ça, et le bras droit de cette femme qui était entièrement recouvert d'argent.

Mon ancêtre. Cinq mille ans plus tôt. Aurait aussi bien pu être un autre monde. Moi, un fantôme dans le temps.

Elle hurla de nouveau, sa voix se brisant en un sanglot si déchirant, si entrecoupé de peine, que je voulais tomber à genoux et me tenir le cœur. Quelque chose dans ce bruit était trop familier, trop proche pour être

supportable. Je m'obligeai à étudier la personne qu'elle pleurait, la personne qu'elle touchait de mains hésitantes qui serraient et voltigeaient, se faisaient poings qu'elle appuyait contre sa lourde poitrine.

Une femme. Je ne pouvais voir son visage, mais j'aperçus les longs cheveux noirs, et la forme de son corps immobile - et je sus, simplement, je sus.

Mère. Sa mère.

Des yeux rouges brillaient dans les ombres près des deux femmes. Cillant, se levant vers la colline, vers les garçons et moi. Elle ne nous avait pas remarqués, et je voulais que les choses restent ainsi. Je reculai, lentement, écoutant son sanglot. Luttant pour ne pas pleurer avec elle. Le corps de ma mère était tombé sur le sol de la cuisine comme cela. Je m'étais accroupie par-dessus elle, hurlant - là aussi, comme cela. Je pouvais encore sentir ces hurlements dans ma gorge.

Tout comme les garçons. Raw et Aaz frissonnaient contre mes jambes. Zee trébuchait dans l'herbe, pendant que Dek poussait un cri peiné. Mes garçons. Monstres. Rois d'une armée qui détruisait des mondes.

Comme un putain d'enfer.

Je me tournai et me retrouvai face à une cape sombre, et des cheveux emmêlés qui bougeaient à travers les airs autour de moi comme quelque aura nocturne. Cela me secoua, mais seulement parce que je ne pouvais me rappeler d'Oturu après avoir vu mon ancêtre et sa mère. Le monde aurait pu s'écrouler, je n'aurais vu qu'elles.

— Dame Chasseuse, dit-il. Tu ne devrais pas être ici, en ce moment. Ce n'est pas ton temps.

Je fermai les yeux, me balançant, et les mèches de ses cheveux se tendirent autour de mon corps, me tenant, me tenant contre lui.

— Qui a tué sa mère ?

Zee émit un petit son plaintif. Oturu hésita.

— Elle, dit-il.

Je tressaillis, secouant la tête.

— Non.

— Ce fut rapide, poursuivit-il. Un accident. Un accès de colère. Sa mère...

— Arrête.

Je le repoussai, mais mes mains plongèrent dans sa cape, plongèrent profondément sans rien y toucher mis à part un froid inimaginable. Raw et Aaz agrippèrent ma taille et me tirèrent en arrière, rapidement. Mes mains me donnaient l'impression de brûler lorsqu'elles quittèrent son corps, mais

seulement de glace. Je pouvais à peine bouger les doigts. Zee les tint dans ses griffes, soufflant doucement dessus. Son haleine chaude apaisa ma peau.

— Elle a perdu l'esprit, chuchotai-je.

Je pouvais encore entendre ses sanglots, dérivant le long de la colline. À tordre les boyaux. Si seule.

Cela m'horrifia. Pas uniquement pour mon ancêtre, mais pour moi-même. Si elle pouvait faire cela, qu'importât la raison... si elle pouvait juste briser...

Ce n'était pas nous, dit l'obscurité. Pas nous.

Mais vous avez lésé son cerveau avec puissance. Vous l'avez rendue folle.

Elle était altérée, murmura-t-elle. Déjà altérée.

Je tirai sur la main de Zee, désireuse de tenir quelque chose, n'importe quoi, pour m'ancrer loin de cette voix dans mon crâne. Je parlai à voix haute, déterminée à noyer la voix. Pour trouver des réponses à ce qui n'en avait pas.

— Sa mère aurait dû mourir longtemps avant cela. Vous étiez déjà liés à la peau de sa fille lorsqu'elle a été jetée dans les Terres Perdues. Mais ici, elle a l'armure, elle est *enceinte*. Cela aurait dû être il y a des années. Et sa mère était vivante tout ce temps ? Comment ? Les démons auraient dû la tuer.

La tuer, comme ma mère l'avait été. Comme ma grand-mère. Comme toutes les autres avant nous.

— Différent alors, grinça Zee si doucement que je pouvais à peine l'entendre. Gardiens autour, les mères durèrent plus longtemps. Pas de mauvais marchés.

J'entendis des grondements, derrière moi. Zee se figea. Je me tournai pour regarder, mais Oturu me toucha de nouveau, me maintenant immobile.

— Ne le fais pas, dit-il. Tes quartiers ne sont pas ceux du passé.

— Non. Zee ne me ferait jamais de mal. Sa bouche se resserra.

— Tu dois y aller, jeune Reine. J'aurais aimé voir ses yeux.

— Comment me connais-tu ? Nous ne nous rencontrerons pas avant cinq mille ans.

— Le temps, souffla-t-il. Le temps ne signifie rien, entre nous. (Ses cheveux s'enroulèrent autour de ma main droite.) Vas-y, dit-il. Souviens-toi de nous, comme nous nous souvenons de toi.

Derrière moi, Zee grogna. Raw et Aaz s'appuyèrent contre mes jambes, griffes sorties, montrant les dents. Dek siffla dans mon oreille. De l'autre côté de la colline, mon ancêtre gémissait comme si elle était en train de

mourir.

Je fermai les yeux, me concentrai sur Grant... Sur ma mère... Grant...

La maison.

***Emmène-moi loin d'ici*, pensai-je. Emmène-moi. L'armure me picota la peau. Je glissai dans le vide. Mais je pouvais encore entendre ses cris.**

Chapitre 19

J'allais du passé à un appartement calme. Si calme, si silencieux, que je sus sans avoir besoin de regarder autour de moi que j'y étais seule. Zee me le confirma, quelques moments plus tard. Raw et Aaz rôdaient. Je ne me laissai pas aller à la panique. Il n'y avait aucun signe de violence. Pas de sang.

Je trouvai un mot sur le comptoir de la cuisine.

Chez Jacques. Je t'aime, Grant.

Je fronçai les sourcils, heureuse que Mal soit resté avec lui. J'étais sur le point de partir, mais pris un moment pour vérifier l'état de la chambre, me rassasiant de sa familiarité, de sa chaleur. Elle ne l'était pas autant sans Grant, mais j'en sentais les bonnes vibrations.

Et les mauvaises, lorsque je baissai mon regard vers le sol et vis les taches de sang.

Dek fredonna « Let's Stay Together ». Je lui grattai la tête et allai jusqu'au banc du piano, où le harnais d'épaule contenant les couteaux de ma mère était encore emballé. Depuis que j'avais vu le corps de Jacques, je ne voulais même pas penser aux lames, mais je tendis la main pour en caresser l'acier... et eus un bon aperçu de ma main droite.

Ma paume était encore de chair, mais c'était tout. Ce métal naturel, fluide, recouvrait tout le reste : mes doigts, le dos de ma main. Quelques sauts de plus, et tout cela aurait disparu. Mon ancêtre, qui avait perdu son bras tout entier et son épaule, avait apparemment été encore plus occupée que moi.

Je fis taire mes pensées la concernant. Les repoussai, vers le bas, là où je mettais toutes les choses déplaisantes de ma vie. Je ne savais pas si j'étais solidaire de cette femme, ou si je la haïssais. Les deux, peut-être. Peut-être éprouvais-je la même chose vis-à-vis de moi-même.

Non, murmura cette voix profonde dans mon esprit. *Vos cœurs ne sont pas les mêmes.*

Mais tu veux encore me manipuler, lui dis-je. Il y a des choses que tu veux que je fasse.

Je ne reçus aucune réponse à cela.

J'agrippai le harnais et l'enfilai d'un coup d'épaule. Les couteaux gainés s'ajustèrent parfaitement à mes côtes. Je me glissai dans le manteau de cuir de ma mère. Il avait encore son odeur, après toutes ces années. C'était comme si je portais une seconde armure.

Hors de l'appartement, sur les marches, j'entendis des bruits de pas, un fredonnement. Marie. Je comprenais pourquoi ils ne l'avaient pas emmenée avec eux, particulièrement s'ils étaient accompagnés du Messenger. Le feu et l'huile. Explosifs.

La poignée cliqueta.

J'avais pensé conduire jusqu'à l'appartement de Jacques, juste histoire de me sauver quelques centimètres de peau. L'idée dura en tout deux secondes.

Cinq de plus et je me tenais dans une ruelle sombre.

D'abord désorientée, je me rendis ensuite compte que j'étais derrière l'immeuble de Jacques. Il bruinait et l'air était froid contre ma tête. Dek étreignait mon cuir chevelu. Des yeux rouges clignaient dans les ombres.

Une voix basse dit :

— Chère enfant.

Je me tournai. Vis une silhouette mince appuyée contre le mur à côté d'une porte ouverte et coincée dans cette position. Cheveux sombres, peau pâle, et ces yeux familiers dont l'expression était trop âgée. Je m'étais presque attendue à le voir fumer une cigarette.

— Vieux Loup, dis-je. J'étais inquiète lorsque je suis revenue à l'appartement.

— Je n'arrivais pas à me concentrer là-bas. Je n'y arrive toujours pas. J'avais besoin d'air. (Il se redressa du mur, étudiant mon visage.) Que s'est-il passé avec les Mahati ?

— Je l'ai joué à la dure. (Je le rejoignis, ne me souciant pas de la pluie alors que je me tenais face à mon grand-père et l'étudiai avec une intensité semblable à la sienne lorsqu'il m'observait.) Une bande de chatons quand tu vas droit au but.

— C'est tout ? (Jacques souleva un sourcil.) J'aurais pensé à d'autres termes pour les décrire.

Je haussai les épaules.

— Donc, pas de progrès ?

Il m'offrit un sourire fatigué.

— Mon espèce est faite de fils d'énergie infiniment complexes. Des cerveaux sans chair, pourrait-on dire. C'est la raison pour laquelle nous sommes capables de comprendre - et d'actualiser - certains... concepts insaisissables.

Je lui rendis son sourire.

— Comme de construire une prison interdimensionnelle sortie d'une

fissure dans l'espace-temps et apte à héberger une armée démoniaque.

Mon grand-père inclina la tête.

— Quelque chose comme ça.

— En conclusion, nous ne sommes pas assez intelligents pour fermer le Voile ? C'est ce que tu es en train de dire ?

— Je suis en train de dire que personne n'a le câblage nécessaire pour comprendre ce que nous avons fait. Moi-même je n'y arrive pas, et j'en étais l'un des concepteurs.

— Bien, dis-je lentement, assaillie par une centaine de choses différentes que je voulais lui dire et lui demander - rien que je ne puisse garder pour moi plus longtemps. Comment leur apprends-tu ?

Jacques se tapota la tête.

— Nous avons été à la surface des pensées des uns et des autres. Si j'avais été ne serait-ce qu'un peu curieux, je m'en serais donné à cœur joie.

— Super. (Je m'appuyai contre le mur, offrant mon visage à la pluie.) Je m'en tiendrai à l'intimidation des Mahati.

Il soupira, peut-être de rire ou de larmes.

— Maxine...

— Elle a tué sa propre mère, dis-je. Mon ancêtre.

Je n'avais pas conscience de ce que j'allais dire avant que les mots sortent. Les prononcer ne semblait pas bien - pas l'acte en lui-même, mais les mots, leur signification, la vérité. Je regrettais de les avoir laissé passer.

La bouche de Jacques se ferma dans un claquement.

— Tu as dit que tu voulais faire les choses différemment cette fois-ci. Tu l'as simplement ignorée auparavant, c'est ça ? Tu l'as laissée sombrer dans la folie jusqu'à ce qu'il soit trop tard ? (Je rencontrai son regard, incapable de me taire.) Savais-tu que certains des Gardiens l'avaient jetée dans les Terres Perdues ?

Zee avait dit que Jacques l'ignorait. J'avais besoin d'en avoir confirmation. Je ne fus pas déçue. Le choc se répercuta sur le visage de mon grand-père, où l'incrédulité vacilla, le faisant secouer la tête et reculer d'un pas.

— Jamais, dit-il.

— Je l'ai vu, lui dis-je. Directement dans les souvenirs qu'elle a donnés à Oturu. L'un des Gardiens était une femme avec des ailes, et il y avait des jumeaux avec des rubis dans le front... (Jacques retint son souffle)... et un géant avec un seul œil, un cyclope. Il n'était pas d'accord avec les autres. Trop lent pour les arrêter, malgré tout.

— Non, murmura Jacques, mais son regard était distant, comme s'il se parlait à lui-même. Oh non, non.

— Les Terres Perdues l'ont altérée, Vieux Loup. Les Terres Perdues ont ouvert d'une déchirure le passage à cette merde qui dormait en elle. Mais cela a commencé avec eux.

Jacques s'affaissa contre le mur en fermant les yeux. Même dans le corps d'un ado, je pouvais voir le vieil homme. Il avait l'air fragile, et je me sentis mal de lui dire tout ça. J'aurais pu rendre les choses plus faciles. Essayer, du moins.

J'entendis des pas lourds de l'autre côté de la porte. Une canne. Je me tendis et touchai l'épaule osseuse de Jacques.

— Viens. Entrons.

Mais il secoua la tête et me lança un regard si peiné, si misérable que le souffle me manqua.

— Je n'étais pas au courant, chuchota-t-il.

— Je le sais, dis-je. Je sais, Jacques.

— Elle avait tant de colère, poursuivit-il, la porte à notre côté s'ouvrant d'une poussée. Les choses qu'elle leur a faites, je n'ai jamais compris.

Grant jeta un coup d'œil dehors, Mal drapé sur ses épaules. Il me regarda avec soulagement, une profonde chaleur contenue dans ses yeux et aucunement dans la ligne dure de sa bouche. J'eus le sentiment qu'il écoutait depuis longtemps. Nos voix avaient pu flotter facilement à travers cette porte ouverte.

Je secouai la tête dans sa direction, exactement au moment où Jacques trembla violemment et se frotta la poitrine, comme si elle était douloureuse.

— J'arrangerai les choses, dit-il en fermant les yeux. J'étais lâche à l'époque, mais plus maintenant. Je réglerai cela.

Je fronçai les sourcils.

— Jacques ?

Il me regarda droit dans les yeux.

— Je t'aime, ma chère. Je t'aime, toujours.

— Non, lança Grant, alarmé. (Il eut un brusque mouvement vers l'avant.) Jacques...

Les yeux de mon grand-père se révulsèrent, sa bouche se détendant. Il s'écroula, comme si ses os ne le soutenaient plus, mais je l'attrapai avant qu'il ne touche le sol. Tous les garçons bondirent hors des ombres, leurs yeux rouges luisant.

Je grinçai des dents.

— Jacques.

— Il s'agit de nouveau de Byron, dit Grant, sinistre. Jacques n'est plus en lui dorénavant.

Je touchai le visage du garçon. Sa peau était chaude, mais sans être fiévreuse. Pâle, malgré tout, et terne. Ses lèvres se mirent à bouger, mais je ne pouvais entendre ce qu'il était en train de dire.

Je le soulevai dans mes bras. Je titubai un peu, mais parvins à soutenir son poids. Grant resta près de moi, sa main légèrement posée sur la cheville de Byron. Son regard était distant. Je l'entendis fredonner.

Je portai Byron à l'intérieur et esquivai des boîtes et des vieux meubles poussiéreux, à la recherche des escaliers. Je les grimpai une marche après l'autre, jusqu'à ce que nous ayons atteint l'appartement de Jacques. La porte était ouverte.

Aucune lumière ne brillait à l'intérieur, mais j'entendis des pas traînants et une lampe fut allumée. La langue de Dek était chaude sur mon oreille. Lui et Mal chantèrent brièvement quelques mesures de « Walk Softly » de Gladys Knight.

Grant dit :

— Il y a une fissure en lui. Elle saigne. (Je lui lançai un regard perçant. Il ajouta :) Dans son esprit, pas dans son corps.

Je soulevai Byron plus haut dans mes bras et essayai de naviguer entre le dédale étroit des livres. J'en fis tomber quelques-uns, Grant chancelait derrière moi, essayant de les enjamber. Je m'excusai silencieusement, mais ne m'arrêtai ni ne jetai un coup d'oeil au Messenger qui était assise à la table de la cuisine et me regardai passer avec une expression alarmée croissante.

— Le Faiseur, dit-elle.

Je secouai la tête et portai le gosse jusqu'à la chambre. C'était un petit espace clos - lit défait, vêtements sur le sol, le long de livres. Je n'eus pas l'impression que Jacques avait passé beaucoup de temps ici. Même pour un immortel, trop de choses à voir et à faire. Il donnait des conférences sur l'archéologie parfois. J'aurais souhaité, aujourd'hui, m'être rendue plus souvent à ces dernières.

Byron remua lorsque je l'installai. Il était encore en train de marmonner. Je me penchai plus près, laissant planer mon oreille au-dessus de sa bouche.

— Frapper, dit-il si doucement que je pouvais à peine le comprendre.

Et même ainsi, je pensais avoir entendu de travers.

— Frapper une fois pour la lumière, deux fois pour la mort, trois fois pour

trouver le monde entièrement mort... et quatre, toujours, pour faire se lever les morts. (Byron bougea, son front se ridant de lignes de douleur et de peur.) Non, ne me touchez pas. S'il vous plaît. S'il vous plaît, non...

Nous ne le ferons pas, dit l'obscurité.

Son visage se décomposa, et il se mit à sangloter. Je rampai sur le lit et le tirai contre moi, où je le tins fermement.

Grant posa la main sur le front de l'ado. Ferma les yeux, son fredonnement prenant forme et se faisant plus puissant, sa voix grondant comme une explosion roulant en profondeur sous terre, si profondément que tout ce que je pouvais sentir était le tremblement sous mes pieds. Je l'observai, et lorsque je cillai - dans ces flashes entre mes battements de paupières - je pouvais presque voir les fils entre nous, dorés et chauds. Battant ensemble comme un seul cœur.

Je lissai en arrière les cheveux humides de Byron. L'ado remua de nouveau, ses paupières papillonnèrent.

Il me vit en premier. Peut-être. Il avait l'air si hébété qu'il aurait aussi bien pu être aveugle. Il me regarda, regarda au-delà de moi, autour de moi - sauvagement - avant de se concentrer de nouveau sur mon visage.

Il me fixait. J'essayai de sourire.

— Hé.

— Maxine, dit Grant.

Les yeux de Byron se posèrent sur lui, puis sur moi - rapidement, encore au hasard - et son visage se décomposa de nouveau. Cette fois-ci, avec une trace de peur.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

Je me laissai aller en arrière, le souffle coupé.

— Byron. C'est moi.

Il secoua la tête et j'eus le sentiment le plus terrible qui soit, c'était là ma punition pour avoir oublié Grant. J'avais passé ma vie entière à être une étrangère, mais que ce garçon me regarde ainsi...

Cela me terrifiait. Plus que les démons. Plus que la fin du monde.

La main de Grant étreignit mon épaule. Je me durcis.

— Tu ne te rappelles rien ?

— Je ne... (Byron s'arrêta et se toucha la tête.) Je ne sais pas. Tout est flou.

— Tu as été malade, dit Grant, sa voix coulant, pleine de réconfort et de puissance. Nous avons pris soin de toi.

Je battis durement des cils et glissai hors du lit.

— Repose-toi, gamin. Tu as passé quelques jours difficiles.

Le regard de Byron était perçant, dur. Je pensais qu'il allait discuter. Peut-être même essayer de fuir.

Mais Grant recommença de nouveau à fredonner, et l'ado eut du mal à garder les yeux ouverts. Il fonça les sourcils, les frotta, puis tangua en arrière sur le lit. Il continuait de nous observer, malgré tout, gêné et pâle.

***Terne*, pensai-je de nouveau. Son regard, si âgé.**

— Je ne vous connais pas, murmura-t-il.

— Ça va aller, lui dis-je doucement, et j'essayai le plus possible de sourire. Contente-toi de te reposer.

La voix de Grant gronda à un degré plus profond. Ma peau me picota. Des prunelles rouges apparurent dans les ombres. Raw baissa les yeux sur le gamin avec tristesse, le regard emplí de souvenirs. Les garçons l'avaient connu dans une autre vie. N'en avaient jamais parlé, excepté quelques bribes toujours peínées.

Les paupières de Byron se fermèrent. Son corps se détendit.

Grant effleura mon coude. Nous quittâmes la chambre et j'en refermai la porte derrière nous. M'appuyai contre elle, me penchant pour me cacher le visage. Grant m'embrassa la tête. J'avais conscience que le Messenger se tenait près de nous, nous observant.

— Assieds-toi, dit-il. Je secouai la tête.

— C'était déjà malheureux lorsqu'il s'agissait de moi. Mais au moins, je me souvenais de certaines choses. (Je tendis la main à la recherche de la sienne, la tenant fermement.) Peux-tu l'aider ?

— Je ne sais pas, dit-il, la voix rauque. Je ne suis pas sûr que je doive essayer. Je n'ai jamais vu cela auparavant. C'est comme si la possession de Jacques, puis son départ, avaient donné un coup de poing dans l'esprit du garçon, y perçant un trou. Je peux voir dans ce trou, mais cela revient à regarder dans un corps pour la première fois si tu n'y connais rien en médecine. Tu vois les différentes parties, mais cela ne te dit pas comment les assembler ni à quoi elles servent.

— Il a raison, dit le Messenger, les yeux rivés sur la porte de la chambre. Il y aura des complications.

Grant lui lança un regard sinistre.

— Nous devons supposer que cela s'est déjà produit auparavant, et Byron a toujours survécu. Mais on dirait que quelque chose cloche. Je ne sais pas ce que Jacques lui a fait tout ce temps.

Et où est allé Jacques ? me demandai-je, ayant désespérément peur de la réponse. Je jetai un coup d'œil à Zee.

— **Peux-tu le trouver ?**

— **Elle peut,** répondit le petit démon en pointant du doigt le Messenger.

La femme passa les doigts sur le collier de fer qui pesait si lourd autour de son cou et fixa Zee, puis moi.

— **Oui. Je peux suivre sa trace.**

Je répondis à son regard, étudiant ces yeux étroits qui étaient de loin bien plus pensifs maintenant que lorsque nous nous étions rencontrés pour la première fois - essayant mutuellement de nous tuer, elle, étant envoyée pour enlever Jacques.

Elle était encore capable de le prendre. Je ne lui faisais pas confiance. Pas en ce qui concernait mon grand-père, ou Grant.

— **S'il vous plaît, dis-je.**

Le Messenger détourna le regard, son expression indéchiffrable.

— **J'essaierai.**

Et d'un coup, elle disparut. Les papiers voltigèrent jusqu'au sol dans son sillage. Mes oreilles se débouchèrent brusquement.

— **Parfois, il m'arrive de penser que je suis en train de perdre la tête, dit Grant.**

— **Bienvenue au club, marmonnai-je. Qu'allons-nous faire au sujet de Byron ?**

Il s'assit lourdement sur l'une des chaises de la table de la cuisine, et étira sa jambe en grimaçant.

— **Je ne suis pas à l'aise avec l'idée de ramener ses souvenirs. Je pourrais faire empirer son état. Tu sais que ça peut arriver.**

Nous pourrions réparer le garçon, murmura l'obscurité, roulant sous ma peau. ***Nous pourrions trouver ce que nous avons perdu.***

Je fermai les yeux. Grant dit :

— **Quoi ?**

Je me tapotai la tête.

— **La chose en moi a une proposition. Elle pense qu'elle peut guérir le garçon. Mais c'est aussi ce même génie qui a suggéré que je brise les liens du Messenger avec ces hommes.**

— **Tu ne pouvais pas prédire leurs réactions.**

— **J'aurais pu imaginer qu'il y aurait des conséquences. Rien n'est gratuit,**

rien n'est bon marché. Tu m'as appris ça.

— Tu le savais avant que nous nous rencontrions.

— Qu'importe. Je ne peux pas courir ce risque avec Byron.

— Tu sais, quand tu étais incapable de te rappeler de moi, j'étais suffisamment désespéré pour essayer n'importe quoi. Si j'avais pu aller dans ton esprit, je l'aurais fait.

— J'ai plus confiance en toi qu'en moi-même.

— Ne dis pas des choses pareilles.

— Ta foi en moi est trop importante.

— Pas plus que la tienne en moi. Tu ne serais pas restée dans cette ville autrement. Tu crois en quelque chose, Maxine, et ce n'était pas uniquement en nous.

Je m'assis à côté de lui. Le fragment d'os était près de ma main. J'allais le toucher mais je me souvins d'où il venait et m'arrêtai.

— Dis-moi, demandai-je à Grant, dis-moi en quoi je crois.

Il se pencha et ses lèvres effleurèrent les miennes. La chaleur descendit le long de ma gorge, dans mon cœur, se déployant sous ma peau. Je fermai les yeux.

— Les potentialités, chuchota-t-il. Tu croyais en cela. Tu y crois encore.

Je pris une profonde inspiration. Grant souleva ma main droite et suivit les contours de l'armure de ses doigts.

— J'ai senti que tu allais très loin de moi. Jacques s'est plaint que je ne parvenais pas à me concentrer, c'en était la raison. J'ai cru que nous allions nous briser.

Je frémis, me recroquevillant plus profondément en moi-même.

— J'ai vu quelque chose de terrible. J'ai vu ce que je pourrais devenir.

Grant fit glisser sa main sous Dek pour faire reposer sa grande paume chaude sur ma nuque. Mal s'avachit en travers de ses épaules. Les deux garçons, ronronnant.

— Regarde-moi, dit-il doucement.

Je lui obéis. Des yeux marron, intenses, pensifs. J'aimais ses yeux.

— Tout ira bien, dit-il.

Je touchai sa joue. Je voulais parler, mais ma voix ne fonctionnait pas. Elle était trop faible pour exprimer ce que je voulais lui dire.

— Je sais, dit-il. (Je fronçai les sourcils.) Je sais ça, aussi, ajouta-t-il.

Je cognai sa poitrine, et il captura ma main, se penchant pour me plaquer

un baiser. Je grimpai sur ses genoux, et il s'éloigna juste assez pour enfouir son visage dans le creux de ma nuque.

— Je ne pourrais pas le faire, dit-il fermement comme quelque chose de chaud et d'humide touchait ma peau. Jacques a essayé de me l'apprendre. J'étais capable de voir la surface du schéma dans ma tête, mais il m'était impossible de le retenir.

— Tu as essayé.

— Ce n'est pas suffisant.

— Nous trouverons un autre moyen. (Je resserrai mes bras autour de lui.) J'espère que Jacques ne fait rien de stupide.

— Comme tenter de fermer le Voile tout seul ? (Grant se recula pour me regarder dans les yeux.) Je dirai qu'il y pensait, même avant que tu ne reviennes.

Dek me lécha l'oreille. Je baissai la tête et rencontrai trois paires d'yeux rouges, se levant vers moi de sous la table.

— Il va se tuer s'il essaie de faire cela. (Ma voix se brisa lorsque je prononçai ces mots.) Je dois l'arrêter. Si c'est pour cela qu'il est parti d'ici...

— Maxine, grinça Zee qui se rapprocha en rampant. Il tenait le disque de pierre. Je ne l'avais pas senti lorsqu'il me l'avait pris, mais il le poussa entre mes mains. Il agrippa aussi celle de Grant et la posa sur la mienne.

Grant et moi-même partageâmes un regard rapide.

— Zee, dis-je, mais il recula, prenant Raw et Aaz avec lui. Dek et Mal arrêtaient de ronronner.

— Je me demande... commença Grant, mais il ne termina jamais sa phrase.

Le monde commença à brûler autour de nous.

Lave. Nous étions dans de la lave.

Ou quelque chose qui me la rappelait : un feu liquide, visqueux, épais comme des sables mouvants, brûlant de lumière et d'une chaleur dorée. Enterrés en elle, qui recouvrait nos têtes. Je ne pouvais pas voir Grant, mais je savais qu'il était là, enroulé autour de moi. Tout comme je l'étais autour de lui, si proches l'un de l'autre que nous étions un seul corps.

Ma mère était à côté de nous, chauve et nue, couverte de tatouages. Pas de bouche, ni de nez, ni d'yeux - les garçons formant un cocon solide.

Juste une vision, me dis-je. Grant et moi n'étions pas vraiment ici.

Mes souvenirs semblaient réels.

Je ne savais pas depuis combien de temps elle était dans la lave, mais ses mains bougèrent, et elle griffa vers le haut, jusqu'à ce que sa tête en brise la surface. Elle était sur le bord extérieur d'un lac qui en était entièrement rempli. La chaleur faisait vibrer l'air. Des nuages gris orageux remuaient dans le ciel, et la rive n'était rien d'autre qu'une pierre noire brillante, fendue par le feu.

Je perçus un mouvement, dans le lointain. De minuscules silhouettes caracolant sur ce qui aurait pu être des chevaux - mis à part qu'elles avaient six jambes et une armure qui les faisait ressembler à des tatous noirs. Ma mère les observait. Pas d'yeux, pas de bouche - rien pour donner une indication sur le cours de ses pensées - mais je savais qu'elle était effrayée.

Elle s'était cachée.

Ma vision se brouilla, m'envoyant par flashes des déserts, des montagnes, des villes flottant sur des nuages - des jungles dont le ciel était violet - des plateaux où des humanoïdes reptiliens paressaient sur des plates-formes de pierre sous deux soleils éclatants - jusqu'à ce que, finalement, je me retrouve avec Grant dans une pièce emplie de livres et d'ombres, des piliers de pierre scintillant comme des perles, et ma mère enfouie sous de douces couvertures. Je sentis une odeur de roses. Des oiseaux lançaient des trilles. Elle avait des cheveux, mais ils étaient très courts. Son visage était si jeune. Plus jeune que le mien. Couvert de tatouages.

— Tu porteras mon cœur quand tu partiras, dit une voix basse, puissante. Le cœur du Labyrinthe. Vers toi, et personne d'autre. Je n'en ai jamais aimé une autre comme je t'aime toi.

— Alors, laisse-moi rester, dit ma mère.

Sa voix était choquante. Je ne l'avais jamais entendue sonner si douce, si révélatrice d'un besoin. Cela m'embarrassa. Je voulais voir à qui elle parlait. J'étais prête à tout pour voir, mais qu'importait combien je luttais, la vision ne changeait pas. Ma mère était tout ce que je pouvais discerner, mais même elle devint indistincte, comme si elle était piégée derrière un verre brouillé.

— J'aimerais que tu puisses rester, murmura la voix profonde. Mais je ne peux pas arrêter le futur que je devine. Tu dois y aller.

La chambre s'évanouit un peu plus. J'aperçus l'homme, qui se déplaçait comme un fantôme. Je pouvais à peine apercevoir ma mère - à peine plus qu'une silhouette tatouée enveloppée par les ombres.

Mais je vis le disque de pierre qu'elle serrait dans la main.

— Tu sais comment l'utiliser, dit-il calmement. J'y ai déjà gravé les choses qu'elle devra connaître.

Ma mère agrippa le bras de l'homme.

— Je ne peux pas le faire sans toi. Je ne sais pas comment être une mère. Je ne peux pas la protéger.

— Tu peux la façonner, dit l'homme. Elle fera le reste. Ma mère disparut. Mais pas l'homme.

Je ne pouvais toujours pas le voir - pas clairement -mais pendant un moment glaçant j'eus le sentiment que lui le pouvait, cherchant à travers le temps et l'espace qui nous séparaient, pour me fixer dans les yeux.

— Née de nouveau dans le sang, dit-il. Souvenez-vous, tous les deux, que les pensées deviennent des choses. Pour tout ce qui existe avec une volonté, cela est vrai. Mais pour vous deux, particulièrement. Vous, nés du cœur de la rose quantique.

Il étendit la main - entre ses doigts, une dague.

Qu'il lança dans notre direction.

La lame plongea à travers mon crâne. À travers celui de Grant. Nos deux esprits, enfermés ensemble. L'acier brûla mon cerveau comme du feu, apportant des éclairs de fils dorés, de lumière d'étoiles, du soleil, d'éclairs tressés en de longues cordes qui tombaient dans le ciel - et puis, rien.

J'ouvris les yeux et vis le Messenger.

Je la fixai, sans vraiment la voir, et penchai la tête sur le côté. Grant était allongé à mes côtés. Nous étions entremêlés sur le plancher. Dek et Mal s'étaient étalés sur nous. Zee, Raw et Aaz accroupis à notre tête, leurs yeux rouges écarquillés par l'inquiétude.

Grant émit un petit grognement et se frotta les yeux. Je ne bougeai pas. Je ne pouvais penser qu'à ma mère et à cet homme mystérieux.

Ton père, disait l'obscurité. Ton père, qui t'a regardée dans les yeux sans flancher.

Comme ton homme de lumière.

Zee agrippa mes épaules et me poussa pour me mettre debout. Raw et Aaz firent de même pour Grant. Ma paume était douloureuse. Je baissai les yeux et découvris que ma main tenait étroitement le disque de pierre. Le Messenger aussi le regardait, avec mécontentement.

— Notre Maître Prix de l'Homme, dit-elle lentement, a été pris.

Ses mots étaient froids et me traversèrent directement. Un grondement emplit mon sang, mes oreilles.

— Pris, répétai-je instinctivement.

— Les démons, dit-elle, et une lassitude pesante entra dans sa voix. (Elle se tenait très droite, les mains jointes en une poigne serrée, à briser les os.) J'ai suivi à la trace le feu quantique de notre Maître et suis arrivée à la

bouche du Voile, à temps pour voir sa lumière portée dans la prison.

Jacques. Mon grand-père. Dans le Voile de la prison.

— Merde, dis-je.

Chapitrø 20

Ma mère m'avait élevée à partir de mythes et de contes de fées, d'énigmes s'appuyant sur des clés de trois - trois filles, trois fils - toujours le troisième chemin, le troisième charme. Avec du recul, je me demandais parfois si elle n'avait pas procédé ainsi pour me préparer à mon grand-père, sur les épaules duquel reposaient Odin¹, Merlin, Puck² - chaque homme avisé, chaque escroc, chaque vieux dieu et fouineur. Et même si rien de cela n'était vrai, et que mon grand-père eût traversé le temps comme rien de plus qu'un témoin anonyme -c'était là la *possibilité* de Jacques. Jacques pouvait être n'importe quoi, n'importe qui. La magie était la même chose que l'homme.

Et je n'allais pas le laisser pourrir en enfer.

Grant attrapa mon bras comme nous nous levions.

1. Dieu de la mythologie nordique. (N.d.T.)

2. Créature de la mythologique grecque dont le nom est aussi Jack O'Lantern. (N.d.T.)

— Tu n'y vas pas sans moi.

Je couvris sa main de la mienne.

— Nous ne savons pas comment fermer le Voile. Quelqu'un doit rester ici au cas où les choses tourneraient mal. Ta présence sera indispensable ici.

Indispensable pour lutter si ces Mahati décidaient de démanteler leurs rangs et de s'abattre sur le monde. Plus probable que ce ne soit pas le cas, même si je me débrouillais pour les effrayer de nouveau.

Tu peux aussi les mener, murmura l'obscurité. Les mener lors de la chasse que tu veux, en préservant les vies que tu veux. C'est ton droit.

— Maxine, dit Grant, couvrant ma main qui tenait le disque de pierre. Je sais quoi faire.

La douleur m'embrocha le cerveau. Comme une dague, plongeant dans mon esprit.

— Que veux-tu dire ?

Le regard de Grant était acéré au point qu'il m'effraya.

— Quelle que soit la créature qui nous a frappés, à la fin de cette... vision... elle a laissé quelque chose dans mon esprit. Je sais comment fermer le Voile.

— De quoi parles-tu ? demanda le Messenger. Quelle vision ?

Je ne savais comment lui répondre. Tout ce que je parvenais à faire était de soutenir le regard de Grant, d'observer la détermination qui infiltrait chaque ligne de son visage. Quoi qu'il ait vu, il y croyait.

— Les pensées deviennent des choses, dit-il doucement.

Dek pépia, léchant l'arrière de mon oreille. Mal fit la même chose à Grant. Les autres garçons se dispersèrent autour de nous, calmes. Je parcourus du regard le foyer de Jacques, me sentant abrutie, et me concentrai sur la chambre fermée. J'imaginai le garçon en train de dormir de l'autre côté de la porte, dans le noir.

— Appelle Killy, dis-je, nous aurons besoin d'elle pour surveiller Byron.

Il ne discuta pas. Se contenta de mettre la main dans sa poche arrière et d'en sortir un téléphone portable. Il s'éloigna en claudiquant, s'appuyant lourdement sur sa canne. Je l'observai, puis repris mon inspection de la maison de Jacques, le dédale de livres empilés, et les peintures sur les murs - le charmant fouillis qui était un chaos et un pêle-mêle parfait de mots, d'un charme douillet. J'avais mangé une tarte d'anniversaire à cette table très abîmée. J'avais soufflé mes bougies et fait un vœu.

Tout le monde en sécurité. Tout le monde heureux. Pour toujours et à jamais.

Le Messenger se tenait immobile, les yeux fermés. Méditant, conservant sa puissance.

— Comment l'ont-ils capturé ? lui demandai-je. Il n'est rien d'autre qu'énergie.

— Les démons ont développé des dispositifs durant la guerre, répondit-elle sans bouger. Ils connaissent de nombreuses façons de blesser nos Maîtres Prix de l'Homme.

— Comme quoi ?

Elle finit par ouvrir les yeux.

— Je ne sais pas. Les Faiseurs ne parlent pas souvent de la guerre. Trop de pertes.

— Et personne ne s'inquiète du fait que le Voile ne tombe et que cela ne se produise de nouveau ?

— Je ne suis pas dans le secret de telles pensées, répliqua-t-elle froidement. (Et elle ferma les yeux une deuxième fois.) Je requiers une mule si je dois lutter.

— Prends un démon. L'un des Mahati.

Elle fronça les sourcils. Je glissai le disque de pierre dans ma poche et me rendis dans la chambre voir comment allait Byron. Zee, Raw et Aaz vinrent avec moi, se coulant à travers les ombres. Je laissai la porte ouverte et sentis le Messenger me suivre pendant que je m'asseyais sur le lit à côté du garçon. Il était profondément endormi.

Je ne pouvais voir les auras humaines ou les trous dans les esprits, mais je savais ce que signifiait ce pli entre ses yeux, alors même qu'il était inconscient - et je reconnaissais la manière qu'il avait de serrer ses couvertures dans ses poings. Je voulais lui ébouriffer les cheveux mais craignis de le réveiller.

Ses souvenirs sont enfouis par couches, murmura cette voix sinueuse. L'époque qu'il a passée avec toi est proche de la surface, mais si tu attends, cela sera plus difficile.

— Je préfère qu'il oublie plutôt qu'il soit blessé.

Nous ne lui ferons pas de mal.

Je voulais y croire. C'était si tentant. Je pouvais sentir mon besoin sur le bout de ma langue, un autre genre de faim : explorer les limites de cette puissance en moi. Pour une bonne cause. Aider Byron.

— Tu aimerais agir, dit le Messenger.

— Je ne veux pas qu'il m'oublie. Je sais que c'est égoïste.

Elle étudia le garçon.

— Nous sommes entraînés à oublier les attachements. Ils interfèrent avec notre capacité à servir nos Maîtres Prix de l'Homme.

Quelque chose dans sa voix, la manière dont elle s'exprima, me poussa à chercher son regard.

— Tu te souviens, malgré tout. Tu te souviens de quelqu'un.

Sa mâchoire se crispa, et sa main tressauta en direction du pied du garçon.

— Je vais tenter de récupérer ses souvenirs. J'hésitai - m'attendant qu'elle dise quelque chose d'autre - mais elle se contenta de fredonner, et plissa le regard qu'elle avait fixé sur Byron. Le garçon remua dans son sommeil, serrant un peu plus fort sa couverture. La voix du Messenger émit un son étrange...

Et elle s'arrêta brutalement. Je n'aimais pas la manière qu'elle avait de le regarder. Comme si un élément surprenant, inattendu, venait de lui apparaître. Et pas quelque chose de positif.

— Je ne peux rien faire de plus, dit-elle.

— Que s'est-il passé ?

Elle se tenait avec grâce, surplombant le lit.

— C'est un enfant compliqué.

Raw, perché non loin, émit un son plaintif. Dans ma tête, cette voix profonde dit : *Juste un toucher.*

Je posai mes mains sur mes genoux. En dessous de nous, en bas dans la galerie d'art, j'entendis le carillon léger de la sonnette. Pas tellement d'isolation entre les étages. Zee tendit la main de sous le lit, agrippa ma cheville et tira.

— Besoin de toi, grinça-t-il calmement.

Je lui caressai la tête et me penchai sur Byron pour étudier son visage endormi. Je le connaissais depuis un an et demi et, durant ce laps de temps, il était passé du statut de gosse que je me contentais d'aider à celui de quelqu'un qui me faisait sentir... comme une mère.

Il aurait dû avoir l'air plus âgé, mais il était le même garçon de quinze ans que celui que j'avais rencontré pour la première fois dans une ruelle sombre et humide. Un bon gosse, courageux. Je voulais le réveiller pour voir s'il dirait mon nom, mais c'était pathétique et ne fit que briser un peu plus mon cœur.

Je me levai et quittai la pièce. Le Messenger s'était déjà éclipsée, mais elle se tenait à la table de la cuisine, étudiant le fragment d'os. M'ignorant avec

une telle intensité que je sentis ma peau se hérissier sur ma nuque comme je serpentais à travers le dédale des livres jusqu'à la porte de l'appartement.

Une voix de femme s'élevait dans les escaliers. Pas Killy. Mais familière.

Je trouvai Mama Sang avec Grant, seuls dans les ombres de la galerie d'art, une distance de trois bons mètres entre eux deux. Mal s'était nouée autour de la tête de Grant, sifflant. Je cherchai n'importe qui d'autre - dans la galerie, ou sur la chaussée à l'extérieur - mais le silence, la sensation que l'air était vide, étaient absolus. Elle était venue seule.

Même peau humaine. Même apparence apprêtée, avec ses jambes parfaites et ses cheveux roux. Mais son aura ne tonnait pas, et son visage humain était rendu caverneux par la douleur et la peur. Raw et Aaz s'agrippèrent à mes jambes. Zee se faufilait non loin, observant Mama Sang avec un regard enflammé. Elle ne pouvait le regarder. Elle ne pouvait me regarder.

Malgré toute son arrogance, elle avait été effrayée par la déchirure du Voile, les autres démons retrouvant leur liberté. Son pire cauchemar peut-être, autant que le mien. Pour des raisons différentes. Je me souvenais des Mahati en train de manger ses enfants. Je me souvenais de quoi Ha'an l'avait traitée, l'obscurité avait utilisé le même terme dans le bar de Killy.

Dame Pécheresse.

Je me sentais presque désolée pour elle. Presque. Si l'on oubliait le fait qu'elle avait orchestré le meurtre de ma mère.

— Où est ta cour ? demandai-je.

— Non, dit-elle, ne prends pas de plaisir à cela.

Je restai silencieuse un moment, me sentant fatiguée et froide.

— Rien ne me procure moins de plaisir.

Son aura frissonna, tombant autour de ses épaules avant de se déployer, une fois, comme si elle était méfiante.

— Fais ce que le Seigneur Ha'an a demandé.

— Mener la chasse, j'inspirai profondément. Non.

— Non, chuchota-t-elle. Je savais que ce jour viendrait. J'ai passé mes marchés, ai arraché des promesses à ta lignée. Mais rien de cela ne signifie la moindre chose sans ta protection par les Seigneurs de la prison.

Je me rapprochai d'elle, Zee et les garçons se groupant comme des loups.

— Pensais-tu que le Voile se briserait et que d'une manière ou d'une autre je serais une femme différente ? Maîtrisée ? Tu pensais que je renoncerais aussi facilement ?

Ses yeux brillèrent.

— La puissance en toi est immense, et réfléchie. Et elle n'aime qu'une chose. La mort.

Tu ne nous connais pas, dit l'obscurité, s'élevant dans ma gorge, épaisse et dure.

— *Ne t'avance pas trop*, dis-je un instant plus tard, ces mots sortant d'eux-mêmes de ma bouche, sans que je les contrôle.

Grant se déplaça, m'observant. Zee toucha mon genou.

Mama Sang tressaillit, baissant la tête.

— Mène-les. C'est la seule façon de les arrêter. Tu ne les tueras jamais tous, qu'importe la force que tu possèdes. Les Mahati ne sont que le début. Ha'an est un seigneur puissant, mais reste plus faible que les autres. Il pense trop.

Il est loyal, dit la voix profonde, reculant de ma gorge. *Il ne complot pas, contrairement à elle. Ou aux autres.*

Un type droit. Qui voulait quand même manger les hommes.

Je jetai un coup d'œil à Grant, mais il étudiait Mama Sang avec cette expression impénétrable que je connaissais si bien : pensive, un peu froide. Mais pas cruelle.

— Si vous avez peur, lui dit-il, restez hors du Voile. Son dédain perçait.

— Et quel bien cela me fera-t-il ? Le Voile est ouvert, Porteur de Lumière. Tu ne peux pas convertir tous les Mahati.

— Mais nous pouvons colmater la brèche, lui répondit-il calmement. Nous pouvons les enfermer de nouveau.

Je lui vrillai le cerveau de mon regard. Il ne me prêta aucune attention, mais il y avait quelque chose dans ses yeux, quelque chose en quoi je devais avoir confiance. Je n'avais pas le choix.

— Tu es fou, dit Mama Sang prudemment. C'est impossible.

— Tu ne fabriqueras plus aucun enfant si tu fais cela, poursuivit Grant. Tu ne blesseras plus d'humains. Tu ne comploteras plus. Tu ne vivras plus de douleur.

— Sinon, casse-toi d'ici, lui dis-je. Je m'assurerai de donner ton nom au Seigneur Ha'an. Je vais le voir bientôt.

La peur la fit vaciller, et elle se fit très immobile.

— Ne fais pas ça. Je souris.

— Mes ancêtres ont peut-être été assez stupides pour te promettre la vie, mais je ne crois pas qu'aucune d'entre elles ait jamais dit qu'elle ne parlerait pas de toi. N'est-ce pas, Zee ?

— Juste, grinça le démon, traînant ses griffes contre le plancher.

Mon sourire s'élargit.

— Ha'an va t'adorer, lorsque j'en aurai fini.

Mama Sang pesta contre moi, son aura se déployant sauvagement.

— Comment puis-je être certaine qu'il ne s'agit pas d'un piège ?

— Nous n'en demandons pas beaucoup pour un démon désespéré, répondit Grant.

Elle pointa un doigt recourbé dans sa direction. Mal siffla vers elle. Tous les garçons grondèrent.

— Je promets, cracha-elle, les ignorant et ne regardant que Grant - puis moi. Je promets de ne pas comploter, de ne pas fabriquer d'enfants, de ne pas causer de douleur. Je promets sur mon sang, sur mon honneur de Reine.

— Pas de reines ici, grinça Zee. Pas d'autre que Maxine.

Mama Sang vacilla et lui lança un regard haineux.

Des ombres déambulèrent sur la chaussée. Grant ouvrit la porte.

Killy fit claquer les petits talons de ses bottes dans la pièce, suivie de près par le Père Lawrence. Il avait l'air humain, la peau tannée et le ventre rond. Il y avait une bosse sous son pull noir qui indiquait clairement qu'une arme à feu s'y trouvait. Je l'avais vu tirer auparavant. Il avait une bonne cible - à courte portée. Je doutai fortement qu'il revienne de sitôt à la prêtrise.

Killy ne me parla pas. Ni ne me regarda. Elle hésita lorsqu'elle vit Mama Sang. Et de nouveau, lorsqu'elle remarqua le Messenger qui était venue se tenir silencieusement dans les ombres. Écoutant, observant.

Mais elle ne dit rien. Elle ravala une profonde inspiration et nous dépassa en nous effleurant, disparaissant dans les escaliers.

Le Père Lawrence jeta un coup d'oeil sur notre groupe. Son regard s'arrêta sur moi.

— Le moment est-il venu, Chasseuse ?

Je ne pouvais que deviner ce qu'il entendait par là, mais la réponse sûre semblait être :

— Oui.

Le prêtre acquiesça, avec une nostalgie qui me fit mal au coeur - et regarda Grant.

— Prends soin d'elle.

— Et toi, fais de même avec Killy et Byron, lui répondit Grant.

Mama Sang était déjà en train de reculer vers la porte, le dégoût inscrit

sur le visage - et la peur. Je tendis la main vers Grant, et il la prit. Le Messenger agrippa mon épaule. Zee enroula ses griffes autour de mon poignet. Tous les garçons se rassemblèrent plus près.

Je fermai les yeux. Me concentraï. L'armure me picota. Ainsi que la cicatrice sous mon oreille.

— Au loin nous partons, murmurai-je.

Nous entrâmes dans la forêt sous la brisure dans le Voile, et il y faisait sombre et froid, la couture rouge figée dans le ciel mise à part. Je ne vis pas de démons, mais cela ne signifiait pas grand-chose. Je sentais l'odeur du sang, et cela me donnait faim, profondément en moi. L'obscurité ondula dans ma gorge, s'évasant sous ma peau. Zee et les garçons avaient leurs yeux luisants levés, levés.

— Dès que je tiens Jacques, je sors de là, dis-je à Grant, me maudissant d'être si essoufflée. Si cela prend plus de cinq minutes, commence quand même.

— Bien, dit-il. Bien sûr, c'est ce que je ferai.

— Je suis sérieuse. Es-tu sûr d'en être capable ?

— Pas le moins du monde.

— menteur, dis-je, regardant sa bouche afficher un léger sourire qui n'adoucissait en rien la dureté de son regard et sa mâchoire serrée. (Je jetai un coup d'oeil au Messenger.) Souviens-toi de ce que j'ai dit au sujet des Mahati.

Elle m'ignora, fixant la brèche dans le ciel. Je refusai de lever les yeux - si je le faisais, je n'étais pas sûre d'être capable de traverser cela. Peu importait mon supposé pouvoir. Peu importait que j'eusse les garçons. Je me sentais petite et terrifiée, comme un gamin dans une chambre sombre. Épouvantée à l'idée de ce que j'allais trouver, de ce qu'il adviendrait de moi. Effrayée à mort d'échouer.

Je regardai Grant une fois de plus, plongeant en lui. Sentant ce second poulx voguant contre mon cœur - notre lien, blanc de chaleur.

— Sois prudente, murmura-t-il.

— Toi aussi, dis-je, et je me frappai la poitrine de mon poing portant l'armure.

Quelques instants plus tard, je me tenais à l'intérieur du Voile de la prison.

De tous mes cauchemars, de toutes les choses que j'avais refusé d'imaginer devoir faire, entrer dans le Voile de la prison arrivait certainement en tête de liste. Je n'avais aucune idée de ce à quoi m'attendre : du feu, peut-être, de

l'air brûlant, du soufre, de l'acide.

Du tourment.

Au lieu de quoi, je marchai dans une plaine de pierres compactes qui ressemblait à la première saillie d'une terre primaire, poussée par la mer : craquelée et fumante, et lourde d'odeurs de sang et de soufre. Zee, Raw et Aaz faisaient des culbutes autour de moi, accroupis et surveillant les alentours. Dek s'agrippa à ma gorge, mais Mal était resté avec Grant.

Des nuages enveloppaient le ciel, étendant leur or et carmin, et, dans le lointain, j'aperçus des statues : d'immenses bêtes sauvages sculptées, avec des ailes et des serres, et de longues gueules pointues qui ressemblaient à celles des Mahati. Sous ces statues se trouvaient des petits groupes mouvants de silhouettes, de la fumée et des murs. Des maisons taillées dans la pierre elle-même.

Entre ce que je discernais au loin et là où je me tenais, tout autour aussi, se trouvaient les Mahati. Plus que je n'en avais imaginé, plus que je n'aurais pu le concevoir : des milliers et des milliers, des centaines de milliers. Je me tenais au milieu d'une ville - devant moi, de plus nombreuses structures taillées dans la roche : des tours basses, des chemins étroits, des arches couvertes de drapeaux ondoyants, déchirés et tachés. J'entendis chanter, le retentissement du métal, des voix baragouinant des conversations mélodiques. De petites silhouettes nues filaient comme des flèches à travers la foule - des enfants, me rendis-je compte sous le choc - leurs cheveux argent libres et s'envolant, et leurs longs doigts tranchants comme des couteaux.

Toute la peur que j'avais emportée avec moi s'évanouit en un émerveillement brut.

La vie dans le Voile de la prison. La vie, se poursuivant.

Et c'était à l'état sauvage, et beau.

Au début, personne ne nous remarqua. Là où nous nous tenions, les garçons et moi-même, ils étaient trop occupés à diviser les groupes de parasites de Mama Sang, qui emplissaient l'air de leurs hurlements haut perchés, à glacer le sang. D'immenses filets emplis d'ombres avaient été déversés sur le sol de pierre, et les Mahati qui les attendaient semblaient creusés par la faim. Les files d'attente étaient longues.

Ils ont besoin de plus, murmura l'obscurité. De bien plus.

Ne venant pas de moi, lui dis-je, bien que j'éprouvasse un terrible regret. Pas de la terre.

— Jacques, grinça Zee, le doigt tendu.

Je regardai et vis au loin une lumière claire qui brûlait juste au-dessus des

têtes d'une foule de Mahati. La lueur battait sur place comme une balise, verrouillée à son emplacement.

Le Seigneur Ha'an se tenait près de cette lumière, plus grand que ses semblables. Il leva les yeux par-dessus la tête de ses gens pour les planter dans les miens. D'autres en firent autant. Un cri s'éleva, un barrissement assourdissant de voix qui se firent entendre toutes ensemble -tombant, de la même manière, dans un profond silence. Les Mahati les plus proches de nous s'immobilisèrent, arrêtaient peut-être de respirer.

Dek lécha l'arrière de mon oreille. Je soufflai, puis inspirai profondément, et avançai vers Ha'an. Le premier pas fut le plus difficile, mais je regardai la lumière de Jacques - s'étirant maintenant vers moi. Les garçons se déployèrent, bas sur le sol, gracieux et rapides : lisses comme des balles, les piquants de leurs épines plus longs, plus pointus, comme si l'air même les changeait.

Les Mahati se mettaient sur le côté pour nous laisser passer, s'agenouillant. Tous, des milliers de corps, se baissant en ondoyant, épaules et têtes courbées. Peut-être s'agenouillaient-ils pour les garçons et non pour moi - mais la vision en était encore terrifiante et me frappa d'hébétéude. Ce n'était pas supposé se passer comme ça. Le Voile était l'enfer. J'avais été élevée pour le craindre, lutter contre lui. Tuer, voilà ce qui m'attendait à l'intérieur.

Mais je passais en revue ces têtes inclinées, la mienne me tournant, et les seuls yeux qui me rendaient mon regard appartenaient aux enfants - des petits Mahati -qui n'en savaient pas assez pour être effrayés, ou respectueux, ou soumis à ce qui faisait tomber leurs parents à genoux. Ils me fixaient, curieux et solennels - et si extraterrestres qu'ils fussent, je ne pouvais penser à eux comme à des monstres. Pas un seul des milliers de Mahati m'entourant.

Une menace, oui. Une terrible menace. Ils détruiraient et réduiraient l'humanité en esclavage si je ne parvenais pas à les arrêter.

Et je ne savais pas comment m'y prendre sans les tuer. Et cela semblait tout aussi mal.

C'est mal. Regarde comme ils t'adoreraient, dit l'obscurité, roulant à travers moi avec un plaisir terrible : se déployant haut dans ma gorge, étirant chaque centimètre de ma peau jusqu'à ce que je me sente mûre, prête à craquer, casser, rompre.

Ha'an les dominait, attendant en silence. Lorsque je me rapprochai, il croisa ses longs doigts crantés sur sa poitrine, courbant la tête en direction des garçons, puis de moi.

Ses yeux verts brillaient.

— Je me doutais bien que vous pourriez venir.

Je regardai la lumière de Jacques : translucide, un feu blanc marqué de turquoise et de violet, semblant enfermée dans l'arceau d'un pilier en pierre. Je pouvais voir une pointe, à cette distance, qui le traversait en son milieu - et sentis une vibration basse dans l'air. Sa lumière s'étira et vacilla dans ma direction - son âme, sa conscience, ses rêves. Mon grand-père.

— Pour le Prix de l'Homme, dis-je. Oui, je suis venue pour lui.

— Le sauverez-vous, lui aussi, comme vous sauvez les humains ?

Ha'an se tourna et balaya l'air vers l'extérieur de son poing, un geste brutal, violent. Les Mahati se démenèrent pour reculer, se poussant les uns les autres, certains portant des enfants. Nous laissant seuls dans un large demi-cercle - une garantie d'intimité.

Raw et Aaz reniflaient le sable vers le pilier, firent un tour complet avant de revenir vers nous. Zee restait proche. Dek était très calme. Ha'an nous observait tous, indéchiffrable.

— Comment cela finira-t-il ? demanda-t-il.

Je le regardai lui, puis les Mahati autour de lui - étranges et dangereux, avec leurs doigts pointus et leurs membres manquants, et ces chaînes qui tintaient dans l'air vermillon comme des cloches d'argent. Je regardai dans leurs yeux, ces yeux noirs scintillants rivés sur moi avec peur, espoir, et méfiance - et un grand chagrin s'éleva en moi, qui n'avait rien à voir avec l'obscurité, bien qu'elle s'enroulât autour de lui comme si elle soignait une plaie.

— Je ne veux pas être votre ennemi, dis-je à Ha'an. Mais je ne peux pas être ce dont vous avez besoin.

Pas encore, souffla l'obscurité en moi.

Ha'an inclina la tête, la colère, et quelque chose d'autre aussi, brûlant dans les profondeurs de son regard : quelque chose de plus grave, plus pensif.

— Vous êtes en train de jouer avec nos vies. Pas seulement nos ventres, mais nos vies. Nous, qui sommes enfermés dans le Voile, ne formons pas un peuple. Nous sommes de races différentes, et il y a eu des guerres entre nous autrefois, à cause de ces différences. Lorsque nous nous sommes unis pour survivre, lorsque nous avons donné à l'armée nos vies, seule la force des Rois Faucheurs nous a empêchés de nous sauter mutuellement à la gorge.

Je baissai les yeux vers Zee et les garçons, qui fixaient Ha'an avec tant de regrets, tant de tristesse : des souvenirs si forts que je pouvais les goûter, les sentir sur le bout de mon esprit, comme un rêve.

Leurs souvenirs, nos souvenirs, tes souvenirs, dit l'obscurité. *Si désespérés d'ouvrir notre porte - de nous faire revenir pour notre*

puissance - et nous sommes venus aux Faucheuses avec une volonté et un désir. Les aidant à rassembler les clans, les forçant à se lier avant que la guerre ne s'étende, et que toutes ces vies ne soient perdues dans les ombres.

Et le prix ? demandai-je, me demandant quelle guerre, quel ennemi pouvaient être si terribles que mes garçons en soient effrayés, les garçons que je connaissais aujourd'hui. Pas les Métamorphoses, sûrement. *Que veux-tu ?*

Elle ne répondit pas. J'hésitai et écoutai Ha'an ajouter :

— Le Voile est en train de s'affaiblir, partout, tous les murs qui séparent les Mahati des Shurik, et les Yor'abab des Osul. Je vous l'ai dit auparavant... mon peuple est trop faible pour leur faire face. Ils nous réduiront en esclavage.

Il s'accroupit devant Zee, traînant ses longs doigts contre la pierre.

— Tu comprends. Peut-être n'es-tu dorénavant plus le réceptacle, mais toi et tes frères êtes encore Rois. Nos Rois.

— Vie différente, grinça Zee. Rêve différent.

Je m'accroupis aussi, traînant mes propres doigts contre la pierre, mes doigts argent, cuirassés, qui chatoyaient dans la lumière rouge comme s'ils étaient trempés d'un sang métallique.

— Il y a d'autres vies en jeu, lui dis-je. Des vies dont je suis responsable.

Responsable de gens qui ne savent pas ou ne se soucient pas de ton existence. Des milliards d'humains qui ne peuvent concevoir la puissance que tu exerces, ou ce que tu sacrifies. Mais les Mahati s'en préoccupent.

J'ignorai la voix. Ha'an me fixait.

— Les humains ne valent rien, sauf comme esclaves et nourriture. ,

— Vous avez tort.

— Que ce soit le cas ou non, nous mourons de faim. Regardez-les. Chez chacun, sauf les très jeunes, des membres, de la chair, manquent. Nous avons été obligés de profaner les morts.

— Comme vous l'avez dit, ce n'est pas seulement la chair que vous recherchez, mais la douleur. Vous voulez la *chasse*, pas le repas. Et jusqu'à ce que cela change, *je ne peux pas vous aider.*

Il serra la mâchoire, et baissa les yeux vers Zee.

— Tu es d'accord avec ça ?

Je retins mon souffle pendant que Zee hésitait, mais le petit démon finit par dire, « oui ».

— Nous sommes dans une impasse alors, dit Ha'an, la déception et la lassitude dans la voix. Je ne peux pas vous tuer. Et bien que vous, vous soyez capable de nous tuer tous, je suppose que vous l'auriez déjà fait si tel était votre vrai désir.

J'avais été élevée dans la violence, en avais été témoin - toute ma vie - mais je n'avais pas les nerfs pour ça. Je jetai un coup d'œil à Jacques - à sa lumière qui brûlait -et sentis une autre lumière en moi, rayonnante sous les volutes de l'obscurité.

Mais, plus que cela, je me sentis moi, mon propre moi, courant encore plus profondément même que l'obscurité et la lumière. Je sentis mes propres racines dans mon âme, les racines avec lesquelles j'étais née, celles que ma mère avait fait pousser - et lorsque je pensai à tuer tous les Mahati, lorsque je pensai à les laisser se faire tuer, chaque fibre de mon être disait NON.

Alors, mène-les, souffla l'obscurité. C'est la seule manière. On ne peut faire confiance à personne d'autre. Tu pourrais faire tant de bien.

Ma vue se brouilla. Je tendis la main vers Zee, ayant besoin de son épaule pour rester droite. Je me sentais comme si on était en train de me tirer dans le vide, mais c'était juste mon esprit, ma vision se perdant sur les côtés à une vitesse à donner le vertige. Des images chatoyaient devant moi, en moi, s'évasant sur les écailles lovées de l'obscurité comme sur quelque écran de cinéma.

Je sentis l'odeur de la fumée. Des feux vacillaient. Je me trouvais à un endroit différent, même si une partie de moi était fermement consciente que mon corps était encore accroupi sur la pierre, à l'intérieur du Voile de la prison.

Mais dans mon esprit, je regardai à travers les troncs penchés de palmiers et un sous-bois à l'état sauvage. J'entendis des femmes humaines hurler. Des hommes humains rire tout en se pavanant, armés de fusils et de machettes - traînant ces femmes sur le sol, la plupart d'entre eux déjà nus. Je ne pouvais bouger pour les aider. Malgré tout ma volonté.

Cela se passe en ce moment même, dit la voix.

La scène s'évanouit, remplacée par d'autres visions, plus épouvantables. Des aperçus sur la terreur, la souffrance, chaque profonde humiliation - et la voix dit, *cela se passe en ce moment même*, quelque part en ce moment, et cela continua, avec moi incapable de détourner le regard, même pour un instant, jusqu'à ce que cela me donne l'impression d'être séparée des racines de mon âme jusqu'à ma peau, dans un déchirement. Je voulais hurler. Je voulais m'arracher à ces hommes, femmes et enfants qui étaient à la minute présente, *en ce moment même*, violés, tués et oubliés. Partout, autour de moi, sous moi, en dehors du Voile.

Regarde de quoi tu es responsable. Toi, Chasseuse. Tu pourrais changer cela. Tu pourrais l'arranger, sans un mot. Tu décides déjà de qui vit et qui meurt. Toi, tueuse. Toi, qui as assassiné démons et humains. Ceci n'est pas différent. Mène la chasse.

Ne laisse pas tomber une armée qui pourrait changer le monde.

Ne laisse pas tomber une armée qui a besoin de toi. Les mêmes atrocités arriveront aux Mahati si tu t'en vas. Maintenant ou plus tard, ils seront décimés. Peux-tu vivre avec cela ?

— Non, murmurai-je, me brisant à l'intérieur - me brisant.

Un cri bouillait dans ma poitrine - s'élevant de plus en plus haut - brûlant à travers moi, me tuant. Ce que je voulais, je ne pouvais l'avoir. Pas les deux. Pas les deux, sans sacrifier quelque chose d'épouvantable. Toute cette puissance, détraquée. La puissance se trompait toujours. C'était le prix pour la posséder.

Une femme hurla dans mon esprit, mais sa voix était familière. J'étais sous la lumière de la lune, de nouveau, observant mon ancêtre en train de sangloter sur sa mère morte. Perdue dans ces pleurs.

Si perdue. Je sentis les garçons me tirer, agripper mes bras, mais leur contact ne faisait qu'empirer la sensation, comme si j'étais sur le point d'être dépecée. J'y étais. Je pouvais le sentir. Je le voulais. Juste arrêter. Tout. Arrêter.

Non, dit une petite voix dans ma tête. Pas l'obscurité. Quelque chose d'encore plus profond.

Non, dit-elle de nouveau.

Non, chuchota-t-elle. Non, bébé, il y a toujours un moyen.

Toujours.

Le hurlement qui se construisait en moi se brisa en un sanglot, et une main immense s'enroula autour de ma nuque - le contact d'une araignée, chaque patte longue comme mon avant-bras. Mes yeux s'ouvrirent dans un battement, juste quand Ha'an m'embrassa violemment sur la bouche. J'étais trop choquée pour bouger - et ce fut ce choc qui m'amena à m'écraser. Je pouvais de nouveau penser. Je me retrouvais moi-même.

Ha'an avait le goût du sang et sa bouche était énorme. L'obscurité s'éleva à travers ma gorge et toucha ses lèvres. Le Seigneur Mahati eut un sursaut et s'éloigna.

Je m'essuyai les lèvres, tremblante.

— Pourquoi as-tu fait ça ?

Il me lança un regard tourmenté.

— Pour comprendre quelque chose. Maintenant, j'y suis parvenu.

Zee planta ses griffes dans la pierre.

— Tu as vu l'autre côté, Ha'an. Dans son esprit. Humains, nous, ensemble. Cœurs, saignants, ensemble.

Je m'appuyai durement sur mon coude, me frottant le visage - pas encore sûre de ce qui venait de se passer. Mon regard dépassa Ha'an pour se poser sur la lumière vacillante de Jacques, imaginant pendant un instant que je pouvais voir l'empreinte de son visage, là, puis disparue, en un instant.

— La guerre se prépare, dis-je, fixant encore mon grand-père. Avec les Prix de l'Homme. Ce n'est qu'une question de temps.

Ha'an suivit mon regard.

— Mais il n'est pas ton ennemi.

— Non, répondis-je.

Il émit un petit son pensif.

— Lutter contre le Prix de l'Homme était une chose simple comparée à la guerre que nous avons laissée derrière nous.

Je voulais en savoir plus, mais ce n'était pas le moment de poser des questions.

— Je ne peux pas me permettre une guerre. Trop de gens innocents seront atteints.

— Et tu es seule.

— Non. (Je me touchai la poitrine ; ces mots et cette pensée provoquant un étrange élanement dans mon cœur.) Je ne suis pas seule. Juste en surnombre.

— Tout comme le sont les Mahati. (Ha'an se pencha en arrière, contemplant les démons nous entourant.) Tu n'es pas de notre espèce, mais tu fais partie de nous. Tu le sens. Pas seulement à cause de la chose en toi.

Je le sens, je le veux, pensai-je, comme si j'avais glissé dans un gant porté quelque cent ans plus tôt, pour découvrir qu'il était finalement parfaitement ajusté. Oublié, mais familier.

Abandonne, dit l'obscurité. *Choisis. Laisse-nous chasser.*

Je goûtai le sang dans ma bouche. *Non.*

Tiens, dit l'obscurité. *Ton armée, tes gens, ta responsabilité.*

Non, répétais-je, luttant contre le besoin qui échauffait mes veines. Mais une autre part de moi, frémissant, dit : *Oui. Je veux cela.*

Cela. Pas simplement le pouvoir. Mais les Mahati eux-mêmes. Leurs vies.

*Ils ont besoin de toi. Ils pourraient faire un tel bien s'ils étaient menés.
Mène-les, Chasseuse. Unis-les. Sois le cœur qui les guide.*

Je regardai Ha'an et le découvris qui m'étudiait de ces yeux verts et froids. Extraterrestre, sans l'être. Mon seuil de tolérance pour l'étrange était en train de devenir plus souple que jamais. Dek ronronnait contre mon oreille. Raw et Aaz rôdaient, pendant que Zee avait les yeux fixés sur moi : solennel, pensif.

— Ici, maintenant, nous devons prendre une décision, dit Ha'an. Particulièrement si tu planifies de fermer le Voile.

Je chancelai. Ha'an toucha sa bouche de ces doigts incroyablement longs.

— J'ai vu de nombreuses choses dans ton esprit.

— Trop.

— Suffisamment, répliqua-t-il. Je vois maintenant que chacun d'entre nous est lié à des besoins différents, mais nous en avons un en commun. Protéger. Sauver.

— Toujours, ça, marmonna Zee pour lui-même en regardant Raw et Aaz.

— Oui, dit gravement Ha'an. C'est pour cette raison que vous aviez rassemblé les clans.

Je fermai les yeux, incapable d'imaginer cette vie, cette histoire. Mes garçons, comme ils avaient dû être.

Superbes, dit l'obscurité, et j'aperçus cinq ombres énormes s'appuyant sur une ville de pierres, des ombres larges comme la ville, chacun de leurs pas, chaque glissement serpentant, faisant trembler le sol avec une violence meurtrière.

Puis, rien. Je m'affaissai en arrière, me couvrant les yeux. L'armure vibra contre ma main.

— Je vais avoir besoin d'une armée, dis-je avant de pouvoir m'arrêter.

Ces mots provoquèrent une terreur froide et lourde en moi. J'avais retenu cette pensée pendant longtemps, me rendis-je compte. Depuis ma rencontre avec le Roi des Aulnes. Depuis que je savais que les Métamorphoses - les Prix de l'Homme - viendraient. Je n'avais juste pas voulu l'admettre.

— Et nous devons être menés, dit Ha'an. Peut-être pas maintenant, mais bientôt. Je n'ai pas confiance en les autres Grands Seigneurs. Je ne suis pas sûr de te faire confiance non plus. Mais eux - il montra Zee et les garçons du doigt - eux, je les suivrais, jusqu'à retourner en enfer.

Zee toucha ma main, ses griffes noires aiguisées formant un contraste saisissant avec ma peau humaine fragile. Raw et Aaz posèrent leurs griffes au-dessus des siennes et Dek s'enroula encore plus fermement autour de ma

gorge. Nous tous, une famille. Jacques, avec sa lumière. Grant. Byron. J'avais grandi avec l'idée que c'était une chose inaccessible. Mais j'avais fait un choix différent. Conduite par mon cœur, et non par ma tête.

Montre-toi acharnée dans ce que tu fais, m'avait dit un jour ma mère. Fais un choix, ne regarde pas en arrière.

— OK, murmurai-je pour moi-même. Très bien.

Je levai la tête et regardai Ha'an droit dans les yeux.

— Les parasites, les enfants de Mama Sang, se sont glissés à travers les fissures du Voile depuis des milliers d'années. Utilise-les pour m'envoyer un message s'il y a des problèmes ici.

— Ce sera par les Shurik, dit-il, se penchant en avant. Le mur entre nous est mince.

Je ne savais pas qui étaient les Shurik, ni de quoi ils étaient capables, et c'était sans importance.

— Si des ennuis se présentent, je trouverai un moyen de revenir ici. Je me tiendrai à tes côtés.

— Tu attacheras leur Grand Seigneur ?

— Oui, dis-je, sans avoir la moindre idée de ce à quoi je m'engageais - je savais juste que je devais le faire. C'est promis.

Ha'an se figea. Puis, avec une étrange lueur dans le regard, il dit quelque chose d'inattendu :

— J'ai entendu ton nom, dans ta tête. Maxine.

Je fronçai les sourcils, pas sûre de savoir où cela nous menait ni si cela était lié à ce que je venais de promettre.

— Oui.

Il me considéra avec ce terrible sérieux.

— Les Faucheuses étaient connues sous un autre nom, avant la guerre. Ils sont les cinq derniers de leur espèce. Les autres ont été assassinés. Un monde entier, exterminé. (Il baissa les yeux vers Zee, qui remuait, mal à l'aise.) Comment était appelée ta race, mon Roi ?

— Kiss, dit Zee si faiblement que je pus à peine l'entendre. Né de, saigné de.

— Maxine Kiss. Chasseuse Kiss. (Le Seigneur Mahati sourit légèrement, pendant que je m'asseyais, stupéfaite.) Cela fonctionnera, jeune Reine Kiss. Je trouve ta promesse acceptable. Nous attendrons que tu nous mènes pour chasser. En retour, tu nous protégeras. (Son sourire se transforma en quelque chose de narquois.) Nous essaierons de ne pas être un fardeau.

Je déglutis avec peine, mais ma voix était encore rauque.

— Merci.

Il inclina la tête, puis se pencha plus près encore.

— Mon peuple meurt toujours de faim, et il provoquera des émeutes s'il apprend que le Voile est en train de se refermer. Les habitants le sentiront. Cela m'a déjà demandé tout mon pouvoir pour les empêcher de se libérer et de chasser sauvagement. Il me faut donc me battre contre toi. Je dois te chasser, je dois essayer de te tuer, ou autrement mon peuple ne me respectera pas. Je dois essayer de franchir le Voile, ou je ne vivrai pas une heure de plus. Je dois le faire, de toutes mes forces, et jeter les vies des miens contre ton épée. Ainsi, quand il sera temps pour toi d'être ce dont nous avons besoin, je serai ton allié et non le souvenir quelconque d'un idiot ayant risqué la vie de son espèce pour le mystère d'une reine puissante et étrange.

— Je crois que je t'aime bien, lui dis-je. Le coin de sa bouche s'adoucit.

— Alors ne me tue pas lorsque je te frapperai.

Je cillai. Et me retrouvai écrasée en arrière, Raw et Aaz me retenant dans ma chute jusqu'au sol pendant que Ha'an braquait son poing vers mon visage dans un coup qui aurait plus que certainement laissé ses doigts enterrés dans mes yeux. Zee rugit dans sa direction.

— Merde, dis-je, me démenant pour me remettre sur pied.

Ha'an rejeta la tête en arrière, un grondement bruyant déchirant sa gorge. Tous les Mahati bondirent sur leurs pieds. Je me tournai et partis en courant comme une dératée vers le pilier de pierre, et Jacques. L'obscurité brûlait sous ma peau.

Tu es forte contre nous, dit-elle. Le resteras-tu ?

Je ne t'appartiens pas, lui dis-je, le cœur tambourinant. Je ne t'appartiendrai jamais.

Nous sommes dans ton sang, Chasseuse. Je pouvais goûter son sourire. Nous nous appartenons les uns les autres.

Des cheveux se brisaient à travers les airs comme des fouets lumineux. Ma main droite luisit, blanche de chaleur, et quelques secondes plus tard mes doigts agrippaient la garde d'une épée. Je la balançai durement, ma vision brouillée, incapable de regarder le visage des Mahati que je frappais. Ma peau était vulnérable, mais Dek protégeait ma nuque et ma tête, et Raw tailla un chemin d'entrailles et d'os entre Jacques et moi. Des couches épaisses de sang couvraient le corps du petit démon, sa bouche grimaçant, écumante et rouge. Aaz et lui tenaient des piques dans leurs mains griffues, et ils en déchiraient les Mahati, arrachant leur chair comme si c'était du beurre.

J'atteignis le pilier. Zee y était déjà. Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule, mais les Mahati étaient trop nombreux pour voir autre chose que des dents nues, des peaux argent et l'éclat de ces chaînes délicates. Je vis Ha'an derrière son peuple, m'observant. Du regret dans le regard.

Je ne savais pas comment libérer Jacques, mais je sentais la pierre vibrer d'un bourdonnement qui s'infiltra dans mes os. Zee atteignit le sommet, et envoya ses griffes contre l'aiguille qui s'élevait de la lumière de Jacques. Il la brisa.

Jacques explosa vers le haut - une boule de feu, des ailes, un éclat de soleil - et puis descendit comme une balle sans perdre de sa vitesse pour scintiller sur mes épaules, cape de pure lumière chaude.

Ma chère, dit-il dans mon esprit. Mon adorable petite-fille.

Les Mahati se rapprochaient, grondant. J'appelai les garçons, pensai à Grant...

Nous disparûmes en un clin d'œil, envoyés brutalement dans le vide, et pendant ce moment de calme je sentis mon cœur battre et mon sang gronder, et j'eus la sensation d'un grand poids s'appuyant au-dessus de mon âme, comme si j'étais une porte retenant une lourde tempête qui pestait contre moi, hurlant dans mon oreille.

Et puis le vide nous recracha dans la forêt.

Il pleuvait. Les vents étaient forts et froids. Jacques se déversa de mes épaules. Je tombai sur les genoux. Des mains glissèrent autour de moi. Grant.

Je frissonnai, agrippant son bras, remarquant vaguement que ma main était couverte de sang.

— Ferme le Voile. Maintenant.

— Ils sont en chemin, dit le Messenger.

Je levai les yeux. Des corps se déversaient librement du Voile, tombant vers nous. Plus nombreux que ce à quoi je m'étais attendue.

— Zee, dis-je, la voix rauque. Peut-on faire confiance à Ha'an ?

— Oui, dit-il, mais avec inquiétude.

Je cherchai Grant du regard, et le trouvai derrière moi, au sol, les yeux fermés, sa bouche serrée en une ligne déterminée. La pluie gouttait de ses cheveux, le long de son visage. Il était trempé.

Lorsque je commençai à me relever, il attrapa mon poignet.

— J'ai besoin que tu sois avec moi, dit-il.

— Je lutterai, dit le Messenger en fléchissant ses mains. (Des griffes

poussèrent à l'extrémité de ses doigts, et sa peau sembla luire.) Occupe-toi du Voile.

Je l'entendis à peine. Grant avait commencé à chanter.

Sa voix roulait hors de sa gorge avec la même puissance que si un millier de moines étaient en train de chanter, des milliers de voix innombrables grondant en une. Écrasant, inhumain, un ohm primitif qui aurait pu être le bourdonnement d'une étoile en train de brûler, ou de sang dans les veines - le son de l'étincelle qui signait la différence entre les vivants et les morts.

Les Mahati s'écrasaient au sol autour de nous. Zee et les garçons se pressaient à nos côtés. J'aperçus le Messenger, la tête rejetée en arrière, sa bouche s'ouvrant en un cri que je ne pouvais entendre, mais qui fit chanceler un guerrier Mahati jusqu'à ce qu'il s'immobilisât, la fixant avec horreur. Et alors, avec cette même horreur, il se retourna et commença à attaquer ceux de sa propre espèce. Je cherchai Jacques, mais ne le vis pas. La cicatrice sous mon oreille me picota. Des corps plus nombreux se déversaient du Voile.

Je fermai les yeux. J'étais incapable de regarder. Je devais avoir confiance dans le fait que nous serions saufs. C'était tout ce que je pouvais faire pour rester debout pendant que la voix de Grant s'infiltrait à travers mes os, gagnant en force. Une lumière dorée s'étendit derrière mes paupières, des fils de lumière, et j'imaginais que cette lumière brûlait de plus en plus claire dans ma poitrine, alors même que l'obscurité se faisait plus grande, se déployant à travers mon corps jusqu'à ce que je pense que j'exploserais à mes entournures et inonderais le monde d'ombre.

L'obscurité nourrissait la lumière, et la lumière nourrissait l'obscurité. Je pouvais le voir, le sentir, au travail en moi à chaque battement de cœur, chaque respiration, la musique et le sang coulant ensemble en une terrible harmonie.

Je sentis que je commençais à changer. Ce n'était pas une chose subtile. Mes articulations étaient douloureuses, et mes muscles s'étiraient, et le monde semblait se faire petit de manière infinitésimale - ma chair de feu. Je brûlai de pouvoir. Un pouvoir fou, tueur, qui faisait paraître la mort et la vie insignifiantes contre l'abysse bâillant sous mon cœur doré, brillant.

Mes yeux s'ouvrirent brutalement, et le monde était rouge, ma peau scintillant d'ombres mouvantes qui se tordaient comme des serpents. Je tournai la tête vers Grant, lentement, avec effort. La pluie grésillait contre lui, fumante, et ses yeux étaient noirs - noirs jusque dans leur profondeur - des veines obsidiennes battant contre sa gorge et à travers ses tempes.

Atroce, monstrueux, beau. Je ne pouvais plus entendre sa voix, mais l'air autour de lui vibrait en vagues de chaleur.

Le sol trembla, envoyant à genoux quelques Mahati. D'autres bondirent

dans notre direction, pointant des doigts pointus vers nos cœurs. Je m'attendais que Dek et Mal les arrêtent, mais les petits démons ne bougèrent pas - et les Mahati tombèrent en poussière avant de nous toucher. Grant rejeta sa tête en arrière, tremblant. Sa peau se fendit, saignant - et la mienne aussi, tout le long de mes mains.

Arrête, dis-je dans mon esprit.

Tu voulais cela, répliqua la voix. Cela, qui n'est rien de ce que je peux te donner.

Des voix emplirent ma tête, un hurlement. Je fermai les yeux, me concentrant sur mon lien avec Grant, enroulant mon âme autour de ce lien, et de lui. Essayant de le protéger de l'obscurité en moi.

Ne change pas, lui dis-je, espérant qu'il pouvait m'entendre. Ne te perds pas au profit de ça.

Pas comme moi.

Ma main droite brûlait. Contre la toile de fond de l'obscurité et de la lumière, je trouvais soudainement en moi le souvenir du disque de pierre - la tour, les livres, l'odeur des roses. Une oasis. Grant se tenait avec moi, frissonnant.

L'homme - mon père - était là. Je ne pouvais voir son visage.

— C'est ce que tu dois faire, dit-il, désignant la dague dans ses mains.

La lame scintillait de gravures si intriquées, si étourdissantes, que je voulais vomir.

Il lança la dague dans la tête de Grant. Je sentis le coup, quelque part au-delà de ma vision.

— Vois-le. Désire-le.

Et l'obscurité murmura. Qu'il en soit ainsi.

J'ouvris les yeux. Les Mahati avaient cessé de lutter. Le silence était immense, assourdissant. Certains nous fixaient - d'autres observaient le ciel.

Le Voile avait commencé à se fermer. Je contemplai la couture rouge s'évanouir.

Les Mahati rugirent. La plupart sautèrent dans le ciel, courant pour retourner à la prison. Vers leur famille, leurs amis. Je n'en savais rien et ne m'en souciais pas. D'autres furent trop lents, et Zee, Raw, et Aaz les tuèrent rapidement, sans pitié, leurs corps se déplaçant comme des balles à travers les ombres, rapides comme des pensées. Couverts de sang.

Le Messenger luttait à leurs côtés - elle, et l'un des Mahati. Elle était aussi recouverte de sang, écorchée par les blessures, mais elle regarda par-dessus son épaule vers Grant et moi, et il y avait quelque chose dans son regard

empli de peur et de respect.

L'obscurité gonfla. Je fermai les yeux, me concentrant sur la lumière en moi, cette lumière brûlante. Ma lumière. La lumière de Grant.

Tu ne peux pas l'avoir, dis-je à l'obscurité. Tu ne peux pas m'avoir.

Nous vous avons déjà, répondit-elle.

Non, dis-je et un autre étrange pouvoir s'éleva des profondeurs de mon être, une marée de détermination qui était désespérée et ressemblait à de l'amour.

Non, dis-je de nouveau, et je fis glisser mon âme autour de l'obscurité. Non. Tu ne peux pas nous changer. Tu peux faire plein de choses, mais tu n'es pas si forte.

Je contraignis l'obscurité à s'éloigner de Grant. Je m'échinai à la détacher et la repoussai vers le bas, dans les profondeurs du puits où elle avait toujours dormi.

Elle y resta. Grant émit un son étouffé, essoufflé, entre un halètement et un sanglot.

Et le Voile se ferma, devenant étoiles et ciel.

Chapitre 21

Au fil des ans, j'en étais venue à croire que ma mère avait su quand elle allait mourir. Zee n'avait jamais dit un mot au sujet de son meurtre - les garçons ne parlaient pas des morts de ces mères qui avaient vécu auparavant - mais j'en avais le sentiment.

Nous étions allées pêcher le jour précédent son décès. Cela allait être mon anniversaire, et s'il y avait bien une chose que nous n'avions jamais faite, c'était de nouer une ligne à un hameçon et la balancer dans l'eau.

L'été, dans l'est du Texas. Humide comme une couverture de laine trempée dans l'eau bouillante. Suffocant, même dans l'ombre où nous avions étendu un plaid sur l'herbe drue du bord de la rivière, écoutant le vent dans les feuilles et regardant scintiller l'eau marron.

Je n'attrapai aucun poisson. Ma mère non plus. Nous restâmes pratiquement juste assises, à boire de la limonade, silencieuses.

— J'aurais aimé que nous ayons plus de journées comme celle-ci, dit ma mère.

Je ne l'avais jamais entendue se montrer mélancolique, mais le sentiment était là, sur sa langue, dans l'air, dans sa manière de boire sa limonade et dans le soin qu'elle mettait à ne pas me regarder.

— Moi aussi, dis-je.

Ma mère leva la tête pour fixer les feuilles et le soleil brillant.

— Parfois, je t'ai amenée à me haïr. Parfois, je t'ai effrayée.

Je bus ma limonade. Ma mère portait un jean et un tee-shirt sans manches moulant. Elle avait laissé ses armes à la maison, mis à part un pistolet qui reposait sur le plaid entre nous. Ses bras miroitaient du mercure implanté parmi les écailles noires et les nœuds sinueux de ses muscles, la courbe des griffes et des piques y semblait si réelle que j'avais passé des heures quand j'étais enfant à toucher ses bras, m'émerveillant de ne pas me couper lorsque je faisais courir un doigt sur sa peau.

— Mon bébé, dit-elle, je suis fière de toi.

Je crois que j'ai rougi, ou enfoui mon visage dans ce verre de limonade.

— Je n'ai rien fait.

— Cela viendra.

Elle l'avait dit comme si elle le pensait, ponctuant sa phrase d'un sourire mystérieux. Ma mère souriait rarement. Généralement, il s'agissait juste

d'une torsion de sa bouche, d'une certaine chaleur dans le regard. Quand j'étais petite, je me disais que la regarder faire de la pâtisserie - ces rares jours où nous avions une cuisine -était comme de la voir sourire.

— Je suis fière de toi, dit-elle de nouveau, me regardant dans les yeux. Tu ne vaux pas grand-chose avec un couteau ou une arme à feu, et tu n'as jamais eu les poings durs. Mais ça ne compte pas. Tu as ce qu'il faut ici. (Elle désigna ma poitrine du doigt.) Tu as un bon cœur, bébé. N'oublie jamais ça. Pas quand le monde tombera, pas quand le pire arrivera. Le pire arrive toujours. Mais tu t'en sortiras.

Son sourire s'évanouit, mais pas la chaleur, pas l'intensité.

— Tu leur montreras, bébé. Tu leur montreras ce qui importe, et ce ne sera pas le pouvoir, ce ne sera pas combien tu frappes fort, ou avec quelle facilité tu tues. Rien de cela ne dure. Rien de cela n'a de sens. Uniquement ceci. Tiens-t'en à ceci et tu ne te briseras jamais. Tu ne te perdras jamais. Jamais. Pas mon bébé.

Ses yeux brillaient, mais elle me prit contre elle pour m'étreindre avant que je puisse me demander s'il s'agissait de larmes. Elle avait de la force dans les bras. Les garçons, chauds entre nous.

— Je t'aime, chuchota-t-elle. Je crois en toi.

Je croyais aussi en elle. Je croyais plus en elle qu'en moi-même.

Le jour suivant, je la regardai mourir.

Après cela, j'ai cessé de croire en grand-chose.

Mais tout finit toujours par changer.

Selon les informations - à la fois locales et nationales -plusieurs fermes du nord de Seattle avaient fait l'expérience de vols mystérieux et dévastateurs en une nuit. Du bétail disparut - des troupeaux entiers de bovins, chevaux, cochons -, des animaux imposants qu'il aurait dû être difficile de transporter, s'étaient volatilisés en quelques heures. Personne ne pouvait l'expliquer. Personne n'avait rien vu - personne que la police considère comme fiable - bien qu'un vieux fermier d'une exploitation laitière, se penchant par sa fenêtre pour fumer une cigarette, ait déclaré avoir été témoin du fait que de « maudits hommes volants » aient filé avec ses Holsteins¹.

Ceux que les OVNI enthousiasmaient adorèrent ça.

Plusieurs jours plus tard, les journalistes rapportèrent que chacune de ces fermes avait reçu des donations de taille d'une source anonyme - des sommes plus que suffisantes pour couvrir toutes leurs pertes. La tragédie, se faisant triomphe de l'esprit humain.

Ou quelque chose comme ça. Cela sonnait bien. À défaut d'autres choses, les fermiers étaient contents - bien que sur leurs gardes - et les policiers continuaient de se gratter le crâne.

Le bétail ne fut jamais retrouvé.

Nous partîmes pour le Texas la nuit même où nous fermâmes le Voile.

1. Racine bovine laitière. (N.d.T.)

Restâmes à Seattle le temps de récupérer Byron, qui dormait encore, sous la surveillance d'un loup-garou armé d'un pistolet et d'une voyante aux santiags rouges qui jeta un seul coup d'oeil à Grant et attrapa une migraine.

Nous ne parlâmes pas des raisons pour lesquelles nous ne pouvions pas retourner à l'appartement. Il semblait trop proche, peut-être, avec trop de souvenirs violents. Le sang, encore sur le sol. Un corps dans la salle de bains qui devait être enterré avant que quelqu'un ne suive l'odeur à la trace et ne nous accuse de meurtre. Beaucoup de raisons.

Mais, principalement, nous voulions fuir et n'avions pas d'autre endroit où aller.

Il restait une heure, peut-être deux, avant l'aube. J'installai Byron sur le vieux divan. Il ne bougea pas, pas même un peu. Cela m'inquiéta, mais il n'y avait rien que je pusse faire.

Grant était assis dans la cuisine et nous regardait. Il saignait. Sur ses mains, son visage, de longues coupures là où sa peau s'était fendue. C'étaient ses yeux qui m'effrayaient le plus malgré tout : injectés de sang, vermillon, de part en part. Il essaya de m'offrir un sourire lorsque je m'assis à côté de lui, mais il inspira profondément, pour accompagner sa tentative, et se mit à tousser. Le sang moucheta ses lèvres, puis ses paumes.

Raw disparut dans les ombres et revint avec une trousse de premier secours, encore enveloppée dans son papier d'emballage. Petit voleur. Je tirai ma chaise pour la coller contre celle de Grant et essayai d'ouvrir la trousse. J'avais du mal à voir ce que je faisais. Mes yeux me brûlaient, et tous les muscles de mon corps me donnaient l'impression d'être en compote. J'attrapai mal la boîte, la laissai presque tomber, et Grant posa sa main sur la mienne.

— Je vais la tenir.

Je secouai la tête, mais les larmes avaient commencé de couler. Il m'attira plus près de lui, un tremblement nous traversant tous deux, commençant en moi et finissant en lui, jusqu'à ce que nos dents claquent et que nous nous accrochions l'un à l'autre, pas seulement pour nous rassurer mais parce que nous avons froid.

— J'ai failli m'égarer, dit-il. Je n'avais jamais pensé que cela pourrait se produire, mais ce pouvoir était tellement bon. J'aurais pu faire n'importe quoi à ce moment-là, Maxine. Cela me l'a prouvé.

Cela semblait trop familier. Mes doigts s'enroulèrent contre sa chemise détrempée par la pluie.

— Comme te débarrasser de tous les méchants dans le monde.

— Les changer. Les démons aussi. Pas de crimes, pas de sévices. La paix

sur la terre.

— La seule chose capable de te tenter.

— Le pouvoir a dit que si je faisais cela, je pourrais te garder en sécurité. Que tu ne mourrais pas jeune. (Sa voix trembla.) Si je ne m'en étais pas séparé lorsqu'il l'a dit...

Je l'embrassai. Nous étions tous deux désespérés, perdus, nous accrochant l'un à l'autre de toutes nos forces. Je refusai de penser à ce que nous avions fait, à combien nous avions été proches. De quoi, je ne le savais pas exactement, je savais juste que nous nous étions tenus à la limite de quelque chose d'épouvantable, une transformation qui ne nous aurait pas laissés humains. Pas de corps, et peut-être pas dans nos cœurs.

J'entendis un grognement derrière nous, dans le salon. J'essayai de repousser Grant, mais Dek et Mal s'étaient noués, nous liant, et leurs ronronnements étaient assourdissants. Grant embrassa le bout de mon nez, puis mes yeux. Il ne tremblait plus. Moi non plus.

J'entendis un mouvement, accompagné d'un autre doux grognement. Grant ferma les yeux, secouant la tête, et tapota Mal. Les deux démons pépièrent et défirent leur corps afin que nous puissions nous séparer. Sans aller très loin. Je ne pouvais en supporter l'idée. Mon cœur semblait trop à vif.

Byron était en train de s'asseoir, se tenant la tête. Mais il y avait quelque chose dans la manière dont il se tenait...

— Jacques, dit Grant.

Je soupirai. Mon grand-père louchait dans notre direction, les yeux douloureux. Lorsqu'il essaya de se lever, ses genoux cédèrent et il retomba sur le divan. Je cherchai Zee du regard mais ne le trouvai pas - ni Raw et Aaz, d'ailleurs.

La canne de Grant était au sol. Je la poussai entre ses mains. Nous saignons encore tous deux, mais cela avait ralenti et n'était plus qu'un suintement. Nous dûmes nous tenir l'un à l'autre pour nous mettre debout. Les jambes branlantes. Notre progression lente, comme nous boitillions vers Jacques. Il nous regardait, un léger sourire aux lèvres.

— Vous deux, commença-t-il, et il secoua la tête. Vous m'emplissez d'un tel espoir. Et d'une telle terreur.

Je balayai sa réflexion.

— Tu vas bien ?

— Oui, dit-il, mais d'un ton caverneux qui me laissa supposer qu'il mentait peut-être. (Il se frotta les mains, ses jointures blanches.) Vous avez tous les deux une mine atroce.

Grant et moi nous étudiâmes mutuellement.

— Je te trouve toujours mignonne, dit-il en caressant ma tête chauve.

— La lutte t'a donné le teint frais, lui dis-je. Très sexy.

Dek et Mal commencèrent à chanter « Holding Out For a Hero » de Bonnie Tyler. Grant m'embrassa sur la joue et soupira.

Jacques reprit :

— Maxine, dans le Voile...

Il s'arrêta, comme s'il ne pouvait prononcer les mots. Il regarda Grant avec la même consternation dans les yeux.

— Et toi. Ce que tu as fait, vieux...

— Impossible, l'interrompit calmement Grant. Je sais.

— Non, tu ne sais pas. (Jacques se tordit les mains une fois de plus.) Ce que tu as fait, le dessin que cela avait... Je n'ai jamais rien vu de tel. Je n'aurais pas pu t'aider à l'ériger, même si j'avais essayé. Ce n'est pas quelque chose que les Prix de l'Homme auraient conçu. Cela ne s'approche même pas de ce que j'ai tenté de t'enseigner. En fait... Je dirais que c'est... supérieur à cela.

Grant s'immobilisa. Je sentis le disque de pierre, dans ma poche - lourd.

— Vieux, dit de nouveau Jacques, plus urgemment - mais il fut interrompu - et nous fûmes dispensés de réponse - par la porte de l'entrée qui s'ouvrait.

C'était le Messenger. Elle avait été marquée par des blessures plus tôt, mais ces dernières avaient disparu, sa peau sans défaut et pâle.

— Vous devriez venir, dit-elle.

Nous la suivîmes dehors. Il faisait encore nuit, mais je sentais le lever du soleil proche, comme quelqu'un respirant dans la nuit.

— Où est le Mahati ? lui demandai-je.

Elle pointa un doigt. Je regardai l'endroit qu'elle m'indiquait et vis une silhouette imposante qui se tenait près de l'étable. Son bras gauche manquait, ainsi que des morceaux de chair de ses cuisses, mais il se tenait droit, ses longues tresses argentées, et les chaînes qui se balançaient de ses oreilles à son nez carillonnaient d'une musique douce. Il nous observait et je sentis sa fureur frémir comme une chose vivante.

— Tu sais, dis-je, traite-moi d'hypocrite, mais lorsque je t'ai conseillé de te lier à un Mahati, je ne disais pas que tu devais le garder.

***Vivant*, ne précisais-je pas.**

— Il est fort, dit le Messenger, d'un ton brusque. Plus fort que n'importe quelle mule. Tu vois comme il garde le contrôle de son esprit même si j'ai

celui de son corps ? Je peux faire beaucoup avec lui. (Elle me fixa d'un regard dur.) Et je le dois, comme on m'a clairement indiqué que l'on ne doit pas se lier aux humains.

— C'est toujours... pas bien, dis-je, me sentant nulle. Grant tira ma hanche et secoua la tête.

— Cela veut-il dire que tu restes ? lui demanda-t-il. Elle toucha son collier.

— Pour le moment. Je crois que je devrais apprendre... certaines choses.

Je regardai Jacques pour voir s'il avait quoi que ce soit à ajouter, mais il était en train d'observer quelque chose derrière moi. Je me tournai et vis la colline où était enterrée ma mère. Ma vision était bonne, même dans le noir. Je sentis un mouvement. Des petits corps. De la poussière volant.

Je fis un pas, alarmée. Grant agrippa mon bras.

— Non. Ce n'est pas ce que tu penses.

— Comment le sais-tu ?

— C'est dans leurs auras.

— Ils sont en train de m'enterrer, dit Jacques d'une voix lourde.

Je ne savais pas quoi ajouter. Je lui touchai l'épaule, pris la main de Grant... et nous fîmes un pas hors du vide sur la colline.

Le corps de Jacques enveloppé d'un drap avait déjà été placé dans un trou profond, installé près de la tombe de ma mère. Raw et Aaz vacillaient sur ses rebords, leurs corps couverts de poussière. Ils serraient des ours en peluche contre leur poitrine. Zee était accroupi en haut d'une pierre tombale imposante qui semblait avoir été fraîchement arrachée à la terre. Il était en train d'y graver un message.

Rois, pensai-je. Rois et enfants. Et amis.

Jacques marcha jusqu'à la pierre. Je l'y rejoignis.

— Jacques Ingère, lus-je par-dessus l'épaule de Zee. Homme ingérant. Père. Grand-père.

— Aimé, termina Jacques. (Il regarda Zee et les garçons.) C'est un formidable cadeau.

Zee haussa les épaules, ne rencontrant pas vraiment son regard. Raw et Aaz jetèrent leurs ours en peluche dans le trou, sur le corps. Dek et Mal fredonnèrent quelques accents de « Good Morning Heartache » donnant leur meilleure interprétation de Gladys Knight.

— Quelques mots ? demanda Grant à Jacques.

Mon grand-père baissa les yeux et fixa le trou pendant un long moment, puis regarda la tombe de ma mère.

— Ta mère m'a fait oublier que j'étais immortel, dit-il, la voix douce. Tout comme toi, Jolene, lorsque je t'ai connue.

» Et toi. (Jacques me regardait, ses yeux emplis d'ombres et de peine.) Il n'y a pas de plus beau compliment.

Il se détourna de moi et envoya de la poussière dans la tombe d'un coup de pied. Je lui touchai l'épaule.

— Laisse-moi faire.

Il se mit sur le côté, observant pendant que j'enterrai son vieux corps. C'était dur pour moi. J'avais sans cesse envie de pleurer, ce qui était stupide, parce que tout ce qui comptait se tenait à mes côtés.

Mais ce visage allait me manquer.

Zee m'aida, à la fin. Tout comme Raw, Aaz et Grant, bien que je le fisse finalement asseoir dans l'herbe lorsqu'il se mit à tousser.

Et enfin, ce fut fait. Enterré et terminé. Les garçons poussèrent la stèle sur la poussière molle, et je la nettoyai en l'époussetant de la main. L'armure scintillait. J'avais encore perdu de la paume en faveur du métal et m'en moquais. J'écoutai bouger les feuilles de chêne, et un oiseau chanter, quelque part non loin, anticipant l'aube.

— Je devrais y aller, dit Jacques. Le garçon doit récupérer son corps.

— Ses souvenirs, dis-je. Laisse-les à Byron. Jacques hésita.

— Je l'ai fait une fois. C'était une erreur.

— Pas cette fois-ci. (Je m'essuyai les yeux du revers de la main.) Il a une famille maintenant.

Jacques ne dit rien. Se contenta de se tenir là, comme s'il m'absorbait, ou voyait simplement le passé, ou pensait à quelque chose qui mit dans ses yeux une chaleur pensive, précautionneuse.

— Ta mère avait raison, dit-il. Ma petite-fille, douce et bonne.

— Jacques.

Il leva la main.

— Cherche des étrangers dont le regard s'emplit d'éclats et qui ont des sourires diaboliques. Cherche-moi bientôt, ma chère. Tu as donné envie de vivre à un vieil homme.

Je tendis la main vers lui - mais j'attrapai seulement Byron, tombant à genoux. Jacques, disparu - et je n'avais pas vu sa lumière s'évanouir.

Je tins le garçon contre moi, caressant ses cheveux. Grant se rapprocha en claudiquant, accompagné de Zee et des autres. Dek et Mal chantonnaient une berceuse.

Byron remua, enfouissant son visage dans mon cou.

— Hé, soufflai-je.

— Maxine ? (Il semblait fatigué et désorienté. Il essaya de reculer. Je ne le laissai pas faire.) Que s'est-il passé ?

— Rien. Je lui embrassai le crâne, le tenant fermement. Rien dont tu doives t'inquiéter.

Le gosse avait des questions, mais il était également épuisé. Si fatigué que j'eus peine à le ramener à la maison. Je ne vis ni le Messenger ni le Mahati - ce qui était parfait parce que je ne voulais pas que Byron les découvre.

Je l'installai dans mon ancienne chambre. C'était étrange, d'être là. Le papier peint usé avec ses chevaux pelait, et le vieux cadre de lit en bois était plus abîmé que dans mon souvenir. J'ouvris la fenêtre pour faire entrer l'air et, pendant que Byron était dans la salle de bains, Raw et Aaz apportèrent des draps propres, des couvertures et des oreillers pour le lit, accompagnés d'un sac de vêtements qui portaient encore leurs étiquettes.

J'y enfouis Byron. Il était endormi avant même que je ne rabatte les couvertures sur lui.

Ce n'était pas encore tout à fait l'aube lorsque je pris le chemin de la colline mais, à l'est, l'horizon offrait une teinte de bleu plus claire, et les étoiles se faisaient plus pâles. Les garçons bondissaient à mes côtés. L'air était doux.

Ma cicatrice me picota. De douces mèches de cheveux caressèrent ma nuque.

— Les mondes changent, dit une voix soyeuse, derrière moi. Et ce qui a été prend de nouvelles formes, et naît de nouveau.

Je me tournai, mais il n'y avait personne. Je levai les yeux, aperçus une ombre dans le ciel, puis elle disparut elle aussi. Une étoile filante, faite de nuit.

Je trouvai Grant où je l'avais laissé, assis près de la tombe de ma mère.

— Tu es ici plus souvent que moi, lui dis-je en me laissant tomber à côté de lui.

Il tenait l'amulette de sa mère dans une main.

Il m'offrit un sourire las, les coupures sur son visage lui donnant un air difforme.

— Il semble que ce soit un endroit propice à la réflexion. Sur tous ces petits mystères.

Tant de mystères. Rien de ce à quoi je m'étais attendue. Ni le Voile de la prison, ni les Mahati, ni le marché que j'avais passé. Ni ma mère, ni le Labyrinthe ou l'homme qui s'y était trouvé et qui avait imprégné le disque de pierre d'un savoir, celui qui consistait à fermer le Voile. Un homme qui avait su qu'elle ne tomberait pas seulement en ma possession mais aussi en celle de Grant.

C'est mon père qui nous a aidés, voulais-je dire, mais les mots refusaient de sortir. Je vis que Grant m'observait, le regard sérieux.

— Des mystères, dis-je, comme nous.

Il plaça sa main abîmée sur mon cœur, et je la tins là, écoutant mon corps, quelque chose de plus profond que lui, sentant la pulsation de mon lien avec Grant - et, au-delà de ça, l'obscurité lente et lovée, se reposant, attendant, rêvant.

Cela m'effrayait, mais moins qu'avant.

Je pourrais ne pas la connaître, mais je me connaissais moi-même.

Raw et Aaz rampèrent sur nos genoux. Zee traînait les pieds non loin mais il était en train d'observer l'est et le ciel de l'aube.

— Soleil me manque, dit-il.

J'avais oublié les levers de soleil texans. Je vivais à Seattle depuis si longtemps, que j'en avais presque oublié le soleil. Il me manquait aussi, mais pas comme aux garçons. Je tirai Zee vers moi et lui embrassai le front. Dek et Mal fredonnaient discrètement.

Grant se déplaça légèrement et prit ma main droite. Il plaça dans ma paume quelque chose de léger. Je fronçai les sourcils et regardai.

C'était une bague. Petite, délicate, faite d'un pur or doux. Pas de pierres précieuses.

Zee et les garçons s'immobilisèrent. Je fis de même.

Grant essaya de parler, mais les mots ne venaient pas. Il essaya de nouveau, et je couvris sa bouche de ma main, le regard plongé dans le sien.

Encore, et encore, puis je tendis ma main gauche.

Grant prit une inspiration, et se saisit de la bague dans mon autre main. Il la fit glisser avec précaution le long de mon doigt tremblant.

Zee posa sa tête sur mon genou et ferma les yeux, un léger sourire aux lèvres. Raw et Aaz couvrirent leurs bouches, se balançant. Dek et Mal ronronnaient.

— Avec cet anneau je te prends pour épouse, murmura-t-il.

— Jusqu'à ce que la mort nous sépare, répondis-je.